ONDO PIZZOFALCONI
NAZIONALE
B. Prov.
XIV
111
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
NAPOLI

BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio V
Palchetto 8
Num.° d' ordine 13-46 C 04

B. Rev.
XIV
711

Google

Digitized by Google

ABRÉGÉ

DES

VOYAGES MODERNES,

DEPUIS 1780 JUSQU'A NOS JOURS.

XIV.

Google

IMPRIMERIE DE MARCHAND DU BREUIL,
rue de la Harpe, n°. 80.

Digitized by Google

Google

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

Campement d'Arabes Bedouins.

256

NAPOLI

645556

ABRÉGÉ

DES

VOYAGES MODERNES,

DEPUIS 1780 JUSQU'A NOS JOURS,

CONTENANT

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile et de mieux avéré dans les pays où les voyageurs ont pénétré; les mœurs des habitans, la religion, les usages, arts et sciences, commerce et manufactures.

PAR M. EYRIÈS,

l'un des principaux rédacteurs des Annales des Voyages, etc.

TOME QUATORZIÈME.

A PARIS,

CHEZ ÉTIENNE LEDOUX, LIBRAIRE,

RUE GUÉNÉGAUD, N°. 9.

1824.

Digitized by Google

ABRÉGÉ

DES

VOYAGES MODERNES.

LIVRE VI.

VOYAGES EN ASIE.

TIBET ET BOUTAN.

BOGLE.—TURNER.

Au nord du Bengale se trouve le Kotch-Bahar, petit territoire dont le radjah reconnaît la suprématie des Anglais. En 1772 le radjah du Boutan, qui prétendait avoir des droits sur ce canton, s'en empara. Cette invasion était le premier acte d'hostilité qui eût lieu entre les deux pays. Elle fut achevée avant que le gouvernement du Bengale, qui n'avait jamais retiré aucun profit de la province en litige, eût appris qu'elle était attaquée. Comme cet exemple pouvait entraîner des résultats

fâcheux, M. Hastings fit partir deux régimens de Cipayes afin de repousser les agresseurs sur leur territoire.

La surprise des deux armées en se voyant fut égale de part et d'autre. Les Anglais qui commandaient les Cipayes, ne revenaient pas de leur étonnement en combattant contre des hommes enveloppés de fourrures, ayant un aspect sauvage, armés d'arcs et de flèches, et impétueux dans l'attaque. Les Anglais s'emparèrent d'une ville dans laquelle ils firent un grand butin consistant en armes, habillemens et ustensiles; ces objets, portés à Calcutta, furent reconnus pour être tartares; on trouva aussi des idoles et des peintures chinoises. On s'était battu contre les Boutaniens qui, de leur côté, n'avaient pas été moins étonnés, lorsqu'au lieu d'Hindous nus et timides, fuyant devant eux, ils rencontrèrent des troupes uniformément habillées et équipées, se mouvant dans un ordre régulier, et conduites par des hommes dont les traits, le teint et l'habillement étaient absolument nouveaux pour eux; le bruit et l'effet horrible de l'artillerie, le feu roulant de la mousqueterie, achevèrent de les étourdir. Leur radjah, justement alarmé pour la sûreté de ses états, s'adressa au Techou-Lama, souverain spirituel de cette contrée montagneuse. Ce pontife, troublé des peines du radjah, envoya une ambassade à

Calcutta pour négocier la paix entre ce prince et le gouvernement du Bengale ; la lettre qu'il écrivit exprimait des sentimens de piété, de bienveillance et de modestie que l'on ne put lire sans attendrissement et sans une vénération profonde pour son auteur ; on admira la justesse et la délicatesse des termes qu'il employait. La lettre fut mise sous les yeux du conseil le jour même que Hastings la reçut ; il n'y eut qu'une voix pour accéder aux désirs du Lama ; la paix fut conclue entre les Boutaniens et les Anglais, à condition que chacun rentrerait dans ses limites.

Parmi les envoyés que le Techou-Lama avait chargés d'aller au Bengale, deux seulement osèrent s'exposer au climat brûlant de cette contrée. Païma, l'un d'eux, était né dans le Tibet, Pourounghir, l'autre, était un gosseyn ou pèlerin hindou. Ces deux hommes ne manquaient ni d'esprit ni d'instruction, ils donnèrent beaucoup de renseignemens curieux sur le pays d'où ils venaient, et sur la route qu'il fallait tenir pour y aller. Les présens même qu'ils apportaient de la part du Lama ajoutèrent à l'intérêt que leurs communications inspiraient. Il y avait, dans le nombre, des cuirs dorés, des ouvrages en or et en argent, des sachets de poudre d'or, d'autres pleins de musc, des lainages fabriqués au Tibet, des soieries de la Chine. Les coffres qui contenaient ces objets

étaient très-bien travaillés. Tout indiquait que le Tibet était un pays riche, jouissant d'un commerce étendu et ayant fait des progrès dans les arts utiles.

Ces considérations firent penser que les liaisons établies avec le Tibet ne pourraient qu'être très-avantageuses, et qu'au moins cette contrée méritait d'être connue; en conséquence, on fit partir pour Techou-Loumbou une ambassade, à la tête de laquelle fut placé M. Bogle, homme distingué par son esprit, ses connaissances et sa politesse; il eut pour adjoint M. Hamilton, chirurgien habile. Ils portaient la réponse à la lettre du Lama, avec des présens dignes de ce pontife.

L'ambassade partit au mois de juin 1774. Ce ne fut pas sans difficulté qu'on traversa les montagnes escarpées dont le Boutan est hérissé. Le 12 octobre M. Bogle arriva auprès du Techou-Lama, qui l'accueillit avec bienveillance et des attentions remarquables. Le Dalaï-Lama étant mineur, le Techou le représentait comme régent du Tibet; c'était un homme d'une quarantaine d'années, chéri pour sa bienfaisance et sa douceur. Le Tibet reconnaissait la suprématie de l'empereur de la Chine qui entretenait une garnison à Lassa, capitale du Tibet. Après un séjour de six mois au Tibet, M. Bogle revint au Bengale. Il avait si bien gagné la confiance du Lama, que

quelque temps après son retour, il reçut de ce pontife une somme considérable destinée à faire bâtir sur le bord du Gange une maison et un oratoire pour les sectateurs de sa religion.

En 1779, le Lama cédant aux sollicitations de l'empereur de la Chine, partit pour Péking. En même temps il invita M. Bogle à se rendre par mer à Canton, lui promettant de lui faire obtenir un passeport de l'empereur, afin qu'il pût le joindre dans la capitale de l'empire chinois. Le passeport fut en effet accordé, et l'empereur permit aussi que des relations fussent établies entre le Tibet et le Bengale, et que le Lama lui fît parvenir des lettres du gouverneur général de l'Inde. Malheureusement la mort prématurée du Lama et de M. Bogle, qui arrivèrent presqu'en même temps, frustrèrent les Anglais de tous les avantages qu'ils s'étaient promis de cette nouvelle liaison. M. Bogle n'avait pas eu le temps de mettre ses mémoires en ordre; on n'en a publié que des extraits qui sont extrêmement curieux parce qu'ils donnent des renseignemens exacts sur un pays dont les Européens ne connaissaient guère que le nom.

Peu de temps après la transmigration de l'âme du Lama, on apprit à Calcutta l'heureuse nouvelle de sa réapparition au Tibet dans le corps d'un enfant; son identité ayant été prouvée d'a-

près les formalités prescrites dans ces occasions, le nouveau prince-dieu fut reconnu et proclamé. Hastings, jaloux de cultiver la liaison formée avec son ancien ami, résolut de faire partir une seconde ambassade pour Techou-Loumbou. Il en confia la conduite à M. Samuel Turner.

Celui-ci partit de Calcutta au mois de janvier 1783. Ayant traversé les plaines du Bengale, il entra dans un pays très-inégal, puis arriva au pied de la montagne de Bouxadeouar. Vers le milieu de la montée, le chemin devint plus rapide, plus étroit et plus raboteux; il était obstrué en beaucoup d'endroits par de gros blocs de marbre. Les points de vue étaient admirables; des monts entièrement couverts d'arbres jusqu'au sommet, qui se perdait dans les nues, des vallées sombres et profondes formaient un paysage non moins extraordinaire que magnifique. La route tourne tout autour de la montagne; en quelques endroits elle est très-resserrée et suspendue au-dessus de précipices dont l'œil ne peut distinguer le fond. Si des arbres et des buissons de plantes grimpantes ne dérobaient pas l'horreur de ces abîmes, les voyageurs n'oseraient jamais se hasarder sur leurs bords.

Tout le canton au pied de ces monts est surchargé plutôt que tapissé d'une végétation trop vigoureuse qui, combinée avec une chaleur et une humidité excessive, produit au milieu de ces

bois impénétrables une atmosphère extrêmement pernicieuse. La plus grande partie des Anglais qui firent la guerre de ce côté en 1772 en furent victimes; ceux qui réchappèrent en ressentirent long-temps les terribles effets. Ce triste pays n'est habité que par une race d'hommes petits, laids, faibles et malingres.

Arrivés à Bouxadeouar, les voyageurs furent régalés de tchong, liqueur spiritueuse d'une acidité agréable, qui se fait avec un mélange de riz, de froment, d'orge et d'autres grains fermentés, sur lesquels on verse de l'eau bouillante, puis on la laisse couler; on y mêle des épiceries, on laisse reposer le tout dans des jarres, et on le couvre d'eau froide.

Bouxadeouar, que l'on appelle aussi Passaka, est un lieu très-fort par sa situation au milieu des montagnes; l'art a ajouté à ce qu'il doit à la nature, on a nivelé le sommet de la montagne, de sorte qu'il peut contenir un assez grand nombre d'hommes pour en défendre le passage. Le soubah ou gouverneur reçut très-bien les voyageurs, mais se montra peu disposé à leur fournir les moyens d'avancer. Ils restèrent neuf jours à Bouxadeouar, dont ils parcoururent les environs. Enfin le 22 mai ils partirent et commencèrent à gravir sur de hautes montagnes couvertes de forêts épaisses. Les arbres étaient chargés de mousse et entremêlés de sar-

mens de vigne sauvage d'une longueur et d'une grosseur non moins remarquables que leur flexibilité ; on s'en sert dans le Boutan pour faire des cordes. Il y croît aussi des bambous et des bananiers. Sur le flanc d'un de ces monts, le chemin n'a pas plus de deux pieds de large ; il est entièrement formé de pierres détachées, et passe auprès d'un précipice d'une hauteur prodigieuse. Turner y sentit sa tête prête à tourner. Un très-beau cheval arabe, destiné en présent au Lama, eut peur, fit un léger écart, tomba au fond du gouffre et se tua.

Moritchou, où l'on arriva le 24, est un village dans une situation délicieuse, sur un grand plateau au sommet d'une montagne ; la température y était fraîche et modérée comme dans les plus beaux climats de l'Europe ; tout le terrain voisin était cultivé ; les flancs des monts étaient disposés en terrasses bordées d'une petite levée en terre, qui sert à retenir ou à laisser écouler les eaux. Le village était entouré de figuiers des Indes, de pêchers et de saules, les fraises et les framboises étaient abondantes ; on apporta aux voyageurs des branches de cannellier coupées dans les forêts voisines.

Au-delà de Moritchou, les montagnes devinrent encore plus hautes. « A chaque instant, dit Turner, nous avions des points de vue différens

qui pouvaient tous être rangés parmi les plus pittoresques et les plus majestueux que puisse offrir une nature sauvage. Des torrens tombant en cascades du sein de hautes montagnes couvertes de grands arbres et dont la cime se perdait dans les nues, d'affreux précipices, des gouffres profonds, des rivières coulant avec une rapidité étonnante à travers les rochers escarpés, composaient le spectacle sublime et sans cesse varié qui frappait nos yeux. »

Un pont composé de deux fortes lianes, tordues et tendues d'un côté de l'abîme à l'autre, soutient un cerceau sur lequel le voyageur s'assied et, s'aidant des mains, parvient où il veut aller. Plus loin on traverse le Tchintcheou sur un pont formé de chaînes longues de cent cinquante pieds; elles supportent les madriers sur lesquels on marche; de chaque côté des treillis de bambou forment un parapet. Ce pont se balance fortement lorsque l'on y passe. Auprès est le château de Tchouka auquel on arrive par un escalier. Tous ces ouvrages sont attribués au Devta Tchouptchoup.

La route continuait à monter, et le climat changeait; les montagnes étaient moins boisées. Turner vit la plupart des plantes qui croissent spontanément en Angleterre, la primevère, l'ortie, l'églantier, l'oseille; les forêts retentissaient du

chant du coucou et d'autres oiseaux du nord de l'Europe ; des champs étaient couverts d'orge et d'autres grains ; des pommiers, des poiriers, des abricotiers, ornaient le paysage ; des pins s'élevaient sur les hauteurs.

Le pays devint plus découvert, le Tchintcheou coulait avec moins de rapidité dans une vallée étroite et supérieurement cultivée ; le chemin était meilleur ; le 1er juin on entra dans Tassisoudon, résidence du deb-radjah ; cette ville est dans une vallée fertile arrosée par le Tchintcheou et entourée de montagnes boisées ; quelques sommets étaient encore couverts de neige.

Ayant fait annoncer par Pourounghir son arrivée au deb-radjah, Turner fut contrarié d'apprendre que ce prince était pour un certain temps en retraite à cause de la mort d'un ghiloung, vénéré par sa sainteté. Turner fut informé en même temps que les principaux officiers de la cour du radjah étaient prêts à recevoir sa visite, mais il crut, à cause de son caractère public, devoir la différer.

Le 3 un messager lui annonça que le radjah était prêt à lui donner audience ; conduit avec ses compagnons au palais, ou plutôt à la citadelle dans laquelle demeure le prince, il traversa plusieurs salles et des corridors, et monta même de longues échelles qui communiquent d'un étage à l'autre ; enfin il parvint à l'appartement

du radjah, juché au haut du palais; la pièce était petite mais fort jolie, peinte en bleu et dorée; des rideaux ornaient la fenêtre donnant sur un balcon. Le radjah, vêtu d'une robe de drap bleu foncé, sans manches, était assis les jambes croisés sur une pile de coussins. Il avait à sa droite un grand portefeuille rempli de papiers, à sa gauche une petite armoire garnie d'idoles et d'objets de dévotion; quoiqu'il fût enveloppé d'un ample manteau, on jugea qu'il était grand et robuste; il avait de la dignité et de la gravité dans les manières et ne manquait pas de vivacité. Chaque Anglais lui fit présent, suivant l'usage du pays, d'un pelong, qui est une écharpe de soie blanche étroite et frangée à chaque bout. La lettre du gouverneur général étant écrite en persan, ne put être lue sur-le-champ. Après un échange mutuel de complimens, on servit du thé, c'était un mélange de farine, de beurre, de sel et d'autres ingrédiens avec le thé; boisson qui ne flatta pas le palais des étrangers; le domestique la présenta au radjah qui en versa d'abord dans sa main et le but, usage très-ancien sans doute et auquel la crainte du poison doit avoir donné lieu.

Les Anglais furent invités le lendemain à venir chez le radjah qui reçut avec plaisir divers objets des fabriques de leur pays; il s'entretint longtemps avec Turner sur les usages des Européens

et sur leur manière de s'habiller ; il trouva les poches une invention très-commode ; mais il trouva qu'en général ce costume laissait trop apercevoir les formes du corps.

Etant resté seul avec Turner, il l'entretint de la manière la plus affectueuse, protesta de son amitié sincère pour Hastings, et dit, conformément à la doctrine de la métempsycose, que tous deux émanaient de la même âme : il le considérait donc non-seulement comme son ami, mais comme un autre lui-même, et manisfesta sa joie de voir une personne qui lui était si intimement attachée.

Après cette entrevue, Turner rendit sa visite aux principaux ministres qui étaient le zoumpoun ou grand-maître de l'artillerie, le zoundonier ou trésorier et généralissime et le zempi ou maître des cérémonies. Un autre entretien avec le deb-radjah fut suivi d'une invitation à dîner dans son appartement, ce qui était la plus haute marque de distinction qu'il pût accorder aux Anglais. Il voulut que leur table fût servie à leur manière, et que les mets fussent préparés par leurs domestiques ; quant à lui, son repas consiste en riz bouilli et en racines.

Quinze cents ghilongs, ou moines lamiques, demeurent dans le palais. Turner était régulièrement réveillé avant l'aube par le bruit des nombreux instrumens dont ils accompagnent le chant de

leurs hymnes; à midi ils commencent un autre office, et le soir un troisième, alors les portes du couvent sont fermées. Ces ecclésiastiques gardent le célibat; il n'entre d'autres femmes dans l'enceinte du couvent que celles qui sont chargées de quelque service domestique; celles qui apportent de l'eau sont très-jolies.

Les ghilongs vivent dans la réclusion la plus stricte; ils ont le teint plus blanc et sont plus robustes que leurs compatriotes. Une fois la semaine ils allaient processionnellement se baigner dans les eaux du Tchintcheou. Tous les Boutaniens sont vigoureux et bien proportionnés; malheureusement ils sont sujets aux goîtres. Ils ont les cheveux noirs et les coupent très-courts, les yeux noirs, petits et disposés obliquement, le visage large, aplati et triangulaire comme les Chinois, les cils extrêmement déliés, et leurs sourcils peu fournis, la peau très-unie, peu de barbe. La plupart sont de très-grande taille, la malpropreté est un défaut commun.

Les monastères et les palais sont de vastes édifices bien bâtis; ils manquent de cheminées; quand il fait froid, on allume du feu au milieu de l'appartement sur une grande dalle de pierre; la fumée, qui n'a d'autre issue que les portes et les fenêtres, noircit tout. Le palais de Tassisoudon est en pierres, et éloigné de plus d'un mille des mai-

sons qui sont en bois. Turner observa, dans ses promenades, une espèce d'acquéduc fort simple, c'étaient de gros troncs d'arbres creusés, joints les uns aux autres, tantôt posés sur les rochers, tantôt soutenus par de longs poteaux plantés le long des précipices. Les collines voisines de Tassisoudon étaient tapissées de fraises; les ghilongs s'émerveillaient de voir les Anglais manger ce fruit qu'eux-mêmes dédaignaient.

La saison pluvieuse se fait peu sentir dans les montagnes du Boutan; il y tombe de fréquentes ondées; mais non pas de ces torrens de pluie qui, dans le Bengale, accompagnent la mousson du sud; Turner et ses compagnons purent toujours sortir le matin et le soir; la chaleur était si modérée, qu'à toute heure de la journée ils pouvaient s'exposer au soleil sans en être incommodés.

Depuis un mois entier ils étaient à Tassisoudon, lorsqu'il éclata dans le Boutan des troubles sérieux. Un chef mécontent, d'accord avec le zoumpoun d'Ouandipore, commandant l'une des plus fortes places du Boutan oriental, s'empara du château de Panouka, où le deb-radja réside pendant l'hiver. Ayant ainsi levé l'étendard de la révolte, il marcha vers Tassisoudon qui n'était nullement en état de se défendre. Les Anglais furent consultés sur le moyen de tirer parti de vieux canons; ils les trouvèrent en si mauvais état, qu'ils enga-

gèrent les Boutaniens à bien prendre garde à eux quand ils voudraient se servir de cette artillerie.

Turner pensait que si les rebelles s'étaient avancés avec vigueur, ils auraient emporté la place ; ils perdirent le temps à escarmoucher dans les villages voisins, et donnèrent le temps aux soldats du deb-radjah de se réunir ; c'étaient des laboureurs et des artisans armés qui arrivaient de tous les cantons voisins se ranger sous les drapeaux de leur souverain pour le défendre. Bientôt les cloches sonnèrent avec grand bruit, une troupe nombreuse sortit du palais, poussant des cris sauvages, brandissant ses armes d'un air furieux, et défiant l'ennemi ; celui-ci vint à sa rencontre ; le feu commença assez vivement ; les deux partis combattaient avec un égal désordre, et se mettaient à couvert le plus qu'il leur était possible derrière toutes les hauteurs et tous les buissons qu'ils rencontraient. Ils tiraient quelques coups de fusils au hasard dans les endroits où il y avait un peloton d'ennemis. Ce combat dura plus de deux heures. Les assaillans furent tenus en haleine jusqu'à ce qu'ils prirent le parti de rentrer dans le palais.

Les rebelles recevant de nouveaux renforts eurent l'avantage pendant quelque temps, et s'emparèrent des principaux villages autour de Tassisoudon. Le deb-radjah était inquiet ; le lendemain

son armée ayant rassemblé toutes ses forces fit une sortie; elle gagna du terrain et força les rebelles à se retirer derrière un retranchement qu'ils avaient construits. Cette troupe était plus nombreuse et se montrait plus hardie qu'elle n'avait encore paru; sans doute son audace venait de ce que le feu des révoltés se ralentissait; ils avaient presque épuisé leurs munitions, elles finirent par leur manquer tout-à-fait; ils furent alors obligés de se défendre à coups de pierres, qui ne firent aucun mal à leurs ennemis.

Bientôt les rebelles demandèrent à capituler, les pourparlers durèrent une vingtaine de minutes, on leur permit de se retirer; les Anglais les virent marcher confusément vers le sud, les champs de riz furent couverts d'une armée innombrable; il en sortit de derrière chaque buisson, chaque maison et chaque monticule. D'après les conditions convenues, il ne furent pas poursuivis.

Après que l'armée se fut retirée, on aperçut dans la vallée fort peu de traces de désordre, les morts étaient en petit nombre, quelques hommes étaient dangereusement blessés; on avait pris beaucoup d'hommes et de chevaux. Ces succès furent suivis de la réduction des forts de Panouka et de Ouandipore. Le deb-radjah alla établir un nouveau gouverneur dans cette dernière place. Turner l'accompagna; ce fort est situé sur un roc

très-haut, situé au milieu de montagnes encore plus élevées; le Ghassa, l'une d'elles, est couvert de neiges perpétuelles : on y arrive au fort par un pont en bois de sapin qui durait déjà depuis cent cinquante ans; il est très-bien défendu. Deux torrens rapides se réunissent au pied du château qui est en pierres.

Turner visita ensuite Panouka, palais d'été du radjah; il domine sur une jolie vallée, les jardins sont beaux et bien entretenus; ils renferment toutes sortes d'arbres fruitiers, entre autres des orangers et des manguiers; ce lieu passe pour celui du Boutan qui jouit de la température la plus douce. Bogle avait laissé des pommes de terre à Panouka; faute de soin, probablement, elles n'avaient pas réussi; elles n'étaient pas plus grosses que des balles de fusil. Les Boutaniens négligent le jardinage; leur climat leur permet de cultiver toutes les espèces de fruits, de légumes et de plantes potagères; mais ils dédaignent tout ce qui ne croît pas spontanément chez eux. Les champs sont très-bien entretenus grâces aux travaux assidus des femmes; les hommes se livrent à une honteuse indolence. Entre Panouka et Tassisoudon, Turner vit des troupes nombreuses de singes gambader sur le grand chemin; les Boutaniens de même que les Hindous regardent ces animaux comme sacrés.

Le deb-radjah revint bientôt à Tassisoudon. Turner fut présent à une audience publique donnée au commandant d'un canton de la frontière ; celui-ci se prosterna neuf fois, puis lui présenta l'écharpe de soie blanche.

Depuis son arrivée dans le Boutan, Turner avait écrit à Techou-Loumbou pour obtenir la permission d'entrer dans le Tibet; les négociations furent fort longues; enfin elle lui fut accordée, mais il ne put emmener qu'un seul Anglais avec lui. Il partit le 8 septembre avec Pourounghir et plusieurs Tibetains. La montée fut continuelle, heureusement assez douce. On passa devant les forts de Paro et Dakka-Djeung, qui gardent les passages conduisant dans le Tibet. Le dernier est près de la frontière. Un peu plus loin, le pays devint plus sauvage et plus nu; les montagnes étaient raboteuses et pelées, ou revêtues seulement de pins clair-semés; le Patcheou coulait avec impétuosité dans un ravin rocailleux. De l'autre côté de cette rivière on rencontra des troupeaux d'yaks ou bœufs du Tibet dont le poil épais partout est en quelques endroits doux comme la laine la plus fine, et dont la queue ressemble à celle du cheval par les crins longs et brillans dont elle est garnie. Ces animaux ont une espèce de grognement sourd et faible. Ils sont excellens comme bêtes de somme; les vaches donnent

beaucoup de lait dont on fait du beurre excellent.

Bientôt les voyageurs entrèrent dans une vallée d'un aspect extrêmement lugubre; de chaque côté s'élançaient des rochers escarpés dont les sommets élevés dérobaient les rayons du soleil excepté à midi; on ne voyait la rivière que de loin en loin; on l'entendait sans cesse rouler avec fracas au milieu d'une végétation forte et sombre que nourrissaient les vapeurs humides dont elle remplissait l'atmosphère en le refroidissant. Sur les flancs escarpés des rochers poussaient quelques pins flétris dont les branches sèches, agitées par les vents, produisaient un bruissement mélancolique. Quelle affreuse solitude, s'écrie Turner! on n'y entendait ni la voix des hommes ni le cri des animaux.

Quand on en sortit, on gravit sur une montagne escarpée, rocailleuse et excessivement haute; à celle-là en succédèrent d'autres; elles étaient séparées par des ravins profonds; à mesure que l'on avançait vers le Tibet, on trouvait l'air plus pur et plus léger; sur les bords du chemin des groupes de Boutaniens, après avoir déposé leurs fardeaux, se reposaient assis sous des rochers. Ils fumaient et se passaient amicalement la pipe les uns aux autres. Il y avait parmi eux plus de femmes que d'hommes; ils causaient de fort bonne humeur, et souvent riaient aux éclats. Tous ces monta-

gnards étaient vigoureux, les femmes surtout, avec leurs cheveux couleur de jai et leurs yeux noirs et brillans, avaient un air de fraîcheur qui charmait.

Une brèche dans les monts laissa momentanément apercevoir une superbe vallée. Tout autour les rochers s'élevaient perpendiculairement à une hauteur prodigieuse; quelques-uns ont leurs flancs échancrés et aplatis; les troupeaux y paissent dans la belle saison: le soir ils se rassemblent aux cris des pasteurs, et toutes les bêtes sont attachées pendant la nuit à des pieux et gardées par de grands chiens. Ces hauteurs ne sont habitées que pendant l'été; dès le mois de septembre, les bergers et les troupeaux vont plus au sud.

Les nuits étaient excessivement froides: « J'étais presque gelé dans mon lit, dit Turner; nous étions couchés au milieu des nuages; une fois ils étaient très-bas, il y en avait même qui, poussés par un vent violent, rasaient la terre en s'approchant de nous. Notre tente fut toute trempée. La terre était couverte de givre.

Au sommet du Soumoûnang, une longue rangée de perches ornées de petits drapeaux, et plantées sur des tas de pierres, marque les limites du Boutan et du Tibet, et de plus paralyse la funeste influence des mauvais génies. Un chemin d'une pente assez douce conduisit dans la plaine

de Phari qui a dix milles de long sur quatre de large ; c'était la plus grande que l'on eût vue depuis que l'on avait quitté l'Hindoustan. Elle est pierreuse et peu fertile. Turner fut très-bien accueilli par le Lama qui dépend de celui de Techou-Loumbou, il est supérieur du grand couvent de Tchassa-Gombah et en quelque sorte souverain d'un petit territoire montagneux où l'on ne voit de la verdure que dans le cœur de l'été, seul temps pendant lequel la température y est supportable. Le lah ou animal au musc, qui se plaît dans les cantons voisins des neiges perpétuelles, est commun dans ce canton.

Plusieurs montagnes couvertes de neige s'élevaient dans les environs; entre autres le Tchou-Malari, objet de la vénération des Boutaniens et des Hindous qui y viennent en pèlerinage. Vue de la plaine adjacente, il ne paraissait pas très-haut. Cependant c'est le pic le plus élevé de cette partie de l'Himalaya ; toutes les rivières coulent vers un réservoir unique qui est le Brahmapoutre. L'on campa près d'un enclos où les Tibetains avaient semé du froment; il n'y pouvait mûrir; il n'était cultivé que pour servir de fourrage. De nombreux troupeaux paissent dans les environs une herbe excellente quoique courte et sèche. Les plaines hautes et les monts qui les entourent sont remplis de chèvres dont la laine sert à

faire des châles, de lahs, de daims, de lièvres, de cailles et de perdrix; les renards y sont très-nombreux.

Les sapins et les pins disparurent, on ne rencontrait que des arbrisseaux rabougris et de l'herbe flétrie. Le vent était si violent et si froid sur ces plateaux déserts, qu'il fallait se couvrir le visage. Au Tibet ce ne sont pas, comme au Boutan, les hommes et surtout les femmes qui portent les fardeaux; on les charge sur dos yâks, des chevaux, des mulets et des ânes.

A une trentaine de milles au nord de Phari, on vit dans la plaine trois sources qui jaillissaient à peu de distance d'une colline; les Tibetains leur attribuent des vertus médicinales; elles forment trois ruisseaux qui se réunissent et vont se jeter dans le lac Ramtcheou qui occupe un coin de la plaine. Les environs sont couverts d'efflorescences de natron, que l'on ramasse soigneusement et que l'on emploie en guise de savon pour nettoyer les étoffes de laine. Le Ramtcheou s'écoule dans un autre lac plus grand et situé plus à l'ouest.

Turner campa à mi-chemin entre les deux lacs, et près de Tchalou, village bien abrité et entouré de champs cultivés; le froment tombait sous la faucille. On était au 16 septembre.

Au-delà du défilé situé entre les deux lacs, dit Turner, nous découvrîmes, par différentes

échappées, les montagnes neigeuses dans le sud. Je crois que c'étaient, non pas les mêmes que nous avions déjà vues, mais d'autres que je regarde comme la continuation de la grande chaîne qui forme l'une des limites du Boutan. La neige qui revêtait les hauteurs présentait une infinité de formes variées; au-dessous, le vert foncé des bruyères, et la couleur rouillée des rochers, rendaient cette perspective beaucoup plus pittoresque. La plus brillante imagination, guidant le pinceau du peintre le plus habile, ne pourrait jamais rendre la beauté de l'éclatante et légère draperie que formait la neige autour de la cime escarpée de plusieurs rocs.

Les villages de cette partie du Tibet n'ont pas un aspect agréable. Les maisons ont la forme de nos fours à briques, elles sont bâties en pierres sèches; il n'entre pas une once de mortier dans la construction. On y pratique au plus quatre petites ouvertures pour donner du jour; les vents impétueux et fréquens empêchent de leur en donner davantage. Le toit forme une terrasse entourée d'un parapet haut d'environ trois pieds, et de piles de pierres sur lesquelles on plante soit un petit drapeau, soit une branche d'arbre, ou bien on y attache une corde garnie de morceaux de papier ou de chiffons de toile blanche arrangés comme la queue d'un cerf-volant. Quand on tend

cette corde d'une maison à l'autre, elle devient, suivant les Tibétains, un charme infaillible contre le pouvoir des mauvais génies.

Le Boutan n'offre à la vue que des irrégularités extrêmement variées, des montagnes couvertes d'une éternelle verdure, et des forêts remplies d'arbres magnifiques. Tout espace qui ne paraît pas trop escarpé, et qui offre la moindre quantité de terre, est défriché et mis en culture; des murs en terrasse préviennent les éboulemens. Il n'y a donc point de vallée, point de pente douce où la main de l'agriculteur ne se soit exercée. Le pied de presque toutes les montagnes est baigné par un torrent rapide, et le sommet, ainsi que les flancs de plusieurs des plus hautes, sont couverts de villages bien peuplés, au milieu de jardins, de vergers et d'autres plantations. Le Boutan présente à la fois l'aspect de la nature la plus sauvage et les efforts du travail le plus assidu.

Le Tibet au contraire paraît au premier coup-d'œil un des pays les moins favorisés du ciel et le moins susceptibles de culture; il est hérissé de petites montagnes rocailleuses sur lesquelles on n'aperçoit aucune trace de végétation; ses plaines, d'une aridité effrayante, sont toujours rebelles sous la main qui tente d'en défricher quelque partie; son climat est excessivement froid, il oblige les habitans à chercher des abris dans les vallées

les plus profondes, dans les gorges des montagnes les plus abritées, et parmi les rochers dans les expositions les plus chaudes. Cependant la Providence, en distribuant avec impartialité ses dons aux différentes parties de la terre, n'a été injuste envers aucune. Si le Boutan est avantagé d'un sol fertile, de forêts considérables, de fruits abondans, le Tibet possède des troupeaux immenses et des mines d'une richesse inépuisable. La végétation est extrêmement forte et riche dans le premier pays; les animaux se multiplient avec une prodigieuse fécondité dans le second. La quantité d'oiseaux sauvages, de gibier, de bêtes fauves, de bestiaux du Tibet, passe l'imagination. Dans le Boutan, à l'exception des singes, on ne voit guère que des animaux domestiques.

La plus grande partie du pays au nord de Phari, jusqu'à une distance de cinquante milles, ressemble à un désert. A Mainié, le terrain est plus découvert, l'aspect des arbres et des maisons paraît extrêmement agréable après les cantons affreux que l'on vient de traverser, et dont l'horreur surpasse tout ce que l'on a vu précédemment. »

Turner descendit ensuite dans la vallée de Djhansen-Djeng, fameuse par le drap qui s'y fabrique et dont il se fait une grande consommation. Il est d'un tissu très-serré et très-fort,

très-moelleux, souple et chaud. Il est ou brun ou blanc. Le couvent de Djhansen est très-grand. Le voisinage est rempli de mendians, cependant la vallée est fertile.

Turner passa ensuite devant le château de Païnom; à peu de distance on lui montra la maison dans laquelle le Techou-Lama actuel était né; il y demeurait avec son père et sa mère; son père était oncle du Dalaï-Lama.

Le lendemain Turner entra dans Techou-Loumbou; le soleil, faisant briller la dorure des dômes et des tours de ce lieu, produisait un spectacle magnifique et presque magique; la vue en était éblouie. Turner et son compagnon traversèrent le monastère en montant une rue étroite; on les conduisit dans des appartemens vastes, peints avec élégance et meublés avec somptuosité. Bientôt le régent et le sadik, son principal officier, envoyèrent féliciter Turner sur son heureuse arrivée, message qui fut accompagné de la remise d'écharpes de soie blanche; Turner répondit à cette marque indispensable de politesse par une semblable.

Dès le lendemain il eut une première audience du régent, elle fut suivie de plusieurs autres entrevues, toutes très-amicales. Le régent et son ministre étaient vêtus en religieux. Le régent répondit au compliment de Turner de la part du

gouverneur général du Bengale, que le Techou-Lama actuel était le même que son prédécesseur; même dans un âge si tendre, des signes de sagesse et de grandeur étaient empreints sur son front. « Toutes nos pensées, ajouta-t-il, sont occupées de lui, tout notre temps est employé à prendre soin de sa personne; c'est à la fois notre devoir et notre bonheur, et nous espérons qu'il sera bientôt en état de nous accorder ses bénédictions. » Le régent apprit ensuite que le jeune Lama devait sous peu de jours être conduit en grande pompe à Terpaling, monastère situé à deux journées de marche.

Turner aurait bien voulu voir cette cérémonie; il en demanda la permission par Pourounghir; celui-ci lui répondit de la part du régent que la présence des Chinois envoyés par leur empereur pour accompagner le Lama, l'empêchait de condescendre à ses désirs.

Suivant le récit que Turner tint de la bouche de Pourounghir, le cortége du Lama fut si nombreux et si souvent arrêté par la foule de dévots qui se prosternaient sur le passage, que l'on mit deux jours à parcourir la distance de cinq lieues qui sépare Païnom de Terpaling.

Turner visita le tombeau du dernier Techou-Lama : il entra d'abord dans une cour entourée sur trois de ses côtés d'un péristyle destiné à abri-

ter les pèlerins et les dévots; sur les murailles étaient peintes diverses figures gigantesques analogues à la mythologie tibetaine, et le dragon impérial de la Chine. Le portique est chargé de sculptures; un prêtre assis lisait dans un grand livre; ils sont plusieurs qui se relèvent alternativement pour prier et entretenir continuellement le feu sacré. Deux portes pesantes peintes en rouge avec des bossages dorés, firent trembler l'édifice lorsqu'en s'ouvrant, elles roulèrent sur leurs pivots. Turner reconnut alors que le monument qu'il venait de contempler n'était que l'enveloppe d'une pyramide magnifique. A sa base reposait le corps du Lama dans un cercueil d'or massif; au sommet on voyait sa statue également en or, assise sous un dais, au bord duquel sont suspendus en festons les chapelets dont le Lama faisait usage pendant sa vie; la plupart sont très-précieux; d'autres objets non moins riches, qu'il avait reçus en présent, sont arrangés le long des côtés de la pyramide; à droite est une autre statue du Lama en vermeil: le pavé est chargé de livres sacrés de la religion lamique.

Techou-Loumbou, qu'on nomme aussi Loubrong, est un grand couvent composé d'à peu près 400 maisons habitées par des ghilongs; ce lieu renfermant de plus beaucoup de temples, de mausolées et le palais du Techou-Lama, est situé

dans le creux d'un rocher très-élevé, ouvert du côté du midi; tous les bâtimens sont en pierre; ils ont au moins deux étages et des fenêtres, fermées avec des rideaux de moire noire. Le haut des murs est décoré d'ornemens cylindriques, les uns unis et couverts de drap noir avec des croix de toile blanche, d'autres en cuivre doré.

La plaine de Techou-Loumbou, parfaitement unie, s'étend du nord au sud, et a quinze milles dans sa plus grande longueur. Le roc qui la borne au nord, et sur lequel le couvent est situé, ne laisse qu'un étroit défilé entre ce fleuve et les montagnes à l'est : c'est par cette issue que le Païnom-Tchiron, après avoir arrosé la plaine, sort pour aller un peu plus loin se réunir au Brahmapoutre.

« Des fenêtres de mon appartement, dit Turner, je voyais devant moi la route du Boutan et du Bengale, à droite celles de Ladak, du Cachemir, des mines de plomb, de cuivre, de cinabre et d'or, de Tingh-Maïdan et du Népâl : à gauche celles de Lassa et de la Chine, au nord celle du territoire du Taranaout-Lama, limitrophe de la Russie et de la Sibérie; ce pontife exerce une grande influence sur les hordes des Kalmouks. »

Le Tibet est le siége principal du bouddhisme. Bouddha y est adoré sous le nom de Chaghia-Mouni. Les Tibetains s'assemblent en grand

nombre dans les temples pour célébrer l'office; ils chantent leurs hymnes alternativement en récitatif et en cœur, et s'accompagnent avec beaucoup d'instrumens très-bruyans. Ce peuple est exempt de beaucoup de préjugés mêlés au brahmisme, et particulièrement de ceux qui concernent la distinction des castes et des préventions contre les étrangers.

A la tête de la hiérarchie ecclésiastique est placé le grand Lama immaculé, immortel substitut de Bouddha, et médiateur entre les hommes et l'Être suprême. Ses sectateurs le considèrent comme perpétuellement absorbé par ses devoirs religieux, et ne détournant son attention sur les mortels que pour les consoler et les encourager par sa bénédiction, et exercer le plus doux des attributs de la Toute-Puissance, la miséricorde et le pardon.

Le Lama est aussi le chef du gouvernement temporel; c'est de lui que dérive le pouvoir et l'autorité. Un même esprit anime le système religieux et civil. Il y a une gradation non interrompue depuis le grand Lama jusqu'au jeune novice qui entre dans l'ordre des ghilongs.

La nation tibetaine est divisée en deux classes, l'une s'occupe des affaires terrestres, l'autre se consacre entièrement aux choses spirituelles. A l'époque du voyage de Turner, le couvent de

Techou-Loumbou renfermait trois mille sept cents ghilongs, qui se rassemblaient chaque jour dans le temple pour les exercices religieux. Lorsque les prêtres sont revêtus de leurs ornemens sacerdotaux, ils ont de longues robes de drap jaune avec un bonnet de la même couleur, qui est pointu, et dont les côtés descendent assez bas pour cacher les oreilles.

Il y a aussi des ânies ou religieuses; bien que cloîtrées, elles peuvent pendant le jour recevoir la visite des hommes : pendant la nuit ceux-ci sont exclus des couvens des femmes.

Les lieux que les Hindous révèrent et où ils vont en pèlerinage, sont également sacrés pour les Tibetains. Des hommes gravissent sur les montagnes du Boutan et traversent une partie du Tibet, portant sur leurs épaules des vases remplis de l'eau du Gange; elle est payée fort cher par les dévots.

La moitié des Tibetains travaille, l'autre prie; tous partagent ensemble et avec le plus grand accord le fruit de leur labeur. Les Tibetains ne croient pas avoir besoin d'entretenir des armées pour défendre leur territoire. Toute leur confiance est dans la médiation du Lama; ils sont persuadés que l'invincible bouclier de ce représentant de l'Être suprême peut les préserver de toutes les atteintes de leurs ennemis : la bénigne influence de sa doc-

trine leur apprend à être miséricordieux, humains, bienfaisans envers tout ce qui les entoure. « L'harmonie, l'affection mutuelle que je vis régner chez ce peuple, observe Turner, me prouvèrent qu'il était parfaitement heureux.

Quoique le Tibet ne soit pas directement soumis à l'empereur de la Chine, ce souverain y exerce une influence puissante ; on le craint, on se garde de rien faire qui puisse lui déplaire. On a de l'aversion et de la défiance pour tous les Chinois qui viennent dans le pays.

La coutume la plus singulière du Tibet est celle qui rend une femme épouse de plusieurs maris ; le choix d'une femme appartient à l'aîné de la famille, elle devient l'épouse de tous ses frères ; on dit qu'elle est aussi jalouse de ses droits que le sont des beautés de leur harem les Musulmans et les autres peuples chez lesquels la polygamie est en usage.

Les chefs du gouvernement, les officiers de l'état, tous ceux qui aspirent à le devenir, regardent comme au-dessous de leur dignité et de leur devoir le soin d'avoir des enfans ; ils l'abandonnent presque exclusivement aux gens du peuple. Ainsi, la religion et la population se réunissent, au Tibet, et au Boutan, pour s'opposer à l'accroissement de la population.

Les Tibetains considèrent le mariage comme un

fardeau si pesant, que tous les frères cherchent à le rendre plus léger en le partageant entre eux. Les ménages sont très-unis ; les femmes occupent dans la société un rang plus distingué que leurs voisines dans l'Hindoustan. L'influence de la polyandrie, qui nous paraît si bizarre, n'a pas perverti le caractère du peuple. Turner dit qu'il n'en a pas vu qui possédât à un degré plus éminent la bonté et l'humanité.

Le 2 décembre Turner partit de Techou-Loumbou : les ruisseaux et les lacs étaient gelés ; en passant il rendit visite au jeune Techou-Lama, dans son couvent de Terpaling. Il était assis sur une pile de coussins de soie : son père et sa mère se tenaient debout à sa gauche ; à sa droite était un officier chargé de le servir. Turner, s'avançant vers lui, offrit une écharpe blanche et une filière de corail, le Lama les prit de sa main ; le reste des présens fut déposé à ses pieds. Les gens de la suite de Turner entrèrent et se prosternèrent : l'enfant les regarda avec intérêt et parut satisfait de leur hommage. Pendant tout le temps que les Anglais furent dans la salle, il tint constamment les yeux fixés sur eux ; lorsqu'ils eurent bu la première tasse de thé qu'on leur servit, il eut l'air mécontent de ce qu'on la laissait vide, et ne s'apaisa que lorsqu'on l'eut remplie de nouveau.

Turner, pour se conformer à l'étiquette, lui

adressa un discours, pendant lequel l'enfant le considéra avec beaucoup d'attention, et fit gracieusement plusieurs signes de tête indiquant qu'il comprenait ce qu'on lui disait, mais qu'il n'y pouvait pas répondre. Sans doute on avait pris beaucoup de peine pour le préparer à cette entrevue; ces efforts n'avaient pas été perdus; toutes ses actions annonçaient beaucoup d'intelligence, et semblaient ne venir que de lui-même, son père et sa mère le contemplaient avec l'air de la plus tendre affection. Il n'avait que dix-huit mois et ne parlait pas encore; il avait les traits réguliers, les yeux noirs, une physionomie heureuse, le teint un peu brun et animé.

Dans une seconde visite au Techou-Lama, Turner reçut les dépêches et les présens qu'il envoyait au gouverneur général du Bengale. Il exprima au jeune enfant le désir de lui présenter encore une fois son respect quand il serait plus avancé en âge.

En traversant le Tibet et le Boutan pour retourner au Bengale, Turner remarqua que chaque jour le froid prenait plus d'intensité; tous les lacs étaient gelés. Il revit le deb-radjah qui l'accueillit amicalement, et, au commencement de 1784, arriva près du gouverneur général à Patna.

VOYAGE

DANS LE SILHET

PAR M. ALFRED DUVAUCEL.

(1821.)

Depuis plusieurs années, M. Alfred Duvaucel, jeune naturaliste français, parcourt les Indes orientales. Après avoir fait une ample récolte d'objets nouveaux dans les environs de Chandernagor, il est allé à Malacca, à Sincapore et à Bencoulen. De retour dans le Bengale, il s'occupa pendant quelques mois à mettre en ordre les notes nombreuses que lui avaient fournies ses excursions dans l'intérieur de Sumatra : puis il se prépara à quitter de nouveau sa petite retraite de Chandernagor pour aller explorer le Silhet, pays situé dans le nord-est du Bengale, peu connu des naturalistes et digne de leur curiosité.

Muni des lettres du marquis de Hastings, gouverneur général des Indes, lettres sans lesquelles un tel voyage eût été impossible, M. Duvaucel s'embarqua sur le Hougly le 22 juillet 1821, dans

un bazarra, grand bateau plat divisé ordinairement en deux chambres, percées chacune de sept à huit fenêtres; sa suite était composée d'un Malabare, d'un Malais, d'un peintre mulâtre et d'un cuisinier. Le premier endroit que le voyageur visita, fut la ville de Hougly, dans laquelle on voit un temple hindou non moins révéré que la pagode de Djagrenâth, et où se pratiquent toutes les pénitences par lesquelles les dévots s'efforcent d'expier leurs pêchés.

Toujours en remontant le Hougly et sur la rive droite, M. Duvaucel aperçut Gouptipara, lieu saint habité par des brahmes, et couvert de pagodes, dans l'une desquelles on conserve précieusement la chevelure de la déesse Dourga. Ce lieu, célèbre aussi par les nombreuses troupes de singes qui en font leur séjour, excita la curiosité du voyageur. « Je suis donc entré à Gouptipara, dit-il, à peu près comme Pythagore à Benarès, lui pour chercher des hommes, moi pour trouver des bêtes, ce qui est généralement plus facile. J'ai vu les arbres couverts de houhnann, singes à longue queue qui ont fui en poussant des cris affreux. Les Hindous, en voyant mon fusil, ont deviné, aussi bien que les singes, le sujet de ma visite, et douze d'entre eux sont venus au-devant de moi pour m'apprendre le danger que je courais en tirant sur des animaux qui n'étaient rien moins

que des princes métamorphosés; j'avais bien envie de ne pas écouter ces représentations; cependant, à moitié convaincu, j'allais passer outre, lorsque je rencontrai sur ma route une princesse si séduisante, que je ne pus résister au désir de la considérer de plus près; je lui lâchai un coup de fusil, et je fus alors témoin d'un trait vraiment touchant : la pauvre bête qui portait un jeune singe sur son dos, fut atteinte près du cœur; elle sentit qu'elle était mortellement blessée, et réunissant toutes ses forces, elle saisit son petit, l'accrocha à une branche et tomba morte à mes pieds. Un trait si maternel m'a fait plus d'impression que tous les discours des brahmes, et le plaisir d'avoir un bel animal, n'a pu l'emporter, cette fois, sur le regret d'avoir tué un être qui semblait tenir à la vie par ce qui la rend plus respectable. »

C'est à côté de Gouptipara que se trouve le village où se réfugient tous les Hindous qui perdent leur caste pour n'avoir pas succombé aux tentatives que l'on a faites pour hâter leur fin en leur bouchant le nez, la bouche, les yeux et les oreilles avec la boue sacrée du Gange. M. Duvaucel aurait bien voulu voir ce village qui est considérable, et cette réunion de revenans qui sont tout honteux d'être au monde; mais il était neuf heures, et la chaleur le chassait dans son bazarra.

Après avoir visité Patoly et Coulbarria sur le Cossimbazar, et enfin la plaine de Plassey, célèbre par la victoire que les Anglais, sous le commandement de Clive, y remportèrent en 1757 sur un omrah du Grand-Mogol, et devenue une vaste plantation d'indigo, M. Duvaucel prit enfin la route directe du Silhet dont il s'était un peu détourné. Le Djellinghi où il entra en quittant le Cossimbazar, lui fournit une pêche abondante, et une grande variété d'oiseaux de rivage; enfin le 16 août il entra dans le Gange; le 18 il était à Commercally, ville dont l'industrie principale consiste à recueillir et à préparer les plumes de marabout.

Dans plusieurs villages que M. Duvaucel visita sur la route, il retrouva les usages bizarres et les pratiques superstitieuses et cruelles qui font plus d'honneur à la courageuse résignation des Hindous qu'à leur raison.

A Dacca il comptait se procurer une escorte pour visiter les montagnes du Silhet; mais quand il arriva dans cette ville, le gouverneur venait d'en partir pour les frontières de son gouvernement; heureusement il suffit à M. Duvaucel de montrer le sceau de la lettre du marquis de Hastings au sous-gouverneur, pour que cet officier s'empressât de procurer au voyageur tout ce qui devait lui être nécessaire pour son expédition, et de plus, un parouanna ou passeport, au moyen duquel

il pourrait réclamer des secours de toute nature sur sa route. Qu'elle doit être vaste la puissance de l'homme dont le cachet seul peut procurer un tel crédit à celui qui s'en trouve porteur!

M. Duvaucel quitta Dacca le 27 août. Après s'être muni d'un guide, il remonta le Brahmapoutre dans lequel les Hindous se purifient comme dans les eaux du Gange. « J'ai vu, dit M. Duvaucel, le radjah de Tanjaour en personne qui quittait ses états lointains pour venir s'y purger d'une demi-douzaine d'homicides; les rois qui ne veulent pas faire le voyage y envoient tous les ans une cruche en ambassade. »

Arrivé à la ville de Silhet, capitale de la province, M. Duvaucel envoya au gouverneur de la province, qui s'y trouvait en ce moment, la lettre du marquis de Hastings; le gouverneur vint le recevoir sur son bazarra, et lui offrit une maison, une voiture, une paire d'éléphans et une chasse au tigre pour le lendemain.

Les chasseurs en traversant un village furent témoins de la fête de l'épreuve du feu; des djoghis un peu charlatans faisaient quelques pas sur des charbons ardens en invoquant toutes leurs divinités; ce spectacle peu divertissant, ajoute M. Duvaucel, nous retint jusqu'à la nuit. Nous nous remîmes en route, et comme nos dames craignaient la rencontre des tigres, nous fîmes porter

des torches à tous nos domestiques; à la tête de la troupe furent placés nos éléphans dont l'un portait la musique qui faisait un bruit épouvantable, et les cinq autres rangés de front, étaient couverts d'un grand nombre de lumières. C'est ainsi que nous sommes rentrés à Silhet : on y célébrait en ce moment une autre fête fort intéressante que l'on nomme la fête des Vœux. Toutes les femmes dont les maris sont absens posent un lampion sur un petit autel flottant, et après de longues prières, elles lancent l'autel au milieu de l'eau. La rivière était chargée de lumières, et ses bords étaient couverts de femmes regardant avec inquiétude si leur offrande n'était pas renversée par le vent ou par les flots.

En longeant les bords de la rivière qui passe à Silhet, on aperçoit en certains endroits de profondes et larges excavations qui sont les tombeaux des bochtouns, secte de brahmistes. A la mort du mari, la famille creuse un trou cylindrique d'environ huit pieds de profondeur; on place au fond un banc sur lequel on assied le défunt couvert de ses meilleurs habits; la veuve se place sur les genoux du mort, et quand sa lampe est allumée, quand elle a reçu du riz, du fruit et tout ce qui doit servir au voyage, chacun des assistans jette sur les époux une poignée de terre; la martyre crie *oziboll* (j'appelle Dieu),

et sa famille laisse tomber sur cet affreux tombeau une large trape qu'on recouvre aussitôt de terre et de pierres. « J'ai eu, dit M. Duvaucel, la curiosité de pénétrer dans deux de ces puits découverts par un éboulement, et j'y ai trouvé en effet des ossemens humains. »

M. Duvaucel, désirant visiter les montagnes de Cossya et de Gentya, situées au-delà du territoire anglais, fut obligé d'en faire demander la permission au roi de ces monts. Pour employer les jours d'attente, il alla voir Chattak, canton d'où viennent toutes les oranges qui se mangent au Bengale; il est au pied des monts de Cossya. « La rivière n'étant pas assez profonde pour soutenir mon grand bazarra, dit M. Duvaucel, je le laissai à moitié chemin sous la garde de vingt soldats, et suivi de quarante autres, je m'embarquai sur une flotte de petits canots ornés de fleurs, avec un beau pavillon blanc sur celui de l'amiral, et un bruyant orchestre sur ceux qui précédaient; nous gagnâmes les premiers orangers à l'heure où le soleil devient insupportable, et ce passage subit d'une chaleur excessive à une douce fraîcheur me disposa favorablement pour les jardins de Cossya; les plus grands orangers ont environ quarante pieds de hauteur; mais ils manquent de ce touffu, de cette verdure, de ce vernis qu'on remarque à ceux de nos serres; leurs troncs, aussi

gros que le corps, leurs branches aussi fortes que les jambes, sont armés de longues épines, et rongés par ce qu'on appelle de l'échenillure. Cette orangerie, d'environ quatre lieues carrées, n'est pas disposée régulièrement, comme elle le serait chez un peuple moins indolent. Les arbres y sont entassés sans ordre, sans symétrie, et la terre est couverte de plantes aussi nuisibles aux orangers qu'aux hommes. Les propriétaires de ce jardin sont des montagnards qui n'y descendent que pour cueillir les fruits qu'ils vendent aux Hindous; ce commerce ne les enrichit point à cause des droits excessifs auxquels ils sont soumis, et qui absorbent leurs bénéfices. On trouve au milieu du jardin un temple en paille, consacré au dieu des orangers, dont je ne pus savoir le nom, parce que le djoghi qui desservait l'autel ne le savait pas lui-même.

L'ambassade que M. Duvaucel avait envoyée au roi de Cossya, pour en obtenir la permission d'entrer sur son territoire, eut un très-heureux succès, par la précaution qu'il avait prise d'appuyer sa demande de deux aunes de drap rouge pour faire un manteau à sa majesté. « Il faut croire, dit-il, qu'elle fut très-sensible à cette attention, car elle me dépêcha aussitôt quatre de ses officiers pour m'apporter son auguste autorisation. Le premier portait la royale boîte au betel, et

m'invita à y prendre une chique, ce qui passe ici, comme à Sumatra, pour une insigne faveur; le second couvrit ma table de six paquets d'oranges choisies, renfermées dans des sacs en filets; le troisième me présenta une flèche dont la pointe brisée m'indiquait qu'on me recevait en ami; et le quatrième m'offrit un collier en œufs de tortue garnis d'or, avec un bel oiseau rouge qui prévient les maris, me dit-il, quand leurs femmes sont infidèles. Je reçus l'ambassade dans mon bazarra, et comme depuis long-temps je m'occupais de recherches sur ces peuples, je profitai de la présence de ces quatre lettrés pour leur faire des questions qui devaient fortifier ou changer mes idées. »

Notre voyageur partit enfin suivi de quarante soldats hindous, de ses domestiques, d'un interprète, des quatre chefs cossya qui lui avaient rendu visite, et d'une foule d'Hindous qui profitaient de l'occasion pour faire un pèlerinage à la caverne de Bonbonne qu'ils appellent *caverne du Diable*, et qui est située dans les états du roi de Cossya. Après une journée de marche fatigante au travers d'un pays inondé par des rivières débordées et par une pluie continuelle, après une nuit passée au milieu de bois si touffus, qu'il fallait y marcher la hache à la main pour se frayer un passage, M. Duvaucel, suivi de sa troupe, arriva au pied d'une montagne où l'attendait un

orchestre nombreux, et le roi en personne escorté de toute sa cour, de ses prêtres et de ses soldats.

« Sa majesté, dit le voyageur, était un grand vieillard à figure tartaro-chinoise, vêtu d'une longue robe en drap bleu de ciel, avec le cou et les jambes nus, un beau poignard au côté, puis des bracelets, des jarretières et un large collier en gros grains d'or brut; derrière elle se trouvaient des esclaves portant le sac au betel, l'arc et le carquois royaux, et des présens d'oranges, de bananes et de noix d'arec.

« La famille royale était sur les côtés, et se composait d'une demi-douzaine de grands diables tout débraillés, aussi sales que je l'étais moi-même en ce moment, armés jusqu'aux dents et ressemblant à de véritables brigands.

« Après m'avoir fait un compliment que je ne compris pas, le roi des montagnes me présenta la main avec grâce et me conduisit ainsi jusqu'à l'entrée de la caverne de Bonbonne, au travers d'une pluie battante, de rochers glissans et d'une immense quantité de sangsues qui s'attachaient à nos jambes; pendant notre marche, nous étions étourdis par une musique infernale qui me privait du plaisir d'entendre sa majesté, et m'ôtait l'embarras de lui répondre; ce qui surprenait le plus le roi sauvage, ce n'étaient ni mes bas déchirés, ni mes habits en lambeaux, ni mon corps tout

en sang, c'était de me voir lui lâcher respectueusement la main, de temps en temps, pour ramasser des colimaçons que je glissais dans ma poche ; et j'ai lieu de croire que sa cour n'était pas moins surprise, puisqu'à chaque fois, que je me baissais, c'étaient des éclats de rire à couvrir la musique. Enfin nous arrivâmes à la caverne, dont l'entrée est un trou bordé par des rochers énormes. La suite du roi se grossissait sensiblement, et comme mes instructions me recommandaient une extrême défiance, j'imaginai de saluer sa majesté avec une décharge de soixante balles au travers d'un bois serré, pour lui bien faire concevoir l'effet de la poudre. Ce petit apologue réussit à merveille : mes hôtes se montrèrent avec crainte les traces de ma fusillade, et me rendirent mon salut par un redoublement de tambours.

« Enfin après une courte invocation à Satan, nous descendîmes dans la caverne précédés par une douzaine de torches et le plus gros de la musique pour effrayer les esprits.

« La route que nous suivions dans ce ténébreux labyrinthe était entrecoupée par des sentiers étroits conduisant rapidement à de profonds précipices; j'eus la curiosité d'examiner l'un de ceux dont l'entrée paraissait la plus praticable, et après avoir attaché ma personne et deux lanternes à l'extrémité d'une échelle de corde, j'en laissai

filer vingt brasses dans l'intérieur du trou ; l'entrée jusqu'à la quatrième était assez étroite pour me permettre de toucher les rochers, soit des pieds, soit des mains; mais vers la cinquième, le puits me parut s'élargir sensiblement; à cinquante pieds de profondeur, je ne sentais plus rien malgré l'oscillation que j'imprimais à mon échelle par des secousses violentes, et parvenu à la profondeur de quatre-vingt-dix pieds, je me trouvai suspendu au sommet d'une voûte immense qui me parut avoir la forme d'un cône renversé, la lueur insuffisante de mes fanaux ne m'en laissait pas voir le fond; mais je dois croire qu'il était à une distance considérable, puisque je n'entendis qu'au bout de douze secondes la chute d'une pierre que j'y laissai tomber. Remonté vers la caverne supérieure, j'en fis frapper le sol avec force en divers endroits éloignés, et j'entendis partout un bruit sonore et prolongé qui me fit présumer que toute la caverne, peut-être même toute la montagne, reposait sur un vaste souterrain. »

Après sa course des montagnes, M. Duvaucel revint à Silhet; son séjour dans la province se prolongea jusqu'au mois de décembre; il y poursuivit ses recherches avec tant de zèle et si peu de ménagement pour sa santé, qu'il revint à Calcutta avec une fièvre dangereuse appelée fièvre

des bois parce qu'on la prend ordinairement en parcourant ces forêts immenses, où les hommes n'ont point encore pénétré. M. Duvaucel a heureusement recouvré la santé, et en septembre 1822, se préparait à faire le voyage du Tibet.

NÉPAL.

KIRKPATRICK.—HAMILTON.

De la chaîne des hautes cimes neigeuses qui bornent l'Hindoustan au nord, on descend vers la grande plaine au sud par un vaste territoire montagneux, dont la largeur est de vingt-cinq à trente-cinq lieues. Les tribus robustes et belliqueuses qui vivent dans ce pays élevé durent naturellement se rendre formidables aux habitans paisibles et efféminés des provinces baignées par le Gange.

Pendant long-temps cette contrée montagneuse, divisée entre un grand nombre de petits chefs, occupés de leurs divisions intestines, ne joua pas un rôle remarquable sur le théâtre des affaires de l'Inde. Toutefois il survint de 1765 à 1769 des événemens qui donnèrent à cette région une attitude plus redoutable. La vallée du Népâl, la plus fertile et la plus peuplée de ces états, fut envahie au nord-ouest par le roi de Gorkha; la population guerrière du territoire de ce prince s'était accrue de plusieurs chefs montagnards voisins qu'il avait

attirés sous ses bannières. D'abord repoussé, il continua pendant quatre ans consécutifs ses attaques, qui finirent par le rendre entièrement maître de la partie centrale du Népâl.

Cette acquisition importante, jointe à l'ancien territoire, donna aux Gorkhalis une supériorité décidée sur les autres chefs montagnards ; ils s'en servirent pour réduire successivement ceux de l'est et de l'ouest. Ainsi agrandi, le royaume réuni sous un gouvernement vigoureux et ambitieux, attira bientôt l'attention des nations voisines. Une dispute avec le Tibet fournit aux Gorkhalis l'occasion d'y entrer et de piller plusieurs temples fort riches. Cette aggression excita l'indignation de l'empereur de la Chine, qui envoya une armée pour protéger Lassa. La paix fut conclue sous la médiation de ce souverain, le Lama consentit à payer un tribut de 50,000 roupies. L'exécution de cette clause ayant été négligée, les Gorkhalis recommencèrent promptement les hostilités, alors les Chinois, s'avançant au nombre de 40,000, repoussèrent les Gorkhalis, et traversant l'Himalaya, les poursuivirent dans le Népâl et s'avancèrent jusqu'à quelques milles de Catmandou, capitale du pays. Ainsi, l'enchaînement des circonstances avait amené une armée chinoise en dedans des limites de l'Hindoustan. Les Gorkhalis, défaits dans plusieurs batailles successives, cédè-

rent et se soumirent aux conditions imposées par le gouvernement chinois.

Pendant la durée des hostilités, le régent du Népâl, car le prince était mineur, alarmé de sa situation, implora le secours des Anglais contre les Chinois. Le marquis de Cornwalis, alors gouverneur général de l'Hindoustan (1792), était trop prudent pour compromettre aucunement la compagnie des Indes avec une puissance comme la Chine, que son intérêt lui commandait au contraire de se concilier. Quelque temps auparavant, Cornwallis avait essayé de former des liaisons commerciales avec le Népâl. Voulant tirer avantage de l'occurence actuelle, il offrit au radjah du Népâl sa médiation; elle fut acceptée : en conséquence, une ambassade, à la tête de laquelle était le colonel Kirkpatrick, partit au mois de septembre pour aller entamer les négociations; il eut beau faire diligence, la paix était conclue pendant qu'il était en route. Quoique sa mission fût devenue sans objet, il n'en continua pas moins son voyage. Il fut assez bien reçu par l'oncle du radjah, mais il apprit qu'à la cour un parti puissant était fortement opposé à l'admission des Anglais dans le pays, prétendant qu'ils n'y venaient que pour observer son état de force ou de faiblesse.

Ainsi, malgré toutes les démonstrations de politesse, on prit des mesures pour faire comprendre

aux Anglais que l'on espérait leur prompt départ. Les propositions faites par le colonel Kirkpatrick pour ouvrir un commerce libre avec l'Hindoustan furent éludées très-civilement par la réponse banale, que tout, dans le pays, était à son service. Il fut donc obligé de quitter le Népâl au bout d'une quinzaine de jours, sans autre résultat que celui d'avoir obtenu quelques notions sur son étendue, ses ressources et l'aspect général de la contrée.

Malgré le peu de succès de cette première tentative, les Anglais envoyèrent de temps en temps des chargés d'affaires au Népâl; la position de cette contrée, relativement au Bengale et aux autres possessions de la compagnie, produisant quelquefois des discussions. Elles finirent par devenir si vives, qu'en 1815 les hostilités éclatèrent. Battus dans plusieurs rencontres, les Gorkhalis ne purent obtenir la paix qu'en cédant à la Grande-Bretagne tout le pays montagneux, compris entre le Setledje et la Djemna, et les territoires de Gherval et de Kèmaon, que le Gange parcourt avant d'arriver dans les plaines de l'Hindoustan; ils perdirent ainsi leurs possessions dans l'ouest du Népâl. Ces dernières circonstances procurèrent à F. Buchanan (aujourd'hui Hamilton), la facilité de visiter le Népâl; il y séjourna quatorze mois.

Le Népâl consiste en une suite de chaînes de

montagnes, entrecoupées de vallées profondes, descendant comme par étages de l'élévation immense des sommets neigeux jusqu'aux plaines unies de l'Hindoustan gangétique. Le territoire contigu aux possessions anglaises est le Tarryeni; pays plat, dont la largeur est à peu près de vingt milles, et qui borde toute la frontière méridionale du Népâl. Il est extrêmement fertile; mais les guerres dont il a été long-temps le théâtre, sont cause qu'une grande partie est couverte de djengles et de forêts dont on tire beaucoup de bois de construction. Les éléphans y sont très-nombreux : le gouverneur de Tarryè racontait à Kirkpatrick que, dans le seul canton qui lui est soumis, on prend annuellement près de 300 éléphans; la plupart sont si jeunes qu'ils n'ont pas plus de sept pieds et demi de haut : la manière dont on leur fait la chasse ne permet guère d'en avoir de plus vieux. Au lieu de les attirer dans une enceinte pour s'en rendre maître, on les saisit au cou avec un nœud coulant, que lance un homme assis sur un éléphant apprivoisé; le bout de la corde est aussitôt attaché à un arbre, et l'éléphant en se débattant se dégage ou s'étrangle. Indépendamment des éléphans, ces forêts recèlent aussi des rhinocéros et des tigres. Ces derniers sont presque toujours solitaires; les éléphans, au contraire, au nombre de deux à trois, s'emparent quelquefois

d'une route, et empêchent pendant long-temps les voyageurs d'y passer.

Kirkparick remarqua dans cette forêt plusieurs arbres autour desquels on avait attaché des paquets d'herbes. Dans un endroit, il en observa sur une longueur de plus de cinquante toises; on lui en expliqua la cause de plusieurs manières : les uns lui dirent que c'était pour marquer le voisinage des bêtes féroces, et d'autres que c'étaient des offrandes propitiatoires faites par les voyageurs aux dieux des forêts.

Dans certaines saisons, l'air de ces cantons est presque pestilentiel; il forme autour du pays comme une barrière qu'une armée ne peut franchir sans éprouver des pertes considérables.

La région suivante, à peu près de la même largeur, consiste en montagnes basses qui s'élèvent vers le nord; elle est arrosée par de nombreuses rivières sortant de la chaîne des montagnes qui s'élève au-delà, et couverte par une forêt presque continue, renfermant une grande diversité d'arbres, la plupart particuliers à l'Hindoustan; à mesure que l'on avance au nord, le pin devient plus fréquent. Ces bois sont partout animés par des perroquets et des perruches, et autres oiseaux imitant le son de la voix humaine. Parmi les arbres, un des plus précieux, est l'espèce de mimosa avec le suc de laquelle on fait le cachou,

substance dont la préparation emploie beaucoup de monde. On y rencontre aussi la cannelle ou cassia lignea, dont la racine seule possède une vertu aromatique.

Entre ces monts s'ouvrent des douns ou vallées larges, quelques-unes sont défrichées; en général l'agriculture est négligée, ce qui est peut-être dû à l'insalubrité du climat, et doit en même temps tendre à l'augmenter. On longe les bords du Korra, rivière qui, près des monts Mouckouamy, abonde en poisson. Ce lieu est vénéré par les Hindous les plus pieux; ils l'ont honoré du nom de Nagdeo (serpent divin) : bien loin de troubler les poissons, ils passent rarement sans leur donner à manger.

Hetourah, situé au pied des montagnes, au point où le Rapti tourne à l'ouest, n'est qu'un village d'une soixantaine de maisons, quoique ce soit l'entrepôt du commerce entre le Népâl et l'Hindoustan. Les marchandises destinées pour le premier de ces pays ne peuvent être transportées qu'à dos d'homme. Souvent aussi les voyageurs et surtout les femmes sont portés dans des dhokas, sorte de grands paniers faits de bambous; ou bien dans des hamacs de coton suspendus à de longues perches; on en emploie quatre ou huit suivant le poids de la personne.

Peu de temps après avoir quitté Hetourah, on

entre dans le lit du Rapti et l'on continue à le remonter jusqu'à Dhoka-Phédé, la route suit en grande partie une de ses deux rives, également raboteuses, ou bien passe au milieu de son lit, constamment embarrassé d'énormes fragmens de rochers; d'ailleurs le chemin est plus fatigant que dangereux. Dhoka-Phédé est au moins à 700 toises au-dessus de Hetourah, et la distance qui sépare ces deux endroits n'est que de cinq lieues de route; ainsi la rivière est trop rapide pour que les bateaux puissent la remonter; sur plusieurs points, le Rapti forme des cataractes dont le mugissement ajoute beaucoup au caractère âpre et agreste du pays que l'on parcourt. On est renfermé entre des montagnes d'une hauteur immense et revêtues de beaux arbres; en quelques endroits elles s'écartent un peu et laissent entre elles un espace suffisant pour y dresser quelques tentes; mais dans ces lieux là mêmes la terre est couverte de broussailles et parsemée de pierres. Les points guéables du Rapti sont appelés *djenghars*, on en compte vingt-quatre entre Hétourah et Dhoka-Phédé.

Au-delà de ce village, on escalade la montagne de ce nom, qui signifie Mont-de-la-Porte, à cause de la roideur du défilé qu'il faut franchir; la montagne n'est pas très-haute, son escarpement ne commence que près de son sommet; au-des-

sous on a, à l'ouest ou à gauche, une large rivière qui a sa source vers le sommet du mont Tchisapany : Kirkpatrick trouva son lit à sec.

En continuant à monter, on arrive à Bim-Phédé, village chétif au pied méridional des monts Tchisapany ; c'est un lieu saint. L'eau d'une source d'un ravin à l'ouest est si froide qu'il est quelquefois impossible de la boire, circonstance qui a fait donner à ces monts leur nom signifiant *eau froide*.

De Bim-Phédé au fort Tchisapany, la montée est généralement difficile ; on passe sur le flanc des monts et quelquefois sur le bord de précipices affreux : « On peut se former une idée de la profondeur de ces abîmes, dit Kirkpatrick, en réfléchissant que plus d'une fois nous avons été embarrassés pour reconnaître quelle était l'espèce d'animal que nous apercevions au-dessous de nous, les bœufs, les plus forts ne paraissant pas plus gros qu'un oiseau. »

L'élévation du fort de Tchisapany, au-dessus de Bim-Phédé, est à peu près de 280 toises : on monte encore cent vingt toises, on arrive au sommet du col qui traverse cette partie des monts, et la chaîne de l'Himalaya s'offre tout-à-coup aux regards du voyageur, avec ses pics nombreux et gigantesques couverts de neiges éternelles. « Ce spectacle magnifique, dit Kirkpatrick, absorba

tellement mon attention, que je ne songeai pas à regarder le beau paysage que j'avais à mes pieds, et dont le mont Tchandraghiri et la vallée de Tchilong, arrosée par un ruisseau sinueux, forment les traits principaux. La neige tapissait l'Himalaya dans toute sa partie visible, qui souvent descendait à une profondeur très-considérable, malgré la hauteur des hautes montagnes interposées entre la grande chaîne et nous, et qui, quoique beaucoup moins élevées, étaient aussi entièrement revêtues de neige. » Cette terrasse méridionale, nommée le Koutchar, sépare le Népâl du Tibet. Les Népâliens appellent Hima-Tchouli les pics neigeux de l'Himalaya; Tchouli signifie une cime aiguë; les sommets arrondis sont désignés par la dénomination de Temkou.

La pente septentrionale du Tchisapany est beaucoup moins roide que la méridionale; on franchit ensuite le mont Ekdounta, dont le passage n'est pas exempt de dangers, et on arrive dans une vallée entrecoupée de monticules, arrosée par plusieurs ruisseaux, et parsemée de cabanes et de hameaux, quelques-uns sur le sommet, ceux-ci sur les flancs des monts, d'autres au bas dans la plaine; le penchant des montagnes est cultivé en terrasse, l'ensemble forme un tableau charmant. On rencontre Tchilong ou Lohari, lieu peu considérable; il fut jadis plus

florissant : c'était le premier, depuis que l'on était dans le Népâl, qui ressemblât à une ville. Il est entouré de montagnes, elles étaient alors (27 février) couvertes de neige; l'eau des ruisseaux tranquilles était gelée à une grande profondeur.

On laissa le Tchandraghiri à droite, on traversa une de ses branches, et l'on entra dans le Douna-Baïsi, vallée sujette dans les mois d'avril et de novembre à des maladies contagieuses. On entra ensuite dans la vallée de Khoulpou; on escalada, l'on descendit le Koumhara, montagne extrêmement raboteuse, et l'on arriva dans la vallée de Noakoté, où l'on campa au-dessous de la ville et du temple de ce nom. Cette vallée est très-fertile et arrosée par le Trissoul Ganga; quoique très-proche des montagnes neigeuses qui l'entourent au nord, elle passe pour une des moins hautes du Népâl; la température y est assez douce en hiver, le radjah et sa cour y passent ordinairement cette saison. Après le mois d'avril, elle est à peine habitable à cause de la chaleur. On y cultive le riz et la canne à sucre.

Noakoté est une petite ville assez jolie; sa situation est importante puisqu'elle commande le passage unique par lequel on arrive du Tibet. Le temple est dédié à Mahamaya ou Bavani; des offrandes nombreuses sont suspendues à ses voûtes, ce sont principalement des vases de cuivre

et des armes ; parmi celles-ci il y en a qui ont été conquises sur les armées chinoises.

On franchit ensuite Dhiby-Ghât, col par lequel s'échappe le Trisoul Ganga uni au Tadi ; un autre temple dédié à Mahamayá s'élève aussi dans ce défilé ; enfin on gravit sur les flancs du Bhirbendi, et, après un voyage pénible dans cette montagne pittoresque, on entre dans la vallée du Népâl.

On voit d'après la relation de ce voyage, que le Népâl renferme une quantité de chaînes de montagnes dirigées dans divers sens, et séparées par des vallées profondes et excessivement étroites. Le Népâl propre, qui est la plus grande, n'a que quatre lieues du nord au sud et trois de l'est à l'ouest. Quoique basses relativement aux masses montagneuses par lesquelles elles sont dominées, elles sont beaucoup plus élevées que les plaines de l'Hindoustan. Hamilton a calculé que leur niveau était à peu près à 667 toises au-dessus de celui de Benarès. Quoique la partie la plus septentrionale du Népâl soit située par 27° 30′ de latitude, cependant le climat y est le même que dans l'Europe méridionale, et le pays, étant bien arrosé, est très-fécond, lorsqu'on le cultive convenablement ; les forêts sont de la plus grande beauté ; la terre est émaillée de fleurs charmantes ; mais les variations extrêmes du froid et du chaud et la grande humi-

dité, empêchent les fruits de mûrir, à l'exception des oranges et des ananas qui y sont exquis; les plantes potagères n'y ont pas mieux réussi que dans le Boutan. Les pluies commencent plutôt que dans le Bengale, et causent de grandes inondations.

Suivant une idée généralement répandue dans l'Hindoustan, le Népâl devait être riche en or, et l'on attribuait même les guerres qui avaient amené les étrangers dans ce pays au désir de posséder les mines de ce métal précieux; il paraît que cette idée venait uniquement de ce que le Népâl est le canal par lequel l'or du Tibet arrive dans l'Inde. On ne trouve dans le Népâl que des grains de ce métal épars dans le lit des rivières. Le cuivre, le fer et le plomb y sont abondans; le premier de ces métaux est le plus exploité, et comme il a dans l'Hindoustan une valeur plus considérable qu'en Europe, il procure un gros profit. Quant au fer, il est, dit-on, de si bonne qualité, que pour en faire des couteaux et des épées, on n'a pas besoin de le convertir en acier. On ne travaille pas aux mines de soufre, quoiqu'elles soient nombreuses, à cause des qualités délétères que leur communique un mélange d'arsenic.

Le Koutchar, ce pays montagneux situé entre le Tibet et le Népâl, a une étendue d'une douzaine de lieues du nord au sud. Les rochers im-

menses qui le composent sont entrecoupés de précipices épouvantables et terminés par des pics aigus. Partout où leurs flancs ne sont pas perpendiculaires, des neiges perpétuelles les couvrent. Quelques vallées étroites offrent des pâturages, on peut même y cultiver des grains; enfin, dans la partie la plus haute, règne un éternel hiver.

Quelques torrens, se frayant un passage à travers ces défilés affreux, arrivent du plateau du Tibet, mais par des ouvertures si étroites, et dominées par des précipices si prodigieux, que l'on ne peut guère trouver un chemin le long de leurs bords. Les seuls chemins par lesquels les voyageurs peuvent marcher pendant trois mois à peu près, sont formés par un torrent qui coule au nord, et qui, à sa source, en rencontre un autre se dirigeant au sud.

Cette région alpine du Népâl manque des animaux précieux qui caractérisent le plateau situé au nord de l'Himalaya; elle n'a ni le yâk, ni la chèvre qui donne la laine des châles, ni le sel gemme, ni le borax; cependant on y rencontre le lâh, nommé kestoura au Népâl; il renferme des mines de soufre, de plomb et de zinc; il y a de très-beaux oiseaux, et ses productions végétales sont très-remarquables, notamment par leur ressemblance avec celles du nord de l'Europe. On y

voit des espèces de pins, de sapins, de genévriers, d'ifs et de bouleaux. Le djatamangsi est une valeriane recherchée dans l'Hindoustan comme un parfum, tandis que le bich est un poison mortel, dans lequel les Gorkhalis trempent la pointe de leurs flèches.

Les habitans aborigènes ont les traits du visage semblables à ceux des Chinois. Il paraît que dans l'origine ils ne connaissaient pas les castes. Les tribus qui occupaient le pays étaient les Magars, les Gourongs, les Djaridjas, les Nevars, les Mourmis, les Kiraouts, les Limbous, les Laptchas et les Boutias. Les Magars qui habitaient une portion considérable des montagnes inférieures dans l'occident, furent convertis les premiers, au moins pour ce qui concerne l'abstinence du bœuf; ils composent aujourd'hui la grande majorité des troupes régulières entretenues par la dynastie des Ghorkas. Les Gourongs étaient des pasteurs qui fréquentaient pendant l'été la région alpine, et en hiver retournaient dans leurs vallées; un grand nombre d'entre eux adhère encore au bouddhisme. Ils sont souvent mêlés avec les Boutias, cultivent aussi la terre, exploitent les mines et font le commerce; leurs moutons leur servent de bêtes de somme. Les Djaridjas forment une tribu nombreuse, et vivent dans le pays montagneux inférieur; presque tous professent le brahmisme.

Le Népâl proprement dit est surtout la demeure des Nèvars, race agricole et commerçante et plus avancée dans les arts que les tribus des montagnes. On reconnaît dans leur architecture et dans tout ce qu'ils font, le caractère propre aux ouvrages des Tibetains; ils sont fermement attachés au bouddhisme; d'un autre côté, ils ont adopté la distinction des castes, ne reconnaissent point les Lamas; ils ont leurs prêtres nommés baugras. Un très-petit nombre a embrassé le brahmisme : les Nèvars brûlent leurs morts et mangent du buffle, de la chèvre, du mouton, de la volaille et des canards : tous boivent, et même avec excès, des liqueurs spiritueuses. Ils habitent des villes et des villages; leurs maisons sont en briques cimentées avec de l'argile, et couvertes en tuiles; les briques sont bien faites, les maisons bien bâties ont un rez-de-chaussée et deux étages; le bas est pour le bétail et la volaille, le premier pour les domestiques, le second pour les maîtres de la maison. L'intérieur est fort sale et rempli de vermine, ce qui, joint aux restes des boucheries et au sang des victimes offertes en sacrifices, qui coule dans les rues, rend les villes dégoûtantes.

Les femmes nèvares ne sont jamais recluses. Quand une fille arrive à l'âge nubile, ses parens la fiancent avec son consentement à un homme

de la même caste, et lui donnent une dot qui devient la propriété de l'époux.

Dans la partie la plus agreste et la plus montagneuse du Népâl propre, vivent les Mauris, regardés comme une branche des Tibetains ou des Boutias; ils parlent un dialecte différent de celui de ces peuples : ils ont été tellement persécutés par les Gorkhalis, qu'une partie a quitté le pays; ils sont bergers et portefaix, ce sont des hommes très-robustes. Quant aux Kiraouts, aux Laptchas et aux Boutias, ils sont restés. Les Mahométans sont devenus nombreux et s'augmentent par leur zèle à propager leur religion et leur empressement à acheter des filles.

Chaque tribu indigène a son dialecte particulier; quelques-unes employaient pour écrire un caractère emprunté du nagari avec quelques différences; d'autres ne connaissaient pas les lettres.

Enfin il y a des Hindous, les uns de race pure, peu nombreux, d'autres de race mêlée, issue de mariages avec les indigènes. Tous sont représentés comme perfides et cruels, et en même temps arrogans et abjects. Les brahmes même mènent une vie désordonnée. Ils sont d'une jalousie excessive, et cachent leurs femmes; celles-ci doivent se brûler avec le corps de leur époux; peu de temps avant l'arrivée de Kirkpatrick, une princesse avait accompli ce sacrifice; une autre fut

ensuite invitée à remplir ce devoir, elle se fit excuser sur ce qu'elle avait des affaires qui la retenaient chez elle. Le lieu de ce sacrifice est singulièrement triste et sauvage.

La grande vallée du Népâl est à peu près de forme circulaire, les nombreux ruisseaux qui l'arrosent versent leurs eaux dans le Bhagmoutty; celui-ci coule au sud, s'ouvre un passage dans les montagnes, et entre dans le Terriany; cette rivière est regardée comme sainte par les Hindous du pays. Les courans d'eau sont employés à faire mouvoir des moulins à grain, genre d'industrie qui n'existe pas dans l'Hindoustan.

Les femmes nèvares et les magares tissent des toiles de coton grossières, qui servent à l'habillement de la classe moyenne et de la classe inférieure. Les Boutias font des couvertures de laine qui sont d'un usage général dans la saison froide. Les militaires seuls sont vêtus de drap d'Europe.

Les Nèvars fondent des cloches, ils font aussi des vaisseaux de cuivre et de laiton, des vases et des lampes de fer; ils en expédient dans le Tibet; ils fabriquent avec l'écorce d'un arbrisseau du papier qui est très-fort et excellent pour l'emballage des marchandises. Ils sont bons charpentiers, quoiqu'ils n'aient d'autres outils que le ciseau et le maillet, et qu'ils ne connaissent pas la scie; leurs sabres, leurs épées, leurs couteaux

sont d'un bon travail; ils ont essayé de faire des armes à feu.

« Je doute, dit Kirkpatrick, qu'ils aient jamais été un peuple guerrier; l'agriculture et les arts mécaniques les occupent principalement. Ils sont d'une taille moyenne, nerveux, robustes; ils ont les épaules et la poitrine large, le visage allongé et un peu aplati, les yeux petits, le nez peu proéminent et légèrement épaté. Leur physionomie est ouverte et gaie : j'ai vu plusieurs femmes qui avaient le teint coloré, la plupart sont d'une couleur cuivrée; j'en ai remarqué plusieurs qui avaient des figures agréables.

Les Nèvars se distinguent par une grande simplicité de mœurs et de caractère; ce sont des hommes paisibles, industrieux, ingénieux même, fortement attachés aux superstitions qui leur ont été transmises par leurs ancêtres. Soumis aujourd'hui au joug des Gorkhalis, ils semblent le supporter sans impatience.

Khathmandou, ville principale du Népâl, et résidence du radjah, est située sur la rive gauche du Bichenmoutty; sa longueur est à peu près d'un mille, sa largeur est peu considérable. Son nom, dans les anciens livres, est Goungoulpatan; chez les Nèvars Yendaïsé, et chez les Parbouttis ou montagnards Khatipour, dénomination qui, de même que celle de Khatmandou, dérive

du grand nombre de ses pagodes en bois ; c'est en effet une des particularités de cette ville ; elles sont aussi disséminées dans les environs, et notamment sur les bords du Rani-Pokhra, grand étang voisin. Il y a également beaucoup de temples en briques, avec trois ou quatre toits en pente, comme ceux du Tibet ; ils vont en diminuant à mesure qu'ils s'élèvent, et se terminent ordinairement en pointes qui, de même que les étages supérieurs, sont dorées, ce qui produit un effet pittoresque et très-agréable. Près du palais du radjah est le temple de Toulasi Bhavani qui, conjointement avec Gorak Hanath, est la divinité tutélaire de la famille régnante ; on ne voit pas d'idoles, la divinité est représentée par un Yantra, ou figure cabalistique ; afin d'inspirer plus de respect à la multitude, on n'admet dans ce sanctuaire que le radjah, la rani, leur guide spirituel, et le prêtre qui officie.

Les maisons sont en briques et en tuiles, avec des toits en pente vers la rue. Il y en a à trois et quatre étages ; toutes ont chétive apparence ; le palais du radjah est grand, et n'a d'ailleurs rien qui le distingue ; les rues sont très-étroites, presque aussi sales que celles de Benarès. Le nombre des maisons est à peu près de 5,000, et la population de 20,000 âmes.

Parmi les montagnes les plus remarquables

que l'on voit de Khatmandou est le mont Dhaïboum, qui est à peu près à 12 lieues de distance dans le nord-est, et dont on estime l'élévation au-dessus de la mer à plus de 3,000 toises. Le Cala-Bhairava est à peu près de la même hauteur. Ces cimes et d'autres du voisinage sont visibles de Patna, dans l'Hindoustan, ville qui en est éloignée de 50 lieues. On aperçoit encore d'autres cimes du même côté ; le Tchandar Ghiri et le Paltahou, voisins de Khatmandou, s'élancent à plus de 1,000 toises. Au mois de décembre et de janvier, l'élévation moyenne du baromètre, dans cette capitale, est de 25° 28′, le thermomètre étant à 9° au-dessus de zéro R.

Lalita Patan, autre ville de la vallée du Népâl, sur une élévation, est à peu près à un mille et demi au sud de Khatmandou ; le Bhagmoutty sépare ces deux capitales ; elle fut jadis plus considérable ; un radjah indépendant y résidait. On y compte encore aujourd'hui 24,000 âmes ; elle est plus jolie et plus propre que Khatmandou.

Bhatgong, troisième ville de la vallée, et avant les Gorkhas, demeure d'un radjah, est le séjour favori des brahmes népâliens, qui ne se distinguent ni par leur savoir ni par leur dévotion.

Vis-à-vis Khatmandou est Seumbounath, temple situé sur le sommet d'une colline isolée, qui s'élève brusquement à 50 toises au-dessus de

la plaine; on y arrive par un escalier taillé dans le roc, et dont les côtés sont bordés de beaux arbres, et au pied duquel est une statue colossale de Bouddha en pierre. Seumbounath est un édifice très-ancien. Le premier objet qui fixe l'attention, quand on atteint le sommet de Seumbounath, est une construction cylindrique en maçonnerie, haute de plus de quatre pieds, et de trois pieds de diamètre. Ce piédestal soutient une plaque de cuivre circulaire, couverte de figures et de caractères gravés, qui porte un bedjesban doré, ou le foudre d'Indra, ressemblant beaucoup plus à un double sceptre.

Le temple est situé au milieu d'une terrasse, et se distingue de loin par ses obélisques couverts de plaques de cuivre très-bien dorées. Kirkpatrick parvint, par une échelle fort roide, à l'entrée du sanctuaire. L'intérieur ne consistait qu'en une seule pièce, tellement remplie de fumée et remplie de toutes sortes d'ustensiles, qu'elle ressemblait plus à une méchante cuisine qu'au temple d'une divinité. Un prêtre, assis entre deux vases profonds et remplis de ghi, était très-occupé à garnir une quantité de lampes. Seumbounath est surtout célèbre par son feu perpétuel; on dit à Kirkpatrick que la lumière des deux plus grandes lampes se conservait depuis un temps immémorial. On peut dire que la vallée de Népâl contient

presque autant de temples que de maisons, et autant d'idoles que d'habitans. Les offrandes que l'on fait dans les grands temples consistent en buffles, dont la chair sert à nourrir les prêtres. Ceux-ci en mangent sans scrupules, parce qu'une révélation particulière leur a appris qu'il était permis en tout temps aux Nèvars de se nourrir de cette espèce de viande.

Kirkpatrick pense que les poundits du Népâl n'étaient pas inférieurs à ceux de l'Hindoustan dans les sciences qu'ils cultivent en commun; l'astrologie paraît être l'objet principal de leurs études. On avait cru que l'on trouverait à Bhatgong des manuscrits curieux, le succès n'a pas répondu à cette attente.

« Un missionnaire, dit Kirkpatrick, offrit un jour au radjah de l'instruire dans la minéralogie et la métallurgie, sciences pour lesquelles ce prince montrait beaucoup de dispositions, mais à condition qu'il embrasserait la religion chrétienne. Le radjah lui répondit avec beaucoup de gravité : « Mon rang ne me permet pas d'écouter des propositions semblables : mais je suis prêt à mettre à ma place trois hommes, qui feront des prosélytes tout aussi zélés que je pourrais l'être. » Le missionnaire ayant rejeté cet expédient, le radjah étonné eut l'air de ne pas comprendre comment trois âmes n'en valaient pas une, et en

conclut que le refus qu'il essuyait n'était, de la part du missionnaire, qu'un moyen de voiler son ignorance dans les sciences qu'il prétendait posséder à foud. »

Les revenus du radjah proviennent des domaines, qui sont très-vastes, du produit des mines et des droits sur le commerce, levés d'une manière très-arbitraire; on estime la totalité à 3,000,000 de roupies. L'entretien de l'armée a lieu par la concession de terrains, soit au soldat, soit à l'officier, qui est tenu de fournir un certain nombre d'hommes; il n'en résultait qu'une troupe irrégulière et assez mal réglée; les Gorkhas ont introduit une discipliue plus rigoureuse. L'étendard de guerre est de couleur jaune, et représente la figure de Hounimân, singe colossal, et demi-dieu hindou.

VOYAGES

A TRAVERS L'HIMALAYA

ET AUX SOURCES

DES RIVIÈRES DE L'HINDOUSTAN.

HARDWICKE. - WEBB. - MOORCROFT. - FRASER.

Pendant très-long-temps on avait eu des idées très-erronées sur la source du Gange ; les géographes anciens la plaçaient au sud de l'Imaus (Himalaya) ; cependant des particularités qu'ils ajoutaient prouvaient que leurs connaissances sur le cours de ce fleuve, avant son arrivée dans les plaines de l'Hindoustan, n'étaient pas très-précises. Les premiers géographes modernes mettaient cette source trop loin dans le nord. Ensuite des Lamas, envoyés par l'empereur de la Chine dans le Tibet, racontèrent que le Gange sortait, de même que le Brahmapoutre, du grand lac Mapang ou Manasarovar, coulait dans le Tibet au nord-ouest, et, après avoir passé à Ladak, tournait au

sud, puis, après un cours assez considérable dans cette direction, entrait dans l'Hindoustan. Ce fut ainsi que d'Anville et Rennel le représentèrent, et leurs cartes furent copiées. Tieffenthaler ajouta que le Gange se frayait un passage étroit à travers l'Himalaya; que, près de Gangautri, il se précipitait du haut d'un rocher qui, à raison de sa forme, était appelé la Bouche de la Vache, et que de là il allait arroser les plaines de l'Hindoustan.

Cette manière d'envisager la question, généralement adoptée en Europe, ne satisfit pas plusieurs personnes qui demeuraient dans l'Inde. Les nombreux pèlerins qui visitaient Gangautri disaient que dans cet endroit le Gange n'était qu'un ruisseau, ce qui ne pouvait pas faire supposer que sa source fût très-éloignée. Tous les rapports des Hindous dignes de foi plaçaient positivement cette source dans le flanc méridional de l'Himalaya, et niaient qu'il parcourût le plateau du Tibet pendant plusieurs centaines de milles. En conséquence, le gouvernement britannique résolut d'envoyer une expédition, qui pût décider la question par un examen local.

Le capitaine Hardwicke, chargé de cette mission, partit en 1796 de Fétighour, petite ville qui est comme un faubourg de Feerrckabad dans la province d'Agra, et sur la rive droite du Gange. Il

ne rencontra aucun lieu digne de remarque, avant Herdouar, petite ville qui ne consiste qu'en quelques maisons en briques, située au point où le fleuve sortant du pays montagneux se répand dans la plaine; elle est regardée par les Hindous comme sacrée au plus haut degré. Le Gange s'y partage en trois bras; se baigner au point où cette séparation s'opère, est un acte auquel une vertu et une sainteté particulières sont attachées. On célèbre à cet effet une grande fête annuelle, qui, tous les douze ans, a lieu avec une pompe signalée. Cette année-là se trouvait justement la douzième; le concours des pèlerins venus de toutes les provinces de l'Hindoustan et de pays bien éloignés au nord de sa limite septentrionale était immense. Hardwicke assure qu'il a des données certaines pour évaluer le nombre des pèlerins à près de deux millions d'individus. Au milieu de cette foule, Hardwicke et Hunter son compagnon étaient, aux yeux de tous, les deux êtres les plus étranges. On les considérait avec une curiosité excessive; non seulement les Hindous se rassemblaient autour de la tente, ils regardaient aussi dans l'intérieur sans cérémonie. Il ne résulta pourtant aucun inconvénient de cette indiscrétion qui passa toute croyance, si l'on considère la conduite désordonnée de beaucoup de ces pieux pèlerins.

Ordinairement il survenait des contestations violentes entre les différentes sectes, pour obtenir la direction suprême durant la fête. Dans l'occasion actuelle les djoghis ou gosseyns se trouvèrent si forts, que, suspendant leurs contemplations mystérieuses sur l'essence de Brehm, ils s'emparèrent de l'administration, défendirent à toute autre classe de porter des armes, et levèrent toutes les taxes sur les pèlerins, se gardant bien ensuite de les remettre aux Marattes alors maîtres du pays. Il paraît qu'ils exercèrent avec une sorte d'équité cette autorité usurpée. Une troupe de Marvars vola une bourse de cinquante roupies à un cipaye qui servait chez les Anglais, prétendant qu'il l'avait enlevée à un d'eux. L'affaire fut aussitôt portée aux chefs des gosseyns, qui ordonna que chaque partie désignât exactement la quantité et la sorte de pièces contenues dans la bourse. Le propriétaire indiqua juste ce qui s'y trouvait; ses adversaires se trompèrent, n'ayant pas eu le temps d'en faire un examen détaillé. La bourse fut donc rendue à son maître légitime, les Marvars furent sévèrement fustigés. Cette plénitude de pouvoir exercé par les gosseyns souffrit une interruption par l'arrivée de quatorze mille Seyks avec leurs familles, qui campèrent à peu de distance et envoyèrent leur prêtre principal ou gourou, avec un détachement, afin de marquer un emplacement

convenable pour s'y baigner. Comme ils n'avaient adressé aucune demande prouvant qu'ils reconnaissaient le pouvoir de fait, les gosseyns les attaquèrent, déchirèrent leur drapeau, les chassèrent et les pillèrent pour une somme considérable. Les Seyks, dont la doctrine était celle d'une secte militaire, ne pouvaient endurer patiemment un tel affront; ils dépêchèrent donc plusieurs de leurs radjahs aux gosseyns pour demander réparation de l'outrage. Les gosseyns ayant examiné l'affaire à loisir, sentirent quelle imprudence leurs gens avaient commise. Ils firent d'humbles excuses, restituèrent ce qui avait été pris, et laissèrent aux Seyks le libre accès du fleuve. En conséquence, ceux-ci se baignèrent paisiblement pendant quelques jours; on supposa donc que leur colère était dissipée; mais un matin ils parurent armés de toutes pièces, et attaquèrent les différens endroits où l'on se baignait, faisant main-basse sur tous les gosseyns qu'ils rencontrèrent; la multitude saisie d'épouvante, prit la fuite; la fureur des Seyks ne se porta que sur la classe d'hommes qui les avait offensés : arrêtés par le fleuve et par un poste de cipayes, ils firent retraite. Toutefois l'alarme durait encore, parce qu'on fit courir le bruit qu'ils allaient fondre sur les nombreuses troupes de pèlerins prêtes à retourner chez elles en se dirigeant au sud. Ces

craintes s'évanouirent le lendemain, lorsqu'on apprit que les Seyks étaient en marche à l'ouest pour regagner leur pays, le massacre des gosseyns ayant apaisé la soif du sang dont ces dévots pèlerins étaient dévorés.

Hardwick, au lieu de suivre la route directe pour aller à Srinagar, en prit une plus détournée, quoique peut-être moins difficile, et passa par Nedjrabad, Côdoura et Nataana; bientôt il gravit sur une chaîne de hautes montagnes bordée de vastes forêts qui se prolongent au nord, et renferment de très-beaux bois de charpente. Les nellahs ou torrens des montagnes sont très-poissonneux.

En avançant par cette contrée qui s'élevait constamment, le mélange des montagnes, des rochers et des forêts offrait un spectacle magnifique et varié, dont les voyageurs n'avaient guère le loisir de jouir. Le chemin se prolongeait ordinairement sur le bord des rochers perpendiculaires, où l'on avait taillé des sentiers si étroits, qu'il fallait une attention continuelle pour ne pas tomber dans l'abîme. Tout le pays, jusqu'à Srinagar, présente des montagnes qui s'étendent dans toutes les directions, quelquefois en petites chaînes unies par des dos resserrés que séparent des vallées très-circonscrites, de sorte que mille hommes n'y trouveraient pas l'espace

suffisant pour camper. En arrivant à Nataana, Hardwicke n'aperçut plus de forêts; les terres n'étaient couvertes que de grains, ils étaient cultivés avec soin; un peu au-delà de Nataana, il atteignit une montagne isolée d'où il découvrit distinctement les cimes neigeuses de l'Himalaya resplendissantes de blancheur; elles s'élevaient à une hauteur prodigieuse, et se dirigeaient vers l'est. Il les avait souvent vues des plaines du Rohilcound, mais dans un si grand éloignement, que leur masse n'était pas sensible à la vue, de sorte qu'elles ne pouvaient donner même une faible idée du spectacle magnifique qu'il avait alors sous les yeux.

Dix-sept jours après son départ de Herdouar, Hardwicke entra dans Srinagar; cette ville est située dans une plaine dont l'étendue est à peu près d'un mille et demi dans chaque direction. La position de Srinagar ne parut ni agréable ni salubre; on ne l'avait probablement choisie que par l'impossibilité de trouver dans cette contrée montagneuse un espace suffisant pour bâtir une ville. Srinagar est de forme ovale, sa longueur est de trois quarts de mille; les maisons, bâties en pierres, sont couvertes en ardoises; la construction en est grossière, les rues sont étroites.

Le palais du radjah, plus grand que les autres bâtimens, était très-délabré, et n'offrait rien de

beau. Ce prince accueillit très-bien les voyageurs ; son habillement était aussi simple que sa demeure ; pas un seul joyau, pas le moindre ornement, rien de la pompe d'un souverain. Il dit à Hardwicke que son revenu ne se montait qu'à 506,000 roupies, sur lesquelles il était obligé d'en donner 25,000 au radjah de Gorkha. Il les tire principalement des droits de transit sur les marchandises qui alimentent le commerce entre le Tibet et l'Hindoustan, des mines de cuivre et de plomb, et des permissions accordées pour chercher l'or dans le sable de plusieurs rivières. Lorsque l'empereur Akbar s'occupait de faire le cadastre de ses états pour en déterminer les revenus, le radjah de Srinagar reçut ordre de montrer une carte de son pays ; il sortit et revint avec un chameau maigre, en disant : « Mon pays ressemble à cet animal, tout haut et tout bas, et très-pauvre. » Ce tableau fidèle produisit une impression si vive sur le monarque, qu'il exempta ce radjah de tout tribut.

Quant à la contrée qui est plus au nord, Hardwicke observe que d'une des éminences les plus considérables, près de Srinagar, il pouvait distinguer une demi-douzaine de chaînes interrompues de montagnes qui s'élevaient les unes derrière les autres ; la dernière ou la plus haute semblait s'élancer depuis la moitié de sa masse de

la base du colossal Himalaya dont les cimes neigeuses terminaient la perspective. Excepté en hiver, la neige ne séjournait sur aucune des chaînes intermédiaires.

Hardwicke avait d'abord eu l'intention d'aller jusqu'à Bhâdrinath ; l'approche de la saison pluvieuse l'empêcha de s'avancer au-delà de Srinagar.

En 1808 une nouvelle entreprise fut essayée pour découvrir la source du Gange et des rivières qu'il reçoit dans le pays haut, et observer la position et l'aspect des principaux pics de la grande chaîne. Le lieutenant Webb fut chargé de cette mission, les capitaines Raper et Hearsay l'accompagnaient.

Les voyageurs arrivèrent à Herdouar le 1er avril par un hasard singulier: cette année était celle du douzième anniversaire, depuis que Hardwicke était venu dans ce lieu, et par conséquent l'époque de la célébration de la grande fête. Heureusement tout s'y passa beaucoup plus tranquillement que lorsque Hardwicke y assista. Les Anglais qui étaient les maîtres à Herdouar, ne négligèrent aucun moyen de conserver l'ordre et la paix au milieu de la foule tumultueuse des dévots. L'autorité publia des réglemens de police très-sévères ; il fut défendu de porter des armes : des gardes

furent placés à tous les points principaux ; cette multitude prodigieuse d'êtres humains tous en mouvement se porta de côté et d'autre sans le moindre accident. Raper fut singulièrement frappé du commerce immense qui se faisait à cette foire sacrée. Il lui parut qu'elle formait le point central par lequel les provinces du Gange et du Decan communiquaient avec le Pendj-ab, le Cachemir et les pays au-delà de l'Himalaya. Toutes les productions des contrées comprises dans l'Hindoustan ou l'environnant, étaient déposées à Herdouar dans un vaste magasin. Par malheur il n'était pas disposé pour qu'on pût les arranger et les placer convenablement ; on se contentait de les jeter dans un coin vide : personne ne savait où chercher ce dont il avait besoin, on était obligé de se mettre au hasard à la poursuite de ce que l'on voulait. Raper pensait, en conséquence, que le gouvernement britannique ferait bien d'établir une longue rangée de boutiques qui formeraient une rue ; ce serait, dit-il, extrêmement commode pour cette armée de dévots trafiquans, qui payerait amplement les avances que l'on serait obligé de faire. Les gosseyns, quoique dépouillés de l'autorité qu'ils avaient exercée précédemment, étaient toujours considérés comme les personnages les plus importans, et occupaient les meilleures places. On ne levait plus de taxe comme

auparavant, ce qui privait du moyen de connaître avec précision le nombre des pèlerins : Raper, après avoir bien examiné toute cette multitude, supposa, comme Hardwicke, qu'il y avait à Herdouar deux millions d'hommes amenés par la dévotion.

En partant de Herdouar, Raper et ses compagnons se dirigèrent vers Gangautri, ce qui les fit dévier considérablement à l'ouest de la route tenue par Hardwicke. Ils eurent à surmonter des difficultés incroyables; ils furent entre autres obligés de traverser une montagne par un sentier qui n'avait pas un pied de large, et suspendu sur le bord d'un précipice haut de 700 pieds. Les voyageurs qui n'y passaient qu'avec une circonspection craintive, aperçurent des gens qui le parcouraient avec une agilité intrépide. En montant dans une région plus élevée, Raper aperçut des arbres, des fruits et des fleurs de l'Europe, tels que des abricotiers, des pêchers, des fraises, des framboises, des roses blanches et des pieds d'alouette; les montagnes étaient couvertes d'une grande espèce de pin qui donnait beaucoup de résine. Parvenus à un plateau sur le sommet d'un mont, les Anglais jouirent d'une des perspectives les plus magnifiques que l'on puisse imaginer. La montagne avait au moins 650 toises de hauteur perpendiculaire; au-dessus, huit chaînes de monts

s'élevaient les unes derrière les autres; enfin la vue était bornée par les cimes neigeuses des gigantesques Himalaya. La profondeur presque incommensurable de la vallée, opposée à la hauteur prodigieuse des montagnes qui la dominaient, et la grandeur de leur dernière limite imposante qui s'élançait dans les nuages, produisaient une impression de sublimité qui allait presque jusqu'à la terreur. Les deux pics les plus hauts que l'on apercevait étaient ceux de Gangautri où l'on supposait que se trouvait la source du Gange, et de Djamautri au-dessus de celle de la Djemna. Leur distance horizontale fut estimée à trente milles; mais la route était si tortueuse et si difficile, que l'on mit douze jours à parcourir cet espace.

Après être descendus, les voyageurs n'aperçurent plus la région neigeuse que par intervalles. Le soin avec lequel les flancs des montagnes étaient cultivés en orge et en froment leur fit plaisir. Les engrais négligés dans l'Hindoustan, sont ici ramassés avec attention et employés avec intelligence; les femmes aidaient les hommes dans les travaux des champs; elles se mêlaient à la foule qui se rassemblait pour voir passer les étrangers. Les goîtres étaient assez fréquens dans cette région montagneuse.

Bientôt la route devint si roide et si dangereuse, que les voyageurs ne purent s'occuper que de leur

sûreté. On passait les rivières et les torrens au moyen de deux espèces de ponts; le sangha ou sankho consistait uniquement en deux ou trois sapins posés en travers du courant, et fixés à chaque extrémité par des pierres : le djhenla usité dans les endroits où le courant d'eau était plus large était composé d'un certain nombre de cordes tendues en travers, de manière à former une sorte de concavité; elle soutenait les deux bouts d'une échelle placée horizontalement, et sur laquelle les voyageurs passaient; les cordes qui étaient plus hautes servaient de parapet. L'ébranlement et le balancement de cette espèce de ponts si faciles à être mis en mouvement, joints au fracas et au mugissement de la rivière, qui en bas se précipitait de rochers en rochers, suffisaient pour faire tourner la tête à l'homme le plus ferme.

Ce fut en franchissant tous ces obstacles, que les voyageurs arrivèrent à Barahat, village où l'on fait les préparatifs nécessaires pour aller à Gangautri : en deux jours ils atteignirent Batheri, où ils s'arrêtèrent parce qu'on leur assura que dans le reste de la route ils courraient des dangers redoutables. Cette assertion de la part de gens dont l'agilité presque miraculeuse avait rempli les voyageurs d'admiration, inquiéta ceux-ci. Toutefois ils se décidèrent à avancer encore pendant un jour; la

peine fut excessive; tant les montées étaient roides et difficiles; les pierres roulaient sous leurs pieds, les rochers étaient d'une hauteur immense, les torrens impétueux qui en baignaient le pied, laissaient à peine la place nécessaire pour passer. Lorsqu'on leur eut dit que ce qu'ils voyaient n'était que le prélude de ce qu'ils auraient à surmonter, ils renoncèrent à leur entreprise, et se dirigèrent vers Bhadrinâth où est la source de l'Alacananda.

Un mounchi ou interprète et des dévots hindous convinrent d'aller jusqu'à Gangautri, et après s'y être acquittés des cérémonies prescrites par la religon, d'examiner s'il était possible la source du fleuve et la Bouche de la Vache.

Trois semaines après ce détachement revint et joignit les voyageurs sur les bords de l'Alacananda. Le mounchi fit un récit effrayant de ses aventures, et des périls imminens auxquels lui et ses compagnons avaient échappé. Ils avaient surtout été épouvantés d'un ouragan de neige, phénomène qu'ils ne connaissaient ni par ouï dire, ni par expérience; excepté qu'ils en avaient vu dans la plaine à une grande distance. Ils remontèrent le long du fleuve, à quelques milles au-dessus de Gangautri, où il n'avait qu'une cinquantaine de pieds de large, et à peu près trois pieds de profondeur et où il coulait assez tranquillement. Au-

delà son cours était entièrement couvert de couches de neige sous lesquelles personne n'avait pu encore pénétrer. La Bouche de la Vache n'était qu'un fragment de rocher dans le lit du fleuve, une partie se montrait au-dessus en présentant une forme à laquelle l'imagination des Hindous avait donné la ressemblance qu'ils lui trouvaient. Plus haut, le Gange ne pouvait être vu que rarement, étant tellement enseveli sous la neige, que l'on n'entendait même pas le bruit de ses eaux. La neige était si ferme qu'elle ressemblait à la terre des champs. Enfin les Hindous parvinrent à une montagne escarpée qui ressemblait à un mur de rochers, de l'angle duquel le Gange semblait sortir. On n'apercevait rien au-delà que les cimes neigeuses des monts de formes diverses, et sans le moindre signe de végétation; on ne distinguait que la neige, dont des masses tombaient du haut des monts.

Les Anglais se mirent en route pour explorer la source de l'Alacananda. Le 11 mai ils arrivèrent au Deoprayaga, formé par le confluent de cette rivière tranquille et paisible avec le Bhaghirâth, torrent rapide et écumeux; leur réunion forme le Gange. Ce prayaga est, de même que les autres, visité par un grand nombre de pèlerins qui viennent s'y baigner. Le Gange est là si rapide qu'il a fallu construire des bassins pour empêcher

des dévots d'être emportés par le courant. La ville de Deoprayaga renferme à peu près deux cents maisons habitées par des brahmes qui gagnent leur vie en faisant un petit trafic.

Trois jours après les voyageurs entrèrent dans Srinagar. Cette ville était réduite à un état déplorable, elle avait dans la même année été ébranlée par un tremblement de terre, et envahie par les gorkhalis du Népâl qui l'avaient prise sans peine, et porté leurs armes jusqu'aux frontières du Cachemir. Ils avaient gouverné si négligemment ou si tyranniquement, qu'une partie des habitans ne pouvant supporter cette accumulation de maux, avaient abandonné leur patrie.

On partit le 18 de Srinagar, et on voyagea dans un pays très-inégal. De grandes peines avaient été prises pour rendre la route passable, à cause du profit considérable que les habitans tirent des nombreux pèlerins; on en rencontra un grand nombre qui revenaient des temples de Kedarnâth et de Bhadrinâth. On vit dans ces hautes montagnes un pont qui sembla très-dangereux : il ne consistait qu'en trois cordes tendues en travers de la rivière; le passager se plaçait dessous, embrassant les cables de ses mains et de ses pieds; son dos s'appuyait sur un petit cerceau placé derrière lui. Celui qui jugeait que sa tête ne pourrait supporter cette manière de traverser, était tiré d'un

côté à l'autre par quelqu'un plus hardi ou plus expérimenté.

On traversa trois des grands prayagas du Gange; ils sont formés par la jonction de l'Alacananda avec de petites rivières. Près du plus grand qui se trouve à la réunion de l'Alacananda et du Daouli, est situé Djosimâth, ville où demeurent pendant l'hiver le grand-prêtre et les habitans de Bhadrinâth, lorsque l'intensité du froid rend inhabitables les régions plus élevées. Djosimâth est situé dans un recoin d'une haute montagne qui le met de trois côtés à l'abri des vents froids venant de l'Himalaya. Cette ville renferme un grand nombre de temples; le principal, dédié à Vichnou, portait les marques d'une grande ancienneté; quelques-uns avaient été détruits, et la plupart avait beaucoup souffert du tremblement de terre ressenti peu de temps auparavant.

Au-delà de Djosimâth, l'Alacananda n'a qu'une soixantaine de pieds de large; il est extrêmement rapide. La première journée fut très-difficile; on était obligé de gravir par des échelles et des sentiers étroits le long des masses de rochers perpendiculaires suspendues au-dessus de la rivière. En sortant de ce ravin profond, les voyageurs aperçurent l'Himalaya dont l'aspect rappelait la rigueur des hivers du nord. Les montagnes éloignées de quatre à cinq milles présentaient un peu de ver-

dure à leur base, quelques pins étaient épars sur leur pente; toutes leurs cimes étaient enveloppées de neiges éternelles. Le flanc septentrional, dans les endroits où l'on pouvait le découvrir, était blanc du sommet à la base. Une quantité de ruisseaux descendaient du haut des monts, et se précipitant de rochers en rochers, formaient une suite de cascades jusqu'au moment où ils tombaient dans l'Alacananda; on suivait le cours de cette rivière jusqu'au point où elle sortait de dessous des tas immenses de neige qui la couvraient depuis des siècles. On ne supposa pas qu'aucun voyageur se fût jamais aventuré au-delà. Les chastras placent la source dans un lieu appelé Alacapoura; mais on peut soupçonner avec beaucoup de raison que ce lieu partage le caractère fabuleux des légendes qui en font mention.

Parvenus aux limites qu'ils devaient reconnaître, les voyageurs revinrent sur leurs pas; ils allèrent à Manah, village situé sur la rive gauche de l'Alacananda. Il était plus considérable qu'on ne l'aurait cru dans un pays si affreux, car il renfermait près de 200 maisons et à peu près 1,500 habitans. Presque toute la population sortit par politesse ou par curiosité pour aller au-devant des Anglais, qui n'avaient jamais vu autant de femmes jeunes et jolies. Ces villageois ressemblaient plus aux habitans du Tibet qu'à ceux de

l'Hindoustan; les femmes étaient belles, grandes et fortes, et avaient le teint assez frais; vêtues d'étoffes de laine grossières, elles étaient chargées de colliers, d'anneaux, et d'autres ornemens d'or et d'argent; quelques-unes en avaient pour une valeur de six cents roupies. La richesse de Manah lui vient du commerce avec le Tibet, un des passages qui conduit dans ce pays traversant les montagnes neigeuses du voisinage; on en rapporte du sel, du borax, de la poudre d'or, des queues d'yak, du musc et des bezoars. Ce trafic est si profitable, que le père d'un jeune homme, qui vendait en détail diverses menues marchandises, avait prêté au radjah de Srinagar deux lacs de roupies (500,000 fr.)

On traversa la rivière pour aller à Bhadrinâth; ce temple ne répondit pas à l'idée que l'on s'était faite de sa magnificence, d'après sa grande réputation dans toutes les parties de l'Hindoustan, et le concours de pèlerins qui y arrivent des régions les plus éloignées. Il a la forme d'un cône, avec un toit en cuivre; une boule dorée, surmontée d'une pointe, s'élève sur son sommet. Les Anglais furent introduits dans le vestibule, d'où ils examinèrent assez imparfaitement le sanctuaire dans lequel Bhadrinâth était assis; quelques lampes répandaient une lumière sombre et mystérieuse, qui leur permit d'apercevoir une

figure en pierre noire, haute de trois pieds à peu près, et couverte d'une riche draperie de brocard d'or et d'argent, qui brillait dans l'obscurité. On leur présenta un vase d'argent pour recevoir l'offrande qu'ils voudraient bien donner; ils y déposèrent cent roupies, craignant que ce don ne fût regardé comme trop mince; cependant on les pria d'accepter en échange un turban de mousseline et une queue d'yak, ce qui était au moins au-dessus de la gratification ordinaire d'un peu de riz, à peine suffisant pour un seul repas. L'exiguité des dons terrestres est compensée par la générosité des promesses des biens célestes, et de l'exemption des peines de la transmigration faite aux personnes dont les donations ont été considérables. Une autre source de vertu purifiante découle des bains dans les fontaines sacrées, qui sont assez nombreuses, quelques-unes très-froides et les autres chaudes. Il faut payer des droits à chaque pas de ce grand chemin du paradis, de sorte que, si à son départ le pèlerin trouve le poids de ses péchés diminué, il s'aperçoit aussi que celui de sa bourse est allégé dans la même proportion.

Ceux qui viennent à Bhadrinâth sont les plus pieux et les plus hardis de ceux qui sont précédemment allés à la Méla, ou grande foire de Herdouar. Ils vont d'abord à Kedarnâth, qui est à

15 milles de distance en ligne droite; la route est tellement obstruée par des couches de neige, qu'ils sont obligés de faire un détour par Djosimâth, ce qui leur prend près de neuf jours de plus. On disait pourtant que cette année-là près de trois cents avaient péri dans les neiges. Quelques-uns déposent tout leur bien aux pieds de la divinité, et retournent chez eux en mendiant; on a vu des gens dont les dons s'élevaient à des lacs de roupies. D'autres, qui sont enclins à gagner le ciel à peu de frais, exagèrent leur pauvreté, et obtiennent de la sanctification, moins copieusement, à la vérité, mais aussi à meilleur marché. Les revenus fixes du temple sont très-considérables, car il est propriétaire de 700 villages et des terres qui leur sont contiguës. Quand le radjah de Srinagar éprouvait de la gêne dans ses finances, il avait coutume de jeter les yeux sur ces dépôts sacrés; en traitant avec les prêtres pour un emprunt qu'ils lui accordaient à regret, il leur assignait pour gage plusieurs villages, dont la valeur étant moindre que celle de l'argent qu'on lui avançait, il ne les rachetait jamais. Quoique les revenus territoriaux du temple soient très-grands, on suppose que les contributions volontaires rapportent beaucoup davantage.

Les voyageurs avaient rempli leur mission, leurs observations et les récits qu'ils recueillirent

leur prouvèrent que le Bhaghirâth ou l'affluent principal du Gange sortait du flanc méridional de l'Himalaya. Le peu de volume auquel ce fleuve était réduit, ainsi que la hauteur immense et non interrompue de la barrière neigeuse qui s'élevait au-delà, confirmaient le rapport unanime de tous les gens du pays sur ce sujet, ils retournèrent dans l'Hindoustan par une route un peu différente de celle qu'ils avaient tenue en venant. Ils passèrent près d'Almora, où on ne leur permit pas d'entrer.

Moorcroft est de tous les voyageurs européens celui qui, jusqu'à présent, a pénétré le plus avant dans la région montagneuse, au nord de l'Hindoustan : accompagné du capitaine Harclay, il alla dans le Tibet afin d'y examiner l'espèce de chèvre qui donne la laine dont on fait les châles de Cachemir, et pour ramener quelques-uns de ces animaux précieux. Parvenu, au mois de juin 1812, à Djosimâth, déjà visité par ceux qui l'avaient précédé, Moorcroft conclut un marché avec un poundit qui devait le suivre et constater avec exactitude le chemin parcouru : il fut en conséquence stipulé que celui-ci ferait des enjambées qui auraient précisément quatre pieds de longueur; cette condition, qui paraît singulière et surtout difficile à observer, notamment

dans un pays extrêmement raboteux, et où il faut à chaque instant faire attention à ses pas, fut ponctuellement exécutée.

A Djosimâth, Moorcroft était au centre des neiges et de l'hiver éternel de l'Himalaya; la route passait le long de la profonde vallée du Daouli, torrent rapide qui se jette dans l'Alacananda, et le long des bords duquel est le ghât, ou col fermé des murs formidables de montagnes s'élevant les unes sur les autres; ce fut par là que le voyageur et ses compagnons continuèrent leur route périlleuse. Les cimes de ces montagnes étaient couvertes de neiges; mais le long de leurs pentes s'étendaient de vastes forêts de pins, d'une grandeur prodigieuse; quelques-uns auraient pu servir de mâts à des vaisseaux de ligne du premier rang.

Moorcroft passa sur les bords perpendiculaires et souvent interrompus des rochers épouvantables qui bordent le passage. Les montagnards avaient pratiqué des sentiers pour leur usage; ils s'y étaient pris de la manière la plus économique, et avaient supposé une agilité surnaturelle dans les personnes qui devaient y avoir recours. Quelquefois il fallait escalader les flancs de rochers presque perpendiculaires : les points saillans, sur lesquels l'extrémité des pieds devait s'appuyer, étaient séparés par une distance très-incommode. Dans un endroit, le pied ayant glissé

à Moorcroft, il fut un instant comme suspendu en l'air; heureusement qu'ayant fait un soubresaut, et saisi un buisson qui tint ferme, il se trouva dans une position un peu plus tranquillisante. Des escaliers grossiers en bois et en pierre servaient à doubler les pointes avancées des rochers; les endroits où ils rentraient se passaient au moyen d'arbres posés en travers, et couverts de pierres mobiles; dans ces cas-là il fallait bien se garder de promener ses yeux de côté et d'autre, il était indispensable de regarder sans cesse à ses pieds pour éviter des accidens graves. Les alarmes des voyageurs auraient été moindres, s'ils eussent été sûrs que ces chemins chancelans seraient restés à la même place; mais l'action combinée de la gelée, du dégel et des avalanches font écrouler continuellement des pans de ces montagnes; très-souvent de vastes masses de rochers s'écroulent en se brisant, enterrent sous leurs débris les routes, les sentiers, les ponts, et occasionent de nouvelles cataractes dans le lit des rivières; quelquefois les Anglais étaient réveillés au milieu de la nuit par un bruit terrible, causé par une révolution de ce genre. Dans un endroit, tous les rocs perpendiculaires formant le flanc d'une montagne, s'en étaient séparés: ses ruines étaient étendues à ses pieds; ailleurs, une forêt couvrant la pente d'un rocher en avait

été emportée avec la terre qui la soutenait, quelques arbres avaient été lancés à une certaine distance, ou bien étaient renversés les branches en bas et les racines en l'air. Une fois Moorcroft, interrompu dans son sommeil par un bruit éclatant, vit que c'était un torrent de pierres qui dégringolaient du haut des montagnes; quelques morceaux étaient d'une telle dimension, et tombaient avec une telle force, que leur rencontre aurait été fatale à quiconque ils auraient heurté. Ce phénomène devint plus sérieux quelques jours après, car les pierres traversèrent le chemin que les voyageurs suivaient; pendant un certain temps il y eut lieu de concevoir des craintes; heureusement on en fut quitte pour la peur, seulement un poundit eut la jambe blessée peu grièvement. Les montagnards furent donc obligés d'ouvrir, au milieu des débris de rochers, des sentiers qu'une chèvre pût escalader, et que l'habitude leur rendait praticables. Les chèvres et les moutons sont les seules bêtes de somme qu'il soit possible de faire passer dans des chemins si raboteux; les chèvres escaladent sans difficulté toutes les montées, mais en descendant le poids les entraîne, et souvent tombe en les emportant. D'un autre côté les moutons, quand on les presse pour avancer, sont sujets à aller plus vite que la sûreté ne le comporte dans des routes de ce genre.

Sept jours après être parti de Djosimâth, Moorcroft arriva à Malari, village de vingt maisons, situé dans le coin d'une vallée triangulaire, fermée par de hautes montagnes. Les maisons grossièrement bâties en pierres cimentées avec de l'argile, ont ordinairement un et même deux étages au-dessus du rez-de-chaussée; le bétail est dans cette partie; le haut, dans lequel demeure la famille, est orné de fleurs et de figures de divinités hindoues. On ne voit aux portes ni serrure ni verrou; celle du dehors ne ferme que par une corde à laquelle on attache un gros chien qui est un gardien vigilant. Les habitans ont quelque chose de la physionomie tibetaine mêlée avec celle des Hindous; ils se donnent le nom de Radjepouts, et néanmoins mangent de la viande crue quand ils peuvent s'en procurer. Ils sont vêtus d'étoffes grossières que leurs femmes tissent avec la laine de leurs moutons; on ne la teint ni ne la blanchit. Tout ce monde est très-sale, ce qui n'empêche pas les femmes d'être couvertes d'ornemens. Ce village fait un peu de commerce entre le Tibet et Srinagar; les habitans apportent du premier de ces pays, sur le dos de leurs chèvres et de leurs moutons, du borax et du sel. Ce village est uniquement leur habitation d'été; en hiver, ils descendent plus bas dans un lieu au nord des montagnes.

Les voyageurs employèrent deux jours à aller de Malari à Niti, village situé sur la frontière extrême de l'Hindoustan ; il ne consiste qu'en dix-huit baraques misérables. Introduits chez le Schana ou gouverneur, cet officier parut douter qu'il pût leur accorder la permission de passer outre. Il observa que ce n'était pas la route suivie ordinairement par les pèlerins, et qu'ils étaient armés ; il ajouta que, suivant ce qu'on lui avait dit, ils étaient ou Gorkhalis ou Firinghis (Européens). Ayant prouvé évidemment leurs intentions pacifiques, ils obtinrent la faculté d'envoyer un messager au déba ou vice-roi qui demeurait dans la ville de l'Oundès, la plus proche. En attendant la réponse, il fallut rester à Niti. Durant leur séjour, les voyageurs furent frappés de la vicissitude extrême de la chaleur et du froid. Du matin au soir le thermomètre variait de 16 à 21°. Le matin, trois couvertures de coton et une de laine très-épaisse, étaient à peine suffisantes pour empêcher d'avoir froid ; il fallait les jeter l'une après l'autre, et enfin les habits mêmes paraissaient trop lourds. Depuis trois heures après midi, le contraire avait lieu, on était obligé de mettre un vêtement par dessus un autre, et l'on reprenait tout ce dont on s'était défait. Le matin, toutes les hautes montagnes étaient couvertes de neige tombée pendant la nuit ; en conséquence, on remarqua que les

rivières étaient un pied plus hautes le soir que le matin. Cette chute et cette fonte continuelles de neige, fournissent probablement cette immense quantité d'eaux qui se réunissent pour former le Gange. A Niti et un peu avant d'y arriver, les voyageurs éprouvèrent pour la première fois cette difficulté et cette accélération de respiration produite par l'air raréfié d'une atmosphère plus élevée. Ils souffraient un grand malaise, et ils sentaient qu'il augmenterait encore lorsqu'ils escaladeraient les montagnes gigantesques qu'ils avaient devant eux.

Au bout de huit jours, deux Ounias ou habitans de l'Oundès arrivèrent avec une lettre du déba : embarras inattendu, personne dans le village n'était en état de la lire. On envoya chercher les principaux personnages des villages voisins ; aucun d'eux ne put même former une conjecture sur le contenu de la missive. Dans cette extrémité, les Ounias furent strictement interrogés, pour savoir s'il avait été dit ou fait quelque chose qui pût donner lieu de conjecturer les intentions du déba. Ils répondirent qu'il avait refusé les présens qu'on lui offrait; que l'on avait appris la nouvelle de la mort du Lama ; et que des troupes avaient été envoyées pour occuper tous les passages, afin d'empêcher tous les hommes blancs ou portant des vêtemens blancs d'entrer dans l'Oundès. Il était donc naturel

de soupçonner que la dépêche qui avait confondu le savoir de tous les habitans de Niti, devait renfermer une défense expresse aux étrangers d'aller plus avant. Toutefois les voyageurs insistèrent pour avoir une explication plus favorable, et bientôt il se trouva dans le village un parti qui épousa ouvertement leur cause. On sut même que deux jours après le départ du premier messager, les villageois, guidés par des dispositions plus amicales, avaient expédié un second émissaire pour parler d'eux d'une manière plus avantageuse : celui-ci ne tarda pas à revenir; il annonça que le déba espérait que les habitans de Niti ne fourniraient pas les moyens de transport, parce que, n'ayant pas des troupes à sa disposition, il ne pouvait empêcher les étrangers d'entrer sur son territoire. Cette réponse fut interprétée comme contenant une permission masquée et indirecte d'avancer : en conséquence, en trois jours la troupe fut de nouveau sur pied.

Les voyageurs continuèrent de monter, et la difficulté de respirer devint, ainsi qu'on l'avait prévu, beaucoup plus pénible; en Moocroft fut obligé à chaque troisième pas de s'arrêter pour reprendre haleine : cette gêne n'avait lieu que dans les montées, car dans les descentes ou dans les haltes, il n'éprouvait rien, excepté que lorsqu'il essayait de dormir, elle était extrêmement

douloureuse. Quelquefois il se sentait un malaise général et un étourdissement qui semblait le menacer d'une attaque d'apoplexie. Quoiqu'il ne souffrît pas beaucoup du froid, cependant ses mains, son cou, et son visage devinrent très-rouges, sa peau se gerça, le sang sortit de ses lèvres.

Le défilé se rétrécit tellement qu'il ne laissait au Dauli que l'espace nécessaire pour couler entre deux bases de montagnes qui se touchaient, et dont les flancs perpendiculaires s'élevaient de chaque côté à une hauteur immense. Le lendemain les voyageurs commencèrent à gravir vers le point le plus haut du col qui sépare l'Hindoustan de l'Asie septentrionale. La montée fut roide et difficile, ce ne fut qu'au bout d'un mille trois quarts qu'ils atteignirent le sommet ; il était marqué par un tas de pierres sur lequel on avait dressé une perche à laquelle était attachée une quantité de chiffons. On a déjà vu que c'est une coutume constante dans ces régions élevées, de désigner ainsi les endroits regardés comme sacrés ; Moorcroft et ses compagnons se conformèrent à l'usage.

Tout signe de végétation avait disparu ; les voyageurs continuèrent leur marche dans une plaine nue et pierreuse, entrecoupée de nombreuses ravines qui conduisaient au nord l'eau de

la neige fondue. Le jour suivant on arriva dans un autre canton très-haut, d'où le terrain descendait sensiblement. En jetant les yeux vers l'est, Moorcroft aperçut le Caïlas, montagne sacrée, dont la cime était enveloppée de nuages, et qui domine sur le lac Manasarovar. A la vue de cet objet révéré, le guide se prosterna sept fois et fit posément et dévotement le tour d'un autre monceau de pierres.

De ce point, la route s'abaissa continuellement, mais par une pente graduelle et douce; ce n'étaient plus des flancs escarpés comme ceux du côté du midi. Les rivières n'étaient plus des torrens rapides qui se précipitaient dans les profondeurs de ravines étroites; elles coulaient dans des lits unis, leur courant était modéré.

Le dixième jour après le départ de Niti, on arriva en vue de Daba; cette ville était perchée sur le sommet d'un roc, entouré d'un grand nombre d'éminences irrégulières, desquelles des ravins resserrés le séparaient; leurs flancs offraient un grand nombre de cavités fermées par des portes, elles servent quelquefois de maisons, et plus souvent de magasin. Au-delà s'élève une montagne très-haute: on a choisi pour toutes les villes et pour tous les villages de ces régions des situations semblables, parce que la neige ne s'arrête pas sur ces dos étroits, elle tombe dans les ravins

qui les entourent, et le mont situé par derrière, les préserve des vents froids qui viennent par les vallées des montagnes.

Amer Sing, magistrat de Niti, qui avait amicalement accompagné les voyageurs, reçut une sévère réprimande du déba pour avoir contribué à faire entrer les voyageurs dans le pays, surtout après avoir reçu des ordres contraires, qui étaient très-précis. Le déba voulait probablement parler de la lettre qui avait tant embarrassé les autorités de Niti. Amer Sing essaya de jeter tout le blâme sur l'obstination des voyageurs, ses efforts pour apaiser le déba furent inutiles.

Moorcroft fut cependant introduit le lendemain devant le déba, qui avait auprès de lui le lama et le fils du visir : les personnages subalternes se tenaient dans une posture respectueuse. La conférence fut d'une nature plus favorable que les voyageurs n'avaient osé l'espérer; le déba leur lut une lettre par laquelle il annonçait au commandant de Gortope que, d'après l'assurance des habitans de Niti, les porteurs de sa dépêche étaient, non des Gorkhalis ni des Firinghis, mais des gosseyns qui se conduiraient paisiblement. On se fit mutuellement des présens; le déba leur rendit visite avec sa famille, pour examiner leurs marchandises : malheureusement la vue d'une paire de bottes anglaises fit naître le soupçon

qu'ils étaient des Firinghis ; ils eurent beaucoup de peine à l'apaiser.

A l'exception des officiers civils et des ecclésiastiques, tous les habitans de Daba parurent très-pauvres. Le lama et ses ghilongs demeuraient dans un couvent au centre de la ville ; cet édifice est bâti sur le modèle de ceux du Tibet ; le grand temple dédié à Narayan, qui est un des noms de Vichnou, était de forme irrégulière, peint en rouge, et orné de cornes et de figures grotesques. Les voyageurs furent charmés de la douceur et de la politesse du lama : son humilité était véritable, et d'autant plus édifiante que le monastère jouit de revenus considérables. En leur disant adieu il prit en main la robe de l'un deux, et s'écria d'un ton affectueux : « Puissé-je vivre dans votre mémoire aussi blanc que cet habit. »

Les ghilongs étaient fort négligés, et même sales sur leurs personnes ; d'ailleurs fort gais ; ils ne regardaient pas comme incompatible avec leur vocation de faire le commerce. On dit à Moorcroft que plusieurs des cavités des rochers contenaient des quantités considérables de grains pour les temps de disette. Il ne put acheter de la laine avant que la permission de lui en vendre fût arrivée de Gortope, parce que l'administration du Cachemir employait tous ses efforts pour s'assurer le monopole d'une marchandise qui était

si nécessaire pour les manufactures de ce pays.

Les Anglais ayant resté neuf jours à Daba, en partirent le 12 juillet. Ils cheminèrent dans des vallées bordées à peu de distance par des montagnes sur lesquelles il neigeait de temps en temps; ils passèrent devant un village qui est le séjour d'hiver des habitans de Daba. Quelques-uns des rochers voisins contiennent de l'or, on se contente de laver la terre entassée à leur pied. Le 17 ils arrivèrent à Gortope; ce lieu ne consiste qu'en une réunion de groupes de tentes noires, faites avec des couvertures, et entourées de cordes de crin fixées à des pieux; des morceaux d'étoffes de soie et de drap de couleur étaient attachés au sommet en guise de drapeaux; cette ville était entourée d'une vaste plaine, couverte d'innombrables troupeaux de moutons, de chèvres et d'yâks, on apercevait aussi quelques chevaux.

La demeure du déba de Gortope ne se distinguait nullement par son élégance; son appartement, qui avait vingt pieds de long, était construit en mottes de terre, avec un toit plat en branchages, ayant au centre un trou pour donner de l'air et du jour. Les voyageurs eurent un long entretien avec le déba, et vinrent à bout de le convaincre qu'ils n'étaient ni des Gorkhalis, ni des Firinghis, races également odieuses. Ayant témoigné le désir de donner un bon prix de la laine

de châles, il leur dit que d'après les ordres de son gouvernement il n'en pouvait vendre qu'aux négocians de Leh ou Ladak, pour le marché de Cachemir; que cependant, comme ils venaient de si loin, et avaient l'air de gens de conséquence, il les traiterait sur le même pied que ces commerçans. Il leur permit aussi d'aller visiter le lac Manasarovar, mais seulement par la route directe, et à condition qu'ils retourneraient dans l'Hindoustan par Daba et le col de Niti.

Gortope étant le lieu de l'Oundès le plus fréquenté par les étrangers, Moorcroft y obtint des détails sur les pays situés au nord. Des marchands de Ladak, arrivés pour l'achat des laines, lui dirent que le gouvernement de leur pays et celui du Cachemir, qui avaient été fréquemment en guerre, s'étaient réunis récemment pour repousser une attaque des Chinois; ils avaient conclu un traité d'amitié et de commerce, en vertu duquel les Cachemiriens ne devaient plus venir dans l'Oundès; ils s'obligeaient à recevoir la laine par l'intermédiaire des Ladakis. Ceux-ci avaient coutume de se procurer ce dont ils avaient besoin dans l'Oundès plutôt par la force des armes que par le trafic, de sorte que ce pays avait été presque ruiné par leurs fréquentes incursions. Afin de remédier à ce mal, l'empereur de la Chine avait assigné l'Oundès en fief au Grand-Lama; le

caractère sacré de ce pontife suprême était si révéré de tous les Tartares, qu'ils avaient renoncé à commettre des ravages, et s'étaient bornés à demander le monopole de la laine.

De Gortope à Ladak on compte dix à douze jours de route, de Ladak à Bachar (Balkh) vingt, et de là à Boukhara dix. On peut aussi aller de Ladak à Yarkend en vingt jours, et de cette ville à Boukhara en quinze; route plus courte que celle qui passe par Caboul. Les Orous (les Russes) venaient souvent à Yarkend; on disait même qu'une troupe de marchands de cette nation avait paru à la foire de Gortope; ils ne s'étaient jamais montrés à Ladak, ce pays ne produisait pas assez de grains pour sa consommation; les chèvres y donnaient de la laine pour les châles; cependant elle n'était ni aussi abondante, ni aussi fine que dans les pays plus à l'est.

Le 23 on partit de Gortope, on suivit la rivière qui baigne cette ville, et qui est le bras principal du Sind; il arrose ensuite Ladak. La plupart des montagnes voisines étaient couvertes de neige, quelques-unes offraient des indices de mines d'or. Le 30 Moorcroft étant arrivé à Maïsar, bourg composé d'une maison et de cinq tentes, reçut la laine que l'on avait promis de lui livrer, et même un peu plus. Le lendemain il atteignit Tirtapouri, résidence d'un lama et de quelques ghilongs; près de

ce lieu, juché comme Daba sur un rocher très-haut, coulent deux sources chaudes; leurs orifices avaient à peu près six pouces de diamètre, elles lançaient l'eau à une hauteur de quatre pouces, on ne pouvait tenir la main dans l'eau qui était bouillante. Autour de la source s'étendait un plateau rocailleux, d'un demi-mille de diamètre, qui paraissait entièrement formé par le dépôt du sédiment calcaire contenu dans l'eau. La roche, près de l'orifice, est d'un blanc pur; plus loin elle prend différentes couleurs, et devient variée comme le marbre.

Le 5 août les voyageurs arrivèrent en vue du lac Manasarovar au pied d'une longue pente verdoyante, des montagnes gigantesques le bornaient au sud; le lendemain, ils campèrent sur ses bords, et virent ces eaux sacrées cachées dans le coin le plus reculé des montagnes de l'Hindoustan; il est de forme ovale, irrégulière, long à peu près de quinze milles, et large de onze, dominé par des précipices épouvantables, au-dessus desquels s'élevaient les cimes les plus hautes de l'Himalaya, revêtues de neiges perpétuelles; ce lac est le pèlerinage le plus célèbre de ceux auquels la dévotion conduit les Hindous. Quiconque a pu contempler une fois les eaux du Manasarovar, jouit de la béatitude sur la terre comme dans le Ciel. Beaucoup de fidèles entreprennent ce

pèlerinage, un petit nombre l'achève, parce que la plupart sont arrêtés par le manque d'argent ou les obstacles multipliés qu'ils rencontrent sur la route.

L'eau du Manasarovar est limpide et a bon goût; il ne croît pas d'herbes à sa surface, quoique le mouvement des eaux en jette sur les bords. Les variations de l'atmosphère sont brusques et rigoureuses, à cause de la chaleur violente du soleil à midi, interrompue par les vents froids qui soufflent du haut des roches et du fond des ravins. Des troupes de grandes oies sauvages de couleur grise le fréquentent; des aigles aquatiques se perchent sur les précipices voisins. Les couvens, dont tous les rocs sont garnis, parurent être la demeure de reclus des deux sexes.

Un des grands problèmes de la géographie de l'orient est de savoir si quelqu'une des grandes rivières de l'Hindoustan sort de ce lac célèbre. Moorcroft employa tous ses efforts pour constater le fait; la fatigue, la maladie et le peu de temps qu'il pouvait consacrer à cette recherche, nuisirent au succès de sa tentative : toutefois il parcourut les rives septentrionales et méridionales du Manasarovar, et observa les autres avec un télescope, à l'exception d'un coin qu'il envoya examiner par un harkarah et un poundit; le résultat de toutes ces tentatives fut qu'aucun courant d'eau un peu important ne sort des

rives du nord, de l'ouest et du sud. Néanmoins, comme il est sans exemple qu'un lac au milieu des montagnes, entretenu par la fonte des neiges, perde, par la seule évaporation, l'excédant des eaux qu'il reçoit continuellement, il paraît probable qu'une rivière s'échappe de la partie que Moorcroft n'a pu reconnaître qu'à l'aide du télescope; les sinuosités des rochers, entre lesquels se trouvent son issue, auront empêché de la distinguer à une certaine distance. Un vieux poundit assura que, seize ans auparavant, il avait traversé une rivière qui, suivant l'assertion des habitans, sortait du lac.

Moorcroft commença son voyage pour revenir. Il aperçut à l'ouest du Manasarovar le Ravanrad aux ondes bleues; l'état des routes et sa mauvaise santé ne lui permirent pas de le visiter. On lui dit que ce lac est quatre fois plu grand que le Manasarovar, et qu'il renfermait quelques montagnes très-hautes ayant la forme d'une île; ce qu'il découvrit de loin ne s'accordait pas avec cette description; ce lac donne naissance à la rivière de Ladak. Il atteignit Tirtapouri et retourna à Daba par un chemin plus direct que celui de Gortope; il passa par Kienloung, village d'une centaine de maisons en briques peintes. Tout l'espace compris entre Tirtapouri et ce lieu était rempli de sources chaudes; leurs

eaux n'étaient chargées que de fer et d'acide sulfurique. Quand les voyageurs furent arrivés à Daba, on les avertit qu'il n'y avait pas un instant à perdre pour traverser l'Himalaya ; ils en vinrent à bout non sans péril, et arrivèrent au mois d'octobre dans les plaines de l'Hindoustan.

Il n'est pas probable que la route du Tibet s'ouvre pour les Européens, la réception bienveillante que Moorcroft et ses compagnons avaient reçue du déba de Gortope, excita au plus haut point l'indignation du gouvernement chinois. Cet officier fut suspendu de son emploi, et menacé même d'une punition plus sévère.

Ce fut aux voyages dont nous venons de donner l'aperçu que l'on dut la connaissance de la hauteur prodigieuse de l'Himalaya. Des savans ayant contesté la justesse des mesures prises par Webb dans son excursion avec Raper, cet observateur entreprit une seconde fois de visiter ces montagnes.

En 1816 Webb essaya d'abord de pénétrer dans le Tibet par le col de Teklakout, situé à l'est du Mont Caïlas qu'il unit avec l'Himalaya ; les autorités du pays déclarèrent à Webb, très-poliment, et en même temps d'une manière très-péremptoire, qu'il ne passerait pas. Il alla ensuite

à Kedarnâth, à la source d'un des bras du Gange, et par conséquent un des buts des courses des pèlerins hindous; ils pénètrent dans ces contrées sauvages, franchissent des précipices affreux, escaladent des montagnes couvertes de neiges perpétuelles, pour contempler un morceau informe de rocher noir, qui a une ressemblance grossière avec le derrière d'un bœuf. Cet objet sanctifié par quelque légende hindoue ridicule, possède, lorsque l'on fait les offrandes convenables, la vertu de débarrasser d'un lourd fardeau de péchés. Cependant le plus grand mérite appartient aux fidèles qui se précipitent dans un abîme couvert de neige voisin de ce temple. Peu de temps avant l'arrivée de Webb, trois malheureuses femmes étaient venues pour se sacrifier de cette manière; mais après avoir marché trois jours et trois nuits, au milieu des neiges, elles rebroussèrent chemin sans avoir pu trouver le lieu convenable. Le froid et la faim les réduisirent à l'état le plus triste; l'une d'elles mourut bientôt après, les deux autres eurent plusieurs parties de leur corps gelées. Ces douleurs physiques furent cependant bien légères, en comparaison de la peine morale que leur causa l'idée que la divinité n'avait pas jugé leur sacrifice digne d'être accepté.

De Kedarnâth, Webb escalada le col de Niti, il y avait été précédé par son compatriote Trail,

Digitized by Google

chargé de conclure des arrangemens pour des relations commerciales. Les Ounias déclarèrent qu'ils recevraient les Anglais avec plaisir, ajoutant en même temps qu'ils ne pouvaient rien faire à cet égard sans la permission du gouvernement chinois; il est très-probable qu'ils ne la recevront jamais, du moins tant qu'il existera.

Webb confirma toutes les observations de Moorcroft; il éprouva de même que lui une grande difficulté de respirer, une forte oppression, et la même tendance à l'apoplexie. Les montagnards qui ressentirent ces symptômes, provenant de la raréfaction de l'air dans ces contrées élevées, les attribuent à l'atmosphère empoisonnée qui, suivant eux, est produit par les émanations de certaines fleurs.

Le résultat le plus important du voyage de Webb consista dans une série d'observations barométriques, par lesquelles il détermina avec toute l'exactitude dont cette méthode est susceptible, l'élévation de ces défilés de l'Himalaya. En les comparant avec celles que lui fournit le journal tenu par Hardwicke à Doundoum, à 50 pieds au-dessus du niveau de la mer, Webb trouva que le col de Niti était à 2,500 toises au-dessus de ce dernier point. Cependant on ne voyait de la neige ni sur le défilé, ni sur les monts qui étaient plus élevés de 50 toises; par conséquent, la ligne des

neiges perpétuelles ne commence à cet endroit qu'à 21,600 toises d'élévation absolue. Webb mesura aussi la hauteur du lit du Setledje qu'il voyait couler dans le plateau situé plus bas. Cette plaine est à près de 2,200 toises ; malgré cette élévation considérable, elle est couverte d'excellens pâturages pour les bestiaux, et de plus l'oua, variété de froment des montagnes, y donne des récoltes abondantes. Cette température douce n'existait que sur le revers septentrional de l'Himalaya, car sur le revers méridional, par exemple à Kedarnâth et ailleurs, la limite des neiges permanentes paraît n'être pas beaucoup au-dessus de 2,000 toises.

La cause assignée à ce phénomène semble aussi ingénieuse que solide. M. de Humboldt avait déjà observé que la température des régions élevées dépend principalement de la chaleur que la terre fait rayonner en haut, et qui diminue graduellement en s'élevant. Par conséquent, les pics situés sur un plateau large et haut doivent jouir d'une température plus élevée que ceux qui parviennent à la même hauteur en partant du niveau d'une plaine. Le plateau au nord de l'Himalaya est certainement le plus haut du globe, puisqu'il est à près de 1000 toises au-dessus de celui du Chimborazo. On peut ajouter que de plus il est fermé, étant borné par des chaînes gigantesques, telles que celles de l'Himalaya, de Nari,

de Tzang et de Veï, et que par conséquent son atmosphère ne se mêle pas avec l'air qui vient des plaines inférieures.

M. James Bailie Fraser partit en 1819 de Delhi et remonta la Djemna jusque dans le pays haut. A Naham, ville située par 30° 31′ de latitude, il traversa le pays pour aller sur les bords du Setledje, et parcourut une partie des cantons qu'il baigne dans la partie supérieure de son cours; il atteignit ensuite au point d'où la Djemna sort de derrière le pic de Djamautri; elle est formée par une quantité de ruisseaux que produit la fonte des neiges. Fraser franchit un dos des montagnes neigeuses, et atteignit Bhaghirâth. Quoique le bras du Gange qui a sa source dans ce lieu ne soit pas le plus long, il est regardé comme le principal et le plus saint. Fraser pénétra jusqu'à Gangaûtri, où les voyageurs européens qui l'avaient précédé avaient inutilement essayé de parvenir. Il lui fut impossible d'aller plus loin; mais ses observations et le témoignage unanime des habitans lui donnèrent lieu de croire que le Gange vient d'un vaste bassin de neige éternelle, entouré des cinq pics gigantesques du Roudrou-Himala, et situé à cinq milles à l'est de Gangautri. Cette montagne a reçu de la superstition indienne le

nom de Mahadeo qui est un de ceux de Siva ; on suppose qu'il a érigé là son trône au milieu des neiges qui ne fondent jamais.

Malheureusement Fraser n'était pourvu d'aucun instrument pour mesurer la hauteur de ces cimes colossales dans le voisinage desquelles il s'aventurait. En approchant du pic duquel la Djemna descend, il monta ainsi que son compagnon sur un point qui, d'après son élévation au-dessus de la limite des neiges perpétuelles, l'intensité du froid, la propension à dormir et la difficulté de respirer, fut estimé à 2,600 toises au-dessus du niveau de la mer. Le pic de la Djemna, éloigné de deux milles et demi en ligne directe, devait être de 600 toises plus haut. Fraser pense que les montagnes les plus hautes de l'Himalaya se trouvent entre Bhagirâth et le Népâl ; celles qui sont plus à l'est ou plus à l'ouest diminuent graduellement de hauteur.

VOYAGE
D'ELPHINSTONE
DANS L'AFGHANISTAN.
1808.

Lorsqu'en 1808 Napoléon annonçait hautement le dessein d'envahir l'Hindoustan par terre, l'attention du gouvernement britannique se fixa particulièrement sur l'Afghanistan, qui occupait la seule route par laquelle le conquérant pouvait arriver; c'était celle que le héros macédonien et plus tard Nadir châh avaient suivie. Il fut en conséquence décidé d'envoyer une ambassade au roi des Afghans, afin de se concilier son amitié et de s'assurer de sa coopération pour repousser l'ennemi s'il se présentait.

M. Elphinstone fut placé à la tête de l'ambassade; elle partit de Delhi le 13 octobre 1808; on trouva le pays bien cultivé jusqu'à Canaound; là on entra dans le grand désert de l'ouest de l'Hindoustan; il se prolonge jusqu'aux rives du Sind, et ne présente que des dunes de sable mouvant

que le vent tantôt déplace, tantôt réunit, et qui ont de vingt à trente pieds de haut; elles produisent cependant quelques herbes grossières et des buissons; on apercevait de temps en temps dans leurs intervalles des cabanes en paille, entourées de haies sèches en plantes épineuses. Les champs voisins donnaient des grains et des légumes peu délicats sur le terrain; les tiges étaient à plusieurs pieds de distance les unes des autres. On ne pouvait voyager que sur un espace étroit qui s'était durci à force d'être battu; partout ailleurs les chevaux enfonçaient dans le sable jusqu'au poitrail. Cependant on trouvait partout à se rafraîchir avec de gros melons d'eau, qui croissaient au milieu des sables sur des tiges minces.

Les habitans de cette contrée étaient petits, noirs et laids, ils avaient l'air très-misérable; les chefs, au contraire, étaient de grands et beaux hommes : ils charmaient l'ennui de leur solitude en prenant de l'opium avec excès, de sorte qu'ils étaient presque toujours dans un état d'ivresse ou d'épuisement qu'elle produisait : on ne pouvait traiter d'affaires avec eux que lorsque leur étourdissement commençait.

On parcourut près de 150 milles dans ce pays, en voyageant vers l'ouest; puis on aperçut les murailles et les tours de Beykanir qui annoncent une cité magnifique au milieu du désert; ses

temples, à sommets pointus, et ses autres édifices construits en pierre calcaire bien blanche, lui donnent un air de splendeur remarquable ; de loin on la croirait presqu'aussi grande que Delhi ; la réalité ne répondit pas à cette idée.

Le radjah de Beykanir, qui possède une vaste étendue de cette région sablonneuse, paraît être le plus puissant des princes radjepoutes. Dans ce moment il faisait la guerre à deux de ses voisins ; l'un d'eux, avec une armée de 15,000 hommes, avait envahi le territoire de Beykanir ; il n'était qu'à quelques milles de la capitale. Le radjah plaçait sa principale confiance dans l'état de désolation du pays qui avait été ravagé à plus de dix milles à la ronde. Chaque parti sollicita vivement l'aide des Anglais ; ceux-ci observèrent la plus stricte neutralité, et ne s'occupèrent que des préparatifs pour la continuation de leur voyage : ils les terminèrent en onze jours ; étant allés faire leur visite d'adieu au radjah, ce prince les reçut avec une grande pompe ; ses vêtemens étaient chargés de pierreries. Il leur dit qu'il se reconnaissait sujet du trône de Delhi, et par conséquent de la Grande-Bretagne, qui était maîtresse de cette ville ; en conséquence, il leur offrit les clefs du fort ; M. Elphinstone refusa positivement d'accepter cette marque dérisoire de soumission.

On marcha au nord-ouest, et en deux jours on

alla de Beykanir à Pougol : quel triste aspect que celui de ce village ! dit M. Elphinstone, il est précédé de hautes collines de sable, ses maisons sont en paille ; les murs en terre de son petit fort tombent en ruines ; une mer de sable, sans le moindre signe de végétation, forme le reste de la perspective. De Pougol aux rives du Gorrah (*Hyphasis*), dans un intervalle de 100 milles on traversa un désert différent du précédent Sa surface était une argile durcie, que les pas des chevaux faisaient résonner. L'unique apparence de végétation se voyait sur les flancs des monticules sablonneux que les vents y avaient apportés. Le seul endroit habité était le fort de Moudjgour, appartenant au châh de l'Afghanistan ; ce lieu, quoique petit, se distinguait par une mosquée et une coupole ornée de tuiles vernissées.

Avant d'y arriver, l'ambassadeur rencontra Bahavoul Khan, officier du châh, qui, indépendamment d'une grande provision d'eau dans des outres, apportait aussi quatre jarres de cuivre pleines d'eau du Gorrah qui était extrêmement fraîche. Cet officier était d'une politesse et d'une complaisance qui charmèrent tout le monde ; au lieu de montrer cette avidité pour les présens, si commune dans les pays de l'Orient ; il était si désintéressé qu'on avait beaucoup de peine à lui faire accepter le moindre don.

Le 26 novembre, on atteignit les bords du Gorrah (*Hyphasis*); c'est le nom que prend le Setledje en avançant vers le sud avant de se joindre au Sind. Les habitans de ce pays différaient totalement de ceux qu'on avait laissés à l'est du désert. Ils étaient robustes, avaient le teint basané, les traits durs; ils portaient de longues barbes, des bonnets au lieu de turbans, et parlaient un idiome inintelligible pour les Hindous. Le désert et le pays cultivé sont séparés là comme par une ligne bien tranchée; le sable est bordé par une rangée de tamarisces; quoique ces arbres soient bien bas, leur vue réjouit les yeux des voyageurs qui, depuis long-temps, n'étaient plus accoutumés à la verdure.

Bahavalpore est une grande ville; sa circonférence est à peu près de quatre milles: ses manufactures de ceintures de soie et de turbans sont florissantes. Son territoire formé par le limon de la rivière est très-fécond, la terre est si molle qu'elle peut à peine supporter le pas d'un cheval.

On passa le Gorrah, le 11 décembre on fit route au nord et on entra dans Moultan, grande et belle ville dont le circuit est à peu près de quatre milles et demi. Elle est renommée pour ses fabriques d'étoffes de soie et de tapis qui ressemblent à ceux de Perse, mais leur sont inférieurs. Le pays voisin est agréable, fertile et bien

cultivé, quoique l'on y remarque beaucoup de villages en ruines et d'autres signes de décadence.

Le 31 on traversa le Tchenab (*Acesines*), formé par la jonction du Ravi (*Hydraotes*) et du Djalem (*Hydaspes*), et on arriva bientôt dans le petit désert qui a une étendue de 250 milles du nord au sud, entre le Gorrah et le Sind; sa largeur est bien moins considérable, puisqu'on la franchit en deux marches. En général la fertilité des pays arrosés par ces grandes rivières est restreinte au territoire qu'elles inondent. Enfin on parvint aux bords du Sind; ce ne fut pas sans une vive émotion que l'on vit ce fleuve si fameux dès les temps anciens; la largeur majestueuse de son lit, et l'aspect des chaînes de montagnes couvertes de neige qui, à sa droite, s'élevaient successivement les unes derrière les autres, formaient un tableau qui répondait parfaitement à la réputation classique de l'Indus. On parcourut 75 milles le long de sa rive gauche; elle présente une plaine fertile, resserrée par le désert. L'agriculture y est presque établie sur le même système qu'en Europe; les fermes sont en bon état; on voit des amas d'engrais: les transports se font sur des civières; les bœufs sont nourris avec de gros navets. On dit à Elphinstone que de l'autre côté vivaient les Beloutchis et les Chironis, tribus belliqueuses et adonnées au brigandage.

On traversa le Sind au bac de Kâhiri et l'on suivit sa rive droite. Partout où l'ambassade passait, les habitans s'attroupaient pour regarder les voyageurs; ils montraient un étonnement extrême, ils ne pouvaient deviner ce que c'étaient que ces étrangers. Ils formaient des conjectures à l'infini sur la nation à laquelle ils appartenaient; ils leur supposaient même le pouvoir de ressusciter les morts. On répandait le bruit qu'à Moultan ces hommes inconnus avaient fait et animé un mouton de bois et l'avaient vendu comme véritable; celui qui l'avait acheté n'avait reconnu la supercherie qu'en essayant de manger l'animal. Quelqu'un qui était allé dans l'Hindoustan vint leur demander s'ils n'étaient pas contens de Cânpore, de Lacknau et de tant d'autres belles villes qu'ils avaient dans ce pays, puisqu'ils arrivaient pour en enlever un autre. Malgré tous ces bruits étranges, les habitans se comportèrent paisiblement et montrèrent même de la bienveillance.

En traversant le territoire des Esaakaïls, tribu de brigands déterminés, les Anglais perdirent quelques chameaux qui leur furent volés; d'ailleurs on les traita avec une politesse extrême.

La ville la plus remarquable qu'ils virent fut Kallabâgh ou Karrabâgh, située au point où ils s'éloignèrent du Sind; elle était bâtie sur le flanc d'une montagne de sel, les maisons s'élevaient

par étage les unes au-dessus des autres, de sorte qu'il paraissait impossible d'atteindre à l'une sinon par le toit en terrasse de l'autre. La route était taillée dans le rocher de sel, dont les flancs perpendiculaires blancs et purs comme le cristal, excepté en quelques endroits où ils étaient rayés de rouge, dominaient sur les habitations. Le terrain dans les environs était d'un rouge de sang, de sorte que tous les objets naturels présentaient une apparence extraordinaire; et le Sind, roulant avec rapidité ses eaux entre deux rochers immenses, ajoutait au caractère frappant de cette scène.

A Kallabâgh, l'ambassade quitta donc les bords du fleuve, et commença à gravir sur les montagnes par une vallée resserrée entre des murs de rochers; après une longue montée, on atteignit le col. Les Anglais aperçurent une vaste étendue de pays hérissé de montagnes et entrecoupé de vallées de la manière la plus confuse : on ne pouvait se faire une idée distincte d'aucun objet. Vu de cette distance, le Sind ressemblait à un petit ruisseau. Dans cette route montagneuse on fut assailli par un orage de pluie, et on se trouva tellement enveloppé par les brouillards et les nuages, que l'on pouvait à peine suivre le chemin; quelques personnes s'égarèrent, et ne rejoignirent leurs compagnons qu'au bout d'un certain temps.

Un peu plus loin on découvrit une immense chaîne de monts neigeux qui, dans toutes leurs dimensions, présentaient un spectacle d'une magnificence sans égale. On dit à Elphinstone que ces monts appartenaient à la vaste chaîne de l'Hindou-Kouh, prolongement occidental de l'Himalaya qui forme une limite naturelle entre l'Afghanistan et le Tourkestan.

On était là dans le pays des Kheyberis, voleurs déterminés. Elphinstone fut très-surpris de les voir s'approcher de Mousan-Khan, officier commandant de l'escorte, pour lui demander des présens. Ayant essuyé un refus, ils se retirèrent très-mécontens; mais sans se livrer à aucune violence. Bientôt les voyageurs entrèrent dans les plaines de Peichour et, en une journée, de route, arrivèrent dans cette ville où une foule immense les regarda passer.

Peichour est dans une plaine dont le diamètre est à peu près de trente-cinq milles, et qui est presque entièrement environnée de montagnes très-hautes; quelques-unes ont leurs sommets couverts de neiges éternelles, ce qui forme un contraste admirable avec la belle verdure de la plaine, verdure dont on ne jouit jamais dans l'Hindoustan malgré l'été perpétuel de ce pays. Les vergers sont nombreux, les arbres surchargés de fruits, les champs bien arrosés et bien cultivés;

on croit voir un paysage d'une des plus belles parties de l'Europe ; ce territoire est si peuplé que l'on compta trente-deux villages dans un rayon de quatre milles. La ville a près de cinq milles de tour, et contient environ 100,000 habitans. Ses rues offrent un mélange des habitans de l'Hindoustan, de l'Afghanistan, de la Perse et des montagnes voisines. « On y rencontre, dit Elphinstone, des Persans et des Afghans vêtus de robes brunes en laines, ou de manteaux flottans et coiffés de bonnets de laine de mouton ou de soie noire; des Kheyberis avec des sandales de paille, l'habit et l'air sauvages des montagnards; des Hindous unisant les traits et les mœurs particuliers à leur nation, à la longue barbe et au costume du pays; des Hâuzarehs, non moins remarquables pour leurs bonnets coniques en peau, avec la laine qui, de même qu'une frange, en garnit les bords, que pour leurs visages larges, leurs petits yeux, et notamment leur manque de barbe, ornemens de tous les autres mentons de cette ville. Au milieu de la foule, on découvre un petit nombre de femmes, avec de longs voiles qui leur descendent jusqu'aux pieds. Quelquefois, quand le châh sortait, les rues étaient encombrées de cavaliers, de fantassins et de dromadaires, portant des pierriers, ainsi que de grands drapeaux rouges et verts, et en tout temps

de dromadaires chargés ou de lourds chameaux de la Bactriane qui marchaient lentement. »

Huit jours se passèrent à discuter sur le cérémonial qui serait observé lorsque l'ambassadeur serait présenté au châh. Dans ces débats, les officiers afghans montrèrent une ignorance extrême de tout ce qui concernait la Grande-Bretagne; l'un d'eux croyait que Calcutta était en Angleterre. Le tchaous bachi, dont l'emploi est d'introduire les étrangers, étudiait la liste des noms; mais les trouvait si durs et si bizarres, qu'il fut obligé de renoncer à l'idée de les prononcer.

Enfin le 5 mars 1809 fut le jour fixé pour la présentation. Les Anglais furent conduits dans une grande cour entourée de hautes murailles; au fond s'élevait un grand bâtiment, sous l'arcade centrale duquel était assis le châh sur un trône d'or. Il était resplendissant de pierreries, et ses armes, en paraissaient entièrement composées. Cependant il était réellement vêtu d'une robe verte sur laquelle les pierres précieuses étaient disposées de manière à figurer des fleurs. Il portait aussi une plaque sur la poitrine et un bracelet en diamant; l'une de ces pierres était le cohi-noor, qui passe pour la plus grosse qu'il y ait au monde. La couronne, haute de neuf pouces, était entièrement composée de pierres précieuses. Quand les personnes appartenant à l'ambassade aperçurent

le châh, toutes ôtèrent leurs chapeaux, firent un salut profond, et levèrent les mains au ciel comme si elles eussent prié pour la prospérité du monarque. Le tchaous bachi répéta leurs noms, et ajouta : Elles sont arrivées d'Europe en ambassade vers votre majesté. « Elles sont les bienvenues, dit à voix haute le châh. » Il était âgé d'environ trente ans, il avait une belle figure, le teint olivâtre, et la barbe noire et touffue, et dans sa physionomie et son maintien, quelque chose d'agréable et de distingué. La présentation terminée, les principaux officiers défilèrent en ordre ; et le châh se leva majestueusement et se retira. Aussitôt après les Anglais furent menés dans une salle où le roi était assis sur un trône peu élevé ; tous se rangèrent vis-à-vis de lui ; bientôt ils sortirent à l'exception d'Elphinstone et de son secrétaire. La lettre du gouverneur général écrite en persan fut lue très-distinctement et avec beaucoup de grâce par le monnchi bachi, et le châh, après quelques complimens, dit qu'il était prêt à traiter d'affaires. L'ambassadeur lui expliqua en détail l'objet de sa mission, le châh lui adressa une réponse amicale et très-judicieuse, et l'entrevue fut terminée.

Les Anglais restèrent à Peichour depuis la fin de février jusqu'au milieu de juin. A cette époque arriva la nouvelle de la défaite totale et de la dispersion de l'armée envoyée pour apaiser une ré-

volte qui avait éclaté dans le Cachemir ; en même temps, Mahmoud, prétendant à la couronne, s'empara de Candahar, et marcha sur Caboul. Dans des conjonctures si critiques, l'ambassade ne pouvait rester plus long-temps en sûreté à Peichour ; il fut donc décidé qu'elle irait à Hossein-abad, ville située sur la frontière orientale.

Les Anglais partirent de Peichour le 15 juin, ils atteignirent le 18 les bords du Sind sous les murs d'Attok ; c'est là qu'Alexandre et Nadir châh passèrent ce fleuve fameux. L'ambassade resta deux jours à Attok ; on traversa le Sind, on voyagea dans une plaine fertile, et ensuite dans un pays inégal et inculte, et à la fin de la troisième journée on entra dans Hossein-abad. On devait y attendre quel serait le sort de l'Afghanistan ; mais avant d'y arriver, l'ambassadeur reçut l'ordre de revenir au Bengale, et instruisit le châh de son rappel. On apprit bientôt que l'armée de ce prince avait été battue par celle des rebelles. Il retourna ensuite à Peichour ; mais de ce moment son existence ne représenta plus qu'un enchaînement perpétuel de vicissitudes.

On avait conclu un arrangement avec les Seïks pour traverser leur pays ; on quitta Hossein-abad le 4 juillet, on fut sur les bords du Djalem le 22 ; on mit cinq jours à passer cette rivière à Djellaspore ; on voyagea dans le Pendjab jusqu'au 29 août ;

le Sind, puisqu'on en vit des rameaux à Callabâgh.

Le Sind, qui est le plus grand fleuve de l'Afghanistan, forme sa limite naturelle à l'est. Il ne reçoit pas à droite ou à l'ouest des rivières aussi fortes que celles qui arrosent la plaine du Pendjâb. La plus considérable est le Kama qui, descendant du même pic du Tsoung-ling, du flanc duquel sort l'Oxus ou Dji-houn, reçoit le Caboul et d'autres petites rivières, et finit par joindre ses eaux à celles du Sind. Le Helmend parcourt la partie occidentale de l'Afghanistan, et au-delà des frontières de ce pays tombe dans le lac de Dourra ou Zareng.

Le climat est très-variable à cause de la manière brusque avec laquelle les chaînes de montagnes s'élèvent souvent au-dessus des plaines voisines. Quelques heures de marche conduisent le voyageur des lieux où la neige ne tombe jamais à ceux où jamais elle ne fond. Dans les plaines de Djeltalabad, au-dessous du Seffaïd-couh, des hommes sont souvent tués par l'intensité de la chaleur, tandis que des glaces éternelles couvrent la région supérieure. A Caboul, le froid, s'il n'est pas plus rigoureux, est plus tenace qu'en Angleterre. Les habitans portent des vêtemens de drap, et des surtouts de peau de mouton tannée; ils couchent souvent près des poëles, et évitent autant qu'ils peuvent de sortir de leurs maisons avant

que l'équinoxe du printemps ait amené un temps plus doux. Ghizni, par sa position élevée, souffre plus du froid que les autres villes du royaume. Dans le Darnan au contraire, province située le long du Sind, il fait si chaud, que les habitans sont obligés de mouiller leurs vêtemens avant de se coucher, et d'avoir pendant toute la nuit un vase plein d'eau fraîche à côté de leur lit. La chaleur est encore plus intense dans les plaines du Sivistan, près de la frontière sud-ouest, ce qui a donné lieu à cette exclamation des Afghans : « Grand Dieu, puisque tu avais le Sivistan, pour-« quoi as-tu fait l'enfer? »

Les vents dominans sont ceux de l'ouest et du sud-ouest ; celui-ci commence au milieu de l'été et souffle pendant cent vingt jours sans interruption ; il est frais, tandis que celui d'est est chaud. Les pluies tombent principalement en hiver ; quand elles sont remplacées par de la neige qui couvre la terre et ne fond qu'au retour de la chaleur, l'agriculture en tire un avantage immense ; les pluies de cette saison, au contraire, sont pernicieuses pour les récoltes, et tout l'espoir du laboureur se fonde sur les pluies du printemps, qui sont bien moins abondantes. La mousson, à laquelle est due la saison humide de l'Inde, se fait à peine sentir dans l'Afghanistan, que l'on peut regarder en général comme un pays sec.

Dans les plaines d'élévation médiocre et bien arrosées, comme celles de Peichour et de Candahar, le sol est très-fertile, et produit annuellement deux récoltes; on sème le froment et l'orge de préférence au riz et au millet; dans le pays haut, on n'obtient qu'une récolte par an; dans quelques cantons, le grain doit être mis en terre à la fin de l'automne pour qu'il puisse mûrir avant l'automne suivant. Par conséquent, la partie la plus haute de la région montagneuse est condamnée à une stérilité perpétuelle. Les plaines du midi, qui sont limitrophes du Sihistan et du Beloutchistan, offrent de vastes déserts que produit le manque d'eau : ils paraissent prendre un accroissement continuel de ce côté; le sable mouvant, étant poussé par le vent sur les terrains fertiles qui sont contigus, les couvre graduellement, et les transforme ainsi en une triste solitude.

Les lions sont rares, les tigres et les léopards sont plus communs; les loups, les hyènes, les renards, les chacals, les lièvres se rencontrent partout. On laboure avec des bœufs; les moutons à large queue forment la richesse des tribus pastorales. Les chevaux sont très-nombreux, mais d'une race moins belle que celle que l'on élève dans les plaines immenses situées au nord de l'Hindou-coush.

Le système politique de l'Afghanistan n'est pas

aussi simple que celui de la plupart des monarchies de l'Asie. On a comparé le pouvoir du châh à celui qu'exerçaient les rois de l'Europe dans les pays où régnait le régime féodal ; dans les grandes villes, et dans les territoires qui les entourent, ainsi que dans ceux qui ont été conquis sur les étrangers, le châh exerce une autorité directe et presque absolue ; le reste du pays est partagé en oulous ou communautés, qui ne reconnaissent que faiblement la puissance du souverain, et desquelles il obtient très-difficilement des contingens en troupes et en argent ; chaque oulous est gouverné par un khan, nommé ordinairement par le châh, et toujours choisi dans la famille la plus ancienne. Le khan, dans son oulous, est un monarque investi d'un pouvoir limité ; il ne peut entreprendre rien d'important sans le consentement du djirga ou de l'assemblée du peuple ; le pouvoir judiciaire, autant du moins qu'il existe, appartient aussi au djirga. Mais le principe de la vengeance personnelle est tellement enraciné dans l'esprit de la nation, que le recours au djirga entraîne une sorte de honte, parcequ'il semble indiquer, dans l'homme qui l'emploie, un défaut de courage ou de puissance pour se faire justice des injures qu'il a reçues. Le djirga reconnaît même le droit de représailles, en offrant formellement à l'offensé de remettre le criminel en ses

mains, afin qu'il puisse le punir, mais il est convenu qu'il refusera, et laissera la chose à la décision des juges.

Les oulous concluent entre eux des alliances, et font la guerre sans en instruire le châh. Ce mode de gouvernement tient donc tout le pays dans un état de tumulte et d'effervescence, et au premier coup-d'œil présente un contraste désagréable, quand on le compare avec cette tranquillité inaltérable qui, sous un gouvernement absolu, règne dans la plus grande partie des plaines de l'Hindoustan. Toutefois Elphinstone se convainquit, en examinant avec attention cette apparence de turbulence et de rudesse, que même cette liberté grossière était bien supérieure et bien préférable à l'apathie de la servitude. Le pouvoir d'action, et pour ainsi dire d'existence qui réside dans chacun des oulous, donne à ces communautés le moyen d'être florissantes, indépendamment du caractère du souverain, et même malgré les convulsions qui renversent son trône : les révolutions successives qui ont déchiré l'Afghanistan depuis 1760 ont été extrêmement nuisibles aux grandes villes et aux cantons situés le long des routes; mais ceux qui sont dans des positions reculées, et par conséquent indépendans, n'ont pas cessé de prospérer. La culture a fait des progrès; de nouveaux aquéducs ont été construits,

et plusieurs établissemens publics ont été entrepris.

Quoique les Afghans aient l'extérieur plus rude que les Hindous, ils possèdent des qualités estimables auquelles ceux-ci sont étrangers. On peut placer une certaine confiance dans leur affection ; s'ils ne sont pas comparables aux Européens pour la véracité, et s'ils ne se font pas scrupule parfois d'employer la dissimulation quand il est question pour eux d'une chose de grand intérêt, ils sont bien éloignés de cette fausseté profonde et habituelle qui caractérise les Persans et les Hindous. Ils montrent aussi une activité d'esprit et une curiosité inconnues des sujets du despotisme. Des machines et d'autres objets d'art faits en Europe, et que les Hindous ne regardent que par pure politesse, sans y prendre un intérêt réel, excitèrent au plus haut degré la satisfaction des Afghans, et leur firent vivement désirer d'examiner par quel procédé s'opérait ce qui les charmait.

Les mœurs sont plus pures chez les Afghans que chez les autres nations de l'Asie ; la polygamie y est cependant en usage, et les femmes s'y vendent de même que dans tout l'orient, mais elles y sont bien traitées, et souvent acquièrent dans la famille un ascendant dont les institutions mahométanes semblent les exclure partout ailleurs. Dans les campagnes, où le système

de réclusion ne peut pas être pratiqué avec autant de rigueur que dans les villes, la passion de l'amour est quelquefois ressentie dans toute son ardeur. Plusieurs poëmes afghans racontent des aventures amoureuses, et les incidens, les détails qu'ils contiennent ressemblent à ceux que l'on trouve dans les mêmes compositions dues à des auteurs européens. On dit qu'assez souvent un jeune homme part pour l'Hindoustan ou pour un autre pays étranger, afin d'y gagner l'argent nécessaire pour acheter la femme dont il est devenu amoureux. Ce prix étant ordinairement considérable, l'acquisition d'une femme afghane est accompagnée de difficultés, et fréquemment des hommes arrivent à l'âge de quarante ans avant d'avoir pu se procurer la somme suffisante pour obtenir l'objet de leurs vœux. Cet usage a donné lieu à un mode particulier de châtiment légal; l'amende imposée à quelqu'un coupable d'un crime s'acquitte en jeunes femmes que l'on donne pour épouses à la personne offensée ou à ses amis. Pour un meurtre la taxe est de douze femmes, pour une blessure grave six, et ainsi en diminuant pour les moindres délits.

La nation se distingue éminemment par son hospitalité; non-seulement un étranger, mais aussi l'ennemi le plus invétéré, est parfaitement en sûreté sous la tente d'un Afghan; l'usage veut

même que quiconque entre dans sa maison, et s'y place dans la posture d'un suppliant, doit recevoir tout ce qu'il demande de cette maison. A cette galanterie presque romanesque, et à cette humanité les Afghans joignent à peu près universellement l'habitude du vol et du pillage. Elle varie suivant les tribus; elle est très-restreinte parmi celles qui sont placées immédiatement sous les yeux du châh; mais il en est à peine une qui en soit entièrement exempte; à cet égard ils ressemblent aux Arabes.

L'éducation n'est pas négligée chez les Afghans; dans les villes et même dans les villages, des mollas remplissent les fonctions de maître d'école. Leur grand objet se borne malheureusement à mettre leurs disciples en état de lire le Coran en arabe, souvent sans le comprendre : dans la classe inférieure il n'y a pas un quart des habitans qui sache lire dans sa langue. Le plus haut degré des études est de connaître les classiques persans, l'arabe, la grammaire, la logique, la jurisprudence et la théologie : les deux écoles les plus renommées sont celles de Peichour, dans l'Afghanistan, et de Boukhara en Boukharie; la première jouit d'une sorte de prééminence sur l'autre. Quoique l'on reconnaisse la supériorité de la littérature persane, cependant la réputation d'hérésie empêche les fidèles sonnites de fré-

quenter les colléges de la Perse. Les princes afghans ont en général protégé et encouragé le savoir. Ahmed châh, fondateur de la dynastie régnante, avait chaque semaine dans son palais des réunions qui se prolongeaient ordinairement jusqu'à une heure très-avancée, et dans lesquelles on discutait divers sujets de théologie, de jurisprudence et de littérature. Le plus célèbre des poëtes afghans est Réhman; on trouve plus de verve poétique dans les vers de Couchâl, chef qui, par sa valeur, sut maintenir l'indépendance de sa tribu contre Aureng-zeb. Ses odes semblent bien calculées pour inspirer à ses partisans l'amour de la liberté, et pour les enflammer de la passion de la gloire; la nation montre aussi son goût pour la poésie par la profession de lecteur de vers que beaucoup de gens embrassent dans les villes, et qui est un moyen d'existence.

Les arts utiles ont fait de grands progrès chez les Afghans, l'agriculture est l'objet de soins assidus; son succès est fondé principalement sur le procédé de l'irrigation, qui se pratique en grand dans tout le royaume. On l'effectue par de petits canaux dans lesquels on fait entrer l'eau par des digues, et quelquefois par des levées partielles. On a recours aussi à des caourais, invention dont l'emploi est beaucoup plus pénible. On creuse dans une campagne en pente une suite de puits,

que l'on réunit par un canal souterrain, construit de manière que toutes les eaux coulent vers le plus bas, et de là dans une rigole d'où elle est conduite dans les champs qui sont au-dessus. Ces travaux dispendieux et difficiles sont quelquefois exécutés par des gens riches, et d'autres fois par le moyen d'une association formée entre les pauvres. Le terrain est toujours arrosé avant d'être labouré; cette dernière opération a lieu avec deux bœufs, et plus profondément que dans l'Hindoustan; le grain se sème à la volée, on herse ensuite la terre avec une planche sur laquelle un homme se place pour qu'elle presse plus fortement. Le blé sur pied est arrosé au moins une fois, quelquefois plus souvent; on le coupe avec la faucille; les épis sont foulés par les pieds des bœufs, le froment est la principale nourriture des hommes, l'orge celle des chevaux. Toutes les denrées, notamment les fruits et les plantes potagères, sont à très-bon marché. Les terres sont subdivisées en très-petites portions, et souvent le cultivateur est propriétaire.

Le commerce intérieur se fait par caravanes; les marchandises sont portées à dos de chameau; pour traverser certaines parties de l'Hindou-couh, on se sert de chevaux. L'inégalité et l'âpreté des routes, la difficulté de trouver des vivres et de l'eau, les attaques des tribus adonnées au brigan-

dage sont de grands obstacles pour le commerce. En traversant le pays de ces bandits, la caravane marche dans le plus grand ordre; elle est protégée par des détachemens de cavaliers postés à des distances convenables. Pendant la nuit, une grande partie des hommes qui la composent fait la garde. Dans les villes, on loge dans des caravanseraïs.

L'Afghanistan n'ayant pas de manufactures, ne fournit que peu de marchandises qui puissent supporter un mode de transport aussi dispendieux. Les principales sont diverses sortes de fruits, des pelleteries, de la garance et de l'assafœtida. Toutefois le commerce de l'Afghanistan est considérable, parce que ce pays offre une route commode pour aller de l'Hindoustan dans la Perse et le Tourkestan. C'est par cette voie que les châles du Cachemir, les toiles peintes du Moultan et toutes les marchandises manufacturées des Indes sont transportées dans ces pays, tandis que celles de l'Europe sont apportées par les Russes à Orenbourg, et de là à Boukhara, puis à Caboul. L'ambassade anglaise qui avait, avec des difficultés inouïes, fait traverser le désert à de grands miroirs, espérant inspirer par là au roi une haute idée de l'industrie anglaise, fut très-surprise, et même mortifiée, de voir, dans la première maison particulière où elle entra, deux

miroirs de forte dimension qui étaient venus par la Russie et le Tourkestan ; il arrive de ce dernier pays beaucoup de chevaux destinés aux grands personnages et à la remonte de la cavalerie de l'Hindoustan ; comme dans ce pays on les reçoit de Caboul, on les désigne à tort par le nom de cette ville.

Les principales tribus afghanes sont celles des Ghildjis et des Douranis; elles habitent la partie occidentale du pays. Les Ghildjis sont les plus belliqueux de tous. Ghizni, située dans le cœur du pays, fut la résidence du grand Mahmoud, surnommé le ghaznevide, le plus puissant monarque musulman de son siècle, et l'un des plus fameux conquérans de l'Asie; les Ghildjis formaient la principale force de ces armées avec lesquelles il répandait partout la désolation. La conquête de la Perse, au commencement du dix-huitième siècle, fut aussi effectuée par des Ghildjis qui restèrent maîtres du pays, jusqu'à ce que Nadir châh les en chassât.

Ahmed châh, chef des Douranis, ayant rétabli la monarchie afghane, les Ghildjis n'ont plus que le second rang. Leur régime intérieur est purement démocratique; dans quelques cantons, le gouvernement tend vers l'anarchie. Cet esprit, qui a toujours dominé chez eux, a pris une nouvelle force, depuis que le souverain a cessé d'ap-

partenir à leur tribu, et d'ajouter à ses prérogatives légales le caractère encore plus respecté de chef héréditaire des Ghildjis. Cette distinction est possédée aujourd'hui par les Douranis; depuis l'élévation d'Ahmed châh au pouvoir suprême, le roi de l'Afghanistan est le chef de leur tribu. Les grands serdars, ou capitaines douranis, unissent le crédit qu'ils tirent de leur emploi et du commandement militaire à celui dont ils jouissent par le droit de leur naissance. En conséquence, quoique le principe démocratique ne soit nullement détruit, le pouvoir des rois et des chefs est plus grand chez ces tribus que dans les autres parties du royaume.

Les Douranis sont braves, généreux, hospitaliers, ardemment attachés à leur tribu, et en même temps plus affables et plus humains que le reste de leurs compatriotes. Cette prééminence est reconnue par les Ghildjis, lors même qu'ils s'avouent leurs ennemis invétérés. L'un d'eux, à qui Elphinstone demandait quelle sorte de gens étaient les Douranis, lui répondit : « Ce sont de « braves gens, ils s'habillent bien; ils sont hos- « pitaliers; ils ne sont pas perfides. — Comment « traitez-vous ceux qui tombent entre vos mains? « ajouta l'Anglais. — Nous n'en laissons jamais « échapper un; actuellement, si j'en tenais un, « je ne lui laisserais pas le temps de boire de

« l'eau. Ne sommes-nous pas ennemis ? Nos « cœurs brûlent, parce que nous avons perdu la « puissance suprême; nous souhaitons que les « Douranis deviennent aussi pauvres que nous le « sommes. »

Les hauteurs du Souliman-couh sont occupées par les Kheyberis, les Vizeris et les Cherânis, tribus barbares; ce sont des brigands déterminés. Quelques-uns sont presque sauvages, et vivent dans des cavernes creusées dans le roc. Les Yousofzi habitent l'extrémité nord-est de l'Afghanistan et une vallée fertile arrosée par le Saout, à la droite du Sind. Ils sont arrivés dans ce pays comme conquérans, et ont réduit à la servitude tous les habitans indigènes. Les esclaves étant beaucoup plus nombreux que les maîtres, font les ouvrages pénibles, et laissent à ceux-ci la possibilité de vivre dans une indolence presque complète. C'est parmi les Yousofzi que la démocratie a atteint son plus haut degré; à peine reconnaissent-ils une forme de gouvernement. Le petit nombre des gens libres et une sorte de lien ressemblant à celui d'une secte religieuse qui les unit entre eux, suffit pour prévenir les grands désordres. Fiers de cette liberté, les Yousofzi se regardent comme la plus noble des tribus afghanes, et regardent les Douranis même avec dédain.

SINDHY.

Les mêmes motifs qui avaient engagé le gouvernement suprême de l'Inde à envoyer une ambassade au roi des Afghans, le déterminèrent à faire la même démarche auprès des émyrs de Sindhy. M. N. H. Smith fut nommé chef de l'ambassade; il avait plusieurs adjoints, entre autres M. Pottinger; le capitaine Christie commandait l'escorte de cipayes. On partit du port de Bombay le 27 avril 1809. On arriva le 7 mai à Keratchi, ville maritime à l'embouchure d'un des bras du Sind. L'apparition des Anglais venus sur deux navires de guerre, ne laissa pas que de causer quelques alarmes aux Sindhiens. Tous les jours il arrivait des renforts de troupes pour défendre l'entrée du pays.

Keratchi est le principal port du Sindhy; un banc de sable en gêne l'entrée. Les fortifications sont chétives; elles ne consistent qu'en remparts de terre battue avec de la paille. L'on compte dans cette ville 13,000 habitans, la plupart Hindous, qui font un commerce très-considérable. Le port est très-fréquenté; c'est par là qu'arrivent

toutes les marchandises qui doivent remonter le Sind, et que sortent celles qui le descendent. Le pays voisin est très-plat; comme il n'avait pas plu depuis très-long-temps, la terre était nue, et comme complètement brûlée.

On quitta Keratchi le 10 juin; en cinq jours de marche, on atteignit Tatta, autrefois capitale, aujourd'hui ville ruinée et à peu près déserte. Le pays intermédiaire offre une vaste surface unie, sur laquelle on n'aperçoit qu'un petit nombre de buissons chétifs. On traversa plusieurs lits de rivières où il n'y avait pas une goutte d'eau; on dit que dans la saison des pluies ces rivières sont navigables. On avait déjà observé à Bembhora les restes d'une grande ville qui ne se distingue plus que par ses tombeaux. Vue de loin, Tatta se présente comme une cité immense; quand on s'en approche, l'illusion disparaît, l'on n'aperçoit que de longues rues, bordées de maisons délabrées et inhabitées. Enfin on atteint la partie où il y a du monde. C'est de l'époque où Tatta a cessé d'être la capitale du Sindhy que date sa décadence; les deux tiers de ses maisons sont vides. On dit qu'en 1742, quand Nadir châh y vint à son retour de l'Hindoustan, il s'y trouvait 40,000 tisserands et 20,000 autres artisans, indépendamment des banquiers, des marchands en détail et des vendeurs de grains; aujourd'hui sa popula-

tion ne s'élève pas à plus de 20,000 âmes ; on fabrique encore à Tatta quelques toiles blanches et des ceintures de couleur.

Les pluies avaient commencé à tomber avec violence ; quelquefois les routes ressemblaient à de petites rivières. La chaleur avait été excessive ; le thermomètre était monté jusqu'à 30° R. Vers le milieu de juillet, l'atmosphère devint moins ardent. A la fin du mois, l'ambassade se mit en route pour Haïder-abad, une partie de ses membres par terre, l'autre en remontant le fleuve.

On campa sur les bords du Féléli, à peu près à un mille au sud-est d'Haïder-abad. Après de longues discussions, on convint à peu près du cérémonial de la réception, et les Anglais marchèrent vers le palais des émyrs. « Le précipice sur lequel repose la façade orientale de la forteresse, le faîte des maisons et même les fortifications, dit Pottinger, tout était couvert d'une multitude de gens de tout sexe et de tout âge qui poussaient des cris de satisfaction. Après avoir passé la première porte de la forteresse, nous avons suivi une montée assez roide, et bordée de chaque côté de soldats armés de mousquets. Un passage tortueux sous une tour nous a menés ensuite dans une rue, puis nous en avons traversé d'autres tellement remplies d'hommes armés, que nous avions beaucoup de peine à nous frayer un

passage au milieu d'eux ; plus d'une fois nous avons été sur le point d'en écraser sous les pieds de nos chevaux ; enfin nous avons mis pied à terre, et des officiers d'un rang éminent se sont avancés devant nous vers une vaste plate-forme ouverte, à l'extrémité de laquelle les émyrs étaient assis ; les plus riches tapis de Perse la couvraient. Le vêtement des émyrs et leurs armes brillaient de pierres précieuses. C'était une audience de pure cérémonie ; tout se passa en complimens ; les émyrs adressèrent des questions très-polies à chacune des personnes attachées à l'ambassade. »

Haïder-abad est situé par 25° 22′ de latitude et 68° 41′ de longitude est, sur la côte orientale d'une île formée par le Féléli et le Sindhy. Cette ville renferme à peu près 20,000 habitans ; le quart demeure dans le fort, dont les murs, en brique, ont une vingtaine de pieds de haut, et sont défendus par une soixantaine de pièces de canon. Le reste de la population occupe le pétah ou faubourg. Les principales manufactures sont celles d'armes et d'étoffes brodées. Les ouvrages des premières peuvent soutenir le parallèle avec ceux que l'on fait en Europe.

L'ambassade eut ensuite plusieurs autres audiences ; les négociations se terminèrent au gré des Anglais, qui, le 25 août, s'embarquèrent sur

trois djomtis, ou canots de parade, fournis par les émyrs. On descendit un autre bras du Sind, et l'on parvint à Mondour, où deux vaisseaux de la compagnie des Indes attendaient l'envoyé et sa suite, qui arrivèrent à Bombay le 30 octobre.

Le Sindhy, qui jadis faisait partie du Moultan, est renfermé entre 23 et 28° de latitude; il est borné au nord par le Moultan et l'Afghanistan, le Cotch et la mer au sud, le pays des Radjepoutes et le désert à l'est, la mer et les monts du Beloutchistan à l'ouest. Sa longueur est à peu près de 100 lieues, sa largeur de 30.

Cette contrée offre une ressemblance frappante avec l'Egypte; elle consiste en effet en une plaine immense arrosée par un beau fleuve qui la fertilise à une certaine distance de chaque côté, tandis qu'au-delà s'étend, à gauche, un vaste désert, et s'élève, à droite, une chaîne de montagnes stériles.

Arrivée dans ce pays, l'armée du conquérant macédonien, refusa de marcher à l'est, dans l'Inde propre; il fut donc obligé de descendre le long de l'Indus jusqu'à la mer. Dans la suite, le Sindhy fut gouverné par des radjahs; les califes de Bagdad l'envahirent au huitième siècle et y mirent des gouverneurs; ceux-ci se déclarèrent indépendans; des troubles affreux régnèrent pendant quelque temps, et, au quatorzième siècle,

le Sindhy reconnut la suzeraineté des empereurs de Delhi. Deux cents ans après, il fut conquis par le roi de Candahar; il regagna momentanément une espèce d'indépendance, et finit par faire partie de l'empire du Mogol, et subir les mêmes vicissitudes. A la mort de Nadir châh, le chef des Calori, tribu du Sivi, se rendit maître du gouvernement; plusieurs princes de sa famille lui succédèrent; en 1783, le chef des Talpouri, tribu du Beloutchistan, qui avait déjà fait quelques tentatives pour usurper l'autorité, y réussit, et mit dans ses intérêts le châh de l'Afghanistan, en lui payant un tribu qui, plus tard, fut réduit à moitié, et qui actuellement n'est plus acquitté. A la mort de ce chef, ses trois fils lui succédèrent en commun; ils ont gouverné conjointement le Sindhy sous le titre d'émyrs ou princes; l'aîné étant mort en 1812, son fils lui a succédé en prenant la dernière place. Il est impossible de deviner combien durera ce singulier système qui est sans exemple dans les fastes de l'Asie.

La population du Sindhy est composée d'un mélange de Beloutchis et d'Hindous, enfin de Djeths, descendans des Hindous, qui ont embrassé l'islamisme. Les voyageurs représentent les Sindhiens comme avides, fourbes, cruels, ingrats et menteurs; en même temps ils attribuent les mauvaises qualités de cette nation au gouverne-

ment sous lequel elle gémit ; d'ailleurs elle a très-mauvaise réputation chez les peuples voisins. D'un autre côté les Sindhiens sont braves, sobres, hardis et entreprenans, dociles envers leurs supérieurs ; ce qui leur a valu le renom d'être les meilleurs soldats mercenaires de l'Hindoustan. Ils ont les mœurs libres et grossières, et n'annoncent pas beaucoup d'intelligence ; ils sont la plupart musulmans sonnites, les émyrs et quelques grands personnages sont chiites. La tolérance religieuse est extrême.

Les Sindhiens sont grands et bien faits ; ils ont de beaux traits et le teint foncé. Les femmes passent avec raison pour très-jolies. Le vêtement des hommes est une chemise large, un pantalon plissé, serré à la cheville, un bonnet de drap ou de coton plissé, ressemblant à un chako. Les femmes portent par dessous la chemise une camisole de soie qui serre la taille et se lace par derrière. Quand elles sortent, elles s'enveloppent d'un seri ou drap, dont une extrémité, leur passant par dessus la tête, leur sert de voile pour cacher leur visage, si elles rencontrent des étrangers. Les émyrs ont des turbans d'une dimension énorme.

Le Sindhy expédie au dehors du riz, du ghi, des nageoires de requin, de la potasse, du salpêtre, de l'assa-fœtida, du bdellium, de la ga-

rance, des toiles de Tatta, des chevaux, de l'indigo, des graines oléagineuses et d'autres. Le commerce avec les pays voisins est important. Il n'a point lieu par des caravanes avec le Moultan et l'Afghanistan, où l'on va par terre ; des marchands isolés, ou réunis en petit nombre, font le voyage.

La forme du gouvernement est un despotisme militaire. L'armée se monte à près de 36,000 hommes de cavalerie irrégulière, armée de fusils à mèche, d'épées et de boucliers ; quand la circonstance l'exige, l'infanterie fait le service de la cavalerie.

Durant le gouvernement des calori les revenus du Sindhy étaient annuellement de 80 lacs de roupie (20,000,000 fr.). La rapacité et l'ignorance des talpori l'a réduit à 42 lacs. Les douanes et toutes les contributions sont affermées ; mode détestable qui expose les sujets à des extorsions sans nombre. Les fermiers s'enrichissent aux dépens de l'état et des sujets ; quand ils ont fait une grande fortune, les émyrs profitent du moindre prétexte pour les dépouiller.

Le Sindhy fourmille de mendians la plupart excessivement misérables, et comme tous les pays mahométans, de ces Seïds ou descendans de Mahomet qui demandent la charité de la manière la plus insolente. « Jour et nuit notre camp, dit

Pottinger, était entouré d'une foule extrêmement incommode. Nous étions étourdis par les cris des bouffons, des bateleurs, des meneurs d'ours, des fakirs; ces derniers variaient le tintamarre par le son des cornets et des trompettes. Plusieurs montraient une persévérance étonnante; ils s'approchaient de la tente de l'envoyé autant que les palissades le leur permettaient; ils restaient là plusieurs jours de suite, poussant des hurlemens affreux, et menaçant quelquefois de la vengeance du prophète l'ambassade et les émyrs eux-mêmes, si on ne les contentait pas. Ces vagabonds, qui se composaient de toutes les nations de l'Asie, nous causèrent d'abord beaucoup de désagrément par leurs vociférations; ensuite leurs exclamations et leurs menaces finirent par nous faire rire. »

Il plut abondamment pendant le séjour des Anglais près de Haïder-abad; ils ne préservèrent leur camp d'être inondé qu'en ouvrant des tranchées pour l'écoulement des eaux. La chaleur de l'air était considérablement augmentée par les vapeurs de la terre saturée d'eau. Le thermomètre descendait rarement au-dessous de 31° R., et l'atmosphère, surtout pendant la nuit, était étouffante.

BELOUTCHISTAN.

POTTINGER.—CHRISTIE.

A peine l'ambassade anglaise était de retour du Sindhy, Pottinger et Christie, qui en avaient fait partie, furent chargés d'aller explorer les pays situés entre le Sind et la Perse au sud de l'Afghanistan, afin de s'assurer si des armées étrangères pourraient facilement les traverser. Depuis Alexandre-le-Grand, aucun Européen n'avait parcouru ces contrées dont l'aspect affreux éloigne les étrangers, et qui sont habitées par des hordes de brigands. Les dangers de l'entreprise n'effrayèrent par les deux voyageurs qui partirent comme agens d'un gros marchand de chevaux de Bombay.

Le 2 janvier 1810 ils s'embarquèrent dans le port de cette ville, le 16 ils débarquèrent à Sonminy, village à l'ouest de l'embouchure du Sind, sur la rive gauche du Pourally. La baie de Sonminy offre un excellent mouillage aux flottes les plus considérables; elle fut le rendez-vous de celle de Néarque, amiral d'Alexandre; la descrip-

tion qu'Arrien en a donnée est d'une exactitude admirable.

Dès le lendemain de leur arrivée, les deux voyageurs se firent raser la tête, et adoptèrent entièrement le costume des habitans du pays. Des marchands afghans les avertirent des périls qu'ils courraient en traversant le territoire des Bezendjas, voleurs déterminés qui, leur dit-on, ne s'embarrassent ni de châh, ni de khan, ni de Dieu, ni de son prophète, et qui assassinent et pillent tout homme et tout objet qui leur tombe sous la main. Ce rapport ne put intimider les Anglais; ils partirent, parcoururent un pays plat, inculte et dans plusieurs endroits marécageux.

Bela où ils arrivèrent le 22 est la ville principale du Lotsa; on y compte 2,000 maisons; ses rues sont étroites, le bazar est joli; le commerce est presque entièrement dans les mains de trois cents familles hindoues. Le djam ou chef donna audience aux Anglais dans une salle d'une simplicité extrême; le toit plat était en terre, des perches crochues encore brutes et telles qu'on les avait coupées dans les bois le soutenaient. Le djam n'avait aucune espèce de joyau ni d'ornement; tout ce qui l'entourait n'était pas plus magnifique. Il accueillit les voyageurs avec beaucoup d'affabilité, et leur adressa diverses questions sur les mœurs des Européens, et sur la puissance

navale de l'Angleterre. Quand il entendit qu'il y avait des navires qui portaient cent canons et mille hommes, il secoua la tête d'un air d'incrédulité, et quand ensuite on lui parla du nombre de ces vaisseaux qui prenaient part à un grand combat naval : « Je suis obligé de croire tout cela, s'écria-t-il, puisque vous me le dites, mais si notre saint prophète l'eût raconté, les habitans du Lotsa lui en eussent demandé la preuve. »

Le djam promit aux voyageurs de leur donner des lettres de recommandations pour les chefs des cantons où ils devaient passer, et d'envoyer un messager à Rahmet-khan, chef des Bezendjas, pour l'amener à Bela, afin qu'ils prissent des arrangemens avec lui. Impatientés de ne pas le voir arriver au bout de cinq jours, les voyageurs partirent un peu témérairement le 28. Le lendemain ils le rencontrèrent. Rahmet-khan leur refusa absolument la permission de traverser son pays, à moins qu'il ne les escortât, observant que sa réputation était intéressée à leur sûreté ; et il ne voulut pas non plus continuer le voyage avec eux avant d'avoir parlé au djam. Il fallut donc retourner avec lui à Bela. Par la médiation du djam, ils convinrent de payer soixante roupies à Rahmet-khan, et celui-ci de son côté donna sa parole de les protéger. « Vous êtes en sûreté, s'écria-t-il, vous ne « devez plus craindre aucun mortel, le reste dé-

« pend du Tout-Puissant et de son prophète. »

Ils partirent donc sous l'escorte d'une troupe de bandits. La première nuit on campa dans le lit du Pourally, alors à sec. Pendant que l'on se chauffait autour d'un feu clair, des sounis ou musiciens ambulans chantèrent les exploits des chefs des Bezendjas; ceux-ci, saisis d'une fureur poétique et militaire, prenaient de temps en temps les instrumens de la main des sounis, chantaient à plein gosier, en faisant des gestes extravagans; toute l'assemblée, excitée par leur exemple, se joignit à eux, et il en résulta un vacarme qui assourdissait les Anglais.

En avançant, on traversa un pays sauvage et raboteux, la perspective était variée et quelquefois sublime. On arriva dans une région très-haute, où l'on ressentit un froid très-vif; l'eau gelait dans les outres; les montagnes voisines étaient couvertes de neige. Le 9 février on entra dans Kelat, capitale du Beloutchistan; on y compte à peu près 4,000 maisons tant en dedans qu'en dehors des murs. Les rues sont plus larges que celles des villes de l'orient. Les maisons sont en brique à moitié cuite et en charpente; les étages supérieurs avancent beaucoup au-dessus des inférieurs, ce qui rend le dessous sombre et humide. Le froid était très-rigoureux, l'eau gelait à mesure qu'on la versait; le khan et les personnes de

sa suite passaient l'hiver dans le Kotch Gondava, province à l'est des montagnes.

Le 6 mars les voyageurs sortirent du Kélât; la route devint très-inégale, ils marchèrent à l'est; enfin, parvenus au sommet d'une montagne, ils aperçurent, dans la direction qu'ils suivaient, un désert de sable qui s'étendait à perte de vue. Une descente rapide les conduisit au village de Nouchky; d'après les renseignemeus qu'on leur donna, ils convinrent de se séparer; Christie prit la route du nord vers Hérât, Pottinger continua de se diriger à l'ouest vers Kerman.

Le Beloutchistan est généralement couvert, surtout dans sa partie orientale, de nombreuses chaînes de montagnes; quelques-unes doivent être très-haute, puisque Kélât, la capitale, est, d'après l'estime des voyageurs, à 1,200 toises au-dessus du niveau de la mer. Ces montagnes ne contribuent pas à rendre le pays fertile en y répandant l'humidité; les plaines qui les séparent sont composées de sable et dénuées de végétation. Pottinger, dans tout son voyage depuis les frontières de l'Hindoustan jusqu'à Chiraz en Perse, par conséquent dans une étendue de 500 lieues, ne rencontra pas une rivière qu'un cheval ne pût traverser sans avoir de l'eau au-dessus du genou. Les lits des torrens des monta-

gnes étaient ordinairement à sec; ils étaient très-commodes comme lieux de campement, ou même comme chemins; cependant ils sont sujets à l'inconvénient éprouvé par le conquérant macédonien, qui est de se remplir si brusquement et si rapidement, que l'on a beaucoup de peine à s'échapper; plusieurs aussi étaient couverts de ces djengles dont Arrien fait mention.

Les Beloutchis tiennent le brigandage en honneur; ils ont du mépris pour les petits vols. Ils partent en troupe pour effectuer un tchipao ou pillage; chaque homme a sous sa direction une douzaine de chameaux; ils parcourent ainsi près de quatre-vingt-dix milles par jour, jusqu'à ce qu'ils soient près du théâtre de leurs opérations. Alors ils placent leur équipage dans un djengle peu fréquenté. A minuit ils fondent sur le village désigné, y mettent le feu, tuent ou emmènent les hommes, les femmes, les enfans et les troupeaux. Ils nouent un morceau de toile sur les yeux de leurs prisonniers, et les attachent sur les chameaux, afin qu'ils ne puissent pas reconnaître la route pour revenir chez eux.

Les divertissemens des Beloutchis chez eux consistent à tirer au but, à se battre avec des gourdins, à lutter, à s'exercer à manier le sabre, à jeter la lance, choses auxquelles ils sont merveilleusement habiles. Le soldat beloutchi, com-

plètement armé, est tout hérissé d'armes; il a fusil à mèche, sabre, lance, dague, bouclier, poire à poudre, giberne avec balles, pierres à fusil, enfin tout l'appareil du combat à mort. Quand il n'est pas occupé, il s'abandonne à la nonchalance la plus complète; il passe son temps à jouer, à fumer ou à mâcher de l'opium; l'ivrognerie est inconnue. Le Beloutchi est, comme tous les peuples grossiers, très-hospitalier; dans chaque village il y a un Mehman-Khané (maison des hôtes), où l'étranger non-seulement est en sûreté, mais devient l'objet des égards et de l'attention de tous.

Indépendamment des Beloutchis, cette contrée est aussi habitée par les Brahouis qui paraissent l'avoir occupée les premiers. C'est une race d'hommes doux, honnêtes et laborieux; ils s'occupent principalement des troupeaux, et leurs petits kheils ou villages, situés dans le sein des hautes montagnes, offrirent aux voyageurs une image charmante de la vie pastorale; la simplicité, l'obligeance, l'hospitalité dirigeaient toutes leurs actions. Bien loin d'être recluses comme dans l'Hindoustan, les femmes causaient gaîment avec les étrangers, et montraient une liberté innocente; tous les membres de la famille, même les petits enfans en état d'agir, prenaient part aux occupations agricoles.

Ces deux principales tribus sont subdivisées en un grand nombre d'autres; chacune renferme un certain nombre de kheils ou toumens. Les chefs reconnaissent l'autorité du khan de Kélât; mais souvent ils ne lui obéissent que lorsqu'ils y trouvent leurs intérêts. Ce khan est vassal du châh de l'Afghanistan, auquel il doit un tribut qu'il ne paye pas avec exactitude; il a quelquefois bravé les armées de ce monarque.

Comme beaucoup de peuples de l'Asie, les Beloutchis aiment les mets fortement assaisonnés, ils portent même ce goût à un excès singulier, car ils font leurs délices de l'assa-fœtida. Un Beloutchi de Nouchky, voulant témoigner sa reconnaissance à Christie et à Pottinger, leur apporta un jour à l'heure du dîner une jeune plante d'assa-fœtida cuite dans du beurre rance; il eut bien de la peine à se persuader que les deux étrangers lui parlaient sérieusement quand ils lui dirent que la friandise, dont il faisait l'éloge en gourmet, et qu'il avait préparée exprès pour eux, n'était pas du tout de leur goût. « L'odeur, dit Pottinger, en était réellement insupportable, car celle de la plante fraîche est plus forte et plus nauséabonde que celle de la drogue que nous connaissons en Europe; nous en eûmes la preuve: pendant trois jours, chaque habitant du toumen avait eu sa part d'une provision apportée durant

notre séjour; non-seulement les gens répandaient une puanteur insupportable, l'air même était empesté. »

A cinq jours de marche de Nouchky, Pottinger vit le dernier puits où l'on emplit les outres; il avait 150 pieds de profondeur, l'eau en était très-saumâtre; ensuite on entra dans le grand désert: sa surface diffère de celle des déserts de l'Arabie et de l'Afrique, elle a quelque chose de plus formidable. Les particules sablonneuses sont si légères et si tenues, que, mises dans la main, elles sont à peine palpables; poussé par le vent, ce sable forme des monticules dont un côté est presque perpendiculaire, et de loin on est tenté de le prendre pour un mur en briques parce qu'il est rouge. Le côté exposé au vent présente au contraire une pente douce; il faut que le voyageur trouve son chemin dans l'espace creux ou ravin que les rangées de ces monticules laissent entre elles. Il est très-difficile de traverser ces chaînons, surtout quand il faut gravir sur le flanc escarpé; on échoue souvent dans cette entreprise, et l'on est obligé de chercher à tourner ces monticules qui ont de dix à vingt pieds de haut. Les chameaux escaladent assez lestement le côté en pente; leurs larges pieds les empêchent d'enfoncer profondément; parvenus en haut, ils plient les genoux et se laissent glisser en bas avec le

sable ; le premier ouvre ainsi une brêche par laquelle passent les autres. Élevé en l'air, ce sable donne à l'atmosphère l'apparence d'une vapeur sombre ; il pénètre dans la bouche, les yeux et les narines ; y cause une irritation douloureuse, et augmente le tourment de la soif.

Ce moment est accru par le phénomène du séhrab ou mirage, qui de toutes parts présente au voyageur altéré l'image de lacs d'eau limpide qui réfléchit distinctement les objets environnans. On rencontrait des lits de rivières à sec, et des villages que la disette avait fait abandonner par leurs habitans. Le 2 avril, des torrens de pluie qui tombèrent pendant une demi-heure furent absorbés à l'instant par la terre à mesure qu'ils la touchèrent ; ils furent accompagnés d'une raffale violente. Ces bourrasques surviennent si brusquement qu'il faut, dès qu'on s'aperçoit des symptômes qui les présagent, descendre de chameau, afin de se mettre à l'abri derrière l'animal ; la largeur des gouttes de pluie est incroyable. Ces orages, qui incommodent momentanément, ont l'avantage de purifier et de rafraîchir l'air. Quelquefois le sémoum ou vent pestilentiel se fait sentir dans ce désert, et y cause des effets aussi désastreux que dans le Sahara en Afrique.

A l'extrémité de cette région inhospitalière, Pottinger arriva le 4 avril dans le Mekran, con-

trée habitée, de même que le Beloutchistan, par des brigands qui sont bien plus brutaux que ceux de ce dernier pays. Les Louris, entre autres, se livrent à des actes d'une dépravation incroyable; non contens de piller, ils égorgent de sang-froid leurs ennemis pour la plus légère injure. C'est une race de vagabonds adonnés à tous les vices, et aux plaisirs les plus grossiers; ils ne connaissent pas les liens du mariage, chez eux les femmes sont en commun; rarement ils ont des enfans, ce qui les porte à voler de petits garçons et de petites filles, à qui la force de l'exemple fait adopter leur genre de vie.

Pottinger traversa ces horribles cantons avec toute la promptitude possible; arrivé chez des tribus moins farouches, il obtint des chefs, à force de présens, des escortes qui l'aidèrent à sortir sans accident de cette contrée où sans cesse il était exposé à des dangers.

Le 23 avril il atteignit Regan, place forte sur la frontière de Perse, de là il gagna Kerman, puis Chiraz, et enfin Ispahan, où il entra le 27 juin; peu de jours après il fut rejoint dans cette ville par M. Christie.

Celui-ci, après avoir parcouru un pays rempli de collines sablonneuses, et quelquefois entièrement dénué d'eau, était arrivé le 30 mars sur les bords de l'Helmend. A la distance d'un demi-mille de

chaque côté de cette rivière, le pays est cultivé parce qu'on peut l'arroser, ensuite le désert commence. Christie voyageait avec une troupe de Beloutchis; peu s'en fallut que, campés une nuit près d'un village sur les rives de l'Helmend, ils ne fussent surpris par les Afghans qui l'habitaient. Heureusement quelqu'un qui avait aperçu les voleurs donna l'alarme, et après quelques pourparlers on s'arrangea.

A Elondar, le 3 avril, Christie dit adieu à ses Beloutchis, par le conseil d'un Hindou, habitant de cette petite ville, et continua son voyage comme pèlerin, avec un guide et trois autres voyageurs. Le pays prend un aspect nouveau et plus riant; la culture n'est plus bornée à une lisière étroite le long des rivières. On rencontre beaucoup de ruines qui annoncent une civilisation et une prospérité passées.

Entre Ferrah et Hérât, Christie fut accosté par une troupe de six Afghans armés; sa bonne contenance et la présence d'esprit de son guide tirèrent la troupe d'affaire : les voleurs se retirèrent. Le 18 avril Christie entra dans Hérât. Cette ville est située dans une vallée entourée de hautes montagnes contiguës à la chaîne qui sépare le Khoraçan de la Boukharie; Hérât est très-commerçante par sa position entre la Perse, l'Afghanistan et la Boukharie; elle est entourée de nom-

breux villages et de beaux jardins; on y compte plus de 100,000 habitans.

Christie séjourna un mois à Hérât comme marchand de chevaux; le 18 mai il en partit avec un guide, et fit route à l'ouest. Le 9 juin il arriva sous les murs de Yezd, il était en Perse. Tout le pays entre Hérât et Yezd a beaucoup souffert des incursions des Ouzbeks.

Quand Christie et Pottinger se furent rejoints à Ispahan, ils se dirigèrent sur Meragha où le général Malcolm les attendait; ils atteignirent cette ville le 1er août. Pottinger quitta la Perse avec l'ambassade anglaise qui se rendit à Bagdad par Kermanchah. Elle descendit ensuite le Tigre et le Chat-el-Arab jusqu'à Basrah. Pottinger, retenu par le service public dans cette ville, ne s'embarqua qu'au bout de trois mois sur un petit navire de la compagnie des Indes, il attérit à Bombay le 6 février 1811.

Quant à Christie, désigné pour un des officiers anglais qui devaient rester en Perse pour organiser les troupes de ce pays à l'européenne, il périt en brave en défendant le camp persan contre une attaque des Russes, le 31 octobre 1812. »

BOUKHARIE.

Dans le seizième siècle, des marchands anglais jaloux de partager les profits du commerce de l'Asie, expédièrent en Russie Antoine Jenkinson, en lui recommandant de traverser cet empire, et d'aller dans l'est aussi loin qu'il pourrait. Jenkinson, arrivé sur les bords de la mer Caspienne en 1558, s'y embarqua ; parvenu sur la côte orientale, il continua son voyage par terre jusqu'à Boukhara. Il quitta cette ville en 1559, et revint dans son pays par la Russie.

En 1717 Pierre Ier, à qui tout ce qui intéressait son empire tenait fort à cœur voulut acquérir des lumières sur les vastes régions, comprises entre la mer Caspienne et l'Hindoustan ; le soin de les explorer fut confié à Alexandre Bekevitch, officier brave et intelligent, qui avait 3,000 hommes sous ses ordres. Les commencemens de l'expédition furent heureux ; bientôt, victime de la perfidie des Ouzbeks, Bekevitch fut assassiné ; tous ses soldats étaient déjà traitreusement égorgés.

Depuis cette catastrophe, la Russie n'avait plus

fait de tentative pour pénétrer en Boukharie ; les circonstances la déterminèrent à y envoyer une ambassade en 1820. Depuis 1770, les relations commerciales entre les deux pays avaient pris un grand accroissement, et plusieurs envoyés boukhares étaient successivement venus à Saint-Pétersbourg. M. de Négri, conseiller d'état, fut nommé chef de la légation. Toutes les personnes qui en faisaient partie s'étant réunies à Orembourg, on en partit le 10 octobre ; on traversa la Steppe des Kirghiz. Ces nomades, qui souvent attaquent les caravanes de marchands, quoique nombreuses, respectèrent une troupe dans laquelle se trouvaient plusieurs compagnies de soldats aguerris et deux pièces de canon. L'ambassade voyagea donc fort paisiblement dans la steppe; en sortant de ce désert, elle entra sur le territoire boukhare.

De Kagatane jusqu'à la capitale de la Boukharie le pays est coupé de canaux destinés à l'irrigation ; ils rendirent le passage de l'artillerie assez difficile. De toutes parts la foule accourait pour voir les Russes. Des officiers du khan vinrent au-devant de l'ambassade; le visir attendait M. de Négri à quelque distance de Boukhara ; tout ce qui concernait le cérémonial ayant été réglé, l'entrée solennelle dans la capitale eut lieu le 20 décembre. Une foule immense remplissait les

rues ; le cortége, obligé plusieurs fois de s'arrêter, arriva enfin au palais. Un grand tapis de Perse couvrait le plancher de la salle d'audience. « Sois le bien venu, dit le khan à l'ambassadeur. » Celui-ci prononça son discours en langue persane, et remit la lettre de l'empereur au visir. Le khan la prit, la déroula, la lut à haute voix, exprima sa satisfaction de ce que les vœux de ce monarque étaient d'accord avec les siens sur l'amitié qui devait unir leurs états, et ajouta que, pour resserrer davantage ces liens, il fallait que des caravanes allassent fréquemment d'un pays à l'autre. Tous les Russes qui appartenaient à l'ambassade furent présentés au khan qui leur dit des choses très-gracieuses. Il finit par demander à voir les trente soldats russes restés dans la cour.

Les Russes restèrent à Boukhara jusqu'au printemps de l'année suivante ; le 22 mars ils se mirent en route pour retourner dans leur pays, en passant de nouveau par la steppe des Kirghiz ; ils atteignirent Orenbourg en cinquante-cinq jours.

En allant à Boukhara, l'ambassade traversa le fleuve Oural, et se dirigea au sud-est vers la baie du nord-est de la mer d'Aral ; elle s'approcha d'un quart de lieue de cette baie, nommée Sarii Tchaganak (baie jaune) ; elle passa ensuite successivement sur la glace le Sir deria à environ dix

lieues de son embouchure dans ce grand lac ; le Kouvan deria, seize lieues plus loin ; et, à la même distance du Kouvan; le lit du Djan deria qui est fort large, et dont on ne reconnaît la trace que par quelques flaques d'eau qui n'ont aucune communication entre elles ; elle arriva ensuite sur les bords du Kizil deria qui depuis long-temps est entièrement à sec ; elle franchit en cinq jours le Kizil coum (sable rouge), grand désert où l'on parcourut plusieurs lieues sans trouver une goutte d'eau, puis une chaîne de montagnes rocailleuses dont les sommets les plus élevés ont environ 160 toises au-dessus du niveau de la mer. Enfin, après avoir rencontré encore quelques sables et toujours des déserts arides, on atteignit Kagatane, premier village boukhare, situé à onze lieues de la capitale.

Trois cent cinquante chameaux kirghiz transportaient les vivre et des tentes en feutre, destinées à servir d'abri dans le pays désert et le climat rigoureux que l'on devait parcourir. Le froid ne fut cependant pas aussi vif qu'on l'avait appréhendé ; le thermomètre ne baissa qu'à 10° au-dessous de zéro R. ; on n'éprouva pas un seul jour de pluie, ni aucun de ces ouragans de neige qui font la désolation des caravanes.

La partie de la steppe des Kirghiz que l'on traversa est couverte presque partout de chaînes de

collines dont les pentes sont très-longues et très-douces. Cette contrée ne présente qu'une surface immense qui n'a d'autres bornes que celles de l'horizon. L'œil y cherche en vain quelque bouquet de bois sur lequel il puisse se reposer, il ne rencontre que de légères ondulations éparses à de grandes distances ; d'Orenbourg à Boukhara, l'on ne rencontre que deux chaînes de montagnes ; l'une est celle qui se trouve au sud du Kizil coum, l'autre plus au nord est celle des Mougodjars à 109 lieues au sud-est d'Orenbourg ; elle forme le prolongement des monts d'Oural et de Gouberlinsk ; le fleuve Oural s'y est creusé un lit entre Gouberlinsk et Arsk.

Des sables mouvans occupent de grands espaces dans la steppe des Kirghiz, ils y forment ces collines innombrables dont il a été question ci-dessus ; elles sont amoncelées irrégulièrement dans le Kara coum (sable noir), et dans le grand et petit Borsacki.

Le Sir deria (*Jaxartes. Si houn*), qui a environ 100 toises de largeur, est la seule rivière que l'on ait rencontrée entre Orenbourg et Boukhara. Le Kouvan deria n'a guère plus de 10 toises de large. Le Djan deria, qui se réunit au Kouvan, est à sec, ainsi qu'on l'a déjà remarqué ; mais il a laissé des traces très-visibles d'un lit fort large. Il en est de même du Kizil deria, qui est desséché depuis long-

temps; on crut avoir traversé son lit à une dixaine de lieues au sud du Djan.

Tout le pays situé entre cette rivière et la Boukharie est inhabité; on n'y trouve point d'eau; il est presque entièrement nu. Depuis l'Oural jusqu'au Djan deria, errent des Kirghiz qui, depuis les premières années du dix-neuvième siècle, sont parvenus à chasser les Karakalpaks de ces plaines, où ils vivaient comme eux en nomades.

Après qu'on a traversé une chaîne de collines sablonneuses qui est devant Kataganc, soudain la scène change : là finit le désert, et on est, comme par enchantement, transporté dans un pays très-bien cultivé. C'est comme une terre de merveilles; car, depuis Kagatane jusqu'à Boukhara, les maisons, les vergers, les jardins, les champs entourés d'allées d'arbres, se succèdent, presque sans interruption, aux yeux étonnés du voyageur. Tout cet espace est arrosé par des milliers de canaux qui entrecoupent la plaine dans laquelle on marche pour arriver à la capitale.

Le pays, improprement nommé, par les Européens, Grande-Boukharie, dit M. le baron de Meyendorf, auquel on doit le récit de l'ambassade, est compris entre 37 et 41° de latitude nord, et entre 61 et 67° de longitude à l'est de Paris. La nation boukhare est composée de deux races principales : les Ouzbeks, peuple d'origine turque,

qui sont conquérans et les dominateurs, et les Tadjiks, habitans primitifs et sujets. Le nom de Boukharie désigne le pays dans le langage ordinaire. Les Ouzbeks comprennent sous celui de Tourkestan toute la contrée occupée par les hommes de leur race; on y connaît plusieurs khanats, dont les principaux sont ceux de Boukharie, de Khiva, de Khokhan, de Badagchan, de Chersabès, etc. La petite Boukharie, séparée de tous ces états par des montagnes, devrait être appelée Tourkestan chinois.

La partie orientale de la Boukharie est une contrée montagneuse, couverte par les branches occidentales du Tsoungling. Dans l'ouest elle est parfaitement unie; le sol y est argileux, de couleur jaune, arrosé d'un très-petit nombre de rivières, et cultivé seulement le long de leurs bords jusqu'au point où s'étendent les canaux d'irrigation. Le reste du pays est une steppe et un désert où vivent en nomades des Ouzbeks, des Turcomans, des Karakalpaks, des Kalmouks, des Kirhiz.

Le climat, généralement chaud, est tempéré dans le nord-ouest, et encore plus dans le nord-est. Le printemps commence de bonne heure; dans les premiers jours de mars, tout est en fleur. L'aridité augmente la chaleur de l'été. Pour suppléer au manque de pluie, dans cette saison, on a recours à l'irrigation par le moyen des canaux. En automne, les pluies sont assez fréquentes; l'hiver

ne dure que trois mois ; il tombe peu de neige ; le thermomètre descend rarement à 10° au-dessous de zéro.

Le terrain arrosé est extrêmement fertile ; l'on y voit une richesse de culture et de productions, une population qui surpassent ce que l'on observe sur la même étendue, et dans le même genre, en Europe.

Le sorgho fait la base de la nourriture ; ce grain donne de si abondantes moissons qu'on en expédie au dehors une grande quantité. Les raisins et beaucoup d'autres fruits sont très-communs ; on les fait sécher, soit pour les consommer dans le pays, soit pour les envoyer en Russie. On récolte beaucoup de coton qui alimente les fabriques, et forme le fond du commerce avec les Russes. La soie vient de Perse.

On élève beaucoup de moutons, surtout de ceux qui sont à grosse queue. Les peaux d'agneaux de cette race, notamment de ceux qu'on appelle nés avant terme, font l'objet d'un trafic considérable ; il en va en Russie, en Turquie, en Chine. Le gros bétail, peu abondant, suffit aux besoins de la consommation. Les meilleurs chevaux sont ceux des Turcomans ; on les nomme *argamaks* ; on en envoie souvent en présent à la cour de Russie.

Le bois, pour la charpente et pour le chauffage,

est rare ; il arrive, par la Sarachevane, des montagnes d'où sort cette rivière ; on le fait flotter ; on n'a pas découvert de mines ; les métaux bruts ou façonnés arrivent de Russie.

Les Tadjiks descendent des Sogdiens : on en compte à peu près 500,000, 1,500,000 Ouzbeks et 500,000 Turcomans, Karakalpaks, Juifs, etc. Les Ouzbeks non nomades sont agriculteurs, ou bien habitent les villes ; les Tadjiks sont uniquement cultivateurs ou citadins ; ils s'occupent principalement du commerce. C'est d'ailleurs la profession favorite de tous les Boukhares qui ne se livrent pas à la vie pastorale ; depuis le plus grand personnage jusqu'au plus mince, tout le monde fait le commerce.

Les Boukhares sont mahométans sunnites ; leur langue dérive du persan ; quant aux tribus de race turque, elles parlent des dialectes de leur idiôme primitif. La forme du gouvernement est le despotisme pur ; la religion et l'influence de la vie nomade en adoucissent les effets. Le khan est autocrate, et par conséquent concentre en lui tous les pouvoirs ; il est propriétaire de tous le pays, comme maître de la vie et des biens de ses sujets. Cependant, en bon musulman, il a des égards pour les mollahs de Boukhara ; il prend et écoute leurs conseils, et souvent se soumet à leurs décisions. La facilité des peuples nomades à se porter

d'un pays dans un autre, et par conséquent à changer de maîtres, force ceux-ci à les traiter avec équité, et fréquemment même à les flatter; c'est ce qui explique le phénomène, si remarquable chez les nomades, de l'union du despotisme avec une extrême liberté.

Du reste, ajoute M. de Meyendorf, l'administration en Boukharie offre un tableau hideux. Les premiers dignitaires n'ont pas de honte de se dire les esclaves du khan. C'est quelquefois à de véritables esclaves qu'il accorde sa confiance, ce qui les fait jouir d'une certaine considération. Toutes les places administratives dépendent du premier visir qui les distribue à ses esclaves, exécuteurs fidèles de ses volontés arbitraires, et absolument étrangers à toute idée d'amour de la patrie et du bien public. Le principe qui domine dans le ministère et qui le dirige, est de regarder tout le pays comme une possession du khan, et de chercher en conséquence à en tirer le plus de revenus possibles, en se soumettant cependant à l'observance de quelques lois religieuses. Les districts sont affermés à des hakims ou gouverneurs. Le produit de ces fermes appartient au khan qui lève aussi un droit d'entrée sur les marchandises étrangères. La totalité de ces revenus, qui peut monter à 10,000,000 de francs, est employée à solder les fonctionnaires publics, à payer 25,000 hommes

de cavalerie qui composent la force armée, et à entretenir les écoles de Boukhara et de Samarcand.

Tous les lieux habités se ressemblent : ils sont entourés de murs crénelés et bâtis en briques séchées au soleil; des portes garnies de tourelles, dans les villes, donnent entrée dans l'intérieur; quand on y a pénétré, on se trouve dans une rue extrêmement étroite; on ne voit de chaque côté que de hautes murailles crénelées comme celles du dehors, des portes, et pas une seule fenêtre; celles-ci sont sur la cour, où il y a toujours une citerne ou un puits; les fenêtres ne se ferment que par des volets. Point de cheminées ni de poëles; pour se chauffer, on remplit de charbons ardens un trou placé dans un coin de la chambre, on pose par-dessus une table couverte d'un tapis épais; le Boukhare s'assied près de la table, et avance ses jambes sous le tapis, qu'il fait remonter aussi haut qu'il peut. La partie inférieure de son corps a chaud, la supérieure reste exposée au froid qui est souvent très-rigoureux.

Boukhara, capitale du Khanat, est situé sur le Zarevchane ou Kouan-deria; le palais du khan est un grand édifice sans goût; cette ville renferme 70,000 habitans, près de 400 mosquées et trente medrès ou colléges, enfin dix caravanserais.

L'ambassade ne vit pas Samarcand, ville située

à l'est de Boukhara, et sur la même rivière. Elle fut jadis la capitale du pays; les souverains y résidaient durant la dynastie des Timourides. Aujourd'hui le khan y va célébrer par des cérémonies son avénement au trône. Elle est moins grande et moins peuplée que Boukhara. Elle a aussi un grand nombre de mosquées et de medrès, où les professeurs enseignent l'arabe, interprètent le Coran, donnent des leçons de législation et des autres sciences cultivées parmi les Musulmans.

Le Zarevchane, qui arrose ces deux villes, prend sa source dans les hautes montagnes qui sont à l'est entre la Boukharie et le Kokhan. Cette rivière est comme toutes les autres très-utile par les canaux que l'on en dérive pour l'irrigation; c'est surtout à elle que la partie la plus habitée de la Boukharie doit sa fertilité. Après avoir passé à Boukhara, elle tourne au sud vers l'Amou-Deria (*Oxus. Dji-houn.*)

M. de Meyendorf fait un portrait affreux des Boukhares : « L'avarice et la fausseté, dit-il, la perfidie et la bassesse forment les traits distinctifs de leur caractère; cependant celui de l'Ouzbek est, je crois, préférable à celui du Tadjic, parce que le premier, menant une vie essentiellement guerrière, a conservé quelques traces de cette fierté particulière à la nation turque; bien qu'elle dégénère souvent en arrogance, elle laisse tou-

jours dans le cœur quelques germes de beaux sentimens. »

La police de chaque ville est administrée par un raïz ; la justice est entre les mains d'un cadi ; celui-ci, pour donner plus de poids à son jugement, le fait sanctionner par un moufti ou par le cheik islam, qui est à la tête du clergé, ces grands dignitaires ecclésiastiques étant plus à même que personne de connaître le Coran et ses commentaires qui sont la loi.

Dans les villes, il y a des manufactures de toiles de coton et d'étoffes de soie ; les femmes principalement s'en occupent ; les hommes sont passablement fainéans chez eux. Ceux qui veulent passer pour des hommes pieux, chantent des cantiques spirituels, les autres passent leur temps à jouer aux échecs ou aux osselets; ils risquent quelquefois de grosses sommes. Beaucoup aiment passionnément les liqueurs fortes que les Juifs leur vendent en cachette. Le gouvernement punit sévèrement ces infractions à la loi qui défend les jeux de hasard et l'usage des liqueurs fermentées, c'est pourquoi on ne se livre à ces excès qu'en secret. Le gouvernement ne peut pas non plus supporter l'indifférence en matière de religion ; dès que les muezzim du haut des minarets annoncent l'heure de la prière, les agens de la police vont sur les places publiques où se tiennent les marchés, et

en chassent à coups de foucts les gens qu'ils y trouvent occupés de leurs affaires.

Cependant les Juifs jouissent d'une liberté entière de conscience ; ils sont peu nombreux et vivent séparés des autres Boukhares. Quelques-uns sont très-riches, ils sont fabricans d'étoffes de soie et teinturiers, orfévres, chaudronniers, forgerons ; du reste méprisés, vexés, opprimés, et soumis à des distinctions humiliantes.

Comme dans tous les pays musulmans, les femmes ne paraissent en public que voilées, elles s'occupent uniquement des travaux domestiques, et de l'éducation de leurs enfans.

La Boukharie commerce par caravanes avec tous les états limitrophes : par sa position, elle est l'entrepôt des productions d'une partie de l'Europe et de l'Asie. Elle entretient des liaisons constantes avec la Russie ; les valeurs employées dans ces négoces sont de plus de vingt millions de francs. Comme mahométans sunnites, les Boukhares ont des relations amicales et constantes avec le Grand-Sultan de Constantinople ; ils haïssent au contraire les Persans qui sont chiites. Ils ont un grand nombre d'esclaves de cette nation qui leur sont vendus par les Turcomans. Il y a aussi chez eux des esclaves russes qui ont été enlevés sur la frontière par les Kirghiz.

VOYAGE

DANS LE KHOKHAN,

PAR PHILIPPE NAZAROV,

interprète russe.

(1813 ET 1814.)

A l'est de la Boukharie s'étend le Khokhan, khanat assez considérable qui est borné au sud par la chaîne de l'Hindou-couh, à l'est par celle de l'Alatagh, au nord par des steppes dans lesquelles errent les Kirghiz.

En 1812, le khan de Khokhan avait envoyé à la cour de Saint-Pétersbourg des députés qui, à leur retour, s'arrêtèrent au fort de Petrapaulovsk, situé sur les rives de l'Ichim, à peu de distance de la steppe du même nom. Le personnage le plus marquant de la députation attrapa la fièvre dans ce lieu et mourut; celui qui en devint le chef après lui était un homme d'un caractère vil, qui ne fréquentait que la plus mauvaise compagnie. Un jour, un des hommes pervers qu'il han-

Digitized by Google

tait l'attira sur les bords de l'Ichim sous prétexte de se baigner, l'assassina, s'empara de son or, et jeta son corps dans la rivière. Le commandant du fort, jaloux de prévenir les impressions défavorables que le khan pourrait concevoir sur la fin malheureuse de ses deux envoyés, résolut de faire accompagner les autres membres de la députation par une escorte; Nazarov, qui parlait couramment le khokhanien, offrit ses services, et en conséquence, muni de lettres de créance et de présens au nom de l'empereur, il partit en mai 1813, sous la protection d'une troupe de Cosaques. On profita de l'occasion pour envoyer à Khokhan une caravane, afin d'ouvrir des liaisons commerciales avec ce pays.

Après avoir traversé le steppe d'Ichim, on entra sur les terres des Kirghiz septentrionaux qui composent trois hordes, gouvernées chacune par un khan; une horde se divise en plusieurs aouls; chaque aoul a pour chef un sultan, et est subdivisé en compagnies, placées sous la direction d'un bia ou ancien. Le gouvernement est despotique, la religion est l'islamisme.

Les Kirghiz sont d'excellens cavaliers, les enfans de quatre à cinq ans et les femmes manient un cheval avec la plus grande adresse. Leurs chevaux, de race arabe, parcourent, pendant plusieurs jours de suite, quarante lieues par jour. Ces

Kirghiz, comme tous les nomades brigands, observent strictement entre eux les lois de la probité et de la fidélité, et dépouillent sans scrupule leurs voisins. Les expéditions nocturnes pour aller enlever le bétail de ceux-ci sont très-fréquentes; les femmes, armées de massues et de lances, y prennent une part active, et si l'occasion le requiert, se battent comme les hommes. Les parens conviennent du mariage de leurs enfans dès l'âge le plus tendre; dès qu'ils sont parvenus à l'âge nubile, qui chez eux est très-précoce, on les unit. Ils ont une tente mise à part dans laquelle on transporte la fiancée chaque soir, pendant quinze jours, et on l'y laisse seule avec son prétendu. « Telle est l'ingénuité de ces nomades, dit Nazarov, que jamais le jeune homme ne se permet la moindre familiarité répréhensible. » Le jour fixé pour les noces les parens s'assemblent, le mollah reçoit la déclaration des deux futurs, unit leurs mains, invoque pour eux la bénédiction céleste, et leur souhaite une nombreuse postérité, car la stérilité est regardée comme un déshonneur.

Nazarov et sa troupe s'arrêtèrent à Tour-Sigrah, en Tourkestan; près de là s'étend le lac Ketchoubai-Tchourkar, lac d'environ trente milles de circonférence. Sur le penchant d'une colline voisine on remarque un vaste cimetière; parmi les

nombreux tombeaux en bois, quelques-uns étaient ornés de lances, indiquant l'habileté du cavalier dont elles renfermaient la dépouille ; d'autres étaient surmontées de figures de faucons, emblèmes de l'adresse du défunt à la chasse. C'est dans ce cimetière que les Kirghiz un peu aisés apportent, de toutes les parties de la steppe, les corps de leurs parens.

En hiver, lorsque le pays est entièrement couvert de neige, ces nomades ne pouvant rien donner à manger à leur bétail et à leurs chevaux, ils suspendent à des arbres les cadavres enveloppés d'une épaisse couverture de feutre ; au printemps ils les rassemblent pour les transporter au cimetière sacré. « Lorsqu'on traverse les déserts en hiver, dit Nazarov, on aperçoit souvent de tous côtés ces tristes objets couverts de givre.

Les bords du Ketchoubaï-Tchourkar sont fréquentés par diverses tribus, qui échangent avec les caravanes leurs chevaux, leurs chameaux et leurs moutons, pour des draperies et d'autres marchandises. Pendant le séjour de Nazarov dans ce lieu, un homme de la horde fut condamné à mort ; on passa au cou du criminel une corde dont l'autre bout fut attaché à la queue d'un cheval monté par un cavalier qui partit aussitôt au grand galop, et ne cessa de courir autour du camp que lorsque le coupable eut cessé de vivre.

Ce malheureux avait volé deux moutons, et dans le même moment ceux qui venaient de le condamner s'occupaient, sous prétexte de querelles avec les tribus voisines, de leur enlever des troupeaux entiers, afin d'extorquer une rançon pour leur restitution.

Plus on avançait dans la partie du Tourkestan qui appartient au Khokhan, plus on trouvait la population stable. Aux tentes avaient succédé les maisons en pierre; l'on voyait de tous côtés des champs cultivés; on découvrait çà et là des villes et des villages, tout annonçait une civilisation assez avancée. On était déjà sur le territoire de Tachkend, arrosé par le Sir-deria et ses ramifications nombreuses; des officiers, envoyés par le khan, demandèrent les droits d'usage à la caravane, et en même temps ils invitèrent de la manière la plus amicale Nazarov à venir à Khokhan. La caravane et une partie des Cosaques restèrent à Tachkend; l'on ne put passer le Tchirtchil qu'avec beaucoup de difficulté, à cause de la rapidité du courant et des pierres énormes qu'il charie. C'est un des nombreux torrens qui descendent du Kindestan, haute montagne formant un des prolongemens du Tsoung-lin; on entend le mugissement de ce torrent fougueux à une distance de quinze verstes, et il est tellement redoutable que les bêtes féroces n'osent pas s'en rapprocher. Les vallées

de ces montagnes sont peuplées de petites hordes extrêmement grossières.

Les voyageurs poursuivirent leur route au sud, et après avoir traversé Kodjend et le Sir-deria, ils arrivèrent à Khokhan capitale du Khanât. Cette ville est située au centre de ces plaines immenses, où jadis Tchinghiz-Khan convoquait un conseil général de tous les khans et chefs militaires de son vaste empire, et dans une occasion y réunit 500 députés des seules villes qu'il avait conquises. C'est là aussi qu'une fête magnifique fut donnée par Timour à l'occasion du mariage de six de ses petits-fils; et où, suivant le récit de cherefeddin, la plaine fut couverte de pyramides de mets et de vases remplis de toutes sortes de liqueurs; fête à laquelle des milliers de convives furent invités.

Parvenus aux portes de Khokhan, les Cosaques endossèrent leurs plus beaux uniformes; la cavalcade entra dans la ville, et, après avoir défilé devant le palais, Nazarov et sa suite furent conduits dans un jardin où il n'y avait qu'un petit pavillon. Deux tentes furent dressées pour les Cosaques, et une autre pour Nazarov et son compagnon Beziouzikov; les Khokhaniens qu'ils avaient escortés s'en allèrent. Une garde de quinze hommes fut chargée de surveiller les Russes; elle ne leur permettait pas de sortir du jardin.

Dans la nuit, Nazarov reçut une visite du visir,

qui lui demanda l'objet de sa venue à Khokhan. Nazarov répondit qu'il avait été chargé de ramener les Khokhaniens, de rendre compte des malheureuses circonstances qui avaient causé la mort des deux envoyés; et enfin d'ouvrir des relations commerciales avec le pays. Le visir lui dit que tous les jours on leur enverrait des vivres, pour eux et pour leurs bêtes, puis il se retira.

Ce jardin, pendant tout le temps que les Européens y séjournèrent, fut rempli continuellement d'une foule de curieux qui ne cessaient de les regarder.

Au bout de onze jours, Nazarov fut conduit au palais du khan, éloigné de quinze verstes du jardin : les deux côtés du chemin étaient bordés de détachemens de cavalerie. Nazarov et son compagnon étaient à cheval; les Cosaques allaient à pied, sur deux lignes; quatre d'entre eux, accompagnés d'un caporal, portaient la boîte qui renfermait les présens de l'empereur et les lettres de créance. Avant d'arriver à la muraille extérieure du palais, Nazarov et son ami mirent pied à terre; on les fit attendre environ une demi-heure, la porte s'ouvrit, et Nazarov fut conduit seul dans une cour, à l'extrémité de laquelle on lui indiqua le khan qui était devant lui; comme on lui dit qu'il devait rendre à ce prince les mêmes marques de respect qu'à son souverain, Nazarov ôta

son chapeau, fit un salut, et remit son chapeau sur sa tête. Le khan était assis sur un trône placé sur une haute plate-forme couverte de tapis, ses visirs, et les principaux personnages de sa cour, étaient rangés de chaque côté. On dit alors à Nazarov de placer ses lettres de créance sur sa tête, et de les tenir avec les deux mains; cérémonie usitée dans l'orient. Il fut mené au pied du trône, où on lui fit mettre un genou en terre; le khan prit les lettres de créance de dessus la tête de Nazarov et les remit à un de ses visirs : puis, avançant sa main, Nazarov la serra entre les siennes; ensuite deux ministres le firent aller à reculon jusqu'à la porte. Des ambassadeurs de Boukharie et de tous les petits états voisins assistaient à cette audience solennelle; on avait préparé un grand dîner consistant en pilau et en chair de cheval; après la fin de la cérémonie, les Russes retournèrent en cortége à leur jardin.

Peu de temps après, le secrétaire du khan annonça que le détachement serait renvoyé en Russie dans trois jours; mais que Nazarov resterait à Khokhan jusqu'au printemps suivant, parce que alors une caravane et des députés seraient envoyés, de la part du khan, pour prendre des informations sur la mort de ses ambassadeurs. Nazarov commença à soupçonner qu'il était prisonnier; quatre jours après, il fut transféré, avec un

caporal et quatre Cosaques, dans le château du gouverneur, où des gardes veillaient sur lui. Il y resta douze jours, au bout desquels il comparut devant les ministres du khan, qui lui demandèrent quelle compensation il pouvait offrir pour l'assassinat des ambassadeurs du prince ? Si Nazarov fut justement étonné d'une demande aussi inattendue, il ne fut nullement rassuré lorsque, immédiatement après, on lui signifia, d'une manière péremptoire, qu'il devait choisir entre ces trois alternatives : payer de suite l'argent demandé par les parens des défunts, embrasser la religion de Mahomet, être suspendu à un gibet qu'on lui montra. « Payer à l'instant la somme exigée m'est impossible, répondit Nazarov; je ne suis nullement disposé non plus à trahir ni ma foi, ni mon souverain ; quant à la mort, je n'ai nulle crainte de la subir, bien persuadé que mon empereur saura la venger. » Cette hardiesse frappa les Khokhaniens, qui renvoyèrent Nazarov dans sa prison. Dès cet instant, le gouverneur du château le traita avec la plus grande bonté ; mais il lui apprit bientôt que le khan avait décidé de l'envoyer en exil.

Effectivement, Nazarov reçut du khan l'invitation de l'accompagner à la chasse, jusqu'à Marghom, lieu éloigné de 250 verstes de Khokhan. Deux voitures, accompagnées d'un officier khir-

giz et de deux conducteurs, furent préparées pour l'y transférer avec ses Cosaques; le khan ne fut pas de la partie. Après avoir traversé plusieurs villages, on arriva dans un désert immense. « Jugeant l'occasion favorable pour en venir à une explication avec l'officier, je m'élançai sur lui, dit Nazarov, avec mon sabre, et je le sommai, sous peine de la vie, de me dire positivement où il avait l'ordre de nous conduire. Il me répondit en tremblant qu'il avait des ordres secrets pour nous mener au fort de Sarmazar, sur la frontière de la Perse; ajoutant que, si je le préférais, il irait à Margliana, qui était éloigné de 50 verstes. » Nazarov choisit ce dernier endroit; il y parvint deux jours après; le gouverneur ordonna de le loger, ainsi que ses compagnons, d'une manière convenable, et leur témoigna la plus grande bonté. Ils furent retenus là trois mois; enfin, l'intercession du vice-khan leur valut la permission de retourner à Khokhan, par une route très-agréable, à travers un pays très-peuplé; ils partirent ensuite pour Tachkina, où ils furent joints par les députés que le khan envoyait à l'empereur de Russie. La conséquence de cette seconde ambassade du khan, à Saint-Pétersbourg, décida l'empereur Alexandre à envoyer, à Boukhara, la magnifique ambassade conduite par M. de Négri.

Suivant le récit de Nazarov et des personnes qui

ont visité le Khokhan, le souverain de ce pays est un jeune homme d'humeur belliqueuse; il a déjà conquis plusieurs territoires voisins de son khanât et a beaucoup agrandi l'héritage qu'il tient de ses ancêtres. Si aucun obstacle ne s'y oppose, il pourra former un de ces empires considérables qui de temps à autres ont existé en Asie, et dont la durée dépend du caractère personnel du monarque.

VOYAGE

EN TURCOMANIE ET A KHIVA,

PAR M. N. MOURAVIEV.

Depuis long-temps des caravanes vont de Boukha à Orenbourg et à Astrakhan, et cette dernière ville entretient des relations commerciales avec les Turcomans qui occupent les rives orientales de la mer Caspienne ; mais les routes que suivent ces caravanes traversent des steppes infestées par les Kirghiz, et les expéditions qui se font d'Astrakhan à Manghichlak sur la côte opposée de la Caspienne, ne sont ni constantes ni réglées. Ce fut pour donner plus de consistance aux relations que la Russie entretient avec la Turcomanie, et pour leur ouvrir une nouvelle route que le capitaine Mouraviev fut chargé d'aller à Khiva.

Il partit de Tiflis, en Géorgie, le 17 juin 1819, avec le capitaine Ponomarev qui avait des instructions particulières pour traiter avec les Turcomans; le 8 juillet ils s'embarquèrent à Bakou avec trente soldats de la garnison, un officier et un interprète.

M. Mouraviev débarqua le 29 sur la côte de la Turcomanie. On ne vit personne; on essaya de creuser un puits, l'eau était saumâtre. On côtoya le rivage pendant une quinzaine de verstes, en suivant des traces de chameaux, de chevaux et d'hommes. Il fallut retourner à bord après avoir beaucoup souffert.

Le 1er août on eut la première entrevue avec les Turcomans; on aborda successivement sur plusieurs points de la côte. Après bien des pourparlers, M. Mouraviev conclut un arrangement avec quelques-uns de ces nomades pour le conduire à Khiva. « Les Turcomans, dit-il, n'ont pas cette sévérité et cette droiture de caractère qui distinguent les nations du Caucase : au milieu de sa pauvreté, ce peuple reste étranger aux lois de l'hospitalité; il se montre tellement avide d'argent, qu'il n'est pas de bassesse à laquelle il ne se soumette pour un léger salaire. Les Turcomans ignorent ce que c'est que l'obéissance : quand l'un d'eux manifeste un peu plus de pénétration ou de hardiesse que les autres, ils se conforment à ses volontés et l'écoutent. Chacun d'eux, quand il croit y trouver son avantage, prend le titre d'ancien; son voisin, qui ne le reconnaît pas pour tel, s'attribue à son tour un autre titre, et se croit au moins son égal. On ne peut pousser plus loin l'amour de l'indépendance ou plutôt de l'anarchie.

Ils ne peuvent supporter des chefs permanens, ni accorder plus qu'une autorité de persuasion à la magistrature patriarchale de leurs anciens : l'amour du pillage, qui leur semble une vertu, ou du moins un principe d'honneur, est la première base de la considération. Du reste le reproche d'être avides, intéressés, perfides, est moins fondé à mesure que leur séjour s'éloigne des bords de la mer, c'est-à-dire des points où ces demi-sauvages connaissent par expérience les vices et la tyrannie des peuples civilisés.

Les Turcomans parlent un dialecte turc qui est en usage à Kazan. Ce n'est que chez leurs mollahs que l'on trouve quelque instruction ; ils sont sunnites, et remplissent jusqu'au scrupule tout ce qui a rapport à la pratique extérieure de la religion et à la prière ; ils n'ont aucune idée distincte du dogme.

Ils ont tous la taille élevée, les épaules larges, la barbe courte ; la forme de leur visage se rapproche un peu de celle des Calmouks ; ils s'habillent comme les Persans ; les femmes peignent leurs cheveux avec grand soin, et les réunissent en une tresse garnie de beaucoup de grelots d'argent.

Seïd, conducteur de M. Mouraviev, lui avait envoyé quatre chameaux et un de ses parens ; le voyageur se procura deux chevaux, puis il s'en-

fonça dans la steppe, ayant avec lui son interprète, un soldat qui le servait et le Turcoman. Il suppléa à l'exiguité de son escorte par un bon fusil, un pistolet, un grand poignard et une épée qu'il ne quitta pas de toute la route.

La steppe était tantôt sablonneuse, tantôt parsemée de buissons qui servent de pâture aux nombreux troupeaux de moutons et de chameaux. La petite caravane s'arrêtait près des puits dont l'eau était généralement saumâtre; on faisait route au sud-est. La vallée de Dizin, située à peu près à la moitié de la route, est le lit desséché d'une ancienne rivière qui a dû couler du nord au sud; plus loin M. Mouraviev reconnut une côte escarpée qu'une tradition généralement reçue, et d'accord avec les apparences locales, annonce avoir été le rivage de la mer. Des ruines, des vestiges d'habitation indiquent des lieux qui jadis étaient baignés par des rivières aujourd'hui à sec.

En quelques endroits croissaient des broussailles d'une qualité malfaisante; on les redoutait beaucoup pour les chameaux de la caravane. De temps en temps on rencontrait des caravanes de Turcomans; les unes revenaient de la Khivie où elles avaient acheté du blé, d'autres allaient en chercher. En avançant dans ce pays, on trouvait des routes qui se croisaient en tous sens, et qui conduisaient à des villages ou à des

camps; on apercevait les feux de gens qui allaient à la steppe sur leurs arbas, ou charrettes pour y couper des broussailles, et y faire du charbon; on traversa plusieurs canaux desséchés enfin on en rencontra un qui n'était à sec que depuis quatre jours; les eaux de l'Amou deria l'alimentent pendant la saison de la culture.

Une infinité de ces canaux coupent la surface de la Khivie, de même que celle de la Boukharie. Sur le bord du premier canal où l'on s'arrêta pour faire boire les chameaux, il y avait des kibitki, ou tentes, habitées par des Turcomans de tribus différentes. Ils se sont établis dans les environs des villes de la Khivie pour y cultiver la terre. Aussitôt que la récolte est achevée, ils vont faire des incursions de brigandage en Perse, et vendent ensuite à Khiva les prisonniers qu'ils ont enlevés.

Plus M. Mouraviev pénétrait dans le cœur de la Khivie, plus il découvrait de terres cultivées : les campagnes couvertes de riches moissons le frappaient par leur contraste avec celles qu'il avait traversées précédemment.

Arrivé le 5 octobre dans un village à peu de distance de Khiva, M. Mouraviev fut très-bien accueilli par les Turcomans qui l'habitaient. Il en expédia un à la capitale, pour annoncer son arrivée au khan, et en envoya un autre à un commandant d'un fort voisin.

Ce ne fut pas sans un vif déplaisir que M. Mouraviev entendit les discours que ces Turcomans tenaient sur son compte : « L'ambassadeur russe, disaient-il, ne doit pas être un homme du commun, puisqu'il sait lire, et qu'à tous les puits où l'on s'est arrêté, il en a noté la profondeur; il a aussi marqué la distance d'une halte à l'autre. » Ces propos parvinrent aux oreilles du khan, et nuisirent beaucoup à M. Mouraviev.

Il aurait bien voulu aller, dès le même jour, à Khiva; les Turcomans trouvèrent différens prétextes pour ne pas lui fournir des chevaux. Le lendemain, il était sur le chemin de la capitale, lorsqu'un cavalier, arrivant à bride abattue, le pria d'attendre l'arrivée de deux officiers du khan; ceux-ci parurent bientôt, et At-tchapar, l'un d'eux, apprit à M. Mouraviev qu'il devait le suivre chez lui; c'était une maison qui ressemblait à un petit fort.

M. Mouraviev y resta prisonnier, d'abord bien traité, puis assez mal, enfin avec une sorte de rigueur. Des bruits sinistres coururent sur les intentions du khan à son égard. Déjà il songeait aux moyens d'échapper, par la fuite, au sort dont on le menaçait, puisqu'il ne pouvait remplir la mission dont on l'avait chargé, lorsque, le 16 novembre, on lui annonça que le khan, désabusé sur son compte, lui donnerait audience.

Dès qu'il fut installé à Khiva, dans la maison qui lui avait été destinée, le khan l'envoya complimenter sur son arrivée; on fournit sa table avec profusion; les principaux officiers du prince le visitèrent; cependant on le gardait sévèrement. On posta même un espion russe pour écouter ses discours; comme il en avait été averti d'avance, il eut soin, en causant à haute voix avec son interprète, d'exalter les qualités militaires du khan, et la valeur de son peuple; ces discours furent fidèlement rapportés.

Enfin, dans la soirée du 20 novembre, on vint lui dire que le khan l'attendait; il alla au palais, accompagné des officiers commis à sa garde; les rues étaient remplies de curieux. Il traversa quatre cours, parvenu à la dernière, il y trouva le khan assis dans une kibitka sur un tapis de Perse. Ce prince accueillit gracieusement M. Mouraviev, s'entretint avec lui sur l'objet de sa mission, et lui dit qu'il enverrait un député en Russie pour affermir les liens de l'amitié qui unissaient son pays et cet empire.

M. Mouraviev se retira, fut revêtu des habits d'honneur que le khan lui donna, et retourna chez lui sur un beau cheval gris pommelé qu'on lui avait préparé. On lui notifia qu'il était libre et qu'il pouvait partir quand il voudrait.

Dès le lendemain, il reprit la route de la côte.

Les envoyés du khan le joignirent; sa caravane était composée d'une vingtaine de Turcomans. Le voyage, dans la steppe, fut pénible; on eut beaucoup à souffrir du froid et du manque de bois pour se chauffer. M. Mouraviev fut souvent obligé de soigner lui-même son cheval; tous les jours il allait régulièrement chercher sa charge de bois à plus d'une verste de distance. Le bivouac était toujours entouré d'un côté par des ballots, de l'autre par un tas de bois; c'était au milieu de cette redoute, qui n'avait qu'une entrée, que l'on allumait le feu. Les chamaux, couchés l'un près de l'autre en rangs très-serrés, formaient la seconde ligne de défense.

Le 13 décembre M. Mouraviev rejoignit ses compatriotes qui l'attendaient avec impatience.

Les eaux de la baie où le vaisseau était mouillé allaient être prises par les glaces; on se hâta de mettre à la voile; le 24 on laissa tomber l'ancre dans la rade de Bakou.

La Khivie est comme la Boukharie une oasis au milieu des déserts. Elle s'étend au nord jusqu'à la mer d'Aral; au sud-est, une steppe la sépare de la Boukharie; la partie centrale est baignée par l'Amou deria, sa seule rivière un peu considérable.

Ce pays est la Kharismie de l'antiquité et le Khovaresm du moyen âge; subjugué depuis plu-

sieurs siècles par les Ouzbeks, et soumis depuis à la suzeraineté du khan de Boukharie, quelquefois même à l'influence des Kirghiz qui campent sur les rives de l'Aral, il a subi tous les maux que peut enfanter une aristocratie turbulente dont les chefs se disputent sans cesse le droit de dépouiller le peuple et de l'opprimer.

Depuis le commencement du dix-neuvième siècle, Mohammed-Rahim s'est élevé sur les ruines de ces tyrans subalternes; il a pris le titre de khan de Khivie; c'est vers lui que M. Mouraviev a été envoyé. C'est un homme doué d'une énergie et de talens peu communs. La Khivie a contraint au tribut les Kirghiz qui là dominaient; elle ne rend plus à la Boukharie qu'un hommage insignifiant; elle contient par la crainte de ses vengeances les hordes nomades qui errent à l'est jusque sur les bords de la mer Caspienne.

La population se compose ainsi qu'en Boukharie de Tadjiks ou Sarti, habitans primitifs et conquis, et d'Ouzbeks conquérans, enfin de Karakalpaks et de Turcomans. Les habitudes et les occupations de ces peuples sont les mêmes dans les deux pays.

En été les chaleurs sont insupportables pendant plusieurs mois de suite; heureusement les vents, surtout ceux de l'est et du sud-est qui soufflent avec assez de force, rafraîchissent un peu l'atmosphère. Les pluies y sont rares, même en automne; pendant

cette saison, de même qu'en hiver, il règne des vents presque continuels; ils apportent des steppes un sable très-fin qui remplit l'air et obscurcit quelquefois l'éclat du soleil. Ce sable s'arrête en tourbillonnant au premier obstacle que lui présente le plus petit objet, et en fort peu de temps un espace uni devient ondulé et se couvre de petits tertres.

L'hiver dure peu et n'est pas très-rigoureux, quoique le thermomètre descende fréquemment à 16 et 18 degrés au-dessous de zéro. Cependant le froid est très-sensible pour les voyageurs, à cause des vents perçans et continuels. Il tombe peu de neige, le verglas arrête fréquemment la marche des caravanes; la neige et la glace durcies blessent les pieds des chameaux qui ne peuvent plus continuer leur route. Ces malheureux animaux, abandonnés sur le chemin, y périssent après quelques jours de souffrance.

Le ciel est toujours serein, probablement parce que dans ces plaines immenses il n'y a pas d'obstacle qui puisse attirer ou arrêter les nuages. La transparence de l'air donne à tous les objets un éclat particulier.

La peste ne désole jamais cette contrée, l'air y est très-salubre; les fruits, qui par un usage immodéré deviennent si dangereux dans les autres pays, sont très-sains à Khiva. Les melons y sont d'un goût exquis.

Les récoltes principales sont celles du sarrasin, du froment, du koundjout, variété du sesame dont on extrait de l'huile et du djogan, espèce de sorgho dont les grains servent à la nourriture du bétail; la fertilité des terres cultivées est inconcevable.

On élève beaucoup de gros bétail, des moutons à grosse queue, des chameaux, des chevaux recherchés parce qu'ils supportent bien la fatigue.

Indépendamment des quatre classes d'habitans nommés plus haut, il en existe une cinquième qui comprend les esclaves étrangers dont le nombre est très-grand : ce sont des Russes, des Persans, des Kourdes. Rien de plus déplorable que l'existence de ces infortunés, leur vie dépend du caprice de leurs maîtres.

Les Juifs, qui s'étaient établis dans la Khivie à une époque reculée, ont embrassé l'islamisme; il n'y en arrive que très-rarement d'étrangers, la crainte des troubles, des violences intérieures, et des excursions du dehors les en éloigne. Cette même crainte agite les Khiviens; dans les villages, dont l'aspect est si riant, chaque habitation est fortifiée. Triste condition d'un peuple vivant sous le joug d'un despote. Le souffle du despotisme dessèche aussi l'activité du commerce, dans un pays que traversaient jadis les marchandises de l'Inde, portées par l'Oxus à la mer Caspienne et

qui est encore par sa position un entrepôt naturel entre la Russie et l'Hindoustan. On n'y connaît presque que le commerce de transit; le seul commerce d'échange qui ait quelque étendue est celui que font les Turcomans ; les esclaves qu'ils ont enlevés dans leurs brigandages ils les échangent contre le blé que leur donnent les Khiviens.

Depuis le règne de Mohammed-Rahim il existe plus d'égalité qu'auparavant entre les quatre peuples de la Khivie; on voit des Sarti au service du khan, des Turcomans laboureurs, des Karakalpaks se livrant au brigandage, des Ouzbeks faisant le commerce. Cette innovation est un effet de la politique du souverain, qui, en établissant l'égalité entre les diverses classes de ses sujets, cherche à détruire les divisions résultant des prérogatives que quelques-unes s'arrogeaient.

La population soumise immédiatement au khan de Khiva paraît s'élever à plus de 300,000 âmes. Tous ces Khiviens sont mahométans sunnites; leur morale religieuse se borne à faire le plus de mal possible à quiconque ne professe pas leur croyance, et surtout aux Musulmans chiites ; ils pillent même tous les ans des Musulmans sunnites, leurs voisins; mais ils se purifient ensuite de ce péché périodique par des prières, des ablutions, et de l'argent donné aux prêtres.

Khiva, résidence du khan, est sur un petit

canal dérivé de l'Amou deria. Le palais du khan est un édifice insignifiant; la principale mosquée est un objet de grande vénération pour les Musulmans, sa coupole est couverte en tuiles bleues et vernissées. D'ailleurs cette ville bâtie en terre ressemble à Boukhara; on y compte 3,000 maisons et 10,000 habitans; elle est entourée de jardins qui s'étendent à une grande distance.

Novo-Ourghendj, sur l'Amou deria, au nord de Khiva, est la ville la plus grande et la plus commerçante du Khonat; elle est principalement peuplée de Sarti. On y trouve toutes les marchandises de prix fabriquées dans l'orient; il s'y tient chaque semaine plusieurs marchés très-fréquentés.

PERSE.

OLIVIER. — MALCOLM. — MORIER. — M. JAUBERT. — M. KER-PORTER. — SIR W^m. GORE OUSELEY. — DROUVILLE. — DUPRÉ, etc.

LA Perse n'est plus ce que le grand châh Abbas l'avait faite, ni telle que la vit encore Chardin sous les indignes successeurs de ce monarque habile. Après une longue suite de guerres civiles, une dynastie nouvelle s'est assise sur le trône, la tranquillité a reparu dans l'intérieur, mais les effets des dissensions intérieures, du despotisme et de l'anarchie, sa compagne inévitable, se montrent à chaque pas, et attristent l'œil du voyageur.

Depuis long-temps les sanglantes révolutions de la Perse éloignaient les Européens de ce pays, les événemens les y ramenèrent. A la fin de 1792 le gouvernement Français, pénétré des avantages qui devaient résulter d'un voyage dans l'empire ottoman, l'Egypte et la Perse, relativement au commerce, à l'agriculture, à l'histoire naturelle et à la géographie, fixa son choix sur Bruguière et

Olivier, naturalistes habiles. Après avoir parcouru les pays qui leur avaient été indiqués, ils revinrent en Europe en 1798, Bruguière mourut à Ancône peu de jours après y avoir débarqué. Olivier arriva heureusement à Paris. Des Anglais ont prétendu que la mission d'Olivier et de Bruguière avait eu pour but de connaître exactement l'état de la Perse, parce que l'on avait espéré faire attaquer par les forces de cet état les possessions britanniques dans l'Hindoustan. Quoi qu'il en puisse être, ils ajoutent que des événemens qui se passèrent dans cette dernière contrée autour d'eux, fixèrent l'attention du gouvernement général de l'Inde. On apprit vers 1797 que Tippou-Saheb avait envoyé un ambassadeur au châh de Perse; aussitôt on pensa qu'il en fallait prévenir les effets par une démarche semblable. Les intérêts de la Grande-Bretagne furent confiés à Mehdi-Ali khan, qui était d'extraction persane. Il ne résulta rien pour personne de ces négociations croisées. Après la chute de Tippou, en 1799, l'invasion de Zéman châh de l'Afghanistan dans le nord de l'Hindoustan, causa d'assez vives alarmes. On jugea que la Perse pourrait opérer une diversion favorable; en conséquence, le colonel Malcolm fut chargé en 1801 d'aller à la cour de Teheran; l'éclat que jeta cette ambassade, les sommes que prodigua le chevalier Malcolm, ne contribuèrent

pas peu à son succès. Feth-Ali châh saisit cette occasion de s'emparer d'une partie du Khorassan; cette invasion fit rentrer Zeman châh dans ses états. Le roi de Perse conclut avec les Anglais un traité qui devait le lier lui et tous ses descendans à perpétuité. Il était défendu sous peine de mort aux Français d'entrer dans la Perse.

Après le départ du chevalier Malcolm, le châh envoya en 1802 en ambassade, au gouvernement anglais de l'Inde, Hadji-Khalil khan; celui-ci fut tué à Bombay en voulant apaiser une querelle qui s'était élevée entre ses domestiques et les Hindous. On expédia aussitôt M. Covett, employé de la compagnie, pour expliquer à la cour de Teheran les circonstances de cette malheureuse affaire; Covett n'alla pas au-delà de Bouchir. Il confia l'exécution de sa mission à M. Maniesty, résident de la compagnie à Bassora. M. Maniesty devait aussi remettre sous les yeux du roi les demandes qui avaient été refusées au général Malcolm sous des prétextes spécieux, et que l'on avait accompagnées de promesses et de protestations d'une alliance indissolubles.

M. Maniesty arriva au camp de Sultanieh en juillet 1803, avec de magnifiques présens qu'il offrit au châh. Toutes les richesses emportées par Hadji-Khalil khan avaient été réclamées par le monarque persan; M. Maniesty obtint que le ne-

veu de cet ambassadeur fût envoyé pour les recueillir et pour reprendre la mission interrompue. Aga Mohammed Nebi fut donc revêtu du titre de khan, il reçut l'ordre d'aller à Calcutta ; sa mission près du gouverneur général de l'Inde remplie, il revint en Perse.

Cependant les Anglais apprirent qu'au mépris des clauses de ce traité conclu avec Malcolm, des Français avaient été accueillis en Perse. Feth-Ali châh avait écrit au chef du gouvernement français pour lui demander son amitié et réclamer son assistance. M. Jaubert vint trouver le roi, et séjourna près de lui jusqu'au 14 juillet 1806. M. Dupré y était arrivé dans l'intervalle, lui apportant des dépêches de France ; il y revint plus tard, et parcourut une grande partie du royaume. Des officiers français remplirent diverses missions en Perse ; ils commencèrent l'organisation des troupes persanes à l'européenne. Feth-Ali châh fit partir en 1808 une ambassade pour Paris. A la fin de décembre il en était venu de France à Teheran une autre à la tête de laquelle était le général Gardane. Le châh lui fit une réception magnifique. La cour persane montrait la plus grande confiance pour les Français.

Il importait à la Grande-Bretagne de contrecarrer par tous les moyens possibles cet ordre de choses. Le colonel Malcolm, qui s'était si heu-

reusement acquitté de sa commission fut désigné pour renouer les nœuds déjà formés. En arrivant à Bouchir, il apprit que le crédit des Français à la cour de Perse était sans bornes, et qu'en conséquence il ne lui serait pas possible de paraître à Teheran d'une manière proportionnée à la dignité du caractère dont il était revêtu : c'est pourquoi il retourna près du gouverneur général, auquel il suggéra l'idée d'effrayer la Perse, en s'emparant de l'île de Kichmich, située dans le golfe Persique, dont elle commande en grande partie la navigation ; on mit 2,000 hommes sous ses ordres pour exécuter ce projet. Sur ces entrefaites, une grande révolution avait eu lieu dans la politique de la Perse. L'on s'était flatté, dans ce pays, que la France pourrait obtenir de la Russie l'évacuation de la Georgie ; l'espoir du châh fut déçu à cet égard, et d'ailleurs son insatiable avidité ne pouvait être satisfaite ; enfin, par l'effet de ces caprices si naturels aux monarques absolus, le crédit des Français, à Teheran, déclina sensiblement. L'occasion était favorable ; la Grande-Bretagne la saisit ; sir Harford Jones fut envoyé d'Angleterre dans l'Hindoustan, pour aller ensuite en Perse. Quoique l'on eût appris que le colonel Malcolm avait échoué dans sa tentative, on jugea que l'ambassade devait partir sans délai. Sir Harford Jones s'embarqua, le 6 septembre 1808,

avec une suite nombreuse. On doit la relation de ce voyage à M. Morier qui était secrétaire de l'ambassade. Elle arriva le 13 février 1809.

M. Morier partit de Teheran le 8 mai; il accompagnait Mirza-Aboul-Hassan khan, ambassadeur de Perse en Angleterre; celui-ci, après un séjour de neuf mois à Londres, retourna dans sa patrie; le même vaisseau sur lequel il s'était embarqué portait sir William Ouseley, ambassadeur extraordinaire du roi de la Grande-Bretagne en Perse. M. Morier fut encore secrétaire de légation. L'on quitta Portsmouth le 10 juillet 1810; le 9 novembre 1811 M. Ouseley fit son entrée dans Teheran. A cette époque la Perse faisait la guerre à la Russie. La paix fut conclue en 1812, entre ces deux puissances, par l'intermédiaire de M. Ouseley. M. Morier resta en Perse jusqu'en 1816.

La Perse, telle que tous ces voyageurs l'ont vue, offre, ainsi qu'on l'a dit, un triste contraste avec le tableau que Chardin en a fait. Plusieurs de ses plus belles provinces lui ont été arrachées. Ce pays consiste aujourd'hui en plages basses sur la mer Caspienne et le golfe Persique, exposées à toutes les ardeurs du soleil, fréquemment envahies par des sables brûlans; en vastes plaines souvent arides et alors sans culture, en déserts plus étendus encore et imprégnés de sel marin. Cette contrée serait donc absolument stérile, si

des chaînes de montagnes ne coupaient point sa surface ; les unes ne sont que des masses de roches pelées, d'autres sont couvertes de neiges perpétuelles, d'autres enfin sont tapissées d'arbres ; les espaces qui les séparent sont remplis de vallées délicieuses ; c'est là que l'on trouve de gras pâturages, des champs féconds, des terres arrosées par des ruisseaux et des rivières qui répandent partout la fertilité, des jardins produisant toutes sortes de fruits exquis. Ce sont les charmes de ces vallées qui ont inspiré les poètes persans dont les vers les ont immortalisées.

De quelque côté que le voyageur se dirige, en arrivant en Perse, il lui faut, avant de parvenir au centre du pays, gravir, par des chemins étroits et bordés de précipices, les rocs les plus élevés, lutter contre les excès du chaud et du froid, braver les hordes de brigands qui infestent les campagnes, supporter la disette d'eau et de vivres, s'exposer la nuit aux injures de l'air, ayant pour tout abri quelquefois un caravanseraï ruiné, ouvert de tous côtés ; le plus souvent ses seuls vêtemens et son manteau. Arrivé dans la région moyenne, sa vue s'égare sur des pays cultivés, des villes bien peuplées, des villages nombreux entourés de bocages ou de vergers, défendus par des fossés, des murs de terre et quelques tours en briques. Tel est le spectacle que présentent les contrées

les plus habitées et les environs des grandes villes.

Chardin évaluait la population de la Perse à 40,000,000 d'âmes : aujourd'hui, ceux qui la portent le plus haut donnent à ce pays 6,000,000 d'habitans, tout au plus. Les vallées fertiles, les villes, les villages, renferment la population sédentaire; le reste du royaume est occupé par les Iliâts ou tribus nomades; elles constituent la force militaire, et la partie la plus considérable de la population. Le cultivateur, ruiné par les guerres et par la tyrannie, a déserté ses champs; les Iliâts descendus de leurs montagnes l'ont remplacé; plusieurs cantons qui portent encore des traces de culture sont aujourd'hui habités par ces hordes errantes. Celles-ci forment la noblesse héréditaire; elles sont la plupart d'origine turque, quelques tribus des provinces méridionales font remonter leur existence à la plus haute antiquité; on pourrait les regarder comme les descendans de ces bandes sauvages qui habitaient les mêmes contrées du temps d'Alexandre. Il paraît qu'à l'époque de leur entrée dans le royaume on leur assigna certaines portions de terre pour un temps limité, et à la charge de redevances; une longue jouissance leur en a acquis la possession, et leurs chefs sont regardés comme les propriétaires des terres qu'ils habitent.

Presque toutes ces tribus mènent la vie pasto-

rale; quelques-unes ont des demeures fixes, la plupart sont nomades. Celles-ci néanmoins ont des cantons dont elles ne s'éloignent point; elles habitent sous des tentes qu'elles entourent de nattes et couvrent de toile noire grossière; l'hiver elles résident dans les plaines, dans la belle saison elles sont sans cesse à la recherche des pâturages; elles se retirent sur le sommet et sur le penchant des montagnes pendant les chaleurs de l'été. En hiver quelques-unes vivent dans des villages. Dans la partie septentrionale du Khoraçan, au lieu de tentes, elles se servent de petites cabanes portatives en bois. Elles tirent principalement leur subsistance du produit de leurs troupeaux; ainsi elles cultivent peu la terre, et ignorent les arts mécaniques; cependant elles fabriquent la toile et divers autres objets à leur usage.

Les tribus qui parlent la langue turque sont les plus nombreuses, et parmi elles les plus considérables et les plus puissantes sont celles des Afchars et des Cadjars; Feth-Ali châh, souverain de la Perse, appartient à cette dernière, la plupart des grands-officiers du royaume en sont également issus.

Les tribus kurdes ont pendant un temps donné des maîtres à la Perse; les tribus loris fournissent la meilleure infanterie de l'armée. Comme elles habitent un territoire montagneux limitrophe

entre la Turquie et la Perse, elles vivent à peu près indépendantes de l'un et de l'autre état. Enfin on compte plusieurs tribus arabes. Le temps et une longue habitation dans les terres étrangères leur ont fait perdre en partie l'usage de la langue de leurs pères; elles parlent aujourd'hui un arabe très-corrompu mêlé d'un grand nombre de mots persans.

Chacune des tribus principales est divisée en plusieurs tiraz, ayant toutes des chefs soumis au chef de la tribu. Ces chefs sont, par leur naissance et le pouvoir qu'ils exercent, les premiers personnages de l'état; c'est pourquoi le roi les retient, ou les attache à sa cour, afin d'avoir un garant de la fidélité de leurs tribus; et pour sa propre sûreté, il fomente entre eux des jalousies et des querelles.

Jadis des canaux d'irrigation entretenaient la fertilité; aujourd'hui beaucoup de ces sources créées ou dirigées par l'art sont taries, et plusieurs champs sont convertis en déserts; les aquéducs qui se trouvent dans toutes les parties du royaume sont encombrés ou vidés. Le sel dont la terre et les eaux sont imprégnées s'est accumulé et a rendu le sol, autrefois fécond, incapable de produire autre chose que de la soude ou d'autres plantes salines. Presque tous les cantons du royaume étant exposés aux incursions des

tribus nomades, le laboureur ne jouit nulle part d'un moment de sécurité. M. Morier éprouva la force et la puissance de ces maraudeurs ; en voyageant dans les plaines de Chouster, il fut attaqué par une troupe qu'il mit en fuite, et mena un de leurs chefs prisonnier à Kam-Hormouz. Le gouverneur de cette ville déclara qu'il ne pouvait se charger de punir un si grand personnage, et que le parti le plus sage serait de le mettre en liberté, à condition qu'ensuite il escorterait M. Morier dans le reste de sa route à travers le désert. M. Morier profita de l'avis et partit le lendemain sous la protection des bandits auxquels il avait la veille disputé sa vie.

Mais ce n'est pas tout, les officiers du prince qui sont en voyage ne se font jamais le moindre scrupule d'entrer dans les champs d'orge situés le long de la route ; ils y lâchent leurs chevaux après leur avoir ôté la bride et les y laissent manger tant qu'ils veulent. Personne n'ose s'opposer à cette violation de propriété, qui est un privilége des officiers du gouvernement. Si le pauvre homme à qui l'on fait essuyer un tort si considérable, car souvent son petit champ est sa seule ressource pour subsister, vient prier humblement les officiers de retirer leurs chevaux, ils le battent et souvent le forcent ensuite à tenir les chevaux qui dévorent sa subsistance. L'usage veut que les

champs de froment soient religieusement respectés. Sans cette précaution commandée par la nécessité, le pays serait sans cesse exposé à des disettes : c'est ainsi que l'intérêt personnel ramène quelquefois les gouvernemens les plus vicieux dans la voie de la justice.

Les villageois abandonnent leurs maisons à l'approche des troupes qui accompagnent un grand personnage, parce qu'ils savent bien que chez eux tout sera livré au pillage ; ils s'enfuient dans les montagnes, emmenant avec eux leurs femmes, leurs familles, leurs bestiaux, leurs provisions et leurs meubles. La simplicité des mœurs de l'Asie rend cette émigration très-facile ; on n'a à empaqueter que des tapis, de la toile et des ustensiles de cuisine ; on charge le tout sur des mulets et des ânes et l'on part. La tyrannie des militaires qui voyagent est tellement imprévoyante et barbare, que si le bois manquait dans une cabane dont ils auraient enlevé les provisions, ils jetteraient la charrue dans le foyer. Tel est aujourd'hui, sans exagération, s'écrie M. Dupré, l'état de la Perse ! tel est le tableau fidèle de ce qui s'y passe !

Ces désordres ont fait penser à Olivier, que pas une vingtième partie des terres n'est cultivée dans le royaume. Le Khoraçan surtout, qui autrefois était couvert de villes bien peuplées et florissantes,

et où se faisait un commerce très-étendu, est représenté par M. Kinneir comme entièrement dévasté par les incursions continuelles des chefs barbares qui l'occupent ou qui demeurent sur la frontière. Dans le sud, le Khousistan, une des provinces les mieux arrosées, se distingue à peine des déserts qui l'entourent. Les provinces le long de la mer Caspienne, qui l'emportent sur les autres par leur extrême fertilité, quoique ces avantages soient diminués par l'insalubrité de l'air, conservent encore quelques traces de leur ancienne culture; néanmoins elles souffrent tant de vexations de tous les genres, que leurs habitans soupirent, dit-on, après l'arrivée des Russes, ennemis de leur pays.

Les différentes provinces du royaume, notamment celles de la mer Caspienne, produisent encore de la soie; mais ce grand commerce d'exportation, qui, du temps de Jenkinson faisait désirer si ardemment d'entretenir des relations avec la Perse, et que Chardin évaluait à plus de six cents mille quintaux, est, suivant Olivier, presque entièrement anéanti.

Les moutons, surtout ceux qui sont à longue queue, donnent beaucoup de laine dont la qualité varie, et qui nulle part n'égale celle d'Espagne et d'Angleterre. Celle des chèvres du Kerman est très-fine et convient pour la fabrication des

châles; les chameaux en fournissent aussi dont on tire parti. L'on cultive beaucoup de coton : il est employé presque entièrement dans les manufactures de toile pour l'intérieur du pays. La canne à sucre, dans les provinces méridionales, mûrit plutôt que dans l'Hindoustan; on n'entend pas très-bien l'art de raffiner son suc. On élève une grande quantité de rosiers, afin d'obtenir des fleurs, par la distillation, cette eau de rose qui, dans l'orient, est bien plus estimée que les autres parfums.

Les Persans excellent dans plusieurs branches d'industrie, principalement dans celles qui ont pour objet la fabrication des objets de luxe. Ils surpassent les Turcs et peut-être même les Européens par la vivacité des couleurs qu'ils impriment sur les toiles; elle est réellement surprenante; toutefois, malgré leur brillant, elles n'ont rien qui annonce le talent de distribuer les clairs et les ombres. Les riches tapis que nous nommons tapis de Turquie, parce que c'est de ce pays que nous les recevons, sont faits par les Iliâts nomades qui errent dans les plaines. Les Persans l'emportent particulièrement dans les brocards et les étoffes brochées; ils travaillent l'or, l'argent et le cuivre avec beaucoup de dextérité. Ils taillent et montent le diamant d'une manière médiocre : c'est pourquoi les marchands les apportent taillés d'Europe,

et ont soin de les faire monter à Constantinople dans le goût persan. Les maroquins valent moins que ceux de la Turquie ; mais les peaux d'âne et de chameau sont bien préparées.

Le commerce extérieur n'est pas très-florissant ; le royaume n'a sur le golfe Persique que le seul port de Bouchir ; la mer Caspienne n'offre de débouchés qu'avec la Russie. Cependant, voyageurs par goût et par habitude, dit M. Jaubert, spéculateurs intelligens, communicatifs, infatigables, les Persans s'adonnent au commerce avec ardeur. Placés entre l'Europe et l'Inde, ils en importent par terre les productions, et se contentent ordinairement d'un gain médiocre, espérant étendre leurs affaires par ce moyen.

Plusieurs causes concourent journellement à diminuer les avantages que le commerce procure en Perse aux négocians de profession. Parmi ces causes il faut compter l'aversion très-marquée, sinon invincible, que les Persans ont toujours eue pour la mer. Ils la portent à un tel point, qu'ils préfèrent la traversée des déserts les plus arides et les plus dangereux à la plus courte navigation.

Les négocians qui jouissent d'une certaine aisance n'osent l'afficher, dans la crainte qu'un caprice du souverain ne leur enlève tout ce qu'ils possèdent. C'est pourquoi, l'homme riche, en Perse, comme dans tous les pays où l'on ne peut

élever une fortune stable, se hâte de profiter du présent. Il cherche à s'enivrer du parfum de la volupté, et caché au milieu de femmes empressées de lui plaire, il se plonge dans des plaisirs ignorés.

Les voyageurs qui ont visité la Perse s'accordent dans le tableau qu'ils tracent des habitans de cette contrée. Le Persan est poli à l'excès, prévenant envers les étrangers; il aime en général à exercer les devoirs de l'hospitalité; caressant et insinuant, il est bas avec ses égaux, comme avec ses supérieurs, et se montre toujours doux et affable. Il n'a que l'extérieur de la bonté; il est enclin à tromper, et tient rarement sa promesse, quoiqu'il prodigue les protestations de bienveillance. D'ailleurs il aime à s'instruire; il manifeste une curiosité louable en interrogeant les étrangers sur les mœurs et les usages de leur pays, sur les sciences que l'on y cultive, sur les arts auxquels on s'y adonne; il reconnaît en eux cette supériorité de lumières qui le porte à les estimer quoiqu'ils soient d'une religion différente de la sienne. L'on pense que si la Perse avait été, par sa position, en contact immédiat et continuel avec l'Europe chrétienne comme l'est la Turquie, elle aurait adopté les mœurs européennes.

Les Persans sont mahométans chiites ou de la secte d'Ali, et comme tels, détestent les sun-

nites ou sectateurs d'Orcan. Ils sont tolérans, quoique très-attachés aux pratiques minutieuses de la religion. Les chrétiens jouissent en Perse de presque autant de liberté que les Musulmans. Si on les insulte, si on les frappe, ils peuvent se plaindre et même se défendre. Les Persans passent leur vie à disserter sur le Coran, et prennent plaisir à discuter avec les chrétiens; ils ne s'offensent pas d'un propos irrévérent contre Mahomet ou Ali. Ils nous regardent avec commisération et plaignent notre destinée de n'avoir pas eu le bonheur de naître dans la vraie foi.

D'un autre côté, le Persan porte la superstition au plus haut degré; il ne mange jamais avec un chrétien, il ne touche point aux mets préparés par les mains d'un infidèle, et craint de se souiller en buvant dans la même tasse, en fumant dans la même pipe. Un barbier persan ne rase jamais un infidèle.

Quoique naturellement actif, le Persan s'accoutume pourtant à l'oisiveté. L'on voit dans les anti-chambres des grands une multitude de valets qui aiment mieux servir, pour un peu de nourriture et de vêtement, que de se livrer à l'agriculture ou à un métier.

On lit dans Platon et dans Hérodote que les anciens Perses avaient horreur du mensonge, qu'il passait même chez eux pour un vice bas et hon-

teux. Combien leurs descendans ont dégénéré! Les Persans d'aujourd'hui sont le peuple le plus menteur de la terre : l'enfance est accoutumée à dissimuler, à répondre effrontément dès qu'elle est interpellée ou réprimandée, et à se tirer d'embarras par des subterfuges. Tout mensonge est irréprochable, selon eux, s'ils y voyent leur intérêt.

Adroit et fourbe, le Persan ne craint pas de rompre ses engagemens. Il trouve aisément des faux témoins qui l'aident dans les affaires difficiles. Ces sortes de gens sont encore plus communs en Perse qu'en Turquie. Le Persan est extrêmement avide : c'est au poids de l'or que dans son pays l'on achète le plus léger service. Ses mains toujours ouvertes pour recevoir, ne le sont jamais pour donner : quand il ne peut faire autrement, ses cadeaux sont mesquins ; il n'est prodigue qu'en promesses.

Comme dans la plus grande partie de l'Asie, les femmes persanes n'ont jamais vu l'homme qu'elles épousent. Le mari ne connaît sa femme que sur le rapport d'autrui. Lorsqu'un mariage est arrêté, les parens s'assemblent chez le père de la fille. Celui-ci, accompagné de ses proches parens, reçoit le futur à l'entrée de la maison, l'embrasse, le conduit dans la salle et se retire; car il ne doit point assister au contrat, afin de laisser toute

liberté pour la stipulation du douaire. Le contrat est reçu par le cheik al islam, le cadi, ou un mollah, selon le rang des parens, en présence des seuls procureurs des futurs conjoints. L'accordée, accompagnée de plusieurs femmes, vient dans un cabinet voisin dont la porte est entr'ouverte; alors le procureur de la future se place à l'entrée du cabinet et déclare qu'il la marie au jeune homme qu'il nomme; le procureur de ce dernier en fait autant; le magistrat demande aux époux s'ils ratifient la promesse mutuelle qu'ils viennent de se faire, dresse le contrat, y appose son sceau et celui des assistans, et le remet au procureur de la fiancée, afin qu'en cas de divorce, elle ait un titre pour réclamer ses droits.

Les noces se célèbrent trois à quatre jours après la signature du contrat, et durent dix jours; le dernier, on porte en grande pompe chez l'époux les vêtemens, les bijoux, et les autres effets de la mariée, sur des chameaux, au son des instrumens. Vers le soir les parens et les amis se rassemblent chez elle avec des musiciens et des danseuses; on sort en grand cortége, les hommes vêtus de leurs plus beaux habits, les femmes enveloppées d'un voile de soie rouge; les musiciens et les danseuses précèdent. La fiancée est couverte de la tête aux pieds par un voile de soie ou de mousseline rouge. Tantôt elle est conduite sur un cheval richement

harnaché, tantôt dans un taktirévan qui est une espèce de litière.

Arrivé à la porte du futur, le cortége est reçu par le père et la mère du jeune homme ; les hommes passent dans une pièce, les femmes dans une autre ; on soupe ; le festin achevé, la jeune fille est menée dans la chambre de son époux. Alors celui-ci voit sa femme pour la première fois.

Les femmes s'occupent à broder, à filer, à faire leurs vêtemens. Elles surveillent ce qui concerne l'intérieur de la maison, tiennent le compte des dépenses journalières, règlent tout ce qui concerne le service. Leurs amusemens consistent à se rendre des visites entre elles, à aller au bain, à se donner des repas ; elles font venir des danseuses et des musiciennes. Les femmes d'un certain rang sortent rarement, et sont alors complètement cachées par leur voile ; celles d'une condition inférieure vont partout librement : dans les campagnes on voit les plus âgées qui, assises auprès d'un puits ou sur le bord des fontaines, causent en filant du coton, tandis que les jeunes filles remplissent leurs outres ou leurs cruches.

Les femmes jouissent de la société des parens de leurs maris et de celle de quelque vieux voisin. Elles ont dans leur intérieur un empire tellement despotique, qu'un mari n'oserait renvoyer un domestique sans leur consentement. L'éducation

de leurs enfans leur est entièrement confiée, ce qui leur procure sur eux un pouvoir très-grand; elles ont aussi le droit de les marier.

Le nombre des femmes légitimes ne peut être de plus de quatre. Quelquefois les Persans en prennent temporairement une cinquième; ensuite ils lui rendent sa liberté en la comblant de présens. Cette espèce d'accord se fait devant le juge.

Lorsque les femmes persanes savent lire, écrire et broder, leur éducation est achevée; jamais aucun art d'agrément, ni l'étude n'embellissent leurs grâces naturelles, n'enrichissent leur esprit; comme elles vivent renfermées dans un harem, la société ne forme jamais leurs manières et leur ton.

Quelques voyageurs ont vanté la beauté des Persanes, surtout de celles de la province d'Yezd. Du reste, les idées des Persans sur la beauté diffèrent passablement des nôtres. Un grand œil noir, languissant, voluptueux, est selon eux le charme par excellence. Des yeux d'antilope, une face de pleine lune, une taille de cyprès, tels sont les principaux caractères de la beauté; on y ajoute des boucles de cheveux bien noirs, des joues et des lèvres de roses.

La tête des femmes est coiffée d'un bandeau ou d'un bonnet plus ou moins riche, dont elles varient la forme suivant leur goût. Elles la couvrent souvent d'un châle; les femmes du peuple n'y ont

qu'un simple mouchoir noir. Les cheveux arrangés en tresses flottent par derrière; ceux de devant sont rabattus sur le front : quelques mèches tombent négligemment des deux côtés sur les joues. La chemise de soie rouge ou de toile de coton blanche descend jusqu'à la ceinture; attachée au-dessus des épaules par un cordon, elle cache le sein. La robe est ouverte par devant, et se ferme sur la poitrine avec des gances ou de petits boutons en or, en argent ou en soie; elle est retenue autour de la taille par une ceinture brodée qui est ornée sur le devant d'une plaque d'or ou d'argent, enrichie de pierreries; les femmes du commun se ceignent de châles du Kerman ou d'autres moins précieux en laine ou en soie qui se font dans le pays.

Les Persanes portent un pantalon de soie ou de toile de coton très-ample; de même que les hommes, elles ne se servent que de demi-bas tricotés de laine ou de coton de diverses couleurs, enjolivés de mauvais dessins. Elles ont pour chaussure des espèces de mules, tantôt à talon élevé, tantôt plates et ferrées à l'extrémité : ces pantoufles sont faites avec du cuir de cheval ou de chèvre teint en rouge ou en vert.

Les femmes se teignent en rouge, avec le suc du henné, les ongles et la paume des mains; elles regardent comme un agrément infini d'avoir les

sourcils joints ensemble. Celles auxquelles la nature a refusé cet avantage se peignent avec une poudre l'intervalle qui les sépare. Pour ajouter à la vivacité de leurs yeux, elles posent sur le bord de leur paupière un trait léger de surmé qui est une poudre noire. Les bijoux et les perles brillent sur la tête et sur le cou des femmes riches; leurs doigts sont chargés de bagues et leurs bras garnis de bracelets enrichis de pierres précieuses.

L'habillement des hommes est moins imposant que celui des Turcs. La chemise en soie rouge d'un tissu serré, ou en coton blanc, n'est point ouverte sur la poitrine comme les nôtres, mais sur le côté; on l'attache avec un bouton ou un lacet : elle ne descend que jusqu'à la ceinture et retombe par-dessus le pantalon qui est large. Jamais les Persans n'ont de cravate, même dans les froids les plus rigoureux. Ils mettent sur la chemise un vêtement qui est, pendant les chaleurs, de coton imprimé, et de coton piqué durant la saison froide. Il couvre la poitrine et se ferme à l'aide de deux cordons. On passe par-dessus ce premier habit un second vêtement en soie, d'un tissu très-serré, rouge, vert ou d'une autre couleur; il est ouvert sur le devant et garni des deux côtés d'une rangée de boutons en filigrane d'or ou d'argent. Les manches sont fendues sur l'avant-bras et fermées aussi par des boutons. La

ceinture est un châle du Kerman ou de qualité plus commune. Tous y attachent un khandjar ou poignard dont le manche est souvent enrichi de pierres précieuses.

En hiver, les riches se couvrent ordinairement d'une pelisse en peau de mouton ; les plus grands personnages en ont qui sont doublées et bordées de renard noir ou de marte. Le peuple se revêt d'une redingote de drap, dont la manche est fendue au milieu.

Depuis le roi jusqu'au moindre de ses sujets, tous les Persans se couvrent la tête d'un *kulah*, ou bonnet de laine d'agneau ou de mouton noir, à laine courte et crêpues, doublé en dedans d'une peau grisâtre, et terminé par une calotte de drap rouge ou bleu, ou même d'une simple peau blanche ou d'une toile imprimée. La seule distinction qui existe dans ce genre de coiffure consiste dans un châle roulé autour du kulah, distinction réservée au roi, aux princes et aux grands.

Les Persans se rasent la tête, et ne laissent que deux mèches de cheveux derrière les oreilles ; ils laissent croître leur barbe : rien n'égale le soin qu'ils en prennent ; ils la lavent soigneusement, la peignent, en ajustent soigneusement les poils, et tous les quinze jours la teignent pour lui conserver une belle couleur noire bien foncée et brillante.

Plusieurs villes de Perse ont successivement joui de la prérogative d'être la capitale du royaume et la résidence du roi. Depuis la fin du dix-huitième siècle, Teheran a cet avantage : cette ville est située dans une plaine bien arrosée, à quatre lieues au sud de la chaîne des montagnes de Tchimrân, qui sépare le Mazandéran de l'Irac-Adjemy, et qui est dominée par le pic du Demavend; ce pic est à dix lieues à l'est de Teheran. En tout temps, son sommet, élevé de 1,200 toises au-dessus du niveau de la mer, est couvert de neige. La fumée qu'il jette quelquefois donnerait lieu de croire que c'est le cratère d'un volcan qui n'est pas encore éteint. Les tremblemens de terre, fréquens dans le Mazandéran et l'Azerbaïdjan, viennent à l'appui de cette opinion.

Teheran est à trente-huit lieues au sud de la mer Caspienne; elle a plus d'une lieue de circonférence, elle est entourée d'un mur en briques, flanqué de plusieurs tours, et ceinte d'un large fossé. Depuis que le souverain y a établi sa résidence, cette ville augmente rapidement; cependant elle offre un triste aspect à un européen. Il ne voit que des maisons construites en briques séchées au soleil, il marche dans des rues étroites et non pavées que la boue rend impraticables dans les mauvais temps; le monarque cherche à l'embellir par des édifices. Parmi ceux-ci, on re-

marque une mosquée dont le dôme est revêtu de lames d'or. Le roi habite l'*arc* ou citadelle, vaste bâtiment de forme carrée, embelli par des jardins magnifiques, et défendu par un mur épais et élevé. On estime la population de Teheran à 50,000 âmes.

On doute que, malgré les efforts du souverain, Teheran puisse jamais devenir une ville aussi florissante que le fut Ispahan sous la dynastie des Séfys. Sa situation à une extrémité du royaume, dans un terrain sablonneux et peu fertile, loin de toutes les grandes routes qui communiquent d'une ville à l'autre de l'empire, empêchera toujours qu'elle ne devienne riche et commerçante. A ces inconvéniens, il faut joindre l'insalubrité de l'air occasionée par les chaleurs brûlantes de l'été, qui deviennent insupportables lorsque les vents soufflent de l'est, de l'ouest ou du sud. Heureusement elles sont tempérées par le vent du nord qui vient de la mer Caspienne; mais alors même elles causent des maladies dangereuses. On est obligé d'abandonner cette ville depuis le mois de juin jusqu'à la fin de septembre; pendant ce temps, le roi va avec sa cour camper dans la plaine de Sultanieh, qui en est éloignée de cinquante-deux lieues dans le nord-ouest.

La mauvaise qualité des eaux contribue surtout à engendrer des maladies parmi les habitans de

Teheran ; elles ont un goût saumâtre. Les riches envoyent chercher l'eau du Keretch qui est à deux lieues de là.

A une lieue au sud-est de Teheran, sous les ruines de Rhagés ou Raï, qui, fondée par les premiers rois de Perse, devint une des villes les plus peuplées et les plus riches de l'empire, on y voit des inscriptions en caractères cufiques, formées par des briques de couleur incrustées dans le mur.

Ispahan, siége de la monarchie sous les Séfys, n'est plus que la résidence d'un gouverneur de province ; elle offre, dans toutes ses parties, des marques funestes des révolutions. Elle n'est environnée que de ruines et de décombres ; son commerce, considérable encore, n'est plus que l'ombre de celui qui contribuait à sa prospérité au dix-septième siècle. Le mur qui l'entourait est de tuf ; son enceinte, encore considérable, renferme une quantité de jardins et d'espaces vides ou remplis de bois. Sa population est au plus de 100,000 âmes, ce qui fait à peu près le sixième de ce qu'elle fut du temps de Chardin.

Malgré sa décadence, Ispahan conserve encore des édifices somptueux. Le palais royal égale, par sa grandeur, les plus beaux édifices de l'Europe dans ce genre. Il est sur le Meïdan, place magnifique, dont la longueur est de 300 toises et la largeur de 150. Au sud de cette place est la mosquée

royale, en marbre et ornée de briques vert-bleuâtres vernissées. Au nord du Meïdan on voit le Kaïsseriéh, édifice dont le portique est enrichi de peintures, et conduit au bazar des confiseurs. Sur un autre côté de la place s'élève encore une mosquée. Le palais des Séfys est voisin de cette mosquée; plusieurs de ses corps de logis sont inhabités et tombent en ruines; quelques pièces sont encore d'une richesse fastueuse. Un vaste jardin, embelli par d'énormes platanes, et de bassins d'eau vive, embellit ce palais. Au centre d'un autre jardin s'élève le Talari-Chetel-Soutoun, ou salle des quarante colonnes.

La plus cruelle négligence laisse tomber en ruines les monumens admirables que renferme encore Ispahan; quelques-uns sont dégradés au point qu'on transporte journellement ailleurs les pierres et les briques pour les employer à d'autres constructions.

Feth-Ali châh, voulant laisser à Ispahan une marque de la grandeur de son règne, a ordonné d'y construire un palais; mais il eût mieux fait d'employer à réparer et à entretenir celui qui existe les sommes qu'il a consacrées à l'élévation de ce nouvel édifice.

Le Zenderoud coule à un quart de lieue au sud d'Ispahan; quatre ponts traversent cette rivière; deux méritent d'être distingués par l'élégance de

leur architecture. L'avenue qui se prolonge depuis Ispahan jusqu'au pont menant à Djulfa, est formée par quatre rangées de platanes d'une grosseur extraordinaire et singulièrement touffus; elle a plus de 3,000 pas de long, et à peu près 100 de large. L'allée du milieu est couverte d'une pelouse dont la fraîcheur est entretenue par des canaux et des bassins que les eaux de la rivière alimentent. Cette avenue aboutit, vers la ville, à un pavillon vaste et élégant bâti par châh Abbas. Au milieu du côté gauche, en venant d'Ispahan, est une superbe mosquée à la quelle tient un collége où des professeurs enseignent les premiers élémens de la langue persane, l'arabe, le turc, les belles-lettres, la poésie et la philosophie, qui embrasse toutes les sciences depuis la théologie, jusqu'aux absurdités de l'astrologie. La tranquillité du lieu, l'ombrage des allées d'arbres qui occupent les cours, les bassins d'eau qui répandent la fraîcheur, tout semble avoir été combiné pour faire de cette habitation paisible et délicieuse, l'asile de la science.

Le pont de Djulfa est un des plus beaux qui existent. Bâti en briques cuites au feu, et en pierre de taille, il a 350 pas de long, et vingt de large. Des deux côtés, les piétons marchent sous une galerie en arcades; le pont a trente-quatre

arches Le faubourg de Djulfa n'est habité que par des Arméniens.

Chiraz offre toujours à l'esprit des Persans des souvenirs pleins de charme. C'est dans cette ville que Sadi et Hafiz, les deux poètes les plus célèbres de cette nation, virent le jour ; ce fut à l'ombre de ses bosquets de platanes, sur les bords de ses fontaines limpides, qu'ils composèrent les écrits auxquels ils doivent leur immortalité ; c'est à Chiraz que leurs cendres reposent. Les lieux qui environnent cette ville ont acquis, par les éloges de ces poètes, une renommée impérissable.

La situation de Chiraz, dans une immense et belle vallée, est vraiment enchanteresse. Quant à la ville même, l'intérieur ne mérite aucun éloge. On n'y voit pas un édifice vraiment remarquable. Les maisons sont toutes en briques ; les appartemens sont vastes, sculptés, peints ou dorés ; ils donnent sur de grandes cours embellies par des bassins, ou sur des jardins plantés d'arbres et d'arbustes. Le bazar est couvert et bâti en briques, ainsi que les caravanseraïs. Les ouvriers de Chiraz excellent dans la peinture à l'émail.

Au nord-est de Chiraz, on trouve le village de Dilgouchâh, embelli par un jardin, au milieu duquel passe un ruisseau d'une eau très-limpide et un peu thermale. Il abonde en petits poissons, et vient d'une colline à l'est, sur le sommet de

laquelle subsistent encore les ruines d'un édifice habité par un derviche, qui possédait, dit-on à des voyageurs français, un livre très-précieux. Les Persans, crédules et superstitieux, venaient de très-loin se faire lire leur destinée dans ce volume qui était énorme. Si le derviche et l'in-folio n'existent plus, les sectateurs d'Ali n'en sont pas moins curieux de connaître l'avenir. A peu de distance est le tombeau de Hafiz, situé dans un beau jardin, près d'une maison élevée sur le sol que fréquentait le poète; il est ombragé par des cyprès antiques, qui passent pour avoir été plantés de sa main. Au printemps et en été, les habitans de Chiraz vont visiter le tombeau du poète. Le bloc de marbre qui couvre ses restes porte un livre tout en sentences. Ceux qui veulent savoir leur destinée future, viennent consulter le livre dépositaire des pensées du saint. L'homme qui en est le gardien, l'ouvre au hasard, et lit aux fidèles quelques versets dont il se font l'application. Quelques-uns s'en retournent satisfaits et bénissent l'oracle, d'autres, que la réponse ne satisfait pas, le maudissent.

Dans la plaine de Merdacht, sur la route de Chiraz à Ispahan, l'on voit les ruines de Persépolis. On y arrive, du côté de l'occident, par les gorges de montagnes hautes et escarpées. Lorsque l'on est entré dans cette plaine, l'une des mieux

arrosées et des plus fertiles de la Perse, on se dirige vers l'est, et la vue est bornée, dans le lointain, par ces ruines qui s'élèvent en demi-cercle, en s'enfonçant dans l'amphithéâtre que forme le Koulli-ramé (mont de la Miséricorde).

Qu'on se représente une montagne de marbre le plus dur, présentant une plate-forme inégale de 1200 pieds de long, sur 1680 pieds de profondeur, coupée perpendiculairement, et ceinte d'un mur revêtu de marbre, de 4,000 pieds de circonférence; que sur cette terrasse l'imagination place des portiques, des colonnes, des murailles, des escaliers, le tout en marbre; qu'elle se figure de plus, des aquéducs taillés dans le roc vif; enfin, une haute montagne coupée perpendiculairement dans sa longueur, et servant de mur oriental. Tel fut, dans les siècles passés l'aspect de Persépolis. Aujourd'hui le génie de la destruction a plané sur cette terrasse; les tremblemens de terre en ont changé la face, la main de l'homme s'est plue à renverser ce qu'ils avaient épargné. L'œil ne rencontre plus que des pans de mur, des jambages de porte, des colonnes en parties ruinées, la terre est jonchée de fragmens de fûts, de chapitaux, de pierres de marbre; des monceaux de sable et de poussière effacent chaque jour ces édifices, dont les masses subsistantes étonnent l'imagination. On peut encore admirer de magni-

fiques rampes d'escaliers, des portiques, des terrasses, des murs couverts de sculptures précieuses et d'inscriptions que l'on n'a pas encore pu déchiffrer.

Ces restes servent à donner une grande idée de ce monument, il a dû être un des plus beaux monumens de l'architecture antique. Depuis long-temps on a transporté ailleurs tout ce qui a pu l'être, pour entrer dans d'autres constructions. Néanmoins ces ruines inspirent encore le respect et l'étonnement; elles prouvent que les Perses avaient porté à un très-haut degré de perfection l'art de l'architecture. Les figures qui ornent la façade de tous les murs, si elles ne sont point sculptées selon les règles sévères du dessin et de la perspective, annoncent un ciseau habile et exercé.

Au sud de Chiraz on trouve les ruines de Chapour, situées dans un canton sauvage et pittoresque, sur les bords d'un torrent rapide, et au pied de montagnes rocailleuses et escarpées. Ces monumens sont ornés de nombreux bas-reliefs, quelques-uns assez bien exécutés; ils représentent les exploits de la dynastie des Sassanides.

A Nakchi Roustan, au nord de Persépolis, on rencontre encore des ruines de superbes édifices. A Taki Bostan, près de Kermanchâh, l'on voit une montagne dans laquelle on a creusé de grandes excavations, qui sont accompagnées

d'une grande diversité de figures très - bien sculptées : elles contiennent des inscriptions en pehlvi ou ancien langage persan, et paraissent comme les sculptures de Chapour destinées à célébrer les exploits des princes sassanides.

C'est principalement sur les bords de l'Euphrate et du Tigre que l'œil du voyageur cherche les monumens les plus puissans de la grandeur ancienne. C'est là que l'on doit trouver tout ce qui reste de Ninive et de Babylone, ces capitales des plus anciens empires dont les fastes de l'histoire ont conservé le souvenir. La désolation couvre également et ces cités et le pays magnifique dans lequel elles furent situées. « L'humble tente de « l'Arabe occupe aujourd'hui le lieu orné autre- « fois par les palais des rois ; ses troupeaux se « procurent une nourriture chétive aux milieu « des débris de la splendeur passée. Les rives de « l'Euphrate et du Tigre, jadis si fertiles, sont « aujourd'hui revêtues, en grande partie, de « broussailles impénétrables. L'intérieur de ce « pays, autrefois traversé et fécondé par des ca- « naux innombrables, manque d'habitans, ou « bien est dénué de végétation. »

On avait pensé que Ninive était sur l'emplacement du village de Nouniac, sur les bords du Tigre, de l'autre côté de Mossoul. On y remarque un rempart et un fossé qui ont quatre milles de

circonférence; cependant M. Kiuneir, voyageur moderne, pense que ces ruines appartiennent à une ville fondée postérieurement au règne de l'empereur Adrien; ainsi il n'existerait plus la moindre trace de Ninive.

A peu près à seize milles au sud de Bagdad, de l'autre côté du Tigre, on rencontre les restes de Seleucie, ville grecque et de Ctesiphon, capitale des Perses. Il ne subsiste de la première qu'un rempart et un fossé; mais Ctesiphon se distingue encore par le Tâkht Kesra ou palais de Chosrces, qui a une façade à 300 pieds de long, 160 pieds de profondeur et 106 pieds de haut.

Sur l'Euphrate, presqu'à l'ouest de Seleucie, les voyageurs ont remarqué avec étonnement des ruines que l'on a reconnues clairement pour celles de Babylone. L'emplacement de cette superbe capitale du monde ancien est marqué seulement par quelques monceaux ou plutôt quelques monticules de briques, de terre et de décombres entassés les uns sur les autres. Ils ont été observés par beaucoup de voyageurs. Rich est celui qui les a observés avec la plus grande exactitude : il les a visités en 1812.

Les ruines les plus nombreuses sont sur la rive gauche de l'Euphrate, au nord de Hillah, ville turque. On y trouve un monticule appelé le mont d'Azoran, qui a 1,550 toises de long, 400 de

large et à peu près 10 de haut; il est en terre formée de briques décomposées, et mêlées de toutes sortes de fragmens. Au-delà d'une vallée qui longe ce tertre, s'élève le Kasr ou château, édifice carré, dont la longueur est de 350 toises. Il renferme plusieurs murailles assez bien conservées, qui ont huit pieds d'épaisseur et sont ornées de quelques restes de peinture et de sculpture. Les briques sont très-bonnes et unies entre elles avec de la chaux, substance que les voyageurs précédens n'avaient pas encore observée : on éprouva qu'elle liait beaucoup mieux les matériaux que le bitume dont on faisait habituellement usage.

A un mille au nord de Kasr, on voit un autre monceau beaucoup plus élevé, on l'appelle le Modjélibé. Il est de forme oblongue irrégulière, ses côtés ont de 136 à 200 pieds de long, et 114 pieds de haut. Le sommet est parsemé de fragmens innombrables de poterie, de briques, de bitume, de cailloux, de coquilles et de diverses autres substances. Il renferme plusieurs cavernes, creusées par des bêtes sauvages; ses cavités sont remplies de chauve-souris et de hiboux : on y a découvert deux galeries contenant des cercueils très-bien conservés; et l'on a jugé que ce souterrain, si on l'examinait, en offrirait dans toute sa longueur.

La partie la plus haute et la plus considérable de ces ruines est ce que la plupart des voyageurs se sont accordés à regarder comme la tour de Babel. Les anciens écrivains nous apprennent que tout auprès était le grand palais; l'on aurait pu retrouver cet édifice dans le Kasr, si le témoignage des auteurs ne l'eût point placé du côté opposé du fleuve. Pour résoudre cette difficulté, l'on a supposé que l'Euphrate avait changé son cours; en effet, il tourne brusquement à l'est, après avoir passé devant le Modjelibé. Il existe encore une autre grande ruine qui, étant située à six milles au nord-ouest de Hillah, ne peut guère être regardée comme ayant fait partie de l'enceinte de Babylone, quoique celle-ci fût très-grande. C'est un monticule conique, qui a 380 toises de circonférence, et est surmonté par une pile de briques qui s'élève à 235 pieds; les briques sont très-belles, fortement liées entre elles avec de la chaux, et offrant des inscriptions sur leur surface. La terre, à une distance considérable à l'entour, est parsemée de ruines. A la première vue de cette masse que l'on appelle le *Birs Nimrod*, Rich ne put s'empêcher de s'écrier que ce ne pouvait être que la tour de Babel; cependant il ne pouvait faire accorder cette idée avec la description que les anciens ont donnée de Babylone, ou avec les limites que l'on assigne à cette antique cité. Il

semble donc que quelque mystère impénétrable nous empêchera toujours de concilier la description de ce que fut Babylone avec ces monumens immenses et informes qui seuls attestent son existence.

Digitized by Google

ASIE TURQUE.

En 1813 et 1814, M. Macdonald Kinneir parcourut, en différens sens, l'Asie mineure; sa relation nous donne une idée exacte de l'état actuel de cette contrée jadis si florissante. Après être parti de Constantinople, le premier lieu important qu'il vit fut Isnik ou Nicée, autrefois capitale de la Bithynie, et dans laquelle se sont tenus plusieurs conciles généraux; elle est bien déchue; on y voit beaucoup de belles ruines, notamment des murs romains qui ont acquis la solidité du roc. M. Kinneir alla ensuite à Eski-cheher situé dans une grande plaine qui offre les apparences de l'aridité et de la stérilité. Ce fut là que Godefroi de Bouillon défit le sultan Soliman, prince des Seldjoukides. Eski-cheher est un endroit misérable où l'on ne voit de remarquable que quelques inscriptions. Tandis que le voyageur était assis tranquillement dans son logis, il entendit frapper à sa porte à coups redoublés; on ouvrit, et un de ces derviches, qui, à cause de leur folie, sont regardés comme des saints, entra dans l'appartement et l'atteignit d'une

longue pique, en gourmandant ses hôtes pour avoir reçu un infidèle dans la maison d'un saint. Il paraît qu'il disait la vérité, ce qui rend sa conduite bien moins présomptueuse qu'elle ne le parut à M. Kinneir. Celui-ci courut chez l'aga pour se plaindre de l'insulte qu'on venait de lui faire. L'aga répondit qu'il ne pourrait user de rigueur envers un personnage que toute la ville respectait. M. Kinneir retourna donc à son logis, où le derviche, étant aussi revenu et continuant à le tourmenter, son Tartare, saisi de frayeur, lui conseilla de décamper; car si la querelle se fût échauffée, tous les habitans de la ville, ameutés par le derviche, eussent fait un mauvais parti à M. Kinneir et à son guide.

Le voyageur passa ensuite par Sever-Hissar et Yerma, où il trouva des ruines. Cette partie de la Phrygie était autrefois tellement couverte de villes, qu'il est difficile, dans un examen rapide, de constater l'emplacement d'aucune d'elles. Les habitans du pays souriaient quand M. Kinneir leur demandait où il y avait des ruines; « l'on en rencontre partout, lui répondaient-ils. » Rien de plus misérable que l'état de l'agriculture dans ces contrées; souvent la charrue n'est pas même garnie de fer; quelquefois on y attelle dix ou douze bœufs. Pour herse, on se sert d'un gros paquet d'épines, et l'on place une pierre en travers pour

augmenter la pression. Le grain est foulé par les pieds des bœufs, et le vent est le principal moyen auquel on a recours pour le vanner. Une grande partie du pays était habitée par les Turcomans, peuple nomade, ignorant et brusque, mais plus probe et plus hospitalier que les gens des villes.

Angora est la capitale d'un pachalic très-étendu. On y compte 20,000 habitans, la plupart Arméniens; les ruines d'un temple élevé à Auguste sont remarquables. Le pacha était un tyran brutal qui faisait, dans toute l'étendue de sa juridiction, le monopole des objets de première nécessité, et les revendait à un prix exorbitant. Par une conséquence nécessaire de cet ordre de choses, le peuple émigrait en foule, et allait dans le pachalic voisin, gouverné par Tchapvan Oglou. Celui-ci était alors le chef le plus puissant de l'Asie mineure. Il entretenait une armée de 40,000 hommes, et, sous beaucoup de rapports, était indépendant du Grand-Seigneur. Les peuples soumis à son autorité l'adoraient; ses ennemis le respectaient. M. Kinneir le vit à Youzcat, ville qu'il a presque entièrement bâtie; elle est située dans une vallée profonde, et renferme près de 16,000 habitans. « Tchapvan Oglou nous reçut avec politesse et dignité, dit M. Kinneir: son palais est vaste, sa cour magnifique. Ce prince a une physionomie qui exprime la bienveillance; sa

barbe est blanche comme la neige. Il me fit beaucoup de questions sur la politique de l'Europe, et notamment sur Buonaparte, pour lequel il montra une grande admiration.»

M. Kinneir passa ensuite par Kaisarieh (Cesarée de Cappadoce), jadis capitale de ce royaume, aujourd'hui ville fort sale, qui a 25,000 habitans, et fait un commerce considérable en coton, que ses environs produisent en abondance. Les immondices, amoncelées dans les rues de cette ville, avaient causé une maladie épidémique.

Après avoir traversé plusieurs villes délabrées, M. Kinneir entra dans Tersous (*Tarsus*), célèbre capitale de la Cilicie; il y séjourna une semaine, sans avoir pu découvrir une inscription antique, ou un monument de l'art; elle est dans une plaine fertile, renferme 30,000 habitans, et fait au dehors un commerce assez étendu. M. Kinneir visita ensuite les défilés de la Cilicie, et la plaine où la bataille d'Issus s'était livrée. Pias ou Bias, dont la position correspond à celle d'Issus, était quelques années auparavant, dit le voyageur anglais, peuplée et florissante; un chef puissant, qui avait secoué toute dépendance du Grand-Seigneur, l'occupait. Il pillait les caravanes des marchands d'Alep, et mettait à contribution les territoires voisins. A la fin, la Porte, ennuyée de ses déprédations, envoya contre lui une armée qui ravagea

le pays et détruisit la ville. Pias ne présentait plus qu'un monceau de ruines.

Scanderoun ou Alexandrette, situé à 16 milles plus loin, n'était plus qu'un village chétif, habité par des pêcheurs. En approchant d'Antioche, M. Kinneir fut frappé de sa position avantageuse, dans une plaine fertile et pittoresque, sur les bords de l'Oronte. La ville moderne n'occupe pas la sixième partie de l'espace renfermé dans les murs; le reste est couvert de plantations de mûriers, d'abricotiers, d'oliviers et de grenadiers. Latakieh était alors le port d'Alep, ce qui ne la rendait pas très-florissante, à cause de la décadence rapide du commerce d'Alep. La population et l'agriculture, dit le voyageur, diminuent tous les jours; les villes tombent en ruines et s'ensevelissent sous leurs propres débris; le cultivateur chassé ou opprimé, ou s'enfuit dans les montagnes, ou gémit en appelant de tous ses vœux un changement qui rende sa condition plus douce. Tel est l'effet de la tyrannie des pachas et de leurs querelles entre eux. Durant le séjour de M. Kinneir à Latakieh, une révolution bouleversa l'état de choses qui durait depuis quatorze ans dans le pachalic d'Alep. Les janissaires y régnaient en maîtres. Un fils de Tchapvan-Oglou, investi du pachalic, parvint par adresse à se défaire de ces brigands; le peuple, qui préfère toujours la tyrannie d'un seul à celle

de plusieurs, vit cet événement avec joie.

Attaqué de la fièvre à Latakieh, Kinneir n'échappa qu'avec peine à la mort. Cette maladie fit manquer le projet qu'il avait formé de visiter Palmyre et les villes de la Syrie situées sur les bords de l'Euphrate. Il prit le parti de retourner à Constantinople par la Caramanie, et d'aller d'abord rétablir sa santé dans l'île de Chypre.

Le 2 janvier 1814 M. Kinneir débarqua dans le port de Famagouste, dans l'île de Chypre ; la ville est habitée par un petit nombre de familles turques. Les campagnes voisines sont solitaires et désolées ; la plus grande partie demeure inculte, l'œil ne peut s'y reposer sur aucun objet agréable : nul village, aucun arbre, pas même d'arbrisseau ; plus loin le pays est plat et marécageux, il rend difficile l'approche de Larnaca de ce côté. M. Kinneir passa neuf jours dans cette ville chez le consul anglais. Il employa une partie de ce temps à faire des incursions dans le voisinage, quoiqu'il offre peu d'objets dignes d'attention.

La population de Chypre, qui a 50 lieues de long sur 20 de large, et dont le sol est très-fertile, n'excède pas 70,000 âmes ; elle diminue, dit-on, de jour en jour : la moitié de ce nombre se compose de Grecs, l'autre de Turcs. C'est en Chypre que se font surtout sentir les fâcheuses conséquences du système suivi par le gouvernement turc. Les

Turcs y sont sujets aux mêmes vexations que les chrétiens; mais ces derniers n'ont pas seulement les demandes du gouvernement à satisfaire, il faut encore qu'ils nourrissent une quantité de moines ignorans et paresseux.

M. Kinneir alla ensuite à Nicosie, puis à Cesine, où il prit une félouque qui le conduisit sur la côte de Caramanie. Un coup de vent d'est l'empêcha de débarquer à Kelendery, où il n'arriva pas sans peine. C'est un misérable village; il se compose d'une demi-douzaine de cabanes et d'un grand magasin dans lequel s'arrêtent les marchands qui attendent le moment de s'embarquer pour l'île de Chypre.

Le 1er février le voyageur s'enfonça dans l'intérieur du continent. Le pays qu'il parcourut en marchant au nord offrait une forêt presque continuelle de chênes, de hêtres, de sapins et de genévriers; on apercevait de temps en temps des tentes de Turcomans nomades, et de nombreux troupeaux de chèvres. Ces Turcomans élèvent aussi des chevaux, des chameaux et des bœufs; ceux-ci sont de petite espèce, les chameaux, au contraire, sont très-forts et se distinguent par leur long poil. Les chèvres sont défendues par de très-grands chiens d'une sagacité remarquable. Les chemins sont mauvais et très-difficiles.

Caraman, où M. Kinneir arriva le 3, fut la ca-

pitale d'une principauté des Turcs Seldjoukides. Elle est dans une plaine spacieuse qui se rattache à celle d'Iconium : au centre s'élève le Karadja-dagh, montagne très-haute. Cette plaine, de même que toutes celles de la Phrygie, se déploye à perte de vue, et n'offre à sa surface ni un arbre ni un arbrisseau. Quelques parties sont fertiles, d'autres imprégnées de salpêtre; une très-petite portion est habitée et cultivée. Les incursions des voleurs qui, pendant la nuit, quittent les villes pour piller les caravanes, rendent les routes impraticables sans une escorte.

Caraman est située à l'extrémité méridionale de la haute chaîne du Bedlérin-dagh, branche du Taurus. Cette ville occupe un vaste espace; ses maisons assez sales sont bâties en briques séchées au soleil. Le climat en est sain, les eaux y sont abondantes : elle renferme 3,000 familles, et a des manufactures de toiles de coton bleues.

En deux jours, M. Kinneir atteignit Conieh (*Iconium*), ville bien déchue de ce qu'elle fut quand elle était la résidence des sultans ottomans. Cependant on y compte encore 30,000 habitans, et le nombre de ses mosquées, leur situation pittoresque, ses colléges et d'autres édifices publics, lui donnent un aspect imposant. Ces bâtimens superbes tombent en ruines; les maisons des particuliers offrent un mélange de huttes construites

en briques séchées au soleil, et de misérables chaumières couvertes de roseaux. Les murs de la ville paraissent avoir été construits avec des débris d'anciens monumens.

Un pacha puissant entretenait jadis à Conieh une force militaire imposante pour le maintien de l'ordre et de la tranquillité; rien de tout cela n'existe aujourd'hui, on ne voit partout qu'une scène de désolation et de misère.

« Une poignée d'hommes, dit M. Kinneir, suffirait à la conquête de l'Asie mineure; et cette contrée pourrait être conservée avec la même facilité, malgré tous les efforts du Grand-Seigneur. Les divers pachas se trouvent à une trop grande distance les uns des autres, et lors même qu'ils seraient unis, le pays épuisé d'hommes et d'argent, le manque de bonne artillerie et de tout moyen d'équiper une armée, les mettraient dans l'impossibilité de résister à leurs ennemis. Le climat est doux et sain, le sol assez fertile pour produire du blé en abondance. Les campagnes libres de tout obstacle sont très-propres aux mouvemens de la cavalerie. Pendant neuf mois de l'année, le fourrage y est très-abondant: les Turcs ne sont pas une nation sauvage; ils traitent leurs esclaves et leurs prisonniers avec une humanité inconnue à plusieurs nations civilisées de l'Europe. Ce n'est pas d'ailleurs aux mœurs et au caractère

des habitans qu'on doit attribuer l'état misérable du territoire turc ; c'est à l'incapacité du gouvernement : c'est au peu de sécurité pour les propriétés, et au mépris pour tous les principes d'économie politique. Les Turcs sont aussi braves qu'ils l'ont jamais été ; mais quant à la tactique et à la connaissance de l'art militaire, ils sont restés bien au-dessous des nations européennes leurs voisines. »

Au-delà de Conieh on trouve un pays désert, inhabité et hérissé de montagnes jusqu'à Ladik (*Laodicea combusta*) ; on ne voit d'autres vestiges de cette ancienne ville que des fragmens de colonnes de marbre, un petit nombre de piédestaux et des chapiteaux dont les Turcs ont fait des sarcophages; ensuite le pays devient plus ouvert et paraît en meilleur état qu'on ne l'a vu jusqu'alors. Akcheher répond à la position de *Thymbrium* : cette ville était sur les confins de la Pisidie dont elle devint la métropole, ce qui la fit nommer *Antiochia ad Pisidiam*. Elle est au pied de la chaîne des monts situés entre la Phrygie, l'Isaurie et la Pisidie. D'innombrables torrens descendus des montagnes arrosent ses rues ; pendant l'hiver on y ressent un froid glacial.

Afioum-Cara-Hissar est bâtie au point où la chaîne du Kalder-dagh tourne au nord. Cette ville qui renferme 12,000 familles est assez bien

bâtie pour une ville turque; ses rues sont très-étroites, et dans quelques endroits difficiles à escalader. Afioum-Cara-Hissar est fameuse par ses manufactures de feutre noir, aussi bien que par la grande quantité d'opium qui croît sur son territoire. Le gouverneur qui n'était en place que depuis six mois se rendait coupable chaque jour des injustices les plus criantes; il faisait mettre à la torture les gens riches pour les forcer à découvrir où était leur argent. Les habitans des villages voisins se préparaient à émigrer dans une autre province.

Deux jours après, M. Kinneir entra dans Kutaieh (*Cotyæum*), capitale de l'Anatolie; malgré la diminution de la population, elle renferme près de 60,000 âmes; elle est située en partie au pied du Poursac-dagh, en partie sur la pente de ce mont. Les maisons sont grandes et jolies; le château occupe l'emplacement de Cotyœum : il a dû jadis être très-fort.

Pour arriver à Brouze, il fallut franchir le mont Olympe. On commence à monter en partant de Kutaieh, et la température devient de plus en plus froide à mesure que l'on s'élève. Le pic neigeux de l'Olympe s'élance à une hauteur prodigieuse; la neige était tombée si abondamment, que les voyageurs eurent beaucoup de peine à trouver leur chemin avec l'aide de plusieurs guides. Enfin

on descendit vers Brouze : la plaine verdoyante qui entoure cette ville forme un contraste frappant avec les cimes neigeuses de l'Olympe.

Brouze (*Prusia*) est une des villes les plus peuplées et les plus florissantes de l'empire turc, la campagne voisine est fertile et bien boisée. Les principaux ornemens de Brouze sont ses trois cent soixante-cinq mosquées. Ses bains et ses eaux minérales sont célèbres dans tout l'empire ; ses bains sont de très-beaux édifices. Pendant le séjour que M. Kinneir fit dans cette ville, la peste la désolait.

M. Kinneir s'embarqua bientôt sur la mer de Marmara, et arriva heureusement à Constantinople.

Quelques années auparavant, ce voyageur, partant de Merdyn, ville qui, du haut de ses rochers calcaires, domine les plaines de la Mésopatamie, s'était dirigé à l'ouest vers Diarbekr (*Amida*). Cette ville, peuplée de 30,000 âmes, est sur un bras du Tigre ; le pays situé entre ces deux villes obéit à des chefs kurdes, ce qui le rend dangereux pour les voyageurs.

Après avoir passé par plusieurs villes ruinées, M. Kinneir entra dans Sivas (*Sebaste*), située dans la partie septentrionale d'une plaine arrosée par le Kizil-Ermak ; elle est sale et mal bâtie ; on y voit une horloge publique, ce qui est une mer-

veille dans ces contrées. Les habitans qui élèvent beaucoup de chevaux sont très-grossiers.

A dix-huit lieues plus loin au nord-ouest, on rencontre dans une plaine montagneuse, couverte de pins et de sapins, Tocat, ville la plus grande et la plus commerçante de l'Asie mineure intérieure; elle renferme 60,000 âmes, elle est dans une belle vallée arrosée par le Djizil-Ermak. A dix-huit lieues de Tocat on trouve Amasie, patrie de Strabon et une des principales villes du Pont. Elle est dans une situation pittoresque sur les deux rives du Djizil-Ermak, dans une vallée étroite, entre de hautes montagnes rocailleuses. La population est de 35,000 âmes; dans les environs on récolte une grande quantité de soie.

M. Kinneir traversa Marsavon, Tosia, Boli, Sabandji et Scutari, où il passa le détroit et entra dans le port de Constantinople, vis-à-vis du sérail, capitale de la servitude, ainsi que M. de Châteaubriand l'a nommé : « C'est là, dit cet éloquent écrivain, qu'un gardien sacré conserve soigneusement les germes de la peste et les lois primitives de la tyrannie. » « Quand je contemplais, dit-il plus loin, les arbres et les palais du sérail, je ne pouvais m'empêcher de prendre en pitié le maître de ce vaste empire. Oh! que les despotes sont misérables au milieu de leur bonheur, faibles au milieu de leur puissance! qu'ils

sont à plaindre de faire couler les pleurs de tant d'hommes, sans être sûrs eux-mêmes de n'en jamais répandre, sans pouvoir jouir du sommeil dont ils privent l'infortuné. »

M. Kinneir, après s'être refait de ses fatigues à Constantinople, en partit de nouveau le 30 avril 1814, et se dirigea par mer vers le golfe d'Isnikmid ou Nicomédie. La ville de ce nom qui, sous Dioclétien, fut la capitale de l'empire romain, n'a plus qu'une population de 700 familles : ses ruines mêmes n'offrent plus rien qui atteste son ancienne magnificence. Elle avait été la capitale de la Bithynie. Kinneir trouva ce pays charmant et pittoresque, entrecoupé de hautes montagnes et de vallées fertiles; il abonde en vignobles, en vergers et en forêts superbes.

Quelques jours après il était à Terekli, petite ville qui a succédé à Heraclée; il passa ensuite par Tereboli, Modourly et Boli : cette dernière ville portait du temps des Romains le nom d'Hadrianopolis; elle est dans une plaine qui passe pour fertile, et néanmoins le pain y était si rare, que le voyageur et ses compagnons eurent beaucoup de peine à s'en procurer un morceau dans le bazar. Boli est célèbre par ses bains d'eaux minérales qui sont au village de Valadj, éloigné de quatre milles dans le sud-est. Un grand nombre de Turcs les fréquentent : la plaine de Boli ren-

ferme un grand nombre d'eaux thermales. Elle est bornée au nord et au sud par des montagnes alors couvertes de neige, et qui offraient un contraste agréable avec la verdure des riches campagnes qui s'étendent à leurs pieds.

Le 14, après avoir passé l'Akhar-Sou, sur un pont de bois très-bien construit, M. Kinneir traversa un pays montagneux, couvert de forêts de pins et de sapins, et entrecoupé de ravines profondes; dans les endroits découverts, il est bien cultivé, et sa population est assez considérable; le terrain est rougeâtre, et paraît assez fertile, mais la plus grande partie en est marécageuse et doit être impraticable après les pluies.

Kostamboul ou Kostamouni, où Kinnéir s'arrêta est l'ancienne capitale de la Paphlagonie; elle fit, sous l'empire grec, partie des domaines patrimoniaux de la maison des Comnènes; elle est dans un creux, au centre duquel s'élève à une hauteur considérable un rocher à pic, couronné d'une forteresse en ruines. Kinneir y rencontra un médecin qui lui apprit la disgrâce et la ruine de la famille de Tchapvan Oglou; une partie de ses affidés et de ses protégés avait été mise à mort. Ses états étaient partagés entre ceux qui avaient contribué à la destruction de ses enfans.

On voyagea ensuite dans un pays inégal et stérile, on franchit de hautes montagnes; là pers-

pective s'embellit en approchant des rives du Kizil-ermak. En général, l'aspect de cette partie de l'Asie mineure a un caractère grand et pittoresque; les vallées sont revêtues d'une verdure abondante, et les montagnes couvertes d'arbres de toutes les espèces. Le grain était mal cultivé, et rare. « En contemplant tout ce que la nature a fait pour cette belle contrée, dit M. Kinneir, nous ne pouvions que regretter qu'elle fût au pouvoir d'une nation incapable d'en tirer parti. Enveloppée d'un nuage de tabac, il lui est fort indifférent d'habiter les superbes contrées de l'Asie mineure, ou les plaines brûlantes de l'Arabie. »

M. Kinneir parcourut, plus loin, une vallée assez bien cultivée, et où néanmoins on n'apercevait pas une seule habitation. Il apprit ensuite que les laboureurs demeuraient dans les parties les plus retirées et les plus inaccessibles des montagnes, moyen le plus sûr de mettre leurs biens à l'abri des déprédations des voyageurs et des vexations des chefs.

Samsoun, par sa position à l'extrémité occidentale d'une baie de la mer noire, qui peut avoir quatre milles de longueur, et au centre d'immenses bosquets d'oliviers, se présente avec avantage. Ses maisons en bois, couvertes de plâtre et crépies à blanc, offrent un aspect assez agréable, lorsqu'on les aperçoit de loin entre les arbres et

la mer. Samsoun a remplacé Amisus, qui, après Sinope, était la ville la plus riche du Pont. Mithridate, roi de Pont, l'habitait souvent. Du côté de la mer, on reconnaît encore les vestiges d'une muraille ancienne, dont une partie est couverte par les vagues; d'ailleurs on y voit peu d'antiquités.

A quelque distance de là, le hakem ou gouverneur du canton assigna aux voyageurs un logement dans une maison de Grecs, dont le maître était allé en Arabie, et les fit accompagner par un de ses gens pour la leur indiquer. « Après avoir frappé long-temps à la porte, sans que personne parût, dit M. Kinneir, nous vîmes enfin une vieille femme. Elle nous avait pris pour des Turcs venus dans l'intention de la piller; la crainte l'avait tellement glacée qu'elle ne pouvait proférer une parole; elle avait donné l'alarme, et, en un instant, tout le voisinage était accouru; les femmes criaient comme des forcenées; mon domestique, qui parlait leur langue, ne parvint à les calmer, qu'en leur assurant que nous étions des Anglais. Il leur dit que notre intention était seulement de passer la nuit dans la maison, et ajouta que nous payerions au double de sa valeur tout ce que nous demanderions. Alors la tempête s'apaisa, et nous pûmes entrer. Le meilleur appartement nous fut préparé; on nous apporta des fleurs, du fruit et

du poisson, et chacun s'empressa de nous servir. Je cite cette circonstance parce qu'elle contribue à faire connaître les mœurs d'une nation, et en même temps la tyrannie sous laquelle gémissent les malheureux habitans des pays soumis aux Turcs. »

Oumieh se présente aux regards au milieu de beaux vergers; cette ville est sur une petite baie, dans une situation délicieuse et passablement commerçante. A quelque distance de Keresoun, s'élance une masse effrayante de montagnes entrecoupées de golfes profonds et de vallées étroites, ombragées de hêtres superbes; les espaces découverts offraient de belles prairies, près desquelles les maisons des habitans, entourées de jardins de cerisiers, s'élevaient sur la pente escarpée des coteaux.

Keresoun, l'antique *Cerasus*, est bâti au sommet d'un haut promontoire rocailleux. Une partie de sa population est composée d'Arméniens; ce sont les plus riches.

Ils sont tellement opprimés, qu'ils n'osent acheter une maison commode, ni se permettre quelque dépense extraordinaire, de peur de révéler leur aisance; ils sont obligés de la cacher sous l'apparence de la pauvreté; c'est à cette cause qu'il faut attribuer l'état misérable de la plupart des villes, dans les provinces turques.

Les voyageurs s'embarquèrent, le 1er juin, à Keresoun, et suivant les sinuosités de la côte, sur laquelle ils débarquaient tous les soirs, ils entrèrent le 4 dans le port de Trébizonde. C'est une ville très-ancienne, Xénophon en parle dans son Histoire de la Retraite des dix mille. Les Romains en firent la capitale de la province de *Pontus cappadocius*. A la prise de Constantinople par les Latins, elle devint le siége d'un empire grec, auquel Mahomet II mit fin. On dit qu'elle est peuplée aujourd'hui de 15,000 habitans, mélange hétérogène de Turcs, Grecs, Juifs, Arméniens, Georgiens, Mingreliens, Tcherkesses et Tatars. Le commerce y est considérable. On y voit plusieurs antiquités romaines, entre autres une très-belle église. Le pays voisin est bien cultivé, et produit une quantité de soie et de coton.

Le 5 juin M. Kinneir quitta Trébizonde, se dirigea au sud, et traversant un pays très-montagneux, entra dans Gemichkhâné, ville bâtie en amphithéâtre près d'une mine d'argent que l'on exploite, et qui lui donne son nom, signifiant *maison d'argent*. Les maisons y sont mieux construites que dans les autres villes turques.

Les voyageurs continuèrent à s'enfoncer dans les montagnes de l'Arménie. Presque toutes les maisons des villages sont souterraines; leurs toits sont couverts d'herbes, que les chèvres et les

moutons viennent pâturer. Les habitans de cette contrée rocailleuse et stériles ont de petite stature, basanés, actifs, hardis, courageux, endurcis au froid et à la fatigue, et passionnés pour la chasse du cerf qui est très-commun dans ces cantons élevés.

Les voyageurs étaient le 16 à Arz-roum, capitale de l'Arménie turque. Ils n'y séjournèrent pas, et poursuivirent la route dans les montagnes qui étaient absolument nues; on ne voit quelques arbres que sur le bord des rivières, ce sont des saules.

Le 23, on aperçut quelques arbres et des troupeaux de moutons; dans la plaine de Khinis, les pasteurs étaient des Kurdes. Les habitans de Khinis ils n'avaient jamais vu aucun Européen, et considéraient d'un air très-étonné M. Kinneir et son compagnon. D'ailleurs ils ne furent pas importuns; de même que ceux des villages voisins, ils étaient Arméniens, et leurs vêtemens, ainsi que tout leur extérieur, annonçait une misère extrême.

Le Sepan-dagh, dont la cime est blanchie par la neige, s'élançait au milieu d'autres montagnes également neigeuses; des nuages flottaient le long de ses flancs. Cette montagne, une des plus hautes de l'Arménie, domine le bord nord-est du lac de Van. Le 1er juillet les voyageurs commencèrent

à gravir sur le Nimroud-dagh, chaîne élevée qui est le Niphates des anciens; parvenus à un col, leur vue s'étendit jusqu'au lac de Van, les parties les plus hautes du plateau étaient couvertes de neige.

Le lac de Van a près de trente lieues de long, et environ douze de large; l'eau en est saumâtre; on y pêche de très-bon poisson; il est entouré de montagnes qui, à cette époque, étaient couvertes de neige. Dans la plaine, la chaleur était excessive: ce pays, si haché, appartient à des chefs kurdes, qui déploient dans leurs maisons fortifiées la morgue et l'ignorance des seigneurs européens au temps de la féodalité. Ils ont su défendre leur indépendance contre les Persans et les Turcs.

Betlis, où les voyageurs arrivèrent le 3, est la capitale de cette partie du Kurdistan; cette ville située dans le cœur des monts d'Haterah, est sur le bord de deux petites rivières qui vont se joindre au Tigre. Les maisons sont bien construites en pierres de taille; le toit en est plat, elles sont entourées de vergers de pommiers, pruniers, poiriers, cerisiers et noyers. Les rues sont en général roides et d'un accès difficile. Chaque maison est un petit fort, précaution qui n'est pas inutile dans un pays si sujet aux troubles; quelques-unes ont de grandes fenêtes en ogive; le château, en partie ruiné, paraît être de construction antique; il est

sur un rocher isolé et perpendiculaire, qui s'élève au milieu de la ville. Il était la résidence des anciens beys ou khans du Kurdistan, que leurs dissensions intestines ont perdus. Les bazars sont bien approvisionnés en fruits et autres denrées de première nécessité; la toile et tous les objets manufacturés y sont très-chers, parce qu'on y en apporte rarement. Des marchands s'aventurent quelquefois à y venir avec des étoffes et d'autres marchandises; ils marchent alors en caravanes bien armées; mais tel est l'état de désordre du pays qu'ils ont sans cesse à craindre de voir piller leurs marchandises et d'être mis à mort. C'est tout comme en Europe au moyen âge.

M. Kinneir ne put s'empêcher de regarder avec admiration la manière dont les Kurdes pratiquent de petits canaux pour amener des montagnes et des rivières l'eau qui arrose leurs jardins et leurs vergers. Il en fut d'autant plus frappé, que ce peuple grossier est d'une ignorance extrême. De plus, dit M. Morier, les Kurdes sont brutaux, fiers et querelleurs; leurs mœurs et leur caractère n'ont pas éprouvé le moindre changement depuis le temps de Xénophon.

Ayant traversé des montagnes effroyables, les voyageurs arrivèrent le 11 à Sert (Tigranocerta). L'aga les entretint de l'antiquité de la ville qu'il regardait comme ayant été la plus fameuse du

monde. Il disait que l'on en pouvait suivre les traces à plus de deux milles. Le pays voisin est comparativement bien cultivé. Les laboureurs étaient alors occupés à faire la moisson. Ils travaillent pour leurs chefs qui les nourrissent. Ceux-ci, très-vains de l'antiquité de leur race, ont droit de vie et de mort sur leurs vasseaux, tiennent une espèce de petite cour, et ne sortent jamais sans être accompagnés d'une douzaine de domestiques.

« Ce ne serait pas, dit M. Kinneir, une conquête facile que celle d'un pays entrecoupé d'un si grand nombre de défilés étroits, de passages difficiles, et de montagnes inaccessibles, où les habitans pourraient se réfugier sans crainte d'être poursuivis : ils y trouveraient, pendant plusieurs mois, une nourriture assurée dans le lait de leurs chèvres et leur pain de glands doux ; tandis que les rigueurs de l'hiver, jointes à la rareté du fourrage et des vivres, auraient bientôt forcé une armée de se retirer, ou de se séparer en petits corps ; dans les deux cas, elle courrait un risque imminent d'être détruite. Les Kurdes sont sans foi et ont si peu de respect pour la vérité, qu'ils ne reculent pas devant le plus grand mensonge, pourvu qu'ils y trouvent leur intérêt. Ils sont jaloux des étrangers, et d'une grossièreté choquante ; d'ailleurs pleins de patriotisme ; ils s'es-

timent fort heureux de vivre à l'abri des vexations dans les montagnes qui les ont vus naître. Ils ne sont pas aussi sévères que les Turcs à l'égard de leurs femmes ; elles peuvent se montrer à visage découvert, et ne fuient pas à l'approche des hommes. Les Kurdes ont un grand respect pour la mémoire des morts ; ils élèvent toujours des monumens en honneur de ceux qui ont vécu saintement. Leur vêtement ordinaire, dans le territoire de Sert, est une longue robe de toile de coton blanche ; dans les environs de Betlis et de Maoulch, ils fabriquent une étoffe rayée. Le chef de Sert est, dans toute l'étendue du mot, un haut et puissant seigneur féodal. »

Les voyageurs passèrent ensuite dans le territoire de Herbo-Pari, renfermant plusieurs villages habités par les Yezids. Il est fréquemment question de ce peuple dans les relations des Européens qui ont parcouru ces contrées ; on dit qu'ils adorent le diable, ou plutôt qu'ils lui adressent leurs vœux. Ils sont ennemis irréconciliables des chrétiens et des musulmans. Ce sont des hommes braves et actifs ; ils ne s'abstiennent ni de vin ni de liqueurs fortes ; quoique cruels par principes, et par la manière dont ils sont élevés, ils sont tolérans en matière de religion, et ne partagent pas les préjugés de leurs voisins. Ils parlent la langue kurde, et n'ont pas de li-

vres. La plus grande insulte qu'on puisse leur faire est de cracher en leur présence.

Enfin les voyageurs virent Merdin le 17. Les coteaux étaient couverts de vignobles, et le fond de la vallée de vergers. « Je puis assurer, s'écrie M. Kinneir, que depuis notre départ de Trébizonde, jusqu'à notre arrivé à Merdin, nous avions été dans des transes continuelles : sans cesse exposés à être dépouillés, soit par des voleurs, soit par les gens chargés de nous escorter, et livrés dans les villages où nous arrêtions aux importunités des paysans. »

Le désert qui sépare Nisibin de Mossoul est très-dangereux à cause des incursions des Yézidis de Sindjar. Leur nombre est à peu près de deux millions d'âmes ; leur puissance avait pris assez d'accroissement depuis quelques années pour les mettre en état de soumettre le pays voisin. Ils habitent des villages ou plutôt des cavernes souterraines pratiquées dans les flancs des monts de Sindjar, chaîne élevée qui coupe la plaine de la Mésopotamie au sud de Merdin. C'est là que les persécutions atroces des Musulmans les ont forcés de se réfugier. Le pays qu'ils cultivent est assez fertile pour les mettre en état de se passer du blé de leurs voisins. Leurs montagnes abondent en sources et en pâturages excellens. Les abricots, les raisins et les figues de Sindjar sont reconnus pour les meilleurs de l'Irac-Arabi.

En longeant la base du mont Masius, on approcha des ruines de Dara. La première chose qui frappe en entrant dans le village, est l'immense quantité de catacombes de formes différentes qui sont creusées dans le flanc d'une montagne calcaire dont la ville a tiré les matériaux de ses édifices. Quelques-uns de ces caveaux sont ornés de sculptures. Dara fut autrefois, de ce côté, le boulevard de l'empire d'Orient. On peut suivre dans la vallée, les fondemens des tours et des remparts; les restes de divers édifices attestent aussi l'antique grandeur de Dara. Un ruisseau d'eau vive qui traverse ces ruines a engagé quelques familles kurdes et arméniennes à s'y établir.

On passa le Tigre, on entra dans Mossoul, et le 8 août les voyageurs s'embarquèrent sur un kelek pour descendre le fleuve. Cette embarcation est un radeau long de vingt pieds et large de quatorze : il se compose de roseaux et de planches liés ensemble et soutenus par des outres enflées et posées verticalement. Une cabane en claies et en nattes avait été élevée au milieu du radeau; les rives du fleuve, à une distance de deux cents pas de chaque côté, étaient couvertes de saules et de champs de blé et de melons; l'on y apercevait des habitations temporaires qui étaient des tentes pour les laboureurs et les jardiniers : au-delà, l'œil ne découvre qu'un désert de sable.

Dans cette traversée, M. Kinneir perdit, le 10 août, son compagnon, M. Chavasse, qui depuis Merdin était malade. Il lui rendit les derniers devoirs le lendemain, et l'enterra dans un lieu écarté sur les bords du Tigre.

A mesure que l'on descend ce fleuve, on découvre sur plusieurs points de ses bords, des ruines de plusieurs lieux célèbres dans l'histoire. En approchant de Bagdad, les deux rives du fleuve sont couvertes de machines à arroser et de champs de melons.

M. Kinneir alla de Bagdad à Bassora en sept jours. Quoique le fleuve eût déjà beaucoup diminué jusqu'à la moitié de la distance qui sépare ces deux villes, le pays, de chaque côté du Tigre, n'est qu'un désert inhabité. Les broussailles servent de repaire à des bêtes féroces; on aperçut plusieurs lions étendus au soleil, et, pendant la nuit, on entendit leurs rugissemens épouvantables.

Toute la partie du désert qui environne Bassora était inondée par les eaux de l'Euphrate, qui avait rompu ses digues au-dessus de Korna, lieu situé à son confluent avec le Tigre; cet accident était arrivé plusieurs fois, depuis quelques années, par la négligence des Arabes à entretenir la levée qui contient les eaux du fleuve. S'ils continuent à n'y faire aucune réparation, Bassora sera bien-

tôt submergée par le Chat-el-Arab, nom que porte le fleuve formé par la réunion du Tigre et de l'Euphrate. Loin de fertiliser les terres, ces débordemens les rendent stériles, en y mêlant les particules salines qu'ils charrient en abondance de plusieurs parties du désert. Les grandes plantations de dattiers, qui rendent Bassora fameuse, avaient beaucoup souffert des inondations; quelques arbres étaient morts.

Depuis quelques années, Bassora était devenu le centre d'un très-grand commerce de chevaux que l'on y amène des parties de l'Arabie les plus reculées.

A la fin de septembre, M. Kinneir et quelques-uns de ses compatriotes s'embarquèrent sur un navire anglais qui partait pour Bombay; ils avaient frété un autre navire pour transporter leurs domestiques, leurs chevaux et leur bagage; ils naviguèrent de conserve jusqu'à l'île Kichmich dans le golfe Persique, où ils furent séparés par un coup de vent. Deux jours après, ce dernier bâtiment, quoique sous pavillon anglais, fut pris par Rama-Ben-Djaba, fameux pirate djovasmi. Ces forbans massacrèrent les trois quarts de l'équipage, tuèrent une partie des chevaux, et s'emparèrent de tout le bagage de M. Kinneir, dans lequel se trouvaient ses livres, ses instrumens, ses journaux de route, ses cartes et une belle collec-

tion de médailles, et d'autres curiosités qu'il avait recueillies dans ses voyages.

« Nous continuâmes notre route, sans nous douter de ce malheur, dit le voyageur. Mascat, où on relâcha, est la résidence d'un sultan ou iman, qui doit à son alliance avec les Anglais l'avantage d'avoir obtenu des secours contre les Vahabites. Les navires de Mascat naviguent dans toute la mer des Indes et jusqu'en Chine. La ville est située au fond d'un port, environné de tous côtés par les rochers les plus stériles de l'Arabie. Le climat y est constamment si sec et si brûlant, que les Persans appellent ce lieu Djehenam (l'enfer). »

Le 13 octobre M. Kinneir entra dans le port de Bombay.

SYRIE ET PALESTINE.

La Syrie peut, en général, passer pour un pays montagneux ; la chaîne de montagnes qui la couvre se partage en plusieurs ramifications dont les branches s'étendent en Palestine et vont se perdre au nord et au sud dans le désert d'Arabie. Elles sont séparées par des vallées profondes ; elles varient par leurs formes, leur direction et leur élévation. Dans la Judée, elles sont ordinairement coniques, aiguës, escarpées ; dans la Samarie, elles sont plates et allongées, tantôt couvertes de terre, tantôt nues. L'Hermon et le Tabor sont les plus hautes. Dans la Galilée, les vallées sont larges et longues, elles se subdivisent en d'autres vallées, et sont très-fertiles ; ailleurs, resserrées, arides, remplies de cavernes, presque dénuées de végétation, dans le voisinage de la mer Morte. Ces montagnes sont, comme le Liban, composées de roche calcaire, très-dure, qui s'emploie comme pierre à bâtir, et dont on fait aussi des colonnes. Le calcaire coquillier est très-commun. On trouve beaucoup de fruits pétrifiés ; et, près de Béthléem, une grande quan-

tité de petites pierres de la grosseur d'un pois; la ressemblance est si frappante, qu'elle a donné lieu à une croyance pieuse : les habitans disent que la sainte famille, pour punir l'avarice des propriétaires, a transformé en cailloux ces pois et des olives qu'on voit ailleurs.

La partie voisine de Jaffa offre de très-grandes plaines coupées, à de certaines distances, par de petites collines. En approchant de Jérusalem, après qu'on a passé Rama, les montagnes deviennent très-hautes, et, comme leurs saillies rocailleuses ne sont couvertes que d'une très-légère couche de terre, elles sont exclusivement destinées à la culture de l'olivier, qui prend racine dans leurs crevasses, et cache leur nudité.

Le pays est peu boisé; on ne voit qu'un petit nombre de forêts ou de taillis. Dans les endroits où le sol ne consiste que dans un sable blanc, sans consistance, on n'aperçoit ni un arbre ni un buisson.

A deux ou trois milles au nord de Jaffa, on rencontre une petite rivière qui se jette dans la mer; il est probable que les pluies abondantes donnent naissance à des torrens; l'existence de ceux-ci laisse à peine des traces. D'après les observations de plusieurs voyageurs, on ne remarque, entre les montagnes et la Méditerranée, aucune trace d'éruptions de matière volcanique.

Le long de la côte, on voit beaucoup de pierres verdâtres, qui ont une apparence vitreuse; elles sont revêtues d'une espèce de croûte, ou mêlées avec des roches calcaires; leur aspect a peut-être donné occasion à l'invention du verre. Toutes les grottes de la Palestine sont abondantes en salpêtre. La mer Morte et le terrain qui l'entoure au nord et au sud, à une distance d'une lieue, contient beaucoup de nitre; c'est probablement ce qui donne à l'eau de ce lac son goût âpre et salé.

L'on n'a aucune notion de mines métalliques, cependant il n'est pas improbable que les montagnes en recèlent, surtout en Samarie et en Galilée. Le fer est très-commun dans l'Anti-Liban et le Kesrouan.

Il y a encore des traces de volcan dans la vallée du Jourdain et autour de la mer Morte. On voit, dans les montagnes qui l'environnent, beaucoup de pierres jaunes contenant du souffre; on rencontre, à une grande distance, des cendres et des pierres ponces, enfin des sources sulfureuses.

Dans beaucoup de lieux, et notamment dans ceux qui sont contigus au désert, le terrain consiste en un sable d'une blancheur éclatante, dont la réflexion est très-pénible pour la vue. Ce territoire stérile s'étend au nord au-delà de Jaffa. Il renferme, néanmoins, de même que les autres parties de la Syrie, plusieurs espaces couverts

d'un terrain noir et fertile qui récompense les peines du laboureur. Dans les terrains rocailleux, une faible portion de terre calcaire est mêlée avec la marne.

Partout où la terre est susceptible de culture, et n'a pas été négligée, elle donne des récoltes abondantes en froment, orge, dourra, tabac, coton et en autres productions. Les fruits et les légumes sont également communs. Parmi les premiers, il y a des grenades, des figues, des oranges, des limons, des citrons d'une grosseur extraordinaire, des melons, des raisins et des olives. Les melons sont gros et ont un goût délicieux, de même que les raisins, dont on mange jusqu'en décembre. Il y a des melons d'eau qui pèsent jusqu'à vingt et trente livres. C'est une grande et précieuse ressource pour les habitans, qui les aiment beaucoup; tant que durent les mois d'été, ce fruit forme une grande partie de leur nourriture. Quoiqu'il soit aussi rafraîchissant qu'agréable au goût, les habitans en mangent des quantités démesurées, sans en éprouver des conséquences désagréables. Parmi les productions végétales que l'on sert sur la table, on peut compter le coulcas, l'okre, le coussa, espèce de courge, la tomate, et une sorte de haricot qui ressemble à celui d'Europe. Le coulcas est une racine que l'on apporte de Baïrout, d'Acre, de

Sidon et de Damiette. Quand elle est cuite, son goût ressemble assez à celui de la pomme de terre, dont elle diffère par sa couleur plus foncée, et par sa forme moins régulière. Étant crue elle est extrêmement âcre, et produit, sur la bouche et le gosier, une sensation piquante et douloureuse, telle que celle que cause, dans le même cas, la racine d'arum. Les habitans la regardent comme une nourriture agréable et saine; lorsque cette racine est râclée et bouillie, elle entre dans la composition de beaucoup de leurs mets. L'okre est un légume mucilagineux qui donne un goût excellent à la soupe. L'on peut ajouter à ces plantes potagères, les choux, les choufleurs, les épinards, les laitues, les endives, les navets, les concombres, les radis, les ognons; ces derniers sont extrêmement doux. Les fruits et les légumes, ainsi que toutes les denrées, se vendent au poids.

Les terres sont généralement ouvertes en Syrie; quand on les enclôt, c'est avec des haies de cactus.

De nombreux troupeaux de chèvres et de moutons sont répandus dans les plaines et sur les montagnes. Les moutons ont la queue très-grosse; plusieurs de ces animaux ont les oreilles extrêmement longues; les chèvres, surtout, sont remarquables à cet égard, quelques-unes les ont

longues de neuf pouces. Les vaches et les bœufs sont petits, et d'une couleur rougeâtre : on en mène, tous les matins, de grands troupeaux paître dans les plaines, et dans la partie montagneuse du pays, où une couche légère de terre, répandue sur les rochers, donne une faible espérance de pâturage.

La fécondité de ce pays dépend beaucoup, comme l'on voit, de la culture. Régie par un gouvernement sage, et habitée par un peuple actif, la Syrie et la Palestine serait d'une fertilité incalculable; mais la négligence, qui est le résultat d'une population faible, et d'un gouvernement arbitraire, produit la stérilité. De là vient la différence que l'on observe entre la Judée du temps de l'état florissant des Juifs, et la Syrie moderne.

La température y est très-saine. L'on y voit peu de maladies pulmonaires; les exemples de longévité y sont très-communs. Les habitans y atteignent fréquemment l'âge de cent ans, et dans quelques cas, celui de cent dix ans et au-delà.

Le docteur Seetzen parcourut, en 1806, la partie de la Syrie située à l'est de l'Hermon, du Jourdain et de la mer Morte. L'histoire ancienne nous parle d'un nombre de villes magnifiques, qui jadis existaient dans ces contrées; aujourd'hui leur emplacement seul est connu. L'entre-

prise de Seetzen était très-hasardeuse, car il s'aventurait dans une contrée où la protection que le gouvernement turc peut accorder, quoique réellement assez peu efficace, n'a plus aucun effet. Ces considérations ne purent faire reculer Seetzen. Il partit de Damas, muni d'un firman du pacha pour les chefs subalternes, qui devaient lui fournir un cheval et un guide, et défrayer la dépense.

Seetzen entra dans le territoire de Ladscha, pays montagneux, dont les villages, bâtis sur les flancs de rochers basaltiques, ont un aspect sombre et triste. Il suivit le cours du Banias, belle rivière qui n'est pas le principal des bras formant le Jourdain. Cesarea Philippi ne présente plus qu'un monceau de ruines. Le guide de Seetzen refusa d'aller plus loin; heureusement pour le voyageur un Arabe l'ayant invité à le guérir d'une ophtalmie, il profita de l'occasion pour négocier les moyens de continuer sa route. Franchissant ensuite la chaîne des montagnes sauvages qui forment la limite orientale de la Palestine, et la séparent du Haauron, il arriva sur les bords du lac de Tibériade. La ville de Tibériade ou Tabarieh est aujourd'hui très-petite; ses ruines s'étendent à un mille vers l'ouest jusqu'à des bains d'eau thermale, construits par Djezzar pacha. La belle plaine qui entoure le lac est pres-

que entièrement négligée : le lac est aussi poissonneux qu'aux jours de l'antiquité, et cependant il n'y a qu'un seul bateau pêcheur à Tabarié. La pêche du lac est affermée à un homme qui ne se sert que de la seine.

Parvenu à l'extrémité méridionale du lac, Seetzen traversa le Jourdain, et s'avança dans le territoire d'El Botthin. Les flancs des rochers y sont creusés partout : ces cavernes nombreuses servaient autrefois de demeure aux gens du pays. Aujourd'hui même les maisons sont des grottes entourées de murs, de sorte que l'intérieur est formé en partie par le roc vif, en partie par la maçonnerie; il y a aussi beaucoup de grandes cavernes où des familles entières se retirent avec leurs bestiaux. Seetzen, assailli par un orage, se réfugia dans un de ces antres pour y passer la nuit. Il entra dans un long souterrain ; une partie de la famille qui l'habitait était à l'extrémité, et préparait le souper : il y avait encore beaucoup de place vide ; mais quand le reste du monde fut arrivé avec tous les troupeaux, il ne restait plus beaucoup de place pour chacun. Le docteur convint qu'au premier abord il fut très-inquiet, en adressant la parole à ces sauvages habitans des rochers : il reconnut ensuite qu'ils étaient très-hospitaliers, et non moins polis ni moins intelligens que ceux qui vivaient dans des demeures

plus semblables à celles des peuples civilisés.

Seetzen, en quittant ces troglodytes, dirigea ses pas vers Mekes (*Gadara*), où il trouva des ruines de colonnes de marbres, d'édifices, de bas-reliefs, de sarcophages. De vastes cavernes dans les environs étaient habitées par une demi-douzaine de familles. Plus loin, Abila, jadis cité célèbre, est aujourd'hui entièrement ruinée : il n'y reste pas un seul monument debout. Des fragmens considérables et des décombres attestent seuls son ancienne importance.

Djerra (*Gerasa*) renferme des ruines qui peuvent se comparer à celles de Palmyre et de Balbec : Seetzen y admira plusieurs palais, deux superbes amphithéâtres en marbre et trois temples, dont un avait un péristyle de douze grandes colonnes corinthiennes; onze sont encore sur leurs bases. Ce qui le frappa le plus fut une longue rue bordée de chaque côté d'une rangée de colonnes corinthiennes en marbre, et se terminant à un espace semi-circulaire ouvert et entouré de soixante colonnes ioniques. Il en compta en tout près de deux cents, soutenant leur entablement, et un plus grand nombre de renversées; cependant il ne vit que la moitié de la ville, n'ayant pas pu examiner les ruines situées de l'autre côté de la rivière.

Seetzen passa ensuite le Serka, et entra dans

le territoire d'El Beka, autrefois capitale des Amorites ; mais ce pays, jadis si peuplé, si florissant, est converti en un vaste désert : le voyageur n'y rencontra que Szalt, petite ville située sur le penchant d'un coteau. Six lieues plus à l'est, il trouva les ruines d'Amman (*Philadelphia*) une des principales villes de la Décapole. Elle renferme des restes de tous les monumens qui, chez les anciens, ornaient ordinairement une grande cité ; tout y est de grande dimension : on y remarque surtout un temple très-spacieux avec des colonnes, formant une rotonde sur le sommet d'une montagne.

Après avoir traversé ce territoire, Seetzen entra dans celui de Karrak, l'ancien pays des Moabites ; il vit les ruines de Rabbath Moab, sa capitale ; leur étendue annonce son importance ; il n'y aperçut que quelques murs et deux colonnes corinthiennes en marbre, appartenant à un ancien temple. Le territoire de Karrak est rempli de montagnes ; cette ville est située sur un mont très-haut, que commandent d'autres plus élevés encore, et du sommet duquel on a la vue de la mer Morte et de Jérusalem. Seetzen passa au sud de ce lac par un chemin si scabreux et si difficile, qu'il eut beaucoup de peine à trouver un guide pour l'accompagner. Là s'élève une montagne longue de trois lieues, qui n'est qu'une

masse de sel gemme : le voyageur pensa que la dissolution continuelle de cette substance donne aux eaux de la mer Morte ce goût âcre et salé qui les caractérise. Sa rive occidentale est bordée de rochers hauts et stériles qui craquent sous les pieds. Quoique aussi salée que celle de la mer, l'eau est claire et limpide ; mais le fer ne surnage pas à sa surface, les corps légers ne vont pas au fond, et les oiseaux qui volent par-dessus ne tombent pas morts, ainsi que des récits mensongers l'avaient assuré. Les habitans ne s'aperçoivent pas que ses vapeurs soient pernicieuses. Seetzen continua sa route pour Bethléem et Jérusalem, puis gagna Jaffa.

Burckhardt, avant de visiter l'Afrique, parcourut la Syrie et la Palestine. Il partit de Damas le 22 septembre 1810 avec une petite caravane destinée pour Tripoli, visita les ruines de Balbeck, et passa par le Liban et l'Anti-Liban. Au retour, il prit une route moins fréquentée ; et en sortant de Balbeck, continua sa route au sud le long de la vallée de Bekaa, pays fertile, dont les habitans sont en grande partie musulmans, et bientôt il atteignit les sources du Jourdain. L'une d'elle appelée Dhan par les gens du pays, se voit dans une plaine au nord de Banias ; l'autre était jadis nommée Djour, et c'est de la réunion de ces deux mots que s'est formé celui de Jourdain

(Djourdhan). Cette dernière sort d'une grotte peu profonde dominée par un rocher à pic; au-dessus de cette grotte est une niche soutenue par deux pilastres, et qui contenait jadis une statue; plusieurs niches ont été creusées près de la grotte. Dans le voisinage est Banias, village de cent cinquante maisons, peuplé principalement de Turcs. On parlait beaucoup à Burckhardt des ruines de Bostra, en ajoutant que Mouza (c'est le nom que prenait Seetzen) avait offert trente piastres à qui voudrait l'accompagner dans cette excursion; mais tout le monde l'avait refusé, dans la crainte des Bédouins. Burckhardt trouva toutefois un guide qui l'y conduisit à meilleur marché; mais il n'y trouva rien de remarquable.

A peine de retour, il fit une excursion dans l'Haouran et dans les montagnes environnantes sur les traces de Seetzen. Ezra dut autrefois être une ville considérable, à en juger par l'étendue de ses ruines qui ont près de quatre milles. Les habitans actuels demeurent dans les anciennes maisons que la force de leur construction et leur solidité ont préservées de la destruction. On ne peut faire un pas dans cette contrée, qui est la Trachonitis des anciens, sans trouver des ruines antiques. A Kanouat, sur le penchant d'une montagne, deux familles druses cultivent du tabac au milieu de décombres qui occupent un circuit

de deux milles. Le chef des Druses du Haouran, qui résidait à Aaero, accueillit Burckhardt avec une cordialité charmante. « C'est, dit le voyageur, un des hommes les plus aimables que j'aie vu dans l'Orient, et ce qu'il y a de plus remarquable, il est extrêmement avide de connaissances. Dans la conversation que nous eûmes ensemble, il me demandait sans cesse des renseignemens sur les mœurs et les institutions de l'Europe. Il me pria un jour de lui écrire les alphabets grec, anglais et allemand, avec le son correspondant de chaque lettre en arabe, et le lendemain, il me montra les copies qu'il en avait faites. Sa politesse, à mon égard, était d'autant plus remarquable, qu'il ne pouvait espérer aucun retour de ma part. »

Le Ledja, canton situé entre Acre et Damas, offre une plaine en partie rocailleuse et parsemée de loin en loin de pâturages qui fournissent une nourriture excellente aux troupeaux des Arabes. Ceux-ci qui ont quelque déférence pour les Druses, se montrent au contraire ennemis des Turcs et des chrétiens.

Le 14 février 1812 Burckhardt partit d'Alep, et se dirigea au sud-ouest; partout il vit des ruines antiques. A Richa commence la chaîne montagneuse qui sépare la plaine d'Alep du bassin de l'Oronte. Cette montagne est pleine de reste de

villes qui florissaient du temps du Bas-Empire.

Les observations de Burckhard sur le pachalic de Damas confirment celles de quelques autres voyageurs qui décrivent ce pays comme bien plus florissant que ceux d'Alep et d'Acre. Cet état heureux était dû au gouvernement paternel d'Yousouf pacha, qui était en place depuis quatre ans. Toutefois l'avarice dominait ce chef au point qu'il préférait toujours garder son revenu dans ses coffres, plutôt que de le faire passer à Constantinople. La Porte, reconnaissant qu'il était fermement attaché à ce système, donna le pachalic à Soliman, duquel elle espérait plus de déférence pour son autorité. L'économie d'Yousouf l'ayant empêché de prendre des mesures efficaces pour s'assurer des adhérens, il fut déplacé sans le moindre effort. Le nouveau pacha, qui commandait aussi à Acre, quoique élevé à l'école de Djezzar, n'était pas un méchant homme.

Le désert de Syrie était alors entièrement au pouvoir des Vahabites, qui poussaient leurs excursions jusqu'aux portes de Damas. Yousouf était parti une fois avec son escorte militaire ordinaire pour accompagner la caravane; mais, en approchant de la Mecque, il se trouva cerné par les Vahabites, qui avaient des forces bien plus considérables. Ebn Saoud, leur chef, lui fit dire

qu'il pouvait, avec les gens de sa suite, aller à la Mecque, mais sans armes et comme des pèlerins ordinaires. Yousouf, n'ayant pas voulu accéder à ces conditions, ni se mesurer avec les Vahabites, rebroussa chemin sans s'être acquitté de son pèlerinage.

Burckhardt alla de Damas au lac de Tibériade par Saffad, puis gravit sur le Tabor, visita Nazareth, et passa le Jourdain à Szalt. Il examina les ruines d'Amman (*Philadelphia*), qu'il ne croit pas comparables à celles de Djerrach, et, en deux jours, atteignit Kerrek, habité par un chef qui était le plus puissant de ceux des déserts au sud de la Syrie. Le voyageur suivit la vallée de Ghour, qui est fertile, quoique inculte, et qui s'étend du lac de Tibériade à la côte méridionale de la mer Rouge; ensuite elle se prolonge, sous le nom d'Araba, jusqu'au bras occidental du golfe Arabique; c'est probablement par là que Salomon entretenait ses relations avec le port d'Eziongaber. A une certaine distance, à l'est, Burckhardt trouva, dans la grande vallée d'Ouadi-Mousa, de grandes ruines qui paraissent être celles de Petra, ville capitale et la plus commerçante de l'Idumée. Il y compta 250 tombeaux, et un amphithéâtre creusé entièrement dans le roc, enfin, un mausolée qui ressemblait à un temple grec élégant; d'autres monumens portaient le

caractère de l'architecture grecque. On montra au voyageur un lieu que l'on appelait le tombeau d'Aaron. Burckhardt passa par la vallée d'Akaba, et parvint à l'extrémité de la mer Rouge. Ensuite, il entra dans le désert d'Uty, qu'il décrit comme le plus affreux et le plus stérile qu'il eût jamais vu. Il est uniformément entrecoupé de montagnes et de ouadis ou bandes étroites de terrain qui forment le lit d'un torrent pendant l'hiver, n'étant souvent que d'un pied plus bas que le niveau de la plaine; mais produisant quelque verdure, des coloquintes et autres plantes basses.

« Si un voyageur venu d'Europe, les yeux bandés, dit un Anglais qui visita la Palestine en 1817, était placé tout-à-coup au milieu de Jérusalem, ou sur l'un des monts qui la dominent, quel ne serait pas son étonnement au moment où on lui ôterait brusquement son bandeau? Du centre des hauteurs voisines, il verrait un désert sauvage, âpre, montueux. Pas un seul troupeau paissant sur le sommet de ces montagnes, point de bois qui en revêtissent les flancs, point d'eau coulant dans les vallées; mais le sévère et lugubre spectacle d'une solitude dévastée, au milieu de laquelle la Judée, jadis si glorieuse, dresse son front humilié dans le veuvage et la désolation. En entrant dans la ville, la magie de son nom et tous les antiques souvenirs qui s'y associent,

disparaissent bien plus vite encore, et trompent bien plus cruellement les espérances du spectateur. Point de rues ornées de palais, ni de promenades magnifiques; point d'arcs de triomphe qui s'élèvent dans les airs, de fontaines rafraîchissantes, de portiques pour garantir du soleil, aucun vestige qui rappelle une ancienne grandeur militaire, ou un riche commerce; mais, au lieu de traces d'antique puissance, on se trouve partout entouré de murs d'une maçonnerie grossière dont la lourde uniformité n'est interrompue que par la saillie de quelques fenêtres grillées.

Le plus beau quartier est, incontestablement, celui des Arméniens; dans les autres, les rues sont trop étroites; à peine trois chameaux pourraient-ils y marcher de front. Les bazars y sont, comme dans toutes les villes d'Asie, relégués dans un quartier particulier. On estime la population à 25,000 âmes, dont plus de la moitié sont musulmans. Quel chétif résultat, en comparaison du grand nombre d'habitans dont la ville s'enorgueillissait autrefois! Les siéges fréquens qu'elle a soutenus, et les pillages qui en ont été la suite, n'ont laissé, à cette cité, aucuns vestiges de son ancienne puissance. Jérusalem, sous le gouvernement d'un aga turc, ne ressemble pas plus à Jérusalem du temps de Salomon, qu'Athènes, sous l'administration de Périclès, à Athènes

sous la domination du chef des eunuques noirs.

« L'étendue de Jérusalem, dans son état actuel, peut être évaluée assez exactement par le temps que l'on met à faire le tour de ses murs. Je l'achevai en cinquante minutes, et, comme je marchais sans me presser, je ne crois pas que la circonférence de cette ville excède une lieue. Elle était jadis ceinte de trois remparts, du moins sur plusieurs points. Celui qui l'entoure à présent a été, dit-on, construit par Soliman II, vers le milieu du seizième siècle. De distance en distance, on trouve des inscriptions en caractères arabes, qui indiquent probablement l'époque de cette construction ; mais je ne pus déterminer ni mon drogman, ni aucun interprète capable de les déchiffrer, à m'accompagner; ils s'excusèrent assez gauchement sur l'abattement que leur causait l'excès de la chaleur ; nous étions au mois d'août. Le motif réel de leur répugnance était d'exciter les soupçons des Turcs qui auraient pu les voir avec un Franc occupé à copier les inscriptions gravées sur les créneaux. »

Autrefois, il n'y aurait pas eu de sûreté à se montrer dans les rues en habit européen ; la campagne des Français en Syrie a opéré une révolution dans les dispositions de la population turque. Notre illustre compatriote, M. de Châteaubriand, et plusieurs autres voyageurs européens,

se sont montrés dans Jérusalem avec l'habit de leur pays, sans avoir éprouvé aucune des injures auxquelles ils auraient jadis été exposés. Notre conduite, dans ces pays, a inspiré à la population musulmane une toute autre idée des chrétiens de l'occident que celles qu'ils avaient eue jusqu'alors quelques mots de notre langage se sont conservés parmi eux avec le souvenir de notre valeur; et, sur le chemin de Jaffa à Jérusalem, M. de Châteaubriand entendit ces mots : « *En avant, marche*, » prononcés distinctement par une troupe de petits arabes tout nus qui faisaient l'exercice avec des bâtons de palmier.

L'aspect de l'église du Saint-Sépulcre a bien changé depuis que M. de Châteaubriand l'a visitée. On sait qu'en 1807 elle fut incendiée de fond en comble. Depuis, elle a été rebâtie par les Grecs, d'après les dessins d'un de leurs compatriotes, architecte à Constantinople : cette construction est de mauvais goût; la nouvelle coupole est basse et d'une forme désagréable; on a substitué aux anciennes colonnes des piliers lourds et massifs; et on a peint l'intérieur en camaïeu, à la manière des Turcs, mais si mal que l'on est tenté de l'effacer.

On est scandalisé de voir les chrétiens, habitans de Jérusalem, divisés entre eux, dans ce lieu même où le sauveur leur donna l'exemple

de la patience et de la résignation. Leurs dissensions perpétuelles, leurs querelles sérieuses, feraient croire qu'ils appartiennent à des religions différentes et ennemies les unes des autres. En entrant dans les saints lieux, un étranger entend les chrétiens s'invectiver et se maudire mutuellement. Quelquefois, ils en viennent aux voies de fait, et fournissent ainsi aux Turs de nouveaux prétextes de leur extorquer de l'argent.

Les pèlerins russes sont exposés à des vexations particulières de la part des Turcs, qui ne peuvent dissimuler leur haine contre cette nation. En 1821, un pèlerin russe fut assassiné en allant de Jaffa à Jérusalem; d'autres furent maltraités ailleurs et dépouillés de tout ce qu'ils avaient.

Les Grecs, les Syriens et les Coptes terminent leur pèlerinage par un voyage aux rives du Jourdain, afin de se baigner dans les eaux de ce fleuve. La plupart des Arméniens se contentent de se laver avec son eau qu'ils font venir à Jérusalem. Depuis un certain nombre d'années, les Latins ne font plus ce voyage, parce qu'ils y étaient exposés à beaucoup de désagrémens, et qu'ordinairement quelques moines étaient roués de coups.

En 1821, M. Scholz, voyageur allemand, se joignit, avec quelques-uns de ses compatriotes, à la caravane qui partit pour le Jourdain le 26

avril, et qui était commandée par le moutesellim. « Des musiciens turcs, dit-il, accompagnèrent notre départ du son de leurs instrumens. Le nombre des pèlerins qui campèrent dans les plaines de Jéricho fut de 1,800. A deux heures du matin, ils se mirent en marche vers le Jourdain; chacun se lava, ou se baigna, en se conformant aux lois de la décence, remplit sa bouteille d'eau du fleuve, et mit dans sa poche des cailloux ramassés dans son lit. Ensuite tout ce monde s'en retourna joyeusement sous la protection du moutesellim, après avoir payé le ghasar, c'est-à-dire la taxe. Il y avait, à cette fête de Pâques 1,400 Arméniens, 1,200 Grecs, 50 Georgiens, 300 Russes, 60 Coptes, 15 Syriens, 1 Abyssin, 20 catholiques orientaux des rits arméniens et grecs, 4 Moscovites et 15 Francs.

En avril 1818, M. Legh, voyageur anglais, ayant rencontré ses compatriotes MM. Irby, Mangles et Bankes à Jérusalem, fit avec eux une petite excursion à l'est : ils étaient en compagnie de 6,000 pèlerins chrétiens qui, après Pâques, allaient de Jérusalem au Jourdain. Cette compagnie nombreuse campa la première nuit sur l'emplacement de Jéricho, partit le lendemain à deux heures du matin, et au lever du soleil arriva sur les bords du fleuve sacré, dans un endroit où il fait une chute rapide, mais n'a qu'une lar-

geur médiocre. Les voyageurs anglais quittèrent les pèlerins en ce lieu, parvinrent à la rive nord-ouest de la mer Morte, et se baignèrent dans les eaux amères de ce lac. Ils les trouvèrent d'un goût salé réellement insupportable; leur peau éprouva une cuisson douloureuse à la première immersion, et quoique la tradition, suivant laquelle le fer nage à la surface de ce lac ne soit nullement fondée, on sent pourtant, quand on s'y enfonce, une résistance plus forte que dans l'eau ordinaire.

De retour à Jérusalem, M. Legh et ses compagnons s'occupèrent de l'exécution d'un projet qui leur tenait singulièrement à cœur, c'était de pénétrer dans le pays au sud-est de la mer Morte jusqu'à Ouadi-Mousa (la vallée de Moïse). Toutes leurs représentations auprès des autorités turques de Damas, de Jaffa et de Jérusalem, ne purent en obtenir un firman pour ces courses lointaines, parce qu'il était impossible à tous ces pachas de garantir la sûreté des voyageurs. Les Arabes qui sont en possession de ce pays ont la réputation de sauvages habitués à se tapir dans des creux de rochers, d'où ils lancent des pierres et des piques sur les voyageurs imprudens qui s'approchent de leur repaire. M. Legh et ses compagnons se déterminèrent néanmoins à essayer cette excursion, munis des papiers qu'ils purent se procurer à Jérusalem, et pleins de confiance dans la puis-

sance de l'or, qui leur assurerait la protection d'une horde arabe. Leur caravane, en y comprenant leurs domestiques et leurs interprètes, était composée de huit personnes toutes vêtues en arabes, et armées de pistolets. Ils portaient leur or dans des ceintures de cuir.

Ils partirent de Jérusalem le 6 mai, passèrent la nuit dans le couvent de Béthléem, le lendemain matin arrivèrent de bonne heure au-delà du marais de Salomon, et bientôt après dans un pays plus riant que les environs de Jérusalem. Les flancs des collines devant lesquelles ils passèrent étaient garnis de pins et de chênes. Le soir ils entrèrent dans Hebron, à trente milles au sud de la ville sainte, et visitèrent la partie extérieure de la mosquée, bâtie sur le tombeau d'Abraham. Pourvus de guides qui devaient les conduire non dans la dangereuse plaine de Ouadi-Mousa, mais à Karrak-Moab, ville ou plutôt forteresse à l'est de la mer Morte, ils continuèrent leur voyage, et parcoururent la vallée située à l'extrémité la plus méridionale de ce grand lac. Le 12, ils se trouvèrent à Karrak, achetèrent du cheikh pour la somme modique de 400 piastres (400 francs) une escorte pour Ouadi-Mousa, et repartirent le 17. Après deux jours de marche, leur guide leur déclara que s'ils ne se procuraient les bonnes grâces d'un autre cheikh dont ils de-

vaient traverser le pays, il lui était impossible de leur être utile. Cet incident obligea les voyageurs de prendre de nouveaux arrangemens, ils marchèrent sans s'arrêter jusqu'au 22, et arrivèrent dans le pays d'un troisième cheikh, nommé Ebn Raschid, dont le territoire est situé au sud de celui du précédent, et près de Ouadi-Mousa. L'autre cheikh, instruit de l'arrivée des voyageurs et de leurs projets, entra dans une colère affreuse; bien loin de condescendre à leurs vœux, il jura par le créateur du ciel de ne permettre à aucun cafr (infidèle) de mettre le pied sur sa terre. Cette déclaration enflamma le courroux d'Ebn Raschid, qui frappa sur sa lance, pria les voyageurs de le suivre, promit une escorte de cinquante hommes, et, en présence de sa troupe, jura : « par l'honneur de leurs femmes et par la « barbe du prophète que les voyageurs boiraient « de l'eau de Ouadi-Mousa. »

Le lendemain, ils se dirigèrent plus au sud, et aperçurent enfin le lieu pittoresque qui avait été le but de leur pèlerinage. Les rochers de Petra offraient un aspect sauvage et bizarre, et semblaient à la vue n'être pas éloignés du mont Hor. On découvrait à l'extrémité de l'horizon, à une distance de quatre-vingts milles, une montagne de forme conique que l'on reconnut pour le mont Sinaï, car la côte la plus prochaine de la mer

Rouge n'était pas éloignée de quarante mille. Ce point célèbre et bien propre à les attirer redoubla leur désir de pousser leur voyage plus loin; mais, à midi, un messager vint leur annoncer que les Arabes ennemis avaient pris poste des deux côtés du Ouadi-Mousa, pour défendre le passage du torrent. Les voyageurs se trouvaient alors dans le pays d'Edom. Cette aventure et d'autres encore leur prouvèrent que l'écriture sainte, indépendamment de tout ce qui la recommande sous d'autres rapports, fournit sans comparaison le guide le plus sûr et le plus instructif pour voyager dans l'Orient.

Le 28 les voyageurs firent un beau présent au brave Ebn Raschid, et retournèrent vers la mer Morte par une autre route. Le 2 juin ils arrivèrent à Karrak-Moab, et passèrent quelques jours à faire de nouvelles observations sur le bord du lac dont ils estimèrent la longueur à quarante milles, tandis qu'on la porte ordinairement à soixante-dix et quatre-vingts. Du haut des montagnes de la côte occidentale, ils en découvraient à peu près toute l'étendue, ainsi que Jéricho et Jérusalem dans le lointain. Le 8 ils quittèrent Karrak-Moab, se dirigèrent au nord, passèrent par Roubbakh, l'ancienne Rabbath-Moab, capitale des Moabites, traversèrent l'Arnon, et quittèrent le pays de ce peuple pour entrer dans

celui des Amorites. La température était brûlante. Ils suivirent les ruines d'une voie romaine, entrèrent dans Diban, dont il est question dans la Bible, et longèrent le pied du mont Hebos, du sommet duquel Moïse vit la terre promise. A une certaine distance, il y a des ruines que l'on regarde comme celles d'*Herodium*, et près de la route, indépendamment d'une colline rocailleuse, plus de cinquante tombeaux dont la structure grossière annonce la haute antiquité. Chacun est composé de quatre pierres brutes, couvertes d'un large bloc, et renferme probablement la parure et l'armure d'un ancien Amorite. Legh et ses compagnons firent halte à Hesbon, dont les restes sont peu considérables, et en partirent le 13. Ils firent ensuite un détour de trente milles à l'est, où ils virent les ruines de Rabbath-Ammon, ville connue d'abord sous ce nom comme capitale des Ammonites, et plus tard sous celui de *Philadelphia*, qui dérivait sans doute de celui d'un roi d'Egypte. Les voyageurs reprirent ensuite la route du nord-ouest, passèrent le 18 la rivière ou plutôt le torrent de Zerka, le Zabok de l'écriture, qui forme la limite septentrionale des Amorites, et arrivèrent aux magnifiques ruines de Djerrach, situées à peu près à trente milles dans le sud-est de la mer de Galilée.

Au sortir de Djerrach, les voyageurs allèrent

constamment au nord, traversèrent le Jourdain au gué de Bisan, jadis Bethsan, vinrent par Tiberiade à la mer de Galilée, puis gagnèrent à cheval Saint-Jean d'Acre, éloigné à peu près de soixante milles de Tibériade. On rencontre encore dans les rues de Saint-Jean d'Acre des hommes sans yeux et sans oreilles, témoignages vivans des cruautés du fameux Djezzar pacha, dont la mort a enfin délivré ce pays. Legh quitta ses compagnons dans cette ville, et changea l'habit arabe pour celui des Turcs. Il suivit la route au nord le long de la côte, visita d'abord Sour, misérable village, situé au lieu où jadis florissait Tyr, et ensuite Seyde, l'ancienne Sidon. Dans le voisinage, mais plus dans l'intérieur, est le petit pays des Druses, si bien décrit par M. de Volney.

Le premier objet de la curiosité de M. Legh, mais à une distance considérable au nord-est, fut Balbek ou Héliopolis, ville dont on ignore quel fut le fondateur, car l'on cite comme tel tantôt Salomon, tantôt Auguste, tantôt Adrien, tantôt enfin, et avec plus de vraisemblance, Antonin. Elle était située immédiatement au-dessous de la chaîne de l'Anti-Liban, à l'issue d'une vallée belle et fertile; l'on y admire encore son temple magnifique en marbre qui est très-bien conservé. M. Legh se porta ensuite au sud vers Damas, éloigné de soixante milles; de son aveu

la vue de cette ville est si belle, qu'elle justifie toutes les descriptions pompeuses des paysages orientaux. Le voyageur qui vient du nord-ouest aperçoit devant lui à gauche un canton désert, et à une certaine distance de hautes montagnes; dans la vallée au-dessous des mosquées dont les minarets s'élèvent du milieu de jardins innombrables, plantés de palmiers, de grenadiers, de vignes, et arrosés par les sinuosités d'un ruisseau abondant et rapide. Les Turcs s'y reposent à l'ombrage frais d'arbres touffus sur les bords de fontaines revêtues de marbre. La ville n'est nullement en harmonie avec le paysage : elle est longue et étroite, les murs en terre donnent aux maisons un aspect pitoyable. En revanche leur intérieur offre une assez grande magnificence; le plancher est presque toujours en marbre, les fenêtres sont garnies de verres de couleurs, et les murs peints à fresque.

Après avoir séjourné une semaine à Damas, M. Legh prit les mesures nécessaires pour traverser le désert et aller aux ruines de Palmyre. Deux conducteurs s'engagèrent pour le prix de cent piastres à le mener avec deux chameaux à Palmyre et à l'en ramener, en le faisant passer par Homs, ville du nord de la Syrie. Il partit le soir, voyagea toute la nuit, et arriva le lendemain matin à un camp d'Arabes. Il fut présenté

au chef, et en obtint des chevaux frais. La nuit suivante il entra dans Karieten, village remarquable par ses belles sources auxquelles les voyageurs ont coutume de remplir d'eau un certain nombre d'outres avant de s'engager dans le désert large de cent milles qu'ils ont à traverser jusqu'à Palmyre. M. Legh vit dans cette route redoutable le mirage, ce phénomène surprenant qui donne aux parties lointaines du désert l'apparence d'une surface couverte d'eau. Le trajet se fit avec les mêmes chevaux en vingt-quatre heures et deux jours de repos. Au lever du soleil, M. Legh ayant voulu boire de l'eau du torrent, qui coule au sud-ouest de Palmyre, aperçut devant lui les masses de marbre blanc de cette ville célèbre.

Palmyre est située à deux cent cinquante milles au nord-est de Damas. Ses ruines ont près de trois milles de circonférence, et semblent toutes être des restes d'édifices publics. Une portion de la célèbre colonnade est en granite, la plus grande partie est en marbre blanc; elle a environ trois quarts de mille de longueur. L'origine de Palmyre est inconnue, mais dès le temps de César cette ville était d'une certaine importance. Elle dut vraisemblablement sa naissance et sa grandeur à la fertilité de son territoire, causée par les sources qui l'arrosent au milieu du désert;

avantages qui la rendirent un entrepôt du commerce entre la mer Méditerranée et l'Euphrate. Du temps de Caracalla, elle devint colonie romaine, et acquit encore plus d'importance comme place forte sur la frontière des Perses. Elle atteignit au zénith de sa splendeur sous le règne de l'infortunée Zénobie. Ses ruines se sont très-bien conservées, ce que l'on peut attribuer à la sécheresse extrême du climat, et encore plus à ce qu'il n'existe dans le voisinage aucune ville à la construction de laquelle ses matériaux aient pu servir. Le village ou plutôt les villages des Arabes qui habitent au milieu de ses ruines, sont renfermés dans le vaste péristyle du temple du Soleil.

En quittant Palmyre, M. Legh regagna la Syrie septentrionale, traversa rapidement Antioche et Alep, ainsi que les cantons romantiques du mont Taurus, et termina son voyage à Constantinople.

ARABIE.

Les Européens visitent si rarement l'Arabie, que nous aurons recours, pour donner une idée de ce pays célèbre, à la description et à la relation qu'en a publiées Niebuhr, qui la visita en 1762, avec d'autres savans envoyés par Frédéric V, roi de Danemark.

Niebuhr et ses compagnons partirent du Caire avec une caravane le 27 août. Le 30 ils arrivèrent à Suez, ville bâtie à la fin du quinzième siècle, à la place de Kolzoum, ancien entrepôt du commerce de la mer Rouge; c'est du nom de cette ville dont les ruines se voient à peu de distances que les Arabes ont donné à ce golfe le nom de mer de Kolzoum. Suez est un lieu peu peuplé et mal bâti. La principale occupation des habitans est de porter du grain et de transporter les pèlerins à Djedda, port de la Mecque. Le terrain est un lit de rochers, parsemé de sable; pour avoir de l'eau, il faut aller à près de trois lieues de distance.

Niebuhr chercha dans les environs de Suez le Djebel Mokalteb (montagne des Inscriptions)

qui, suivant la tradition, devait se trouver dans quelque partie des déserts voisins. Les Arabes prétendirent d'abord qu'ils en ignoraient absolument l'existence; cependant quand on leur eut promis une récompense considérable, un de ces demi-nomades s'offrit pour conducteur. On commença par traverser un canton généralement pierreux, mais bien arrosé et fertile en quelques endroits. Les voyageurs virent sur la pente du Sinaï le couvent de Sainte-Catherine, qui est changé en une sorte de prison, à cause du voisinage des Arabes. On descend du haut des murs un panier par lequel on fait remonter les gens et les provisions : un passage souterrain mène à un excellent jardin qui appartient au couvent. Souvent les Arabes, placés sur les rochers qui le dominent, tirent des coups de fusils aux moines : s'ils peuvent mettre la main sur quelque frère qui se sera égaré, ils ne le relâchent qu'après lui avoir fait payer une bonne rançon.

Niebuhr n'avait vu d'autre inscription dans cette excursion que quelques noms, et des figures sculptées grossièrement, qui n'offraient aucun intérêt. Enfin on le conduisit au Djebel Mokalteb; en gravissant sur cette montagne, il trouva beaucoup de pierres sépulcrales couvertes d'hiéroglyphes et de bustes qui étaient évidemment égyptiens. Il se disposait à copier les inscriptions,

lorsque des Arabes arrivèrent et lui dirent que dans les mains des Européens ces caractères possédaient un pouvoir surnaturel, et étaient destinés à tirer des entrailles de la terre les trésors qu'elles tenaient cachés. Ils insistèrent pour qu'il leur payât à l'instant cent piastres, ou qu'il leur accordât une part dans toutes les richesses que les inscriptions lui procureraient. Niebuhr aima mieux gagner un des Arabes par un présent, ce qui lui procura la facilité de copier un des hiéroglyphes qui différaient peu de ceux de l'Egypte, excepté qu'ils contenaient la figure de la chèvre, animal inconnu dans ce pays.

Des caravanes nombreuses étaient arrivées à Suez, de sorte que lorsque Niebuhr revint dans cette ville, elle lui parut aussi peuplée que le Caire. Les navires partirent successivement en petites escadres, afin de s'aider mutuellement en cas de danger; il était imminent, car ils rangeaient la côte de près, au milieu des récifs et des écueils de corail, et les marins qui les conduisaient étaient ignorans et maladroits. Il y avait à bord beaucoup de femmes; elles mettaient continuellement le feu à du linge qu'elles faisaient sécher. Elles ne cessèrent que lorsque le capitaine les eut fait bien battre. On passa devant El Tor, ville dont le port est en ruines. Il y a dans les environs des villages considérables.

Ensuite on n'aperçut plus aucun lieu habité jusqu'à Yambo, port de Médine : les passagers qui allaient à cette ville sainte furent débarqués, et l'on continua la route pour Djedda.

Les voyageurs craignaient extrêmement d'y être maltraités, tant d'après ce qu'ils entendaient dire de tous côtés que d'après ce qu'ils avaient éprouvé à Yambo. Le gouverneur apprenant qu'ils étaient habiles en astronomie, ce qui dans l'Orient est synonyme avec astrologie, les pria de lui faire connaître l'issue de la guerre dans laquelle il était engagé ; Niebuhr s'excusa sur son ignorance de l'avenir, mais son compagnon Van Haven gratifia le gouverneur d'une réponse favorable.

Djedda est le port auquel abordent les pèlerins et les objets destinés pour la Mecque, c'est en même temps un des canaux du commerce entre l'Inde et Suez. On sévit rigoureusement contre les navires qui oseraient entrer dans ce dernier port sans avoir touché à Djedda.

Les voyageurs désirant aller à Hodeïda, on leur recommanda un navire de Mascat. L'ayant examiné, ils jugèrent qu'il ressemblait plus à une futaille qu'à une embarcation ; les bordages étaient extrêmement minces. On ne les avait pas goudronnés ; il n'était monté que par un petit nombre d'esclaves noirs tout nus. Les voyageurs n'é-

taient pas disposés à se hasarder sur ce vaisseau, on leur conseilla de ne pas se laisser effrayer par les apparences, parce que les Arabes de Mascat étaient bons marins. Ils partirent donc, et quoiqu'ils ne fussent pas à leur aise, ils naviguèrent sûrement, quoiqu'un peu lentement, le long d'une côte aussi déserte que celle qui s'étend entre Suez et Djedda.

A son arrivée à Loheia, Niebuhr reconnut avec surprise que plus il allait au sud plus les Arabes étaient civilisés et polis. Les habitans de ce lieu montrèrent de la curiosité et le désir de s'instruire; ils ne connaissaient les Européens que comme commerçans; l'arrivée d'un médecin, d'un botaniste et d'un observateur des astres, fut pour eux une nouveauté agréable. Le gouverneur invita les voyageurs à s'arrêter quelque temps, et leur assura qu'ils pourraient parcourir avec sécurité toutes les parties des états de l'iman. Cependant un cheikh, invité à dîner avec eux, s'écria : « Dieu me préserve de manger avec des infidèles qui ne croient pas en lui! »

M. Niebuhr et ses compagnons voyagèrent dans le Tehama, contrée qui s'étend le long de la côte; ils y furent aussi tranquilles de la part des habitans que dans les contrées les plus civilisées de l'Europe; ils furent très-incommodés par le sable mouvant qui couvrait quelques parties du

terrain. Beit-el-Fakih était devenu un lieu important, depuis que le port de Ghalefka s'était comblé. Cette dernière circonstance a ruiné Zébid, jadis la ville la plus commerçante du Tehama. Pendant le temps de sa prospérité, on y avait formé des établissemens ecclésiastiques devenus très-onéreux, car ils absorbaient les trois quarts du revenu extrêmement réduit. Hodeïda était alors le port de Beit-el-Fakih; le hâvre en est assez bon.

Niebuhr alla visiter Kahhmé et Hadié, situés au milieu des montagnes où l'on cultive le café. Les rochers y étaient entièrement basaltiques, et offraient ordinairement la forme de colonnes qui servaient de soutiens aux cafiers, et qui souvent semblaient avoir été élevés par l'art pour supporter les eaux qui se précipitaient en cascades du haut de leurs sommets. Les plantations de café répandaient le parfum le plus délicieux; quelques-unes, arrosées par l'art, donnaient annuellement deux récoltes. Dans une autre excursion au milieu de ce territoire montagneux, Niebuhr passa par les petites villes d'Ouden et de Djoblé; le pays lui parut faiblement peuplé. Les habitans supposaient que Forskol, le botaniste, qu'ils voyaient occupé à chercher des plantes, faisait de l'or, et que Niebuhr, qui avait constamment ses regards tournés vers le ciel, était un magicien.

La troupe des voyageurs partit ensuite pour Mokha. Ce qui les mortifia beaucoup, fut d'être obligés de descendre de leurs ânes, et d'aller à pied dans cette ville. Ils s'adressèrent à Salek-Ismaël, Arabe qui ne songeait qu'à pressurer les étrangers. S'apercevant que ceux-ci ne consentaient pas à se laisser duper, il leur fit tout le mal qu'il put : étant allés à la douane, ils trouvèrent tout leur bagage ouvert et manié fort rudement. La vue des poissons et des serpens conservés dans l'esprit-de-vin excita les plus violens soupçons ; personne ne pouvait concevoir quel motif raisonnable avait fait recueillir ces objets. La liqueur qui les contenait était pour les Musulmans également profane et odieuse, et l'odeur qui s'exhalait des animaux et se répandait dans toute la maison, produisit les impressions les plus défavorables pour les savans. Enfin, on supposa que, comme les Européens étaient médecins, ils avaient voulu empoisonner le dola ou gouverneur. La chose sembla très-probable : le dola, transporté de colère, les fit chasser de chez lui, et on ferma la porte sur eux. Ils apprirent en même temps que tous leurs effets avaient été jetés par la fenêtre de leur logis dans la rue. Ils errèrent pendant quelque temps dans la ville : toutes les portes leur étaient fermées. Enfin, grâces à l'intervention du cadi et d'un négociant anglais,

ils trouvèrent un gîte. On leur conseilla de calmer le courroux du dola avec un présent de cinquante ducats ; ils eurent beaucoup de peine à suivre cet avis : cependant, lorsqu'ils s'y furent conformés, ils reconnurent avec plaisir que tout son ressentiment s'était évaporé ; il les reçut très-affectueusement, et leur fit rendre tout ce qui leur appartenait. Ils gagnèrent même ses bonnes grâces, car s'étant blessé au pied, il sollicita leur secours. Toutefois, le résultat de cette affaire fut désagréable, parce que la guérison lui parut trop lente, et il déclara qu'il ne leur permettrait de partir pour Sana que lorsque sa cure serait complète. Ils furent tous très-satisfaits lorsqu'un charlatan se présenta et entreprit, en se chargeant seul du traitement, d'accomplir en huit jours le rétablissement du dola.

Les voyageurs étant partis de Mokha, vinrent à Taâs, grande ville entourée de montagnes sur lesquelles les Arabes prétendaient que toutes les plantes du monde croissent ; mais à son grand regret, M. Forskol ne put y herboriser, parce que le gouverneur était en hostilité ouverte avec les cheikhs voisins, et ne permettait à personne de visiter leurs territoires. Arrivés à Jirim, la compagnie savante eut le malheur de perdre Forskol, qui, succombant à ses fatigues, rendit le dernier soupir. Ils passèrent ensuite par Damar,

Manahhal et Souradjé, et atteignirent Sana. Quand ils furent parvenus à une des maisons de campagne du visir, située hors des portes, on les pria de descendre de leurs montures ; ils s'attendaient à être présentés à ce ministre, on voulait seulement leur faire éprouver l'humiliation d'entrer dans la ville à pied tandis que leurs domestiques musulmans étaient à cheval. Cependant l'iman leur envoya un présent de cinq moutons, et leur donna bientôt une audience publique. Les approches de la salle étaient si remplies de courtisans, d'officiers et de chevaux, que les Européens eurent beaucoup de peine à pénétrer. Le prince était assis, les jambes croisées, sur des coussins ; il permit à Niebuhr et à ses compagnons de baiser la paume et le dessus de sa main droite. Aussitôt un héraut s'écria, et tous les assistans répétèrent : « Dieu conserve l'iman ! » Comme les voyageurs ne pouvaient faire la conversation avec l'iman que par le moyen d'interprètes, elle ne fut ni longue ni intéressante ; ils prirent ensuite congé avec les mêmes cérémonies.

La salle d'audience était spacieuse, voûtée, et de forme carrée ; il y avait au milieu un grand bassin, duquel jaillissaient plusieurs jets d'eau, dont les gerbes s'élevaient à quatorze pieds de haut, ce qui répandait une fraîcheur agréable. Au-delà du bassin, un exhaussement occupait le

fond de la salle, puis une autre élévation menait aux marches du trône de l'iman; le plancher, dans toute l'étendue de la salle, était couvert de beaux tapis de Perse.

Les voyageurs, de retour à leur logis, reçurent, en présent de l'iman, onze petites bourses contenant chacune quatre-vingt-dix-neuf komassis, petite pièce de monnaie dont trente-deux font un écu. Ce cadeau était peu conforme aux idées de délicatesse d'un Européen; cependant ils supposèrent que c'était une marque d'attention de la part du prince, qui avait voulu empêcher qu'ils ne fussent trompés par les changeurs.

Sana n'est pas une très-grande ville; on en peut faire le tour à pied en une heure; son enceinte renferme plusieurs jardins. Les maisons ordinaires sont en briques séchées au soleil; les mosquées sont nombreuses; il y a douze bains publics et plusieurs grands bâtimens construits en briques cuites, et quelquefois aussi en pierres de taille. Les environs sont remplis de jardins qui ont des jets d'eau.

Le 26 juillet Niebuhr partit de Sana pour Mokha; le 23 août il s'embarqua dans ce port pour aller à Bombay.

L'aspect général de l'Arabie annonce la stérilité : des montagnes pierreuses et des plaines sablonneuses frappent partout les regards, dans

cette vaste presqu'île. Au nord s'étend un désert qui se prolonge d'un côté jusqu'en Syrie, de l'autre jusqu'aux bords de l'Euphrate. Toute la côte, depuis Suez jusqu'au golfe Persique, est bordée par le Tehama, plaine basse et d'une aridité affreuse. L'intérieur est diversifié par de grandes chaînes de montagnes dont les pentes sont couvertes d'arbres et d'arbrisseaux; les vallées, arrosées par des ruisseaux abondans, peuvent être cultivées avec avantage. Quoique les instrumens aratoires dont les Arabes font usage soient très-grossiers, cependant ce peuple montre en agriculture plus d'intelligence que la plupart de ses voisins. Dans plusieurs parties de l'Yemen, les champs sont tenus aussi soigneusement que des jardins. Il n'y a pas assez d'eau pour faire croître le riz, de sorte que l'on sème principalement l'orge, le millet et le dourra. Quelques plantes précieuses distinguent les coteaux de l'Arabie : ce sont le cafier, le baume de la Mecque et l'arbre de l'encens; ce dernier devient plus beau sur la côte d'Afrique opposée à la presqu'île. Le café de l'Yemen, si avidement recherché dans tout l'univers, est dédaigné dans le pays qui le produit; on ne fait cas que de l'infusion de la cosse qui contient la graine.

La vie pastorale est celle pour laquelle les Arabes ont le plus de penchant. L'arabie semble

être la patrie du cheval, du chameau et de l'âne. Ces animaux y sont plus beaux que dans tout autre pays. On sait que rien n'égale l'attention des Arabes à soigner et surtout à élever leurs chevaux. Ils tiennent leur généalogie avec une exactitude incroyable; elle remonte quelquefois jusqu'à deux mille ans. Tous les moyens sont employés pour prévenir les supercheries; les faits sont constatés par des témoignages écrits : et, quoique les Arabes ne se fassent pas généralement scrupule du parjure, cet objet est pour eux d'une importance si imposante, qu'on n'a guère d'exemple qu'ils aient prévariqué sur ce point. Un cheval de race distinguée se vend de 800 à 1,000 piastres fortes. La légèreté et la délicatesse sont les traits caractéristiques de la jument arabe; les Turcs préfèrent, au contraire, les chevaux plus robustes et plus gros. L'âne d'Arabie est un animal bien supérieur à la race abâtardie et dégénérée que nous voyons en Europe : il est grand, bien fait et vif. Niebuhr pense que pour voyager il est préférable au cheval.

Les Arabes diffèrent de tous les peuples qui habitent les autres pays de l'Asie; c'est surtout chez les Bedouins, qui vivent dans le désert, et qui ont peu de communication avec les étrangers, que l'on remarque les traits distinctifs qui caractérisent l'Arabe. Le Bedouin vit de la manière la

plus simple, dans une tente faite d'une grossière étoffe de laine, et partagée en deux pièces; les hommes occupent celle qui est sur le devant, les femmes se tiennent dans celle de derrière. L'ameublement ne consiste qu'en tapis et en nattes pour s'asseoir. L'Arabe du désert se nourrit de dattes, de millet, de doura, du lait de ses chameaux : par goût et par nécessité, il est extrêmement sobre.

Les cheikhs sont très-fiers de leur naissance; leur vanité, à cet égard, n'a d'égale que dans l'orient; elle ressemble à celle dont on faisait parade en Europe dans les temps de la féodalité. Les arbres généalogiques de ces cheikhs remontent à un grand nombre de siècles, et prouvent leur descendance, soit de Mahomet, soit d'un ancien cheikh. Leur noblesse est d'autant plus estimée, qu'elle dépend uniquement de la naissance, et ne peut être conférée par le diplôme d'un prince.

Les cheikhs bedouins ont leurs délicatesses de point d'honneur : si l'un de ces cheikhs dit à un autre : « Ton turban est sale, ou ton turban est de travers, » une telle injure ne peut se laver que par le sang. Le droit de vengeance personnelle est pleinement reconnu; on la poursuit, et contre l'auteur de l'offense, et contre toute sa famille. Quoiqu'il y ait un tarif fixé pour le prix du

sang, il est bien moins honorable de l'accepter que d'exiger sang pour sang. Souvent une querelle de famille se transmet ainsi de génération en génération.

Les femmes jouissent de plus de liberté en Arabie que dans les autres pays mahométans. La polygamie n'est en usage ni dans la classe moyenne, ni dans la classe inférieure; quelques grands personnages même trouvent que c'est assez d'une femme. L'intérieur des maisons n'est point gardé par des eunuques. Les femmes se montrèrent sans voile à Niebuhr et à ses compagnons, sans que les maris en fissent paraître la moindre jalousie.

L'Arabie est divisée en un grand nombre de tribus indépendantes, gouvernées chacune par un cheikh. Elles forment souvent des ligues entre elles pour leur défense mutuelle, mais rien ne ressemble au régime républicain. Trois territoires plus peuplés que les autres ont donné naissance à de petites principautés : ce sont, celui de la Mecque et de ses dépendances, l'Yemen et l'Oman; l'iman de Mascat règne dans ce dernier pays; le chef de la Mecque a le titre de schérif. Ces princes exercent leur pouvoir de la manière la plus arbitraire; il y a, dans le régime de ces états, quelque chose d'irrégulier et de vague.

Vers l'époque du voyage de Niebuhr, une nou-

velle puissance s'éleva en Arabie ; c'est celle des Vahabites. Ils ont pris naissance dans l'Yemen. Leur fondateur, Cheikh-Mohammed, fils de Vahab, s'annonça comme le réformateur de l'islamisme ; il reconnut que le Coran, écrit par Dieu même, était descendu du ciel, et que Mahomet était l'instrument dont l'Eternel s'était servi pour le faire connaître aux hommes ; il adopta donc tous ses dogmes et tous ses préceptes ; mais il rejeta toutes les traditions reçues par les Musulmans.

Cheikh-Mohammed, après avoir fait quelques progrès dans sa tribu, voyagea en Syrie et sur les bords de l'Euphrate ; rejeté à la Mecque et à Damas, chassé de Bagdad et de Bassora, il revint en Arabie, et fut plus favorablement accueilli d'Ebn-Saoud, émyr de Dereieh, dans le Nedjed, et d'El-Hassah, sur les bords du golfe Persique.

Ebn-Saoud, à la tête d'un peuple formé par la guerre, et animé par des victoires, contribua puissamment à la propagation de la nouvelle secte. Le 27 avril 1803 il entra dans la Mecque, et détruisit huit tombeaux magnifiques érigés en l'honneur des descendans de Mahomet. En 1804, les Vahabites prirent Médine. Ainsi, les deux cités saintes se trouvèrent au pouvoir de ces nouveaux sectaires. Ils ne découragent cependant pas les pèlerinages, excepté qu'ils défendent l'approche d'un corps armé, et l'usage de certaines cérémo-

nies qu'ils regardent comme superstitieuses. Ils parvinrent à se rendre maîtres de toute l'Arabie intérieure, et même d'une partie de la côte; ils furent en état d'avoir sous les armes une armée de 100,000 hommes. Quoique pour la discipline elle fût inférieure, même aux Turcs, cependant elle était pour eux, dans l'état de décadence de leur empire, un ennemi formidable. Pendant long-temps les pachas de l'orient tremblèrent devant les Vahabites. Enfin, Mehemed-Ali pacha d'Egypte, doué de plus d'énergie et de talent que ces tyrans subalternes, a envoyé en Arabie son fils Ibrahim-Ali à la tête de troupes aguerries. Celui-ci a réussi en 1820 à battre les Vahabites, les a repoussés dans leur pays, s'est emparé de Dereieh, capitale de leur empire, a délivré les villes saintes, et a dispersé la secte nouvelle.

L'Arabie est sujette à des vicissitudes continuelles. Lorsque lord Valentin visita la mer Rouge, en 1804, il passa quelque temps à Mokha. La puissance de l'iman de Sana déclinait visiblement. Le schérif d'Abou-Arisch, attaché à la secte des Vahabites, s'était emparé de Loheia, dont il voulait faire le principal entrepôt du commerce du café. Les recherches d'un naturaliste qui accompagnait le noble voyageur, confirmèrent l'opinion que le Tehama, dont l'aridité et la stérilité surpassent tout ce que l'on peut imaginer, avait jadis fait

partie du lit de la mer; car en creusant à une profondeur peu considérable, on trouva que les couches du terrain étaient composées entièrement de productions marines. Le port de Mokha n'était plus si florissant, bien qu'il fût encore le grand marché pour le café. Le commerce de cette denrée avait, depuis quelques années, pris une direction nouvelle, en conséquence de la part que les négocians américains y avaient. Au lieu de remonter le golfe Arabique, puis d'être distribué dans la Méditerranée par la voie d'Alexandrie, les Américains lui faisaient prendre la route de l'Océan, en doublant le cap de Bonne-Espérance. La concurrence des Américains avait fait monter le prix du café de trente-six à quarante et même à cinquante piastres la balle. La compagnie des Indes avait été obligée de se retirer entièrement du marché, car elle ne pouvait vendre, en Europe, une balle au-dessous de 250 francs; tandis que les Américains l'y importaient à 175 francs. La totalité de ce qui sortait d'Arabie était estimée à 16,000 balles, pesant chacune 305 livres. Mokha expédie aussi de la gomme arabique, de la myrrhe et de l'encens. Aden absorbe la plus grande partie du commerce de ces deux derniers objets. La population de Mokha était alors au plus de 5,000 âmes.

Seetzen, après avoir parcouru la Palestine, en

1806, prit le costume d'un Musulman, afin de visiter l'Arabie avec plus de sécurité. A Suez, il s'embarqua sur un des navires qui portent les pèlerins. En passant devant Raboy, village maritime, chacun se revêtit de l'ih hram, c'est-à-dire de l'habillement des pèlerins; il consiste en deux grands morceaux de toile; avec l'un on s'enveloppe la ceinture, avec l'autre on se couvre les épaules, après s'être préalablement rasé la tête, et s'être lavé le corps dans la mer. Ainsi métamorphosés en hadjis ou pèlerins, les fidèles profèrent une invocation commençant par ces mots : *Li beïk : Alla humma li beïk, etc.* Seetzen regarde cette formule antique de prière comme ayant été jadis adressée à Bacchus.

Arrivé à Djedda, le voyageur se plaça sous la protection d'un négociant maure. La route menant à la Mecque était parfaitement sûre. On traversa le Tehama, et, en sortant de cette plaine aride, on chemina au milieu de montagnes la plupart granitiques. A la Mecque, Seetzen loua un nottaouf ou guide, qui le conduisit au temple, connu chez les Musulmans sous le nom *d'El-Harram* (temple par excellence). C'est un carré majestueux, long de 300 pieds, large de 200, et entouré d'un triple et quadruple rang de colonnes et d'arcades. Les maisons s'élèvent au-dessus; les montagnes qui environnent la ville, surmontent

le tout; ce qui forme un amphithéâtre d'une magnificence extraordinaire.

La kaaba, nommée aussi Beït Allah (maison de Dieu), est un massif carré irrégulier, situé au centre de la cour formée par les portiques. La longueur du plus grand côté est de trente-sept pieds; sa hauteur est de trente-quatre pieds quatre pouces. La porte, tournée au nord-est, a huit pieds de haut, et quatre pieds dix pouces de large; elle a deux battans en bronze doré et argenté; un énorme cadenas d'argent la ferme. Un socle en marbre entoure le pied de la kaaba. A quarante-deux pouces au-dessus du sol, à l'angle à gauche de la porte, est incrustée, dans le mur, une pierre noire, bordée tout autour d'une grande plaque d'argent d'un pied de large environ. Les Musulmans croient qu'elle fut apportée, par l'ange Gabriel, à Abraham, lorsqu'il construisait la kaaba. Elle est basaltique. Les baisers et les attouchemens continuels des fidèles en ont usé la surface, qui est devenue inégale.

La partie intérieure de la kaaba ne consiste qu'en une salle dont le toit est soutenu par deux colonnes. Une tenture en soie rose couvre le plafond, les colonnes et les parois; les soubassemens et le pavé sont en beau marbre. La kaaba est enveloppée, en dehors, d'une grande toile noire qui pend jusqu'au bas. Tous les ans on en apporte

une nouvelle du Caire : c'est aussi de cette ville qu'est apporté le rideau brodé en or et en argent destiné à couvrir la porte.

Seetzen s'acquitta de toutes les cérémonies prescrites par la dévotion musulmane. Des milliers de pèlerins entourèrent bientôt la kaaba. Il y en avait de tous les pays où l'islamisme s'est répandu : Arabes, Turcs, Maures, Nègres, Persans, Afghans. Enfin des hommes, accourus des contrées les plus reculées à l'orient, rivalisaient à qui déploierait le plus de ferveur, dans la visite des lieux saints. Entraînés par l'ardeur de leur zèle pour baiser la pierre noire, ils se précipitèrent en foule, et confusément les uns sur les autres, de sorte que Seetzen craignait qu'il n'y en eût quelques-uns d'étouffés. Il avoue que le nombre et la variété de ces groupes, et le tumulte religieux dont il était témoin, offraient un des spectacles les plus extraordinaires qu'il eût jamais été contemplé.

De la Mecque, Seetzen porta ses pas vers Médine, où est le tombeau du prophète. Cette ville est entourée d'un mur; elle était alors gouvernée par un émyr vahabi. Le pays voisin est composé entièrement de lave poreuse, ce qui donna lieu au voyageur de supposer, qu'il avait jadis été exposé à l'action des feux volcaniques. La mosquée principale est un vaste édifice soutenu

par un grand nombre de colonnes en marbre, en jaspe et en porphyre. On lit sur les murs plusieurs inscriptions en caractères dorés. Les Vahabis interdisaient le pèlerinage à Médine. Seetzen fut donc conduit devant l'émyr; celui-ci, apprenant qu'il était Franc, le relâcha sans lui adresser d'autre question.

De retour à Djedda, Seetzen s'embarqua pour Mokha. On évita Comfodah qui était devenu le repaire des pirates vahabis; on alla relâcher à Maçouah sur la côte d'Afrique, puis on revint vers l'Arabie, et l'on attérit à Hodeïda. Tous les ports de l'Yemen étaient soumis au schérif d'Abouarisch, à l'exception de Mokha, dont les remparts étaient inexpugnables pour une armée arabe. Malgré cet état de choses, on voyageait aussi sûrement dans l'Yemen que dans un pays de l'Europe civilisée. Seetzen arriva, sans difficulté, à Sana, qu'il appelle Szana. Cette ville lui parut la plus jolie de l'orient. Les maisons sont hautes, et construites en pierre; si les rues étaient plus propres, on pourrait la comparer à quelqu'une des meilleures villes d'Europe. Un ancien auteur arabe la nomme *Asel*, ce qui fait conjecturer à Seetzen que c'est la ville de ce nom dont il est question dans l'Ecriture sainte.

Seetzen fut victime de son zèle; il s'enfonça dans les montagnes voisines de Sana; depuis 1809,

on n'entendit plus parler de lui. Les nouvelles qui parvinrent à Mokha apprirent que, suivant le bruit public, il avait été assassiné par les gens d'un cheikh qui avait cru trouver des trésors dans son bagage. Ses manuscrits sont restés dans les mains des Arabes.

Dominique Badia, s'étant déguisé en Musulman, parcourut, sous le nom d'Ali-bey, les états barbaresques, l'Egypte, et la plupart des pays de l'Asie soumis aux Turcs. En 1807, il alla en Arabie : « Suez, dit-il, est une petite ville qui tombe en ruines. La mer Rouge, en face de Suez, a tout au plus deux milles de large dans les hautes marées. La navigation de cette mer est affreuse; on va presque toujours entre des écueils ou des rochers à fleur d'eau; de sorte que, pour conduire le navire, il faut toujours que quatre hommes de garde, placés sur l'avant, observent attentivement la route, et, par leurs cris, avertissent le timonier de tourner le gouvernail à droite ou à gauche; la moindre négligence, la moindre méprise, et elles ne sont que trop fréquentes, causent la perte du bâtiment. »

Le navire de Badia éprouva combien cette navigation est hasardeuse. Surpris, pendant la nuit, par une tempête, le capitaine avoua qu'il n'était plus en état de le conduire, et fondit en larmes. Badia et quelques passagers se précipitèrent dans

un canot, et ce ne fut qu'avec des efforts prodigieux qu'ils atteignirent le rivage. Jeté sur une île sablonneuse, où il n'y avait ni habitation, ni rien à manger, il se trouvait dans le plus terrible embarras; heureusement le temps s'éclaircit, et on aperçut le navire mouillé sûrement au large. On n'eut que la peine d'y retourner après avoir ainsi échappé à un péril imminent.

Le port de Djedda était florissant. Pendant que Badia visitait la Mecque, une armée de Vahabis y arriva pour faire ses dévotions à la kaaba; ces hommes n'étaient vêtus que des morceaux de toile que portent les pèlerins. Ils étaient armés de mousquets, et de grands coutelas à la ceinture. Cette troupe n'avait ni drapeaux, ni tambours.

« J'en vis défiler une colonne qui me parut composée de près de 60,000 hommes, dit Badia, tellement serrés sur toute la longueur de la rue, qu'il ne leur aurait pas été possible de remuer la main. Pendant leur marche, les uns poussaient des cris d'une sainte allégresse, les autres récitaient confusément des prières à haute voix, chacun à sa manière.

« Déjà les premiers pelotons, pour commencer leurs tours de la kaaba, s'empressaient de baiser la pierre noire, lorsque d'autres, impatiens d'attendre, s'avancent en tumulte, se mêlent avec les premiers, et bientôt la confusion, parvenue à

son comble, ne leur permet plus d'entendre la voix de leurs guides. A la confusion succède le tumulte. Tous veulent baiser la pierre noire, ils se précipitent; plusieurs d'entre eux se font jour, le bâton à la main. En vain un de leurs chefs monte sur le socle du temple, près de la pierre sacrée : ses cris, ses signes pour ramener l'ordre sont inutiles, parce que le *zèle de la maison de Dieu qui les dévore*, ne leur permet pas d'entendre la voix de leur chef ni la raison. Ils circulent sans ordre autour de la kaaba, et dans leur empressement brisent avec leurs mousquets les lampes de verre qui entouraient la maison de Dieu.

« Ensuite, ils se portent avec trop de précipitation au puits miraculeux de Zem-Zem, dont l'eau doit les désaltérer et les arroser. En peu d'instans, les cordes, les seaux, les poulies sont mis en pièces; le chef et les employés du puits abandonnent leur poste. Les Vahabis restés seuls maîtres, se donnent la main, forment la chaîne, descendent au fond, et tirent de l'eau comme ils peuvent.

« Le grand jour du pèlerinage au mont Aarafat était fixé au mardi 17 février; la plaine qui l'entoure fut inondée de Vahabis. Après le coucher du soleil arriva Saoud leur sultan. Le lendemain un de ses imams fit du haut de la montagne un sermon que les Vahabis applaudirent avec transport

« Au moment du coucher du soleil... quel mouvement! qu'on se figure une réunion de quatre-vingt mille hommes, deux mille femmes et mille petits enfans avec soixante-dix mille chameaux, des ânes et des chevaux, qui à l'entrée de la nuit veulent tous s'élancer au pas accéléré, suivant le rituel, par une étroite vallée, marchant les uns sur les autres, à travers un nuage de poussière, et une forêt de lances, de mousquets et d'épées. » L'on revint ainsi à la Mecque. Au milieu de la confusion de cette multitude innombrable, il ne se commit pas le moindre désordre; et quoique tous les Vahabis fussent armés, on n'entendit partir qu'un seul coup de fusil, qui fut tiré par hasard.

La Mecque avait beaucoup souffert de la diminution du pèlerinage, causée par le refroidissement du zèle et par la crainte des Vahabis. La plupart des maisons de cette ville étaient vides; au lieu de 100,000 habitans, on n'y en comptait guère plus de 18,000. Cette ville offre un aspect plus agréable que les autres villes de l'Orient. Ses constructions suivent les sinuosités d'un vallon dont la largeur n'est que de 155 toises. Les rues principales sont assez régulières; on peut même les dire belles à cause des jolies façades des maisons; elles sont d'ailleurs sablées et très-commodes: les habitations se rapprochent du goût persan ou indien, elles ont deux rangées de fenêtres,

avec plusieurs balcons couverts de jalousies, on y voit même plusieurs grandes croisées entièrement ouvertes comme en Europe : le plus grand nombre sont couvertes d'une espèce de persiennes de palmier extrêmement légères, qui garantissent du soleil, sans intercepter le passage de l'air, et se replient à volonté sur leur partie supérieure comme les persiennes dont on fait usage en Europe.

Toutes les maisons, solidement construites en pierre, ont trois ou quatre étages, quelquefois davantage, avec des façades ornées de moulures, de soubassemens et de peintures, ce qui leur donne un aspect gracieux. Il est rare de trouver une porte qui ne soit garnie d'un soubassement, avec des degrés et des bancs des deux côtés.

Les toits sont plats ou en terrasse, et entourés d'un mur de sept pieds de hauteur environ, qui est interrompu d'espace en espace par des claire-voies en briques rouges et blanches, placées horizontalement et symétriquement à sec, pour laisser passage à l'air. Cette disposition a l'avantage de contribuer à l'ornement des façades, en même temps qu'elle garantit les femmes d'être vues quand elles sont sur la terrasse.

La beauté des maisons atteste l'ancienne splendeur de la Mecque; d'ailleurs les habitans ont un grand intérêt à les bien entretenir, pour atti-

rer les pèlerins, parce que le produit des loyers est une de leurs principales ressources.

Les marchés sont assez bien fournis de vivres et de toute espèce de marchandises communes; la foule les remplit à toutes les heures du jour, principalement à l'époque du pèlerinage. On y trouve alors des restaurateurs ou traiteurs ambulans, des pâtissiers, des étameurs, des cordonniers et d'autres artisans de ce genre.

Les vivres quoique abondans y sont chers, à l'exception de la viande; pour faire du pain, on délaye de la farine dans de l'eau avec du levain ou sans levain, et on obtient de petits gâteaux qui ont près de neuf pouces de diamètre et au plus quatre lignes d'épaisseur; on les vend à demi cuits, et mous comme de la pâte. Le même usage a lieu dans toute l'Arabie. L'eau douce qu'on apporte continuellement des montagnes voisines dans des outres sur des chameaux est bonne. L'eau des puits de la ville, quoique saumâtre et lourde, est potable; le bas peuple n'en boit pas d'autre.

Les femmes à la Mecque jouissent de plus de liberté que dans aucune autre ville musulmane. Elles sont en général laides, et ont le teint très-basané, elles sont assez libres, et presque effrontées. Elles parlent bien et s'expriment avec grâce.

Le peu de commerce qui se fait à la Mecque se borne aux caravanes; en général, la fortune des habitans, composés de Vahabis, de Bedouins et d'Arabes, consiste en un chameau et quelques têtes de bétail. A l'exception des desservans du temple et d'un petit nombre de négocians, les hommes sont toujours armés; les armes les plus communes sont: le coutelas recourbé, la hallebarde, la lance et la massue. On n'y voit qu'un petit nombre de fusils.

Badia essaya vainement de pénétrer à Médine; il fut arrêté à moitié chemin par les Vahabis qui forcèrent la caravane à rebrousser chemin. Le 16 avril Badia s'embarqua à Yemboa pour Suez, puis continua son voyage dans l'Orient.

LIVRE VII.

VOYAGES DANS L'EST ET DANS LE NORD DE L'AFRIQUE.

MOZAMBIQUE.

THOMAN.—SALT.

Les Portugais comprennent sous le nom de capitainerie générale de Mozambique leurs possessions à la côte orientale d'Afrique ; elles s'étendent du 10e au 25e degré de latitude australe. Maurice Thomas, missionnaire-jésuite, visita une partie de ce pays de 1757 à 1759. Il exerça ses fonctions à Kilimané, près de Senna, sur le fleuve de ce nom, et à Tetté, village le plus éloigné que le Portugal possède dans le Monomotapa ; ensuite il fut envoyé à Marangué, lieu éloigné de Tetté d'une demi-journée de route.

M. Salt vint à Mozambique en 1809. Cette île, qui peut avoir une lieue de circonférence, et qui est à une lieue du continent, forme, avec la côte

opposée, une belle baie. La ville est la résidence du gouverneur-général. Les maisons sont grandes et bien bâties; le toit est en terrasse, et reçoit l'eau de pluie qui tombe dans de grandes citernes, et sert à la consommation des habitans, ainsi qu'à l'approvisionnement des navires.

Le commerce consiste en or, ivoire et esclaves; il doit donner des profits considérables par le peu de valeur des marchandises que l'on donne en échange aux naturels : ce sont des cauris, du tabac, du sel, des mouchoirs de couleur et des toiles grossières; dans l'intérieur, on obtient quelquefois, pour des objets valant deux piastres, un esclave ou une soixantaine de livres d'ivoire.

Au nord de Mozambique s'avance la presqu'île de Caboceiro, longue de 9 milles et large de quatre; elle ne tient au continent que par un isthme ayant à peine un mille de largeur; c'est là que se trouvent les maisons de campagne du gouverneur-général et des principaux habitans. Ce canton produit presque toutes les denrées nécessaires à la consommation de Mozambique. La presqu'île forme réellement la limite de la domination portugaise; elle est exposée à de fréquentes incursions de la part des naturels.

Ceux-ci sont gouvernés par des roitelets ou cheikhs, qui se disent vassaux des Portugais. Le gouverneur de Mozambique délivre à quelques-uns

des patentes, et les reconnaît comme amis de son roi en leur imposant un tribut.

Les gouvernemens ou capitaineries de Kilimané, de Senna, de Sofala, d'Inhambané, de la baie de Lorenço-Marqués et du Cabo-Delgado, sont subordonnés au gouverneur du Mozambique. Il a dans chacun de ces lieux une garnison composée d'une centaine d'hommes et un juge. Ces postes ne sont pas bien redoutables. Un marchand de Mokha disait que si on lui donnait cent hommes de bonnes troupes arabes, il se chargeait d'enlever aux Portugais Mozambique, leur métropole de l'Afrique orientale. Les îles de Querimba, qui composent presque toute la capitainerie du Cabo Delgado, étaient jadis fertiles en riz, millet et légumes; elles servaient d'asile aux pêcheurs : elles sont, en quelque sorte, réduites à un désert par les invasions continuelles des Sacalvas de Madagascar. Dans toutes ces îles, on rencontre les vestiges de grandes populations; et de ce groupe jusqu'à Mozambique, on trouve également, le long de la côte, les ruines de plusieurs petits forts.

Les baleines sont si nombreuses près de l'embouchure du Mocambo, que leur pêche y est très-importante. Entre Mozambique et Kilimané, le pays habité par les Cafres est abondant en millet, riz, haricots et autres légumes; il est propre à la culture du coton, du sucre, du café et de l'indigo. Le café

croît spontanément dans les bois. Malgré cette fécondité du sol, les pays soumis aux Portugais dans cette partie de l'Afrique ont une bien faible population : si on la compare à l'étendue du terrain, il en résulte que, par lieue carrée, il n'existe qu'un septième d'habitant ; et néanmoins le nombre des naissances l'emporte de beaucoup sur celui des décès, et le climat est salubre. Il est vrai que l'agriculture est dans l'enfance, ou plutôt dans la décadence, et que la terre fournit à peine le nécessaire à un petit nombre de familles, par un effet incontestable d'une mauvaise législation. La couronne possède de grands fiefs, qui ne sont partagés qu'entre un petit nombre de cultivateurs, et ceux-ci sont exposés, sous divers prétextes, d'être privés du fruit de leurs travaux. D'un autre côté, les dominicains, qui sont les curés, font toutes sortes de violences aux habitans : ils apportent les plus grands obstacles aux mariages, en imposant des taxes à leurs paroissiens qui veulent s'unir par un nœud légitime ; ce qui oblige ceux-ci, pour la plupart, à vivre en concubinage.

Les esclaves sont très-nombreux, et cependant on en tire peu d'avantage pour l'agriculture ; car les colons ou habitans blancs qui en possèdent quelquefois jusqu'à six cents, en emploient pour leur service près du tiers ou du quart ; les autres

s'occupent uniquement à pourvoir à leur subsistance. La même raison produit une grande désertion parmi les esclaves. Les colons sont souvent réduits à recourir aux cheikhs des cantons voisins pour en obtenir les objets de première nécessité, lorsque les produits de leurs terres ne suffisent pas pour leur consommation.

L'industrie est nulle : dans chaque famille quelques esclaves exercent les métiers les plus indispensables, mais leurs ouvrages sont extrêmement grossiers.

Le manque absolu d'éducation publique est la cause première de cette ignorance ; elle est due aussi à l'indolence des blancs, qui font le commerce de l'intérieur par le moyen de leurs esclaves, et qui passent tout leur temps à dormir, à fumer et à prendre du thé : toute combinaison d'idée leur est étrangère. Si quelquefois ils sortent de leurs habitations, ce n'est qu'au coucher du soleil, pour étaler leur stupide paresse et leur imbécile vanité, étendus sur un palanquin porté par quatre misérables esclaves. Les blancs d'un rang inférieur, assurés de leur subsistance par l'extrême abondance des vivres, se livrent à la fainéantise, et ne font également le commerce avec l'intérieur du pays que par le moyen des esclaves, trouvant aisément des gens qui leur confient à crédit toutes sortes de marchandises. Ceux qui

sont déportés d'Europe par sentence des tribunaux, trouvent dans la libéralité des habitans les moyens d'existence, et il est rare qu'ils oublient les pratiques vicieuses qui ont été la cause de leur exil.

Il n'y a aucun fonds assigné par l'état à l'éducation publique; chaque famille est obligée d'enseigner à ses enfans les premiers élémens des connaissances; car même les curés dominicains, ne remplissent aucunement la mission d'enseigner l'évangile, puisqu'ils ne s'en acquittent pas envers les blancs eux-mêmes. En supposant que la profonde ignorance de ces moines n'opposât pas un obstacle invincible à ce qu'ils satisfassent à leur devoir, on ne tirerait aucun fruit de leurs leçons par le mauvais exemple qu'ils donnent; il font de leur ministère une affaire de commerce, en vendant jusqu'aux sacremens à prix d'or, et ne faisant point pour leurs paroissiens un seul pas qui ne soit taxé : ils ne sont guidés que par le plus vil intérêt.

L'or et l'ivoire exportés de Mozambique viennent principalement des cantons montagneux voisins de la source du Zambèze; c'est pourquoi les Portugais attachent une haute importance à la conservation des établissemens qu'ils possèdent sur les bords de ce fleuve. A vingt journées de marche dans l'intérieur, en partant de l'embou-

chure du Sena, on arrive à Manica, le grand marché de l'or ; il s'y tient une foire annuelle où ce métal et l'ivoire sont apportés. Le territoire de Manica, montagneux mais fertile, appartient aux naturels : les Portugais se concilient leurs chefs par des présens. Ils payent un tribut régulier au Quitève ou roi du pays. Le bel établissement de Tette sert aussi d'entrepôt. Les Portugais ont bâti un fort à Zumbo, où l'on ne peut arriver qu'avec une extrême difficulté et par une route détournée qui exige près d'un mois.

Les Makouas ou Makouanas sont la nation la plus puissante de ces contrées : son pays s'étend depuis Mélinde dans le nord, jusqu'à l'embouchure du Zambèze dans le sud. Elle est partagée en plusieurs tribus. Robustes, d'un extérieur hideux et féroces, les Makouanas se tatouent la peau avec tant de rudesse, que les cicatrices ont souvent plus d'une ligne de profondeur. Ils aiguisent leurs dents de manière à leur donner l'apparence d'une scie ; coupent leurs cheveux de plusieurs manières bizarres ; rasent tantôt un côté de la tête, tantôt l'autre, tantôt les deux, conservant seulement une espèce de crête qui va du front jusqu'à la nuque.

Ils font constamment des incursions sur le territoire des Portugais, contre lesquels leur haine est aussi violente que juste ; elle est due aux pra-

tiques honteuses des marchands qui sont allés dans leur pays pour acheter des esclaves. Ils ont pour armes des flèches empoisonnées, des lances, et des zagaies, enfin des mousquets que les Arabes vendent à ceux des territoires septentrionaux. Les commerçans portugais leur en fournissent aussi, échangeant ainsi, par l'avidité des richesses, leur propre sûreté contre des esclaves, de l'or et de l'ivoire.

Dans une de leurs dernières irruptions, ils s'étaient avancés en si grand nombre dans la presqu'île de Caboceïro, qu'ils avaient forcé les Portugais à quitter la campagne. Ils avaient détruit les plantations, brûlé les cases des esclaves, et tué ou emmené en captivité toutes les personnes qui étaient tombées entre leurs mains; ils pénétrèrent même dans un fort, renversèrent l'image de saint Jean qui était dans la chapelle, transformèrent la chasuble du prêtre en habit de cérémonie pour leur chef, et pillèrent la maison du gouverneur.

Pour s'opposer aux incursions de ces maraudeurs, les Portugais ont contracté des alliances avec des tribus indigènes qui habitent la côte; elles parlent la même langue que les Makouas; et sont tombées de bonne heure sous la domination des Arabes; soumises par les Portugais, elles sont obligées au service militaire et au paiement d'un tribut. Cependant il ne faut pas trop compter sur

l'appui des cheikhs de ces peuples, parce qu'ils sont rarement d'accord entre eux.

Tout indomptables que sont les Makouas dans leur état sauvage, ils deviennent dociles lorsqu'ils sont réduits en esclavage. Lorsqu'on leur a rendu en partie la liberté en les enrôlant comme soldats, ils apprennent promptement le maniement des armes, et l'on peut se reposer sur leur fidélité.

Quelques voyageurs ont supposé que les Makouas étaient les mêmes que les Makouanas dont Lichtenstein et Campbell ont parlé comme d'un peuple cafre; M. Salt pense que c'est une erreur, car les Makouas sont nègres. Cependant Thouman, qui avait séjourné dans l'intérieur du pays, appelle les habitans des Cafres; le portrait qu'il en fait ressemble à celui que M. Salt en a tracé; ils sont, dit-il, tout noirs; et plus cette couleur est foncée, plus on les trouve beaux. Ils sont gais et paresseux, mais sobres. On voit parmi eux peu de gens estropiés ou contrefaits, et en revanche beaucoup d'aveugles, notamment dans les endroits où les rayons du soleil frappent avec le plus de force. Thouman les représente aussi comme très-dociles. Ils mangent tout ce qu'ils rencontrent, chiens, chats, rats, serpens, sauterelles, éléphans, hippopotames, poissons, lors même que la chair de ces animaux est corrompue et puante, ou même qu'elle fourmille de vers. Leur princi-

pale nourriture est le sorgho dont ils font une bouillie. Quoique l'eau soit leur boisson habituelle, n'importe que ce soit celle d'un ruisseau, d'un puits ou d'un bourbier, ou qu'elle soit limpide ou trouble; ils font du *pombe*, qui est une espèce de bierre, avec le sorgho trempé dans l'eau et fermenté; ils la boivent dans leurs divertissemens au son des instrumens de musique.

Ils achètent des étrangers du cuivre et de l'étain. Quant au fer, ils savent l'extraire des mines de leur pays; ils font fondre le minerai dans des fours d'argile qu'ils construisent pour l'occasion. Une outre de peau de chien ou d'un autre animal leur tient lieu de soufflet. Leurs orfèvres, malgré l'imperfection de leurs outils, façonnent très-bien l'or. Ils font en filigrane de jolis ouvrages très-variés.

Le commerce des Portugais avec ces nègres est très-lucratif. Autrefois les nègres donnaient la quantité d'or contenue dans un trou pour une quantité égale de verroterie; maintenant ils sont plus avisés, ils se servent d'une balance pour peser l'or. L'ivoire est très-commun à cause du grand nombre d'éléphans.

Les Portugais ne permettent d'exploiter la poudre d'or que dans un petit canton à peu de distance de Tette. Ce métal y est si commun que les blancs et les noirs peuvent y envoyer leurs es-

claves. Thouman pense qu'on en trouverait dans la plus grande partie du pays des Cafres; les Maures et les Portugais sont trop paresseux pour le chercher. Ils ne retirent de leur fouille que ce dont ils ont besoin pendant un an, pour s'entretenir et pour jouer. Malgré les défenses les plus sévères, publiées par ordre du roi, les Portugais ont un amour effréné pour le jeu.

L'or ne se trouvant pas à une profondeur considérable, son extraction n'exige pas une grande peine. Une certaine herbe indique la présence du métal. On creuse la terre, puis on la lave dans des gamelles. Les paccelles d'or sont très-pures. On en rencontre quelquefois qui pèsent deux à trois onces. C'est en hiver que l'on recueille l'or, parce qu'alors l'eau est abondante pour le lavage. Dans les autres saisons on serait obligé de porter la terre aux rivières qui sont assez éloignées.

Le lavage de l'or est l'ouvrage des femmes, les hommes se bornent à les surveiller et à les défendre des attaques des ennemis. Quelquefois ceux-ci réussissent à s'approcher à l'improviste, remplissent la bouche des femmes d'une poignée de farine pour les empêcher de crier, puis les emmènent en esclavage.

Chacun peut ramasser de l'or dans le canton fixé par les Portugais; mais il n'est pas permis à ceux-ci de faire travailler leurs gens dans le pays

des rois ou princes noirs du voisinage, parce que ceux-ci craignant l'avarice des blancs et leurs empiétemens, ne veulent pas être troublés chez eux. Quelque temps avant l'arrivée de Thouman, un de ces princes avait chassé les Portugais et fait leurs femmes et leurs enfans prisonniers; le rachat de ces infortunés avait coûté beaucoup d'argent. Cependant les blancs envoyent leurs nègres dans le royaume de Manou, où l'on trouve l'or le meilleur. Néanmoins le profit n'est pas considérable, parce que ce pays est trop éloigné, et qu'il est difficile d'y aller. Quelquefois aussi les hommes manquent de vivres, tombent malades et meurent. L'argent est beaucoup plus rare que l'or dans ces contrées.

A l'époque du voyage de Thouman, les Hollandais du cap de Bonne-Espérance avaient essayé de pénétrer dans ces pays si riches en or; ils rencontrèrent des obstacles trop puissans qui les forcèrent de renoncer à leur entreprise. Les plus terribles vinrent de la part des indigènes qui refusèrent de les laisser passer.

Au-delà des Makouas sont les Monjous, les plus hideux de tous les nègres: ils ont la peau noire et huileuse. Ils paraissent moins féroces que les Makouas; il est vrai qu'on n'a pu les

juger que d'après ceux de leurs compatriotes qui voyagent comme commerçans.

Lorsque M. Salt visita Mozambique, les brigands de Madagascar qui inquiétaient cet établissement avaient, depuis quelques années, infesté les îles Comorre. Anjouan est la principale de ce petit archipel, dans lequel les navigateurs trouvent une relâche commode. Voici comme un voyageur décrit cette île.

Anjouan peut avoir vingt-quatre lieues de tour; elle est très-haute; néanmoins les montagnes les plus élevées sont verdoyantes et couvertes d'arbres touffus, parce que des nuages et des brouillards les enveloppent sans cesse, et y répandent de l'humidité; de nombreuses sources y prennent naissance, et il en descend de petits ruisseaux qui arrosent toutes les parties de l'île.

On compte dans Anjouan environ quarante villes: nous en avons vu deux, celle du roi, nommée Villani, et celle de la reine, Tchamoudou; elles ont été bâties par les Arabes vers le temps où les Portugais découvrirent la route des Indes par mer. Les murs restent encore entiers, étant en pierre; les rues sont étroites. Depuis que cette génération est morte, sa descendance est tombée dans la pauvreté; de sorte que l'on ne construit plus de demeure aussi magnifique: on conserve les anciens murs, et les nouvelles maisons sont

très-proprement faites en feuilles de palmiers. Les habitans sont mahométans, généralement pauvres, noirs, laids, malingres, un grand nombre attaqué de maladies cutanées. Il y a quelques commerçans arabes qui trafiquent avec l'île Saint-Laurent de l'ambre gris, des esclaves, etc. J'y ai vu une jonque d'environ cent tonneaux qui n'était pas encore achevée; on n'apercevait dans sa construction ni clou, ni aucun morceau de fer; les bordages étaient cousus ensemble : c'est avec de tels bâtimens qu'ils vont trafiquer à Melinde et en Arabie.

Nous y avons trouvé d'excellentes provisions, de bonne eau, du bœuf, des chèvres, de la volaille, des bananes, des cocos, des oranges, des citrons et du toddi parfait. Nous obtînmes toutes ces denrées, à l'exception du bœuf, en échange de colliers, de couteaux, et de toiles de coton : les piastres furent ce dont nous tirâmes le meilleur parti. On en donnait deux pour un bœuf, une pour une chèvre ou pour deux cabris, une pour cinq à six poules. Il y a un peu de laine dans cette île et quelques tisserands misérables. J'ai vu des bœufs dont les cornes étaient tournées en bas et se choquaient quand ils marchaient, la nature ne les ayant pas fixées solidement sur leur tête : ils ne sont pas communs, mais on en rencontre de temps en temps.

Google

Un joli ruisseau sort des montagnes voisines de Tchamoudou ; à un quart de mille de cette ville, il se précipite en deux cascades, et forme deux jolis bassins où les personnes de tous les rangs vont se baigner. Je grimpai beaucoup plus haut avec deux de mes compagnons, marchant sur les bords et quelquefois même dans le lit du ruisseau. Enfin, nous fûmes arrêtés par des rochers très-hauts, qui s'élevaient perpendiculairement de tous les côtés, et par dessus lesquels le ruisseau se jette d'une élévation au moins de cent pieds, et tombe dans un bassin presque circulaire ; une portion de l'eau se partage en particules très-fines, et prend la forme d'un brouillard ou d'une petite pluie, qui donne à l'air d'alentour une fraîcheur agréable. Lorsque l'on est au pied de la cascade, et qu'elle est, par hasard, frappée par les rayons du soleil, ils produisent un arc-en-ciel de couleurs aussi variées et aussi belles que celui que l'on voit dans le ciel, quoiqu'il n'ait pas plus de quinze à seize pieds de diamètre. Quelquefois, on aperçoit de même un arc-en-ciel à l'avant d'un navire, quand, par son mouvement, il a élevé dans l'air la lame qu'il a fendue. Cette cascade est dans un endroit entouré de rochers très-hauts, et sur un des flancs est une caverne ou grotte très-vaste. Il fait très-bon s'y retirer pendant le jour, tant

par la singularité et l'agrément de la perspective, que par la fraîcheur extraordinaire, si désirable dans les climats chauds.

Les attaques continuelles des pirates avaient presque entièrement dépeuplé l'archipel. Anjouan était réduite à deux bourgades.

ABYSSINIE.

VOYAGES DE SALT.

(1805 — 1809.)

La relation de Bruce avait excité de vives discussions sur la véracité de ce voyageur ; mais les personnes auxquelles plusieurs faits qu'il rapporte semblaient incroyables ne se rappelaient pas que nombre de détails racontés par les premiers Européens qui avaient pénétré en Abyssinie s'accordent généralement avec ceux qu'on lit dans le livre de Bruce. M. Salt, compatriote de ce dernier, a confirmé beaucoup de particularités de l'exactitude desquelles on doutait : sur quelques autres, son opinion diffère de celle de Bruce.

Lord Valentia, qui venait de parcourir la mer Rouge, après avoir voyagé dans l'Hindoustan, se trouvait à Mokha avec M. Salt, qui l'avait accompagné dans toutes ses courses. Ayant pensé qu'il serait très-important d'obtenir des renseignemens authentiques sur l'Abyssinie, où, depuis Bruce, personne n'avait pénétré, il résolut d'y envoyer M. Salt, avec des présens pour le souve-

rain de ce pays. En conséquence, M. Salt partit le 21 juin, avec différentes personnes, entre autres, Nathaniel Pearce, matelot, homme fort intelligent.

Le 28 juin M. Salt, ayant débarqué à Maçouah sur la côte d'Afrique, eut de longues contestations avec le nayb ou gouverneur, relativement à la valeur des présens que celui-ci exigeait pour les droits d'ancrage du vaisseau, et pour la permission de traverser le pays en allant en Abyssinie. On parvint à lui faire accepter 500 piastres. La chaleur était étouffante; pendant le jour, le thermomètre ne variait guère de 28 à 30° R.; heureusement des brises du sud rafraîchissaient fréquemment la température.

Salt s'embarqua, le 18 juillet, avec son monde, pour Arkiko, port situé de l'autre côté de la baie de Maçouah. Il y attérit à onze heures du matin; la chaleur était insupportable. Quel horrible séjour que celui d'Arkiko! les hyènes, et d'autres bêtes féroces, parcourent pendant la nuit les rues de cette bourgade, de sorte qu'il n'y a pas de sûreté à se trouver dehors. De plus, les habitans semblent réunir tous les vices de la civilisation et de la barbarie; ils sont regardés avec une espèce d'horreur, même par ceux de Maçouah, qui cependant ne valent guère mieux qu'eux. M. Salt allait se mettre au lit, lorsque le nayb le fit pré-

venir de fermer soigneusement la porte de son habitation, afin que lui et les siens ne fussent pas attaqués par les bêtes féroces ou par les malveillans. La sentinelle qui veillait à la porte envoya dans la maison son bonnet et ses souliers, de crainte qu'on ne les lui volât dans l'obscurité.

On se mit en route le 20; on voyagea quelque temps dans cette chaîne de montagnes, haute et stérile, qui sépare le Tigre de la côte de la mer Rouge. Les monts d'Hamhammo courent au sud. Le 25 on commença la traversée du col de Taranta, que Bruce représente comme la partie la plus difficile de la route. On le franchit sans beaucoup de peine. On éprouvait de bien plus grands obstacles de la part des gens du pays, qui, sans cesse, exigeaient des présens pour de prétendus services. On rencontrait journellement des voyageurs, et notamment de petites kafilahs ou caravanes qui portaient des marchandises à Maçouah. La pente du côté opposé était fort rapide.

Les voyageurs entrèrent, le 27, à Dixan, ville située au pied du Taranta. Les maisons, dépourvues de fenêtres, ont des toits plats dans lesquels on pratique une ouverture où l'on place deux tuyaux en poterie l'un au-dessus de l'autre; mais cette issue est si étroite qu'elle ne laisse échapper qu'une partie de la fumée. Toutes sont construites autour d'une hauteur d'où l'on jouit de la vue des

montagnes du Tigré ; sur la plupart on aperçoit des villages. Dixan a une église qui n'offre rien de remarquable. Elle est en terre, le toît en chaume est de forme conique. Des figures de saint George et saint Haimanout, à cheval et armés de lances, sont peintes sur les murs fort grossièrement et avec des couleurs très-vives, ainsi que plusieurs autres figures étranges, et dans des attitudes plus étranges encore. Les prêtres portent de grandes clefs semblables à celles que les peintres mettent dans la main de saint Pierre. Tous les Abyssins montrent une grande dévotion pour la croix. La plupart en portent l'empreinte, ou sur le front, ou sur le sein, ou sur le bras droit, ce qui, de même que le cordon de soie bleue passé autour de leur cou, est, pour eux, une marque indispensable de leur religion. Ils baisent tout ce qu'ils considèrent comme saint ou digne de respect.

« A quelques exceptions près, dit M. Salt, tous les Abyssins que j'avais vus jusque alors m'avaient semblé ignorans, paresseux et sales ; ils ont le teint d'une couleur très-foncée, et, malgré l'assertion de Bruce, il en est peu qu'on puisse regarder comme étant de couleur cuivrée.

Ils récitent des prières sur tout ce qu'ils mangent, boivent, donnent ou reçoivent ; et pour terminer la cérémonie, ils soufflent dessus comme des joueurs de gobelet. En récitant leurs prières,

ils ont toujours le visage dirigé vers l'orient; lorsqu'ils tuent un animal, ils lui tournent la tête vers l'occident. Ils refusent de toucher à la chair de toute bête égorgée par les Musulmans, pour lesquels ils ont le plus profond mépris.

A Dixan, la plupart des travaux pénibles, tant au dedans qu'au dehors, sont faits par les femmes ; elles vont aux champs avec leurs enfans sur le dos. Elles ont une ceinture de cuir ; elles ornent leur cou et leurs bras de cauris et de verroteries. Quant à celles d'un rang plus élevé, elles laissent croître à une longueur démesurée les ongles de leur main gauche, et, pour les conserver, recouvrent leurs doigts d'étuis de cuir longs de plusieurs pouces.

M. Salt eut sujet de penser que le baharnegach, ou chef de la ville et du territoire voisin, ne savait ni lire ni écrire. On ne put découvrir une seule école à Dixan. La Bible est très-probablement le seul livre qu'on y trouve ; on y rencontra peu de personnes qui pussent la lire. Les personnes dont l'instruction va jusque-là sont réputées ecclésiastiques. On ne vit qu'un seul homme qui sût écrire la langue du pays.

Le baharnegach, homme de grande taille et d'un certain âge, avait une physionomie très-douce. Il unissait les fonctions du sacerdoce à celles de la magistrature. Le matin et le soir, il

récitait la prière devant une assemblée nombreuse. Un bâton, long de six pieds, et dépouillé de son écorce, était la marque de sa dignité. On le portait devant lui lorsqu'il sortait.

On quitta Dixan le 14 août. Après avoir traversé quelques villages de la province d'Agaouma, on arriva, le 21, à Ghenatir qui en est la capitale. C'est un village composé principalement de cabanes de forme conique. Le chef était l'Abyssin le plus poli que M. Salt eût vu jusque alors, et de plus, homme de bon sens. Il combla les voyageurs d'honnêtetés. Ce fut là que ceux-ci virent un banquet abyssin dans toute son horreur. Plus de quatre-vingt-dix convives étaient à table, dans la même salle, armés de longs couteaux. Ils découpaient de grands morceaux de chair crue, et toute sanglante, qu'ils dévoraient avec une avidité dégoûtante.

Les voyageurs visitèrent ensuite Abouha-Soubha, église taillée dans le roc, sur le flanc d'une montagne. La nef a cinquante pieds de long sur trente de large; elle est soutenue par des colonnes et des pilastres; le chœur est surmonté d'un dôme haut de cinquante pieds. Les murs sont ornés de croix sculptées, d'inscriptions éthiopiennes retraçant des passages de l'Ecriture sainte, et de peintures représentant Notre-Seigneur, les apôtres, et saint George. Toutes les parties de ce temple

singulier étaient humides et remplies de chauve-souris et de toiles d'araignées.

Antalo où l'on arriva bientôt était la résidence d'Ouelleta Selassé, ras ou vice-roi de Tigré. M. Salt et ses compagnons lui furent présentés; c'était un petit veillard qui avait une physionomie fine, beaucoup de dignité dans le maintien et une vivacité extrême dans les manières. Invités à un repas semblable à celui qu'on leur avait donné à Ghenatir, les Anglais ayant témoigné le désir que la viande fût cuite, elle fut grillée à l'instant, et coupée en petits morceaux que le ras, par une bienveillance spéciale, leur mit lui-même dans la bouche à peu près comme font en Europe les petits enfans qui élèvent des pies.

Le ras lorsqu'on lui présenta la lettre et les présens de lord Valentia, demanda ce que ce seigneur désirait de lui et le motif du voyage des Anglais; M. Salt lui répondit qu'ils étaient venus pour lui exprimer les vœux de leur gouvernement empressé d'établir des relations commerciales directes avec l'Abyssinie, qui devait en retirer de grands avantages.

M. Salt aurait bien voulu aller à Gondar, ce fut impossible. De tous les pays, l'Abyssinie est le plus fertile en révolutions. Le ras Michael qui, à l'époque du voyage de Bruce, gouvernait sous le nom du roi Tecla Haïmanout, avait été forcé

quelque temps après par un parti puissant de se retirer ; il mourut en 1780 à l'âge de quatre-vingt-huit ans. Goucha, grand personnage de la cour, avait été fait ras. Plusieurs rois avaient été placés sur le trône puis en avaient été renversés par les ras. Ouelleta Selassé, parvenu par ses victoires sur plusieurs de ses compétiteurs au gouvernement du Tigré, avait nommé roi un prince de la famille royale contre lequel un parti s'était élevé. On l'avait successivement remplacé par plusieurs de ses parens. Cependant le ras des provinces de l'Amhara et du Beghemder, dont Gondar est la capitale, qui d'abord avait fait cause commune avec Ouelleta Selassé, témoigna bientôt des intentions hostiles contre lui, et la guerre était près d'éclater entre eux. Le roi était réduit à demeurer paisible spectateur de ces débats.

Antalou est située sur un terrain inégal, dans un vallon au pied d'une montagne; elle renferme près de mille maisons en terre et couvertes de chaume. Sa position n'offre aucun agrément ; sa proximité des frontières l'a fait choisir dans ces temps de trouble comme le lieu le plus convenable pour le siége du gouvernement.

M. Salt alla au commencement de septembre visiter Axum. Le pays qui sépare cette ville d'Antalou est extrêmement montagneux. Le

voyageur passa par Adouéh, ville fort grande qui a des manufactures de grosses toiles de coton dont on fait usage comme de monnaie courante ; chaque pièce, longue de trente coudées, et large d'une aune trois quarts, vaut trente morceaux de sel ou une piastre. Tout le commerce entre l'Abyssinie et la mer a lieu par Adouéh, ses habitans passent pour les plus polis et les plus civilisés du royaume. La situation de cette ville est charmante, la vue s'étend jusqu'à l'immense chaîne des montagnes du Tigré.

Axum est à peu de distance à l'ouest d'Adouéh ; de vastes et superbes ruines attestent l'antique splendeur de cette ancienne capitale de l'Abyssinie. Le grand obélisque, encore debout, a quatre-vingts pieds de haut, il est d'un seul bloc de granite, ses proportions sont parfaites. Il est difficile de concevoir par quel moyen on est parvenu à élever une si lourde masse ; la surprise que l'idée d'une opération semblable doit naturellement exciter redouble encore lorsque l'on vient de traverser un pays où tous les arts sont dans un état si grossier. D'autres obélisques, dont un plus grand que le précédent, gisent brisés à terre.

Ce qui frappa aussi M. Salt à la vue de la grande église d'Axum fut sa ressemblance avec les édifices gothiques de l'Angleterre. Par sa

grandeur, sa richesse et le respect qu'elle inspire, elle l'emporte sur toutes celles du Tigré, celle de Tchelicot exceptée. Elle a été bâtie en 1657. M. Salt ayant examiné et dessiné les monumens d'Axum, copié la fameuse inscription grecque gravée sur un grand bloc de pierre, ainsi qu'une autre en langue du pays, et obtenu communication des chroniques écrites par les prêtres, reprit la route d'Antalou.

Le lendemain de son arrivée, il fut spectateur de la revue des troupes qui revenaient d'une campagne contre les Gallas. Les commandans, à la tête de leurs compagnies, entrèrent successivement dans une enceinte circulaire. Les généraux portaient de riches vêtemens ornés d'or et d'argent; ceux des soldats consistaient en peaux d'animaux, principalement de moutons; une bandelette de cuir, roulée autour de leur tête, contenait leur chevelure. Plusieurs officiers avaient au bras droit des anneaux d'argent en nombre égal à celui des ennemis qu'ils avaient tués. Les chevaux étaient richement caparaçonnés. Chaque chef, après avoir parcouru le cirque sept fois, s'avançait droit vers le ras, prenait une attitude menaçante, faisait un récit de ses hauts faits, et finissait par jeter, aux pieds d'Ouelleta Selassé, un trophée que jusque alors il avait porté suspendu au-dessus de son bracelet. Un simulacre

de guerre eut lieu ensuite, et les cavaliers montrèrent une dextérité remarquable dans la manière de conduire leurs chevaux. Ils étaient armés de mousquets, et les fantassins de boucliers et de lances. Ils paraissaient, dans leurs évolutions, imiter l'action d'hommes qui poursuivent des bêtes féroces dans des broussailles.

Un grand festin eut lieu après la revue. Une grande table était dressée dans la salle; le ras s'assit sur une estrade placée à une extrémité; comme il n'y avait pas de bancs, les chefs s'accroupirent de chaque côté de la table, sur laquelle des piles de galettes de tef étaient rangées. Une certaine quantité de beaux pains de froment étaient posés près du ras. Une file de plats contenant des caris de volaille chauds, du mouton, du ghy et du caillé garnissait la table. Le ras ayant rompu son pain, aussitôt des femmes esclaves trempèrent les galettes de tef dans les caris et les autres mets, et les distribuèrent aux convives; on leur donnait aussi des boulettes composées de tef, d'herbages cuits et de caillé.

Pendant ce temps, on égorgeait, à la porte de la salle, les bêtes réservées pour la fin du banquet. Les bêtes abattues, on leur coupa la tête, en prononçant une invocation; on les écorcha, et leur chair fut découpée en grands morceaux et posée, palpitante encore, dans la salle du repas.

Les chefs alors, avec leurs grands couteaux recourbés, en détachèrent une tranche, qu'ils taillèrent en longues aiguillettes et les mangèrent. Ces détails prouvent que Bruce se trompe, lorsqu'il dit qu'en Abyssinie, aucun homme, d'un certain rang, ne prend lui-même sa nourriture, ni ne touche aux mets dont il va manger.

Le pays soumis à l'autorité du ras Ouelleta Selassé comprend, dit M. Salt, la partie de l'Abyssinie située à l'est du Tacazzé jusqu'à la mer. Après l'administration cruelle du ras Michael, celle de Ouelleta Selassé homme d'un caractère modéré fut un grand bienfait pour les habitans du Tigré. Malgré les troubles qui ont déchiré l'Abyssinie, l'industrie de ce pays a conservé une certaine activité, mais elle n'est pas bien importante. Le coton croît dans plusieurs provinces, notamment aux environs d'Adouéh; les Abyssins ne connaissent pas la manière de le séparer de sa graine. En conséquence, ils en font venir de l'Inde, tout prêt à être mis en œuvre, pour tisser leurs toiles. On fabrique, dans le Samen et à Gondar, des tapis grossiers, avec la laine et le poil des moutons et des chèvres, qu'on teint en rouge et en bleu clair. On fabrique des couteaux à Adouéh, et des rasoirs à Antalou. Le fer vient de Sennaar en Nubie, et de Oualkayt, territoire situé à six journées de chemin d'Adouéh et de Berberah, ville

qui fait un commerce considérable avec Gondar. Les Abyssins y vont avec de l'ivoire, des chevaux et des esclaves; ils en rapportent du fer, du coton et des marchandises de l'Inde. On croit qu'ils gagnent cent pour cent sur ces marchandises qui ont déjà payé un droit égal à Aden ou à Mokha. Des kafilahs voyagent entre le Darfour, Fonghi et Gondar.

Le ras remit des lettres de son souverain à M. Salt pour le roi d'Angleterre, et les accompagna de présens. Le 18 octobre les Anglais quittèrent Antalou; ils y laissèrent Pearce, que le ras prit sous sa protection. Ils passèrent par Axum, dont ils considérèrent de nouveau les antiquités; et, le 7 novembre, arrivèrent heureusement à Maçouah, où un navire les attendait. M. Salt partit bientôt pour l'Inde.

A son retour en Angleterre, à la fin de 1806, lord Valentia déposa, entre les mains de lord Spencer, ministre des affaires étrangères, la lettre du roi d'Abyssinie; elle fut portée au roi avec les présens qui lui étaient destinés. Quelque temps après, un négociant ayant armé un navire pour la mer rouge, lord Valentia fit observer à M. Canning, successeur de lord Spencer, combien il serait important de se concilier l'amitié du monarque abyssin, et ajouta que le roi de la Grande-Bretagne, ayant bien voulu recevoir la lettre et

les présens de ce prince, il conviendrait de l'en instruire par le navire prêt à faire voile. M. Salt fut désigné comme l'homme le plus propre à porter la réponse du roi de la Grande-Bretagne, et à accompagner les présens destinés au roi d'Abyssinie ; il y avait entre autres deux pièces d'artillerie volante, avec tout leur équipage.

M. Salt s'embarqua, le 26 janvier 1809, à Portsmouth. Il s'arrêta d'abord à Mozambique, reconnut la côte occidentale de la mer Rouge ; et, le 10 janvier, entra dans le port de Maçouah ; Pearce, instruit de son arrivée, y était venu au-devant de lui. Bientôt on se mit en route pour l'intérieur de l'Abyssinie. Les Anglais étaient au nombre de cinq ; une suite nombreuse les accompagnait. Le 13 mars ils entrèrent à Tehelicot, où le ras faisait alors sa résidence.

Le ras accueillit M. Salt avec beaucoup de cordialité ; dans une conversation qu'ils eurent ensemble quelques jours après, il lui apprit que ses différens avec Gouxo, gouverneur des pays à l'ouest du Tacazzé, continuaient. « Il m'assura, dit M. Salt, que je ne pourrais entreprendre le voyage de Gondar avant le mois d'octobre, époque de la fin des pluies ; il se proposait de marcher alors vers cette ville à la tête d'une armée ; il ajouta que si j'osais m'aventurer sur le chemin sans être protégé par une force nombreuse, la haine que lui

portait Gouxo déterminerait sans doute ce chef à me faire arrêter, et très-probablement à me faire périr. J'étais disposé à braver tous les dangers ; mais je vis clairement que le ras ne le souffrirait pas, et je savais qu'il était inutile de résister à son autorité. Je fus donc, à mon grand regret, obligé de renoncer au voyage de Gondar, parce que je devais, à une époque fixe, retourner à Maçouah, où un navire m'attendrait ; il ne m'était donc pas possible d'attendre la fin de la saison des pluies. Je me vis ainsi réduit à remettre au ras, comme le portaient mes instructions, la lettre du roi et les présens destinés au monarque abyssin.

Les présens frappèrent d'admiration le ras et sa cour. Le chef des prêtres récita une prière où le nom d'Anglais fut répété souvent, et le ras donna ordre de prier toutes les semaines pour le roi d'Angleterre. Il ne trouvait pas des expressions assez fortes pour manifester son étonnement.

Au commencement d'avril, M. Salt ayant obtenu du ras la permission d'aller jusqu'au Tacazzé, partit le 5 avril avec ses compagnons de voyage et d'un chef abyssin. On monta d'une manière sensible jusqu'à Antalou, capitale de l'Enderta ; cette partie de ce pays est bien arrosée, parfaitement cultivée et fort riche. On entra ensuite dans le Saharti, canton sauvage et sans culture où le gibier

était très-commun. On y voit des plaines immenses couvertes de broussailles de couleur brune; rien ne ressemble plus aux déserts qui sont à l'est du cap de Bonne-Espérance. Ces plaines sont terminées par des montagnes d'une teinte de pourpre, et l'on croit voir entre elles et le pays que l'on traverse un gouffre incommensurable. Ce fut de là aussi que l'on aperçut pour la première fois les montagnes du Samen élevant majestueusement leur cime à l'extrémité de l'horizon.

En continuant de s'avancer à l'ouest, on arriva au milieu de rochers âpres qui bordent les rives de l'Araqua, rivière qui se jette dans le Tacazzé. L'atmosphère avait été fort claire le matin, de sorte que l'on put voir de la neige sur le Beyeda et l'Amba-Haï, les deux montagnes les plus élevées du Samen; et cependant la chaleur était étouffante.

Le 10 avril on traversa une plaine sablonneuse et brûlée où l'on avait cultivé dans quelques champs isolés du mitchelli dont les chaumes étaient hauts de neuf à douze pieds. On eut ensuite beaucoup de peine à passer au milieu de montagnes couvertes de broussailles; puis on descendit dans une gorge sablonneuse et profonde qui dans les temps de pluie forme le lit d'un torrent; les beaux arbres dont elle est garnie, et entre autres les baobabs et les tamariniers, procu-

rèrent un ombrage délicieux. Après une nouvelle descente fort douce, on découvrit une grande plaine, et l'on se trouva sur les bords du Tacazzé. La rive opposée était haute et rocailleuse. Le lit de la rivière le long de laquelle on remontait était fréquemment interrompu par des sauts, ce qui la rendait guéable. Entre ces roches, il est des espaces très-profonds, toujours remplis d'eau, ils ressemblent à de petits lacs; c'est là que les hippopotames se tiennent de préférence. On aperçut quelques-uns de ces monstrueux animaux, on leur tira des coups de fusil, on ne put parvenir à les blesser; les balles de plomb étaient trop molles pour percer la dureté de leur crâne. Plusieurs crocodiles se montrèrent aussi à la surface de l'eau. Ils étaient d'une grosseur énorme, les Abyssins les redoutent extrêmement.

On fut de retour à Tchelicot le 16 avril. Quelques jours après arriva une caravane qui venait de la plaine du sel; elle était composée de plusieurs centaines d'ânes et de mulets chargés; deux cents hommes armés l'avaient escortée une partie du chemin. On alla à leur rencontre et ils furent accueillis avec les mêmes acclamations que les soldats revenant de la guerre : c'est en effet une expédition dangereuse. Les environs de la plaine d'où l'on tire le sel sont infestés par les Gallas, qui se mettent en embuscade pour tomber

sur les hommes qui viennent le recueillir. Ceux-ci, lorsqu'ils n'ont pas avec eux l'escorte de gens armés, sont obligés de se coucher à plat-ventre, pour échapper aux regards de leurs barbares ennemis; quand ils aperçoivent un ennemi, ils courent se cacher dans les montagnes. Les Gallas attaquent souvent l'escorte; dans cette occasion, six hommes avaient été tués; on regardait cette perte comme légère. Les soldats qui avaient signalé leur courage avaient à leur lame de petits morceaux de drap rouge, comme marque de distinction; le ras se mit à son balcon pour les voir; ils défilèrent devant lui en poussant de grands cris.

Le 27 avril le ras donna une audience publique à M. Salt, lui remit une lettre pour le roi d'Angleterre, et le gratifia d'une chaîne en or. Un Anglais voulut rester en Abyssinie avec Pearce; le ras en fut très-joyeux; parce qu'il comptait que les services de ces deux Européens lui seraient fort utiles pour manœuvrer ses deux pièces d'artillerie.

Lorsque M. Salt prit congé de lui, le ras promit d'encourager de tout son pouvoir les communications de son pays avec l'Angleterre; mais il y voyait beaucoup d'obstacles, notamment de la part des Mahométans qui étaient maîtres des côtes de la mer Rouge. M. Salt avait quitté le ras

le 2 mai, il passa par Axum, et s'embarqua le 3 juin à Maçouah, attérit à Mokha, alla ensuite à Bombay et débarqua heureusement en Angleterre en 1811.

L'Abyssinie nous offre le tableau de ce qu'étaient les royaumes de l'Europe du temps où dominait le système féodal. Les contestations continuelles au sujet des limites de territoire, les querelles interminables entre les chefs, l'usurpation du pouvoir par quelques-uns des plus considérables de la noblesse, enfin les fréquentes incursions d'un ennemi barbare ne rendent la comparaison que trop juste. M. Salt craint cependant que la lutte dans laquelle l'Abyssinie est engagée depuis si long-temps ne se termine pas favorablement pour elle.

M. Salt considère l'Abyssinie comme formant aujourd'hui trois pays séparés; cette division est le résultat des troubles intestins, et de l'invasion des Gallas; d'ailleurs la nature a partagé cette contrée en trois parties bien distinctes; et les habitans du Tigré, situé à l'est, parlent une langue différente de celle des peuples de l'Amhara qui est à l'ouest. Les provinces de Chô et d'Éfat sont au sud, c'est une des plus belles contrées de l'Abyssinie. Le Tigré est la plus riche et la plus puissante.

Les voyageurs s'accordent à décrire les Abyssins

comme un peuple gai, vif et actif. Les mariages, les naissances, en un mot tous les événemens importans se célèbrent par des fêtes et des réjouissances; rien de plus agréable que la bonne intelligence qui règne dans ces assemblées : il est même remarquable que, dans les scènes d'ivresse qui les accompagnent toujours, il s'élève rarement des querelles entre les personnes d'un rang distingué.

Une singulière coutume est celle qui a lieu lorsqu'une personne a fait du tort à une autre; celle-ci empoigne aussitôt une partie du vêtement de l'agresseur, puis elle le fixe par un nœud à son propre vêtement, et rien ne peut le forcer à lâcher prise jusqu'à ce qu'elle ait mené le coupable devant le juge. Il est fort bizarre qu'un homme qui a dérobé une chose dont la valeur n'est pas de deux fois celle de son habillement ne le laisse pas emporter, quoique de la sorte il pût échapper à la honte et au châtiment attachés au vol.

VOYAGE AU DARFOUR;

PAR BROWNE.

(1793—1799.)

Excité par le désir de visiter l'intérieur de l'Afrique, W. G. Browne partit d'Angleterre à la fin de 1791. Une traversée de vingt-six jours le fit arriver en Égypte; il entra dans le port d'Alexandrie le 10 janvier 1792.

Browne, d'après les informations qu'il recueillit à Alexandrie, résolut d'entreprendre la découverte des vestiges du temple de Jupiter Ammon dans le désert de Libye; il parvint effectivement à Siouah, où la vue des ruines qui subsistaient encore lui prouva qu'il avait réussi dans sa tentative. Il voulut pénétrer plus avant dans l'ouest, des obstacles insurmontables s'y opposèrent. Il reprit donc la route d'Alexandrie, puis remonta le Nil jusqu'au Caire.

Il passa une partie de l'été à étudier l'arabe, et le 10 septembre il s'embarqua pour la Haute-Égypte. Son projet avait d'abord été d'aller en Abyssinie : mais à Assouan, où il était le 30 oc-

tobre, il apprit que la guerre qui venait d'éclater entre les mamelouks du Saïd et le cachef d'Ibrim, empêchait de pénétrer en Nubie; depuis plusieurs mois les caravanes étaient arrêtées; on ne pouvait se procurer un seul chameau. En conséquence Browne descendit le Nil. Le 7 novembre il était à Ghenné. La curiosité le conduisit au travers du désert à Cosseïr, port sur la côte de la mer Rouge; le commerce y est assez actif; cette ville est située dans un terrain stérile; on va chercher l'eau potable à un puits éloigné de trois heures de marche. Browne revint ensuite au Caire.

Enfin il apprit en 1793 que la caravane des Djelabs du Darfour ou du Soudan allait retourner dans ce pays; aussitôt l'espoir d'arriver en Abyssinie par cette contrée lui fit naître le désir de profiter de cette occasion. Il partit aussitôt pour Assiout, il s'y procura des chameaux, se munit de provisions, et se mit en route avec la caravane le 25 mai. C'était la saison la plus chaude de l'année, en conséquence la moins favorable pour voyager. Le chemin que l'on suivit est le même que celui que prit Poncet, médecin français, pour aller en Abyssinie au commencement du dix-huitième siècle. On passa par l'Oasis d'El-Khargéh, probablement dans une direction qui ne permit pas de voir les monumens qui rendent ce canton remarquable, car Browne n'en parle pas.

On traversa le désert; pendant plusieurs jours on voyageait sans rencontrer un seul lieu habité; ceux-ci étaient composés de quelques cabanes chétives. Selimé où l'on se reposa le 24 juin est une petite Oasis verdoyante, au pied de rochers peu élevés. Il n'y croît rien qui puisse servir à la nourriture des hommes ni des animaux. Cinq jours après on était à Leghi où l'on trouva un peu d'eau qui avait le goût saumâtre. Les chameaux étaient épuisés de fatigue; pour comble de malheur, le chabir, ou chef de la caravane, ne savait de quel côté tourner ses pas; car, quoi qu'il y eut parmi les voyageurs plusieurs personnes qui avaient traversé le désert une douzaine de fois, aucune d'elles ne connaissait le véritable chemin. Le vent de sud fatiguait beaucoup par la quantité de sables qu'il entraînait dans l'air.

Enfin le 23 juillet on atteignit Ouadi Masrouk, première source située dans le Darfour. On fut obligé, pour échapper aux ravages des fourmis blanches et aux torrens de pluie, de se réfugier à Soueïni. Toute personne qui arrive avec les caravanes dans ce village, est obligée de s'y arrêter jusqu'à ce qu'il plaise au sultan de lui faire connaître ses volontés. Browne demanda au melek, ou gouverneur, la permission d'aller auprès du sultan, et offrit de payer les droits qu'on demanderait sur les marchandises quoiqu'il ne fût pas

commerçant; mais il avait été desservi par Ali-Hamad, qu'on lui avait recommandé au Caire pour être son agent dans le Darfour, où toutes les affaires se font par échange. Ce misérable, dès que l'on fut arrivé à Soueïni, trouva le moyen d'engager un de ses camarades à se rendre auprès du sultan pour l'avertir que Browne était un Franc, un infidèle rempli de desseins dangereux, et qu'il ferait bien de se tenir en garde contre lui. En conséquence, il arriva bientôt un ordre du sultan qui autorisait Browne à partir pour Cobbé, mais lui enjoignait d'y demeurer dans la maison d'un particulier désigné jusqu'à ce qu'il eût reçu l'ordre de paraître devant le monarque. Browne soupçonna quelque perfide manœuvre : cependant il ne put deviner le complot tramé contre lui. Il prit le parti d'obéir.

Le 7 août on entra dans Cobbé, ville la plus fréquentée par les djelabs. Tous ceux qui avaient connu Browne en Égypte et pendant la route, et qui auraient pu lui rendre service, se dispersèrent. Que l'on juge de son inquiétude et de son affreuse position; il était seul, et les Darfourains qui le regardaient comme un infidèle et un impie dont la couleur même était à leurs yeux le signe de quelque maladie, de la réprobation divine, ou du moins de l'infériorité de son espèce, répugnaient à communiquer avec lui.

Le tourment d'esprit qui occupait Browne lui causa une maladie violente; à peine convalescent, il courut à El-Facher où résidait le sultan; il y fut reçu avec dédain; lorsqu'il parla d'être présenté au monarque, on l'écouta froidement : le melek auquel il s'adressait le lui promit vaguement, et lui demanda à voir ses marchandises; on s'empara, malgré ses réclamations, de celles qui convinrent le plus, et on les évalua bien au-dessous de leur prix réel. Bientôt après, accusé méchamment d'avoir violé une jeune esclave, il fut, par les machinations de ses ennemis, condamné à donner diverses marchandises pour sa valeur. Heureusement pour lui les djelabs, irrités de l'injustice dont il était la victime, se hâtèrent d'en informer le sultan.

Alors ce prince, à qui jusqu'alors Browne avait inutilement essayé de parler, quoiqu'il se fût plusieurs fois présenté à son audience, lui envoya ordre à Cobbé où il était retourné, de venir le trouver. L'amour de la justice, ou la commisération pour un étranger opprimé, n'entraient pour rien dans la détermination du sultan. Mais ayant entendu dire que les Francs jouissaient d'une grande faveur auprès des maîtres de l'Égypte, et que si quelqu'un d'entre eux éprouvait des vexations dans le Darfour, on s'en vengerait aisément sur les djelabs qui iraient au Caire, en faisant

juridiquement saisir leurs marchandises, il craignit de compromettre les intérêts de ceux-ci. Browne lui fut donc amené, ainsi que ses adversaires; le sultan décida qu'ils avaient trompé le Franc, et déclara qu'à l'avenir il le protégerait.

Le sultan ordonna de plus que Browne et ses adversaires iraient chez le melek des djelabs qui ajusterait leur différend. Celui-ci reconnut la fausseté de l'inculpation relative à la jeune esclave; en conséquence, on rendit à Browne ce qui lui avait été pris pour cette affaire. Il ne fut pas si heureux pour la restitution des autres effets qu'Ali-Hamad et ses complices lui avaient volés. Il ne reçut pour tout dédommagement que le sixième de ce qui lui avait été enlevé.

Encouragé par les bonnes manières du melek des djelabs, Browne voulut obtenir, par sa médiation, la permission d'aller avec des expéditions militaires dans le Sennaar, ou dans le Kordofan à l'est, ou dans le Bergou à l'ouest. Par la première route, il espérait arriver en Abyssinie, ou en Égypte; par la seconde, il était presque certain de faire des découvertes importantes sur le cours du Bahr-el-abiad ou vrai Nil, peut-être même de parvenir à sa source, et par la troisième, de reconnaître le cours du Niger ou Dialiba, ou d'aller par le Bornou et le Fezzan à Tripoli.

Le melek lui fit sentir l'impossibilité d'effectuer

ces projets, en lui prouvant qu'il périrait, soit par la main des hommes chargés de l'accompagner, soit par les armes des tribus victimes de leur agression; il ajouta que des haines invétérées entre les souverains du Darfour et du Bergou rendaient le voyage de l'un de ces pays à l'autre impraticable; il finit par lui recommander fortement de saisir la première occasion de retourner en Égypte. La chose n'était pas facile, parce que le sultan retenait les caravanes, afin que celles qu'il avait envoyées en Egypte pour son compte eussent le temps de vendre leurs marchandises.

Cependant Browne exerçait la médecine; on venait le consulter, on l'envoyait chercher; souvent sa science était en défaut; car on s'adressait trop tard à lui, et d'ailleurs il n'avait pas étudié cette branche des connaissances humaines. D'un autre côté, sa sûreté était sans cesse compromise. Le traître Ali-Hamad essaya de se défaire de lui par la force et par le poison; n'ayant pu y réussir, il l'accusa de débaucher ses esclaves. L'affaire, portée devant le juge civil et devant le melek des djelabs, l'innocence de Browne triompha.

Vers la fin de 1795, celui-ci adressa, par l'intermédiaire d'un grand personnage, une requête au sultan, pour rappeler à ce prince ce qu'il avait souffert, le paiement de ce qui lui était encore dû, et la permission de partir. Ne recevant pas de

réponse, il prit le parti de se présenter devant son monarque, auquel il répéta ce que contenait sa supplique : ses réclamations furent appuyées par le grand personnage. Le despote ne dit rien sur le point de la continuation du voyage, et lui fit donner vingt bœufs maigres, qu'il estimait cent vingt piastres, en dédommagement de marchandises qui en valaient sept cent cinquante. Déjà on lui avait donné des chameaux et des bœufs évalués à un prix exorbitant.

Fatigué de toutes ces vexations, Browne quitta Cobbé le 3 mars 1796, et alla joindre le chabir, ou chef de la caravane, qui campait à El-Haïmer, petit village à trois journées de marche au nord de Cobbé. La veille de son départ, on lui avait remis une lettre portant le sceau du melek des djelabs, au nom duquel elle était écrite : elle portait la permission de traverser le Kordofan, pour aller dans le Sennaar. Etonné de ce qu'on lui accordait spontanément ce qu'on lui avait si long-temps et si obstinément refusé, Browne consulta plusieurs djelabs qui avaient mérité sa confiance. Tous lui conseillèrent de n'avoir aucun égard à cette lettre; il suivit leur avis, et fit bien; car il découvrit, par la suite, qu'Ali-Hamad et d'autres scélérats avaient formé le projet de l'assassiner sur la route du Kordofan.

« Pendant mon séjour à El-Facher et à Cobbé,

dit Browne, les personnes qui paraissaient le mieux informées m'avaient souvent assuré que le sultan ne m'accorderait jamais la permission de partir ; la faible compensation qu'il m'avait allouée pour tout ce qu'il avait reçu de moi, semblait confirmer cette opinion. Sachant que les bruits sourdement répandus ont beaucoup de pouvoir sur ces peuples barbares, j'eus soin de faire parvenir aux oreilles du sultan ceux qui concernaient le danger auquel les djelabs s'exposeraient s'ils revenaient sans moi en Égypte, où je vins à bout de persuader que j'avais écrit. Je fis en même temps entrevoir au chabir le péril qu'il courait lui-même ; de sorte qu'il employa tout son crédit auprès du sultan, pour qu'il consentît à ce qu'il m'emmenât. Soit que ce monarque eût été intimidé par ce que je lui avais fait dire indirectement, soit que la manière dont je m'étais conduit depuis trois ans dans ses états lui eût donné de moi une idée plus favorable, il décida enfin de me laisser partir. »

Le voyage d'Égypte ne présenta rien d'extraordinaire, la chaleur fut excessive. En quatre mois, on atteignit Siout.

Le Darfour, dont le nom signifie royaume de Four, était, avant le voyage de Browne, un pays inconnu. Cobbé, la ville la plus considérable, est située par 14° 11′ de latitude nord et 28° 8′ de lon-

gitude à l'est de Greenvich. Elle a plus de deux milles de long, mais elle est très-étroite, chaque maison est entourée de palissades, et chaque enceinte séparée d'une autre par un terrain vague qui est planté d'arbres. Il y a beaucoup de dattiers; durant la saison des pluies, un torrent fournit de l'eau; dans les autres temps, on la tire de puits peu profonds; elle est trouble et a un goût désagréable; cependant elle n'est pas malfaisante: quelquefois elle devient très-rare. Les autres villes du royaume ressemblent à celle-là.

Cobbé est entouré de plusieurs villages. Une petite montagne à l'est est le repaire des hyènes et des chacals.

L'aspect du pays présente généralement l'image de la stérilité; dès que les pluies qui durent de la mi-juin à la mi-septembre ont recommencé à tomber, tout change de face. Une verdure riante tapisse les plaines. Excepté les endroits absolument rocailleux, tout est couvert de bois, car on n'essarte pas entièrement les terrains que l'on veut cultiver. Après qu'on a remué la terre avec la houe, on y sème du sorgho, deux mois après on le récolte; la moisson du froment a lieu trois mois après la récolte. Les haricots, les lentilles, et diverses plantes potagères abondent. Le seul fruit qui mérite d'être cité est le tamarin. L'on cultive mal le dattier.

les deux à la fois, ils devenaient furieux l'un contre l'autre, ainsi que contre tout ce qui s'approchait d'eux. Dans tous les autres momens, ils ne se querelaient point, ni ne cherchaient à faire le moindre mal aux hommes. Des agneaux même passaient à côté d'eux sans qu'ils fissent mine de les attaquer. Browne les avait depuis deux ans, lorsque, se trouvant dans l'impossibilité de les emmener avec lui, il en tua un d'un coup de fusil. L'autre mourut au bout de quelques jours, soit de maladie, soit de chagrin de la perte de son camarade. Le sultan avait deux lions apprivoisés; un esclave les menait ordinairement au marché, où on les laissait manger.

Les pintades, les cailles, les perdrix rouges, les pigeons, sont des oiseaux communs. On voit des millions de vautours dans les cantons habités; ils partagent avec les hyènes les champs de carnage. Dans le commencement de l'été, les arbres sont couverts de perruches. Les Darfourains élèvent des poules.

Les reptiles sont nombreux. Les termites ou fourmis blanches causent de grands ravages. On trouve partout des abeilles; leur miel a un goût sauvage et désagréable: les sauterelles volent en grandes troupes. Les esclaves principalement les font rôtir et les mangent. Les scorpions et les

cousins sont très-incommodes, ces derniers surtout dans la saison des pluies.

Le fer se trouve en grande quantité. Ce sont des nègres idolâtres qui pratiquent l'art de l'extraire du minerai. Les nègres ne sont pas assez habiles pour réduire ce fer en acier; ils en font des couteaux, des javelines, et différens outils. Tous les autres métaux sont apportés des pays étrangers. Le Darfour a du marbre et de l'albâtre. La roche y est principalement du granit gris. La pierre calcaire propre à bâtir ou à être convertie en mortier est très-rare. Un canton donne du sel fossile; le nitre est abondant : on n'en fait aucun usage.

Le sultan de Darfour exerce l'autorité la plus absolue. Quand ses jugemens portent un caractère d'iniquité trop marqué, les foukkaras ou docteurs de la loi lui adressent des remontrances courageuses; une seule crainte a du pouvoir sur son esprit, c'est celle de s'aliéner l'armée, qui peut à tout moment lui opposer un concurrent audacieux. Le droit d'hérédité n'est pas bien fixe. Le sultan qui régnait pendant le séjour de Browne s'était emparé du trône au préjudice de ses neveux. Il exerçait le pouvoir depuis 1787. Son avarice et sa tyrannie avaient excité beaucoup de mécontentement dans le peuple et dans l'armée. Lorsqu'il donne audience, un louangeur à gage se

tient debout à sa gauche et crie continuellement de toute sa force : « Voyez le buffle, le fils d'un « buffle ! le taureau des taureaux ! l'éléphant d'une « force extraordinaire ! le puissant Abd-el-Rach- « man-el-Raschid ! Que Dieu prolonge ta vie, « ô maître ! que Dieu t'assiste et te rende victo- « rieux ! »

Il est très-difficile d'évaluer la population d'un pays aussi peu civilisé que le Darfour. D'après les levées d'hommes faites par le sultan, Browne a calculé que son pays contenait 200,000 âmes au plus. Les Darfourains sont d'origines différentes ; les uns viennent des bords du Nil, les autres de l'ouest ; ils sont ou foukkaras ou commerçans. Beaucoup d'Arabes se sont aussi fixés dans le pays ; la plupart sont restés nomades ; ils ne sont que très-imparfaitement soumis au sultan.

Les maisons sont construites en argile dans les cantons où l'on peut s'en procurer. Les gens riches les recouvrent d'un enduit de mortier qu'ils peignent en blanc, en rouge et en noir. Le toit est tantôt plat, légèrement incliné et revêtu d'argile battue, tantôt en chaume et disposé en pente. Le sol est couvert de sable fin.

Les Darfourains sont malpropres. Quoiqu'ils observent strictement les rites de l'islamisme, ils se lavent rarement. Au lieu de faire usage de savon pour se nettoyer, ils emploient des graisses

et des préparations cosmétiques, qui font paraître la peau plus fine et préviennent des éruptions cutanées.

Ni les heures du travail, ni celles du repos ne sont fixées; l'influence accablante d'un soleil vertical double la fatigue. Ils n'ont pas de monnaie; de petits anneaux d'étain dont la valeur est en quelque sorte arbitraire en tiennent lieu; on emploie aussi de la verroterie, du sel et d'autres objets. Les écus d'Allemagne et autres pièces de monnaie qu'on apporte d'Égypte y sont employés par les femmes à des ornemens. On voit rarement de l'or dans les marchés. Les principales marchandises sont les esclaves, les bœufs, les chameaux, les toiles de coton, la verroterie et l'ambre.

Les Darfourains sont d'un caractère plus gai que les Égyptiens. Ils prennent difficilement la gravité et la réserve recommandées par les préceptes de l'islamisme. Ils sont fort adonnés à l'usage des liqueurs fermentées, le sultan eut beau publier une défense sous peine de mort de boire du misseril, ils ne s'en abstinrent qu'en public. Quelquefois une société se rassemble dès le matin pour passer une journée entière à boire, et les convives ne se séparent qu'après avoir avalé chacun quatre pintes de liqueur; elle n'est pas malsaine.

Les hommes dansent moins que les femmes ; chaque tribu a une danse particulière ; les unes sont graves, d'autres lascives ; les mouvemens en sont plus violens que gracieux. Les Africains aiment tant cet exercice que les nègres chargés de chaînes dansent au son d'un petit tambour.

Le mensonge, la fraude dans les marchés et tous les vices de ce genre sont très-communs. Aucun objet n'est en sûreté si son propriétaire n'a pas les yeux dessus. C'est en attestant le nom de Dieu et de son prophète, qu'on commet les friponneries les plus grandes.

La polygamie est poussée à l'excès. Du reste le nombre des concubines n'est pas à charge, car elles font tous les travaux du ménage et de l'agriculture. Les femmes des grands cachent seules leurs visages, les autres ne se font pas scrupule de paraître sans voile en présence des étrangers. Elles ne boivent ni ne mangent jamais avec les hommes. Les plus modestes entrent dans l'appartement des marchands égyptiens à qui elles veulent vendre ou acheter des marchandises. Elles jouissent d'une grande autorité dans l'intérieur de leurs maisons.

Avant leur conversion à l'islamisme, les Fourains étaient nomades. Leurs traits diffèrent de ceux des nègres de Guinée ; leurs cheveux sont ordinairement courts et laineux ; quelques-uns

les ont longs de huit à dix pouces, ce qu'on regarde comme une beauté. Ils ont généralement la peau très-noire.

Indépendamment de leur idiome, les Fourains entendent et parlent l'arabe; les procès se plaident dans les deux langues. Après les membres du gouvernement, les faquis ou savans tiennent le premier rang; quelques-uns ont été élevés au Caire, le plus grand nombre n'a eu d'autre instruction que celle qu'on reçoit dans les écoles du pays; ils sont extrêmement ignorans en tout, excepté sur les préceptes du Coran.

Le sultan montre une certaine attention pour l'agriculture; ce n'est pourtant de sa part qu'une habitude machinale de suivre les anciennes coutumes, et non le désir de faire le bien. Au commencement de la saison des pluies il sort accompagné de ses meleks et de toute sa maison, va dans les champs où les cultivateurs sont occupés de leurs travaux et creuse de sa main plusieurs trous où il sème du grain. Le même usage, ajoute Browne, a, dit-on, lieu dans le Bornou, et dans d'autres contrées de l'Afrique. Il rappelle une ancienne coutume dont Hérodote fait mention en parlant des rois d'Égypte, et la cérémonie du même genre pratiquée à la Chine depuis un temps immémorial.

ÉGYPTE.

Depuis le commencement du dix-neuvième siècle, l'Égypte, objet constant de la curiosité des voyageurs européens, est parcourue d'une extrémité à l'autre sans beaucoup de difficulté. La mémorable expédition des Français a fait disparaître une partie de cette antipathie que les orientaux montraient à l'aspect des chrétiens de l'occident; elle a rehaussé dans l'esprit de ces hommes a préjugés invétérés la réputation des Francs. Un autre événement est venu ensuite faciliter les courses des Européens dans l'antique terre des Pharaons : Mohamed Ali, pacha d'Égypte, n'a pas consenti à n'être comme ses prédécesseurs qu'une espèce de mannequin dont les mamelouks dirigeaient les mouvemens. Par un de ces coups d'état auxquels nos mœurs et nos habitudes nous ont heureusement rendus étrangers, il s'est défait de cette soldatesque turbulente et avide qui mettait le pays au pillage. Sous son administration, l'Égypte qui précédemment était le séjour de la discorde et de l'anarchie, a pu enfin jouir de la paix intérieure. Le voyageur et le marchand traversent aujour-

d'hui avec sécurité cette contrée dont la prospérité ne peut qu'augmenter.

Un si grand nombre de relations d'Égypte a été publié depuis l'expédition des Français, ces ouvrages sont dans les mains de tant de monde, que nous devons nous borner à noter quelques faits nouveaux.

La plus septentrionale des trois pyramides de Ghizé, le Cheops, avait seule été ouverte. Belzoni, voyageur dont nous pleurons encore la perte récente, résolut de trouver l'entrée du Chephren, la seconde de ces constructions gigantesques; après des travaux étonnans, il y parvint. Cette seconde pyramide, placée sur une place plus élevée, paraît plus haute que la première, quoiqu'elle ait vingt pieds d'élévation de moins. L'ouverture que Belzoni découvrit est à une certaine élévation au-dessus de la base; de même que dans le Cheops, cette ouverture donne entrée dans un passage qui a environ quatre pieds carré, sa longueur est à peu près de cent pieds, il descend assez rapidement; quand on est à l'extrémité de ce conduit, on en rencontre un autre qui a six pieds de haut, trois pieds et demi de large, et cent cinquante huit pieds de long; il aboutit à la grande chambre placée au centre de la pyramide; elle a quarante-six pieds de long, sur seize de large, et vingt pieds et demi de haut. Une ins-

cription arabe taillée sur les parois fit connaître que cette pyramide avait déjà été ouverte du temps des Sarrasins. Les murs offraient aussi d'autres inscriptions en caractères coptes. Un grand sarcophage de granit enfoncé dans le sol à l'extrémité occidentale contenait des ossemens. On avait d'abord supposé que c'étaient les restes du monarque enterré dans ce fastueux monument. Ces ossemens apportés en Angleterre par M. le colonel Fitzclarence, furent déposés au musée britannique. Un anatomiste les examina, et les reconnut pour être ceux d'un bœuf. Cette découverte a donné lieu à beaucoup de conjectures; d'un côté on a prétendu que le roi qui s'était fait placer dans ce sarcophage avait voulu rendre ses restes plus sacrés en les mêlant à ceux du bœuf Apis; d'autres ont pensé que les pyramides avaient été la sépulture de cet animal sacré; d'autres enfin ont imaginé que les Musulmans, pour insulter à l'idolâtrie des anciens Égyptiens, avaient déposé ces ossemens dans le sarcophage lorsqu'ils ouvrirent la pyramide.

Le sarcophage a huit pieds de long, trois et demi de large, et deux de profondeur. Le pavé de la chambre a été dégradé en plusieurs endroits dans l'espoir d'y trouver des trésors. Un autre couloir conduit à une chambre moins grande que celle du centre; elle est au nord de celle-ci, et a

une issue qui aboutit à la base de la pyramide; il est possible qu'avec le temps on en découvre encore d'autres.

Belzoni entreprit aussi de débarrasser le grand Sphinx qui est au sud du Cheont. Après des efforts inouïs et que le mouvement des molécules de sable roulant constamment sur elles-mêmes rendit long-temps inutiles, Belzoni parvint à faire déblayer la base de cette statue. Il trouva un escalier qui conduisait à la porte d'un petit temple placé entre les pieds du Sphinx.

Le zèle infatigable de Belzoni fut également récompensé dans les environs de Thèbes. En suivant les indices que lui fournissaient les ruines de cette ville, il retrouva six tombeaux dans la vallée de Biban-el-Moulouk ou portes des rois. De tous les monumens qu'on avait découverts jusqu'à présent, ces catacombes sont ceux qui donnent la plus haute idée de la magnificence avec laquelle les derniers Égyptiens ornaient la demeure des morts. Chaque tombeau se compose de plusieurs chambres entièrement taillées dans le roc, ainsi que les galeries par lesquelles on y pénètre, et dont l'une a trois cent neuf pieds de long. Les murs sont partout d'une blancheur éclatante et couverts de fresques aussi fraîches que si elles eussent été peintes la veille. Une de ces chambres entre autres renfermait un superbe sarcophage

d'albâtre long de neuf pieds cinq pouces, large de trois pieds neuf pouces, et haut de trois pieds un pouce; il est diaphane et sonore, et orné, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, de figures dessinées et sculptées avec délicatesse.

Notre compatriote, M. Cailliaud, dans un premier voyage en Égypte, dirigea ses pas à l'est de cette contrée; il allait, par ordre de Mohammed Ali, à la recherche d'une mine d'émeraudes dont les anciens avaient connu l'existence. Ces mines, situées dans le désert, à l'est du Nil, avaient été à diverses reprises exploitées par les Arabes, et même par les Turcs; la tradition s'en était conservée dans le désert, mais aucun Européen ne les avait visitées; M. Cailliaud partit de Redessi, village de la tribu des Ababdeh, situé à deux journées au-dessus de Louqsor. Il s'était fait escorter par deux mamelouks et cent vingt Arabes; le quatrième jour, ils manquèrent d'eau; ce ne fut que le septième qu'ils atteignirent le mont Zabarah qui renferme ces mines: le résultat du travail de M. Cailliaud produisit dix livres de pierres d'un vert pâle et nébuleux. Ces espèces de pierres sont connues dans le commerce au Caire et à Constantinople, soit en gros morceaux dont la taille est unie, soit en pierres percées pour boucles d'oreilles. Les harnais des chevaux du Grand-Seigneur

sont aussi couverts d'émeraudes semblables Toutes sont sorties des carrières d'Égypte. A l'époque du départ de ce voyageur, en 1818, l'exploitation continuait encore. Non loin des bords de la mer Rouge, M. Cailliaud découvrit une centaine d'habitations très-dégradées; il crut d'abord avoir retrouvé la Bérénice des anciens; mais il parait plus probable que c'étaient les maisons des ouvriers employés à l'exploitation des mines.

Assez près du rivage et à l'est du mont Zabarah, Bruce, voyageur anglais, avait vu une île aux Emeraudes; c'est probablement la prolongation du même filon : cette île est boisée et inhabitée.

Depuis M. Cailliaud, les mines d'émeraudes ont été reconnues par M. Belzoni qui, sur quelques points, a rectifié les observations de son devancier.

M. Cailliaud fit ensuite un voyage à l'ouest du Nil; ayant traversé le désert vis-à-vis des ruines de Thèbes, il parvint, après quatre jours de marche depuis les bords du fleuve, dans l'oasis d'El-Khargeh, puis dans celle de Dakel. M. Edmonstone, voyageur anglais, a également visité en 1818 ces cantons écartés. Ces voyageurs y ont trouvé trois temples gréco-romains et égyptiens, et plusieurs autres édifices moins importans: des tombeaux égyptiens et romains, et une forteresse romaine avec plusieurs inscriptions

grecques, dont une, qui est au nombre des plus longues et des plus curieuses sous tous les rapports que l'on connaisse, donne des détails très-précieux sur l'administration de l'Égypte.

Ces oasis ont un climat très-variable en hiver ; quelquefois les pluies y sont abondantes, et tombent par torrens ; d'autres fois le ciel est d'airain, et le manque total de rosée au mois de janvier, prouva aux voyageurs l'extrême sécheresse de l'atmosphère. Il y règne des vents très-violens, entre autres le kamsin ou vent du sud-ouest, nommé avec raison le vent du désert ; il souffle fréquemment dans les mois de mai et de juin. La peste y est inconnue ; l'usage immodéré des dattes y cause en été beaucoup de fièvres. A cette époque la chaleur y est brûlante, de plus les fontaines sont alors fortement imprégnées de soufre et de fer et chaudes à leur source ; on ne peut boire leur eau qu'après l'avoir laissée long-temps refroidir dans des jarres. Heureusement ces fontaines ne tarissent ni ne varient jamais.

Le terrain est léger et de couleur rougeâtre. On le fertilise en l'arrosant par le moyen de petits canaux ; on cultive principalement l'orge et le riz : l'orge se sème en octobre et en novembre, et se récolte en mars et en avril ; ensuite on s'occupe du riz, pour lequel on a d'autres champs, puisqu'il lui faut une humidité continuelle. Les dattes sont

un objet considérable de commerce avec l'Égypte. Les citrons et les limons sont aussi très-communs dans les jardins.

Les habitans sont des Bedouins qui reconnaissent la souveraineté du pacha d'Égypte, ils lui payent un tribut annuel. Ils sont très-exposés aux incursions des Maugrebins ou Maures de Barbarie, et souffrent beaucoup de leurs déprédations.

Dans quelques parties de ces oasis, on cultive l'indigo, et on prépare les feuilles de cette plante pour en obtenir la fécule colorante qu'elle contient.

Si le pacha d'Égypte a ramené l'ordre et la paix dans cette contrée, le sort des hommes qui l'habitent ne s'est guère amélioré. En passant à Mankié M. le comte de Forbin vit sur le pavé de la cour du cachef une douzaine d'enfans nus, liés deux à deux avec des cordes; ils mouraient de faim et de soif. C'étaient des otages. Ces innocentes et faibles créatures connaissaient déjà les douleurs de la captivité, parce que leurs parens, dans l'impossibilité de payer le miri (l'impôt), s'étaient enfuis au désert. Les Égyptiens, observe le voyageur, sont encore ce qu'ils étaient sous le sceptre des Pharaons; c'est pour un maître qu'ils cultivent leurs terres, c'est pour lui qu'ils couvrent le Nil de bateaux. Le fellah (paysan) sert aujourd'hui la cupidité de Mohammed Ali comme il obéissait jadis à l'orgueilleuse volonté qui faisait construire les pyramides.

Des enfans entièrement nus, des femmes couvertes de haillons, des hommes enveloppés dans un reste de manteau brun, des chiens qui vous poursuivent, tandis que tous les habitans s'enfuient à votre approche: voilà ce que M. de Forbin rencontra constamment depuis le Caire jusqu'à Louqsor. Il rencontra un grand nombre de Maugrebins qui revenaient de la Mecque par Djedda et Cosseyr. Ce sont de tous les Musulmans les moins civilisés et les plus fanatiques, ceux dont les procédés sont les plus grossiers et les plus insultans; quelques-uns, accablés de fatigue, étaient étendus sur le sable, et retrouvaient des forces pour vomir des injures contre les chrétiens.

Les ruines de Thèbes frappent encore d'étonnement; du sommet d'un portique de cette ville gigantesque on aperçoit les villages renfermés dans son enceinte, Louqsor, Karnak, Medamoud, les restes des quais qui bordaient le Nil; de l'autre, côté du fleuve, Quournah, Medquetabou, et ces montagnes dont les flancs creusés de toutes parts renferment tant de générations, et cette vallée de Biban-el-Molouk que les rois s'étaient réservée pour leur dernière demeure.

Des plaines immenses sont couvertes d'avenues de sphinx qui dirigent encore le voyageur vers des temples qui semblent être l'ouvrage des génies. Des portes de quatre-vingts pieds de haut cou-

vertes d'hiéroglyphes précèdent ces temples dont les sanctuaires mystérieux furent jadis fermés à tous les regards : des cours entourées de portiques, ajoute M. de Forbin, des milliers de colonnes sculptées défient les sables du désert de pouvoir jamais les ensevelir ; elles soutiennent encore ces pierres d'une inconcevable grandeur couvertes de tous les signes de la religion qui les éleva. Une foule d'obélisques d'une admirable conservation sont dispersés parmi les autres monumens ; partout la grandeur vous impose, partout le fini vous étonne.

Le petit village de Louqsor est construit dans un coin du grand temple. Des maisons de boue et de paille sont plaquées contre la base de ces colonnes éternelles ; la vache et la cavale de l'Arabe sont attachées au pied des sphinx.

En descendant le Nil, on voit à une demi-lieue de sa rive gauche et à un mille environ d'une chaîne de rochers assez escarpés, le temple de Denderah : les vestiges d'une ville copte entièrement déserte l'entourent et couvrent sa plate-forme. Ce temple est beaucoup mieux conservé que ceux de Thèbes. Les peintures qui ornent le plafond du péristyle sont encore brillantes. On y remarquait ce zodiaque fameux qui a occasioné de si longues discussions entre les savans, et qui a été apporté à Paris en 1822.

Le temple de Denderah est incontestablement le plus admirable et le mieux conservé de tous les monumens égyptiens dont il est le type et le modèle.

« Rien n'est si doux pour un Français, dit M. de Forbin, que de recueillir l'expression des regrets laissés par l'armée française en Egypte. J'ai déjà entendu la voix de la postérité ; on sait ce qu'elle dira du noble caractère de Kléber, de la justice et de la modération de Desaix. Le fils du malheureux fellah a recueilli l'héritage de ce grand souvenir ; il saura le transmettre à ses enfans. Voilà le seul monument de cette glorieuse campagne qui soit demeuré en Egypte ; celui-là du moins ne sera pas renversé par la jalouse envie de nos rivaux..... Le pacha d'Egypte est très-juste envers l'armée française, et parle avec admiration de la bataille des Pyramides, du combat d'Aboukir, de la bataille d'Héliopolis. Il raconte des traits de générosité, des traits spirituels de nos soldats. En général, les orientaux portent un grand respect au sentiment qui fait braver la mort sans abuser de la victoire. »

Des réflexions pénibles se présentent toujours à l'esprit quand on voyage en Egypte. On se dit à soi-même, suivant l'expression de Savary : Ces riches contrées où florissaient autrefois les arts et les sciences sont occupées par un peuple

ignorant et barbare qui les foule aux pieds. Le despotisme écrase de son sceptre de fer le plus beau pays du monde ; il semble que les malheurs des hommes croissent en proportion des efforts que la nature a faits pour les rendre heureux.

A l'extrémité méridionale de l'Egypte, on trouve Assouan, l'ancienne Syené ; elle n'est guère plus considérable que les autres villes de la Haute-Egypte ; elle a pourtant, indépendamment de ses mosquées, une citadelle. Ce qui la rend surtout remarquable, c'est qu'elle est au point où se termine la première cataracte du Nil.

L'île d'Eléphantine, vis-à-vis de Syené, est célèbre par sa beauté ; des bois, des jardins, des moulins, des ruisseaux, des rochers, concourent à en faire un lieu charmant.

A l'extrémité méridionale de l'île sont des restes d'architecture égyptienne. Les habitans de l'île de Philæ sont les plus grossiers des Arabes de ces contrées. Huit temples sont amoncelés sur ce petit espace. Ils frappent par leur grande dimension et leur magnificence. On dirait que les Egyptiens ont voulu, par ces monumens, donner une haute idée de leur pays aux voyageurs qui venaient de contrées plus méridionales ; mais après avoir quitté l'Egypte, en allant au sud, on trouve des édifices encore plus vastes.

NUBIE.

Autrefois les voyageurs qui visitaient l'Egypte s'arrêtaient ordinairement aux cataractes. Des obstacles de tout genre les empêchaient de pénétrer plus au sud. L'expédition française était allée un peu au-delà de la première cataracte; antérieurement à cette époque, Norden avait réussi à remonter le Nil jusqu'à Deir, point où ce fleuve, s'écartant de la ligne du nord au sud, fléchit à l'ouest.

Aujourd'hui l'on remonte sans difficulté le Nil à une distance considérable au-delà de la première cataracte; M. Legh, M. Light, et d'autres voyageurs sont allés plus loin que Norden; M. Gau a pu examiner attentivement, dessiner et décrire les beaux monumens qui s'élèvent sur les deux rives du fleuve; Burckhardt s'est enfoncé très-avant dans la Nubie; enfin des circonstances particulières ont permis à M. Cailliaud et à M. English de pousser leurs courses jusqu'à une distance considérable dans le sud.

La hauteur des cataractes du Nil, si célèbres chez les anciens, a été singulièrement exagérée, car elle n'est que de quatre à cinq pieds; elles

sont produites par une barrière de rochers à travers lesquels le fleuve se fraye une issue. Elle offre un aspect imposant. Le sauvage désordre des rochers de granite qui prennent les formes les plus bizarres, l'absence de toute culture, le fracas des eaux, le caractère âpre et mélancolique de toute cette scène, forment un tableau qu'il est presque difficile de décrire. Au-delà de cette cataracte, l'aspect du pays change totalement. La vallée de la Haute-Egypte, déjà très-étroite, se resserre tout-à-coup, et les montagnes laissent à peine quelques espaces propres à la culture du dattier. La population égyptienne disparaît et fait place aux Barabras. C'est une belle race d'hommes. Ils sont grands et robustes, et n'ont en quelque sorte, au lieu de chair et de graisse, que des nerfs, des tendons et des muscles plus élastiques que forts; leur peau luisante est d'un noir transparent et foncé; ils ne ressemblent pas du tout aux nègres de l'ouest de l'Afrique, leurs yeux profonds étincellent sous un sourcil fortement surbaissé; ils ont les narines larges, le nez pointu, la bouche évasée, sans que les lèvres soient grosses, les cheveux et la barbe rares et par petits flocons: ridés de bonne heure, mais toujours vifs, ils ne trahissent leur âge que par la blancheur de leur barbe; leur physionomie est gaie. Ils sont vifs et bons.

Le premier monument qu'on rencontre au sud de Syené est à Debout ou Debodé ; plus loin on remarque des ruines assez considérables et d'anciennes carrières avec des inscriptions. Le monument de Khalapsché est entièrement taillé dans le roc et couvert de sculptures extrêmement curieuses ; plusieurs des sujets représentés ressemblent à ceux du temple de Karnak en Égypte. Le temple de Dandour est précédé comme celui de Debout de trois propylons ou portes isolées placées l'une devant l'autre. A Garsché on voit une allée de sphinx et vingt-huit statues de diverses divinités. Dakkeh paraît avoir été le séjour d'une population considérable ; le temple est long à peu près de quatre-vingt-dix pieds, il est précédé d'un propylon haut de trente-six pieds et couvert d'inscriptions grecques. M. Gau a trouvé encore d'autres monumens à Kesseh, à Meharrakah, à Essabouah ; ici une allée bordée de sphinx de chaque côté, et longue de cent quatre-vingts pieds, précède un grand pylone haut de trente-deux pieds. A ce pylone succède une cour longue de soixante pieds, entourée d'un portique aux piliers duquel sont adossées de ces statues nommées piliers cariatides. Elle est suivie d'une autre salle moins grande décorée de statues semblables, qui donne entrée dans dix chambres creusées dans le roc et ornées de sculptures.

Le monument de Derre, creusé entièrement dans le roc, est un des plus curieux de la Nubie. Les rangées de pilastres qui conduisent aux différentes parties du temple dénotent l'enfance de l'art. La surface intérieure des murs du sanctuaire et de ses pilastres est couverte de figures d'une exécution grossière : toutes ont été peintes. La distribution de tous les anciens temples de la Nubie est à peu près la même dans tous.

Ipsamboul offre dans ses monumens des dimensions plus colossales que les autres. L'encombrement des sables rend la visite de ces antiquités passablement difficile. Un grand morceau de sculpture représente un roi placé sur un char traîné par deux chevaux. Il est suivi de trois chars montés chacun de deux hommes équipés et costumés comme ceux qu'on voit dans un des bas-reliefs de Louqsor, ils lancent leurs traits contre un fort défendu par des hommes peints en jaune et portant une barbe pointue.

M. Gau pense que toute l'architecture d'Egypte a ses types dans les monumens de la Nubie, depuis les ébauches grossièrement taillées dans le roc, jusqu'aux derniers édifices construits sous les Ptolémées.

Le cours du Nil était assez bien déterminé depuis son embouchure jusqu'à Ouadi Halfa, où se trouve la seconde cataracte en remontant le Nil.

M. Cailliaud et d'autres voyageurs étaient déjà parvenus jusque là ; une circonstance favorable permit au premier, lorsqu'il revint en Égypte en 1820, de contenter son vif désir de pénétrer plus avant en Afrique.

Mohammed Ali avait résolu de soumettre les régions supérieures de la Nubie. Il était sur le point d'y envoyer une expédition commandée par Ismaïl pacha son fils. M. Cailliaud, connu depuis long-temps du pacha, obtint la permission de se joindre à l'armée. En novembre 1820, il partit de Daraon : il arriva le 5 janvier de l'année suivante, à Dongolah. Le 8 février il était au mont Barkal, dans le pays de Chaguy. C'est là qu'existent une multitude de ruines; le nom de Meravé que porte cet endroit a fait croire à plusieurs voyageurs qu'ils étaient arrivés sur l'emplacement de la capitale de l'Éthiopie ; il était réservé à M. Cailliaud de dissiper cette erreur. Au pied du mont Barkal, à une lieue au nord du village, se trouvent les ruines de sept temples, et dix-sept pyramides, petites à la vérité, dont plusieurs sont d'une parfaite conservation. Sur l'une de leurs faces est un petit sanctuaire attenant à la pyramide, plusieurs sont couvertes en voûte avec clef. Les murailles intérieures de ce sanctuaire, et la partie de la pyramide qui en fait le fond sont couvertes d'hiéroglyphes ; il n'y en a

point sur les voûtes. L'encombrement des sables ne permet pas de juger si les pyramides ont été découvertes. Les temples ne sont pas aussi bien conservés que certaines pyramides ; trois de ces temples ont été en grande partie coupés dans la montagne qui est de grès. Dans le plus grand, le rocher s'est écroulé, et on ne reconnaît plus qu'une petite partie du monument.

Sur l'autre rive du Nil, à Nouri, sont douze pyramides à peu près aussi grosses que les principales de Sakkara, quatre comme les petites du même lieu, huit comme celles que l'on voit autour des pyramides de Gizeh ; elles sont en grès et poudingue friable, nature de pierre qui est cause de leur destruction.

Par une exception spéciale, et comme minéralogiste, M. Cailliaud obtint la faveur d'accompagner le prince Ismaïl au-delà du pays de Berber, pour la recherche des mines d'or, et il se rendit à Chendy en avant de l'armée. Après avoir observé la position géographique du confluent de l'Atbara, l'*Astaboras* des anciens, il parvint à Assour, non loin du dix-septième degré de latitude ; là il découvrit une ville antique avec des ruines considérables ; la position du lieu coïncide parfaitement avec celle que les auteurs anciens assignent à Meroé. Quatre-vingts pyramides y sont élevées, et il est à peu près incontestable que c'est là le siége de

l'antique métropole des Éthiopiens, si long-temps cherchée par les voyageurs et par les géographes.

Continuant sa route au sud, M. Cailliaud arriva jusqu'à un point aussi intéressant pour la géographie que la découverte de Meroé était importante pour les antiquités historiques. Entre le 15me et le 16me degré de latitude, il reconnut l'embouchure du Bahr-el-Abyad ou Nil blanc dans le Bahr-el-Azrac ou la rivière Bleue, appelée aussi Abaouy. Le premier de ces bras est le plus considérable; il vient de l'ouest, et tout annonce qu'il sort de hautes régions, appelées *montagnes de la Lune*, selon le rapport unanime des anciens, des Arabes et des naturels du pays. Browne avait recueilli au Darfour une tradition semblable, ainsi que Maillet, consul français au Caire, dans la première moitié du dix-huitième siècle, et d'autres encore. Les rapports de M. Cailliaud la confirment aussi, sans qu'on soit cependant en droit d'en conclure que le Nil reçoit les eaux du Niger, opinion fondée sur les récits des naturels.

Après avoir vu les ruines de Soba, le confluent du Rahad (*Astosaba*), celui du Dender, la ville de Sennaar, le cours du Gologo, le pays de Fazoëlé, le Iabousse et le Toumat, autres affluens du Nil, M. Cailliaud parvint enfin en février 1822 à Singué, pays situé outre les deux branches du fleuve, et habité par des Musulmans, quoiqu'il se

trouve des païens ou adorateurs des arbres, de la lune et des étoiles dans le royaume de Bertât, à cinquante lieues plus au nord. C'est à Singué que s'arrêta le prince Ismaïl; ce fut aussi le terme du voyage de M. Cailliaud et de M. Le Torzec, son compagnon. Une maladie meurtrière faisait dans l'armée les plus grands ravages; déjà huit Européens y avaient succombé; il avait fallu traverser des montagnes et des forêts impraticables, souvent infestées de bêtes féroces; les habitans, non moins sauvages, opposaient aux Égyptiens des difficultés sans cesse renaissantes; l'on était à plus de 500 lieues de l'Egypte, et les navires de l'expédition avaient à franchir 50 lieues de cataractes. Tant d'obstacles firent renoncer Ismaïl pacha au projet qu'il avait conçu d'abord de pousser ses conquêtes plus loin vers l'ouest, et de remonter le cours du Bahr-el-Abyad.

Dans cette dernière excursion, M. Cailliaud se trouvait aussi loin de Meroé que Meroé l'est de l'Egypte. Aucun voyageur, de ce côté de l'Afrique, n'était parvenu aussi près de l'équateur. Browne s'est arrêté à 16° 10′, et Bruce à 11°.

Tout le pays a été observé par nos compatriotes, sous les rapports qui intéressent le plus la géographie. Partout ils ont remarqué la nature du sol, le climat, la température, suivant pied à pied le cours du Nil, déterminant ses nombreuses cata-

ractes, entre autres celles du pays de Chaguy, qui n'est qu'une longue suite de cataractes de 45 lieues d'étendue.

À sept heures de Guérif-el-Ambah, village du Chaguy, le Nil, après avoir décrit un grand coude dans l'ouest, remonte dans le nord vers son embouchure. À sept heures, à l'ouest de ce lieu, sur la rive droite du fleuve, est le village de Merava, où M. Cailliaud a trouvé tant de ruines. Il en a aussi découvert d'autres, très-étendues, entre Chendy et Gevry, à l'écart du fleuve; leur enceinte occupe 2,500 pieds; au-delà sont celles de Naka, plus loin encore celles de Soba. Ainsi, l'empire de Meroé paraît avoir possédé beaucoup de villes florissantes ignorées des Grecs.

M. English accompagna également Ismaïl pacha. Ce prince, à la recommandation de M. Salt, consul général d'Angleterre au Caire, avait pris M. English à son service, en qualité de tonghibachi, ou général d'artillerie. M. Cailliaud eut l'occasion de rendre des services à M. English, et ce voyageur lui en a hautement témoigné sa reconnaissance dans la relation qu'il a publiée de son voyage. Il ne put aller aussi loin que l'expédition. Le mauvais état de sa santé le força de s'arrêter à Sennaar et de retourner au Caire.

Les Ababdeh, que l'on rencontre après avoir passé la première cataracte, font paître leurs trou-

peaux sur les rives inhabitées du fleuve, et dans ses îles, jusqu'à Dongolah. Leurs tentes, faites de feuilles de palmier, sont séparées en deux parties, l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes. Malgré leur pauvreté, ils refusent de donner leurs filles en mariage aux Nubiens, et conservent ainsi leurs races sans mélange.

Au sud de Deir, les Nubiens sont nus, à l'exception d'un morceau de toile passé assez négligemment autour des reins; les femmes portent une chemise grossière; hommes et femmes séparent en petites tresses leurs cheveux, qui sont très-touffus, sans être tout à fait laineux comme ceux des nègres. Ils sont absolument noirs. Leur principale nourriture consiste en dourrah, dont ils font des galettes minces; ils savent faire, avec ce même grain, une boisson enivrante.

Les Nubiennes sont très-chastes. Si un mari doutait de la vertu de sa femme, il la traînerait au bord du Nil, l'égorgerait, et la jetterait dans les eaux du fleuve. Ces Nubiennes sont très-bien faites, ont la physionomie douce, et les manières très-agréables.

Les propriétés sont aussi sacrées en Nubie que dans les contrées les plus civilisées de l'Europe. Le grain reste amoncelé dans les champs, pendant la nuit, sans qu'il soit besoin de le garder; le bétail erre seul sur les bords du fleuve; et on

laisse toujours dehors des maisons, sous les palmiers, les principaux ustensiles du ménage.

Lorsque Burckardt parcourut le pays, son guide le conduisait toujours chez le principal habitant du village où ils devaient passer la nuit. A leur arrivée, on étendait à terre, devant la porte, une natte pour leur usage, parce que jamais un étranger n'entre dans l'intérieur des maisons. Leur souper ordinaire se composait de dourrah et de lait; quelquefois on y ajoutait des dattes. A moins d'en être vivement pressé, le maître de la maison ne mange jamais avec ses hôtes; c'est toujours une marque d'égard de donner à ceux-ci, avant leur départ, un déjeuner de lait chaud et de pain.

L'espace occupé par les Nubiens, depuis Assouan jusqu'au pays des Mahass, a environ cinquante milles de longueur; la largeur moyenne de ce pays est d'environ un demi-mille; on n'y compte pas plus de 100,000 habitans. La richesse se calcule d'après le nombre des moulins à eau, qui, après la crue du Nil, servent à l'arrosement des terres. Dans les villages pauvres, une roue est possédée en commun par plusieurs fellahs; les gens aisés en ont plusieurs : il y a environ sept cents roues entre la première et la seconde cataracte.

Les principaux habitans de Dora-el-Mahass, capitale du pays, font le commerce des esclaves qu'ils envoyent au Caire, deux fois par an; quoi-

que cette ville soit éloignée de plus de 400 lieues de cette métropole de l'Egypte, c'est pourtant l'entrepôt du commerce des esclaves qui en est le plus près.

De Dar-el-Mahass à Sennaar, il y a vingt-cinq jours de marche le long du Nil ; on comptait plus de vingt états indépendans gouvernés par des *melek* (rois), jouissant de toutes les prérogatives du pouvoir absolu. Ils pillent leurs sujets sans scrupule ; cependant ils se gardent bien d'attenter à la vie d'un seul, parce que la famille de celui-ci userait du droit de représaille sur la famille royale. Burckhardt fut présentée au roi des Mahass ; c'était un homme de chétive apparence, entouré d'une demi-douzaine d'esclaves armés de lances et de boucliers.

La vallée du Nil, dans le pays des Cheygnias, n'a pas plus de trois milles de largeur ; plusieurs cataractes y interrompent le cours du fleuve, dans les endroits où les montagnes viennent jusque sur ses bords. Les Cheygnias, divisés en plusieurs tribus, se font continuellement la guerre. Ils combattent à cheval, revêtus de cottes de mailles ; ils n'ont qu'une petite quantité d'armes à feu, et se servent principalement de la lance, du bouclier et du sabre ; ils poussent leurs déprédations jusqu'au Darfour. Ils galoppent avec une vitesse incroyable.

Les Cheygnias sont très-hospitaliers ; ils parlent tous l'arabe, et la plupart le lisent et l'écrivent ; ils ont des écoles publiques dans lesquelles on instruit la jeunesse.

Le désert de Nubie est moins affreux que le grand désert de Syrie, et même que celui de Suez ; son aspect offre de la variété, par des masses énormes de rochers arides, et par des touffes d'acacia dispersées sur sa surface. Au milieu des rochers, se présente souvent un vaste réservoir rempli d'eau. Ailleurs, on ne voit qu'une immense plaine sablonneuse, l'œil seul d'un Bedouin peut y deviner le chemin à suivre. C'est dans la traversée de ces cantons horribles que les caravanes ont à souffrir les tourmens de la soif ; car souvent l'excès de la chaleur et les longues sécheresses tarissent les puits : alors les hommes et les animaux ne peuvent espérer quelque soulagement à leurs maux que lorsqu'ils atteignent les rives du Nil ; quand on s'en approche, on s'aperçoit qu'une certaine dose d'humidité est répandue dans l'air : « Dieu soit loué, s'écrient les Arabes, nous sentons le Nil. »

Cette route, à travers le désert, est la plus fréquentée pour aller d'Egypte dans le Berber, et de là dans le Sennaar.

Le pays du Berber est habité par les Meyferiabs, qui sont d'origine arabe ; ce sont de beaux hom-

mes; leur couleur est d'un rouge-brun foncé qui devient très-noir si la mère est de race nègre, et plus clair si elle est Abyssinienne. Ils diffèrent totalement des nègres par les traits du visage et par la chevelure : « Nous sommes Arabes, disent-ils, nous ne sommes pas nègres; » et ils ont raison. Leurs maisons ressemblent à celles des habitans du Darfour; la cour extérieure contient ordinairement un puits d'eau saumâtre, qui n'est bonne que pour les bestiaux. En été, on dort sur des nattes étendues à terre, ou sur des bancs de bousillage qui règnent le long des murs, ou sur des sangles de cuir tendues sur un châssis de bois.

Il est peu d'hommes riches qui n'ait dans son enclos, mais hors de l'habitation principale, un certain nombre de concubines; elles font le métier de courtisanes, et sont fort achalandées; car elles préparent le bouza, liqueur fermentée, que ces peuples aiment beaucoup; et leur maison ne désemplit pas. L'habitude de l'ivrognerie et de la débauche produit de tristes résultats sur le caractère de ces hommes : ils sont avides, perfides, ingrats et voleurs. Dans les affaires contentieuses, tout se règle d'après la loi du plus fort. Les querelles entre les buveurs sont fréquentes, et se terminent toutes par des coups de couteau ou de sabre.

Les femmes, même celles du premier rang,

sortent sans voile : les jeunes filles n'ont d'autre vêtement qu'une ceinture de cuir de laquelle pendent des lanières. Les femmes riches et les courtisanes portent, par-dessus leur tunique, un manteau blanc doublé en rouge ; il vient d'Egypte.

Au sud du Berber, on trouve, au confluent du Nil et de l'Albora, Damer dont les habitans valent mieux que les Meyferiabs. Ils sont la plupart foukkaras ou consacrés à la religion. Damer renferme plusieurs écoles où les jeunes gens du Darfour, du Semaar, du Kordofan, et d'autres parties du Soudan, viennent acquérir des lumières suffisantes pour être grands-fakys dans leur pays. Les fakys de Damer font leurs études au Caire ou à la Mecque. Beaucoup d'entre eux ont de petites chapelles près de leurs maisons. Le faky-el-Kebir, qui tient le premier rang parmi eux, habite solitairement un petit bâtiment, au milieu d'une grande place de la ville. Il vit uniquement de ce que ses amis et ses disciples lui envoient pour sa subsistance. Vers trois heures de l'après-midi, il sort de sa cellule, et s'assied sur un large banc de pierre qui est en dehors. Tous ses confrères viennent le trouver ; la conférence commence, et elle dure encore long-temps après le coucher du soleil.

Damer forme un petit état qui paraît bien gouverné. Les fakys sont très-considérés par tous leurs

voisins, même par les Bicharyens qui sont des brigands déterminés. Ceux-ci n'osent pas même molester les fakys que le commerce conduit à travers leurs montagnes jusqu'à Souakem sur la mer Rouge. La superstition entre pour beaucoup dans ce respect, car ils sont persuadés que les fakys ont le pouvoir d'empêcher la pluie de tomber, et par là de les faire périr eux et leurs troupeaux.

Chendy est, après Sennaar et Cobbé, la plus grande ville du Soudan oriental; elle est sur un terrain sablonneux, à peu près à une demi-heure de chemin du Nil, et contient à peu près mille maisons, toutes bâties comme celles de ces contrées. Elle est peuplée de Bedouins et d'étrangers venant de Sennaar, du Kòrfodan, du Darfour et de Dongola. Ces derniers sont les plus nombreux et les moins considérés. Le terrain des environs est bien cultivé : au nord et au sud, il y a de belles plaines très-fertiles. Indépendamment du dourrah, on y sème aussi du froment qui est réservé pour les gens riches.

Digitized by Google

SIOUAH, FEZZAN,

ET INTÉRIEUR DE L'AFRIQUE.

Les Européens ne connaissaient que par le rapport des indigènes le Fezzan, contrée de l'intérieur de l'Afrique au sud-est de Tripoli, lorsqu'en 1799, Frédéric Horneman, voyageur allemand, y arriva. Il était parti d'Égypte et avait d'abord visité l'oasis de Siouah, dont la ville principale est bâtie au-dessus et autour de rochers, qui, suivant la tradition, furent creusés pour servir de demeure aux anciens habitans. Encore aujourd'hui, les maisons ressemblent assez à des caves : elles sont tellement serrées les unes contre les autres et d'une manière si confuse, que plusieurs manquent de jour, et que l'ensemble forme une espèce de labyrinthe dans lequel un étranger pénétrerait difficilement sans guide.

Siouah s'élève dans une vallée bien arrosée et ceinte partout de rocs pelés ; la circonférence de cette oasis est à peu près de cinquante milles. Le terrain est un sable gras qui produit des grains, de l'huile et des plantes potagères ; les dattes forment la principale richesse de ce canton ; la

valeur d'un panier de dattes sert à estimer celle de toutes les marchandises. Chaque habitant possède un clos de dattiers qu'il arrose soigneusement.

Les voyageurs ne font pas un portrait favorable des habitans de cette oasis ; ils les représentent comme grossiers, insolens et rapaces. Leur idiome paraît être un dialecte de la langue primitive parlée jadis par toutes les tribus indigènes de cette partie de l'Afrique.

Les Européens sont attirés à Siouah par un monument antique situé à quelques milles à l'ouest de la bourgade; les habitans le nomment Oummebeda. Il consiste en une grande masse de ruines très-confuses et très-dégradées. On reconnaît cependant les restes d'un mur extérieur d'une grande solidité, et qui avait à peu près 900 pieds de circonférence ; dans le centre, on retrouve les ruines de ce qui paraît avoir été le bâtiment principal, il a vingt-sept pieds de haut, vingt-quatre de large, et une douzaine de pas de longueur. Les murs, épais de six pieds, sont construits en grands blocs de pierre unis par du mortier et du cailloutage; le mur intérieur est orné d'hiéroglyphes, et paraît avoir été peint avec soin. Tout fait présumer que cet édifice est le temple de Jupiter Ammon, objet de la vénération de l'antiquité.

M. Cailliaud et M. Minutoli, général prussien, ont visité Siouah en 1819 et 1820. Ils ont examiné avec le plus grand soin ce canton remarquable par ses ruines et ses sources.

M. Cailliaud alla ensuite vers Arachié, autre oasis : la jalouse obstination des habitans, qui ne voulurent pas le laisser pénétrer chez eux, l'empêcha de satisfaire la curiosité louable qui le portait à braver tant de dangers.

Le 16 janvier 1820 il entra dans la petite oasis, au sud de Siouah. Sur son chemin il trouva un lac d'eau salée long de deux lieues. Il n'observa aucun grand monument dans l'oasis ; il y vit les restes d'un arc de triomphe romain.

Horneman, en quittant Siouah, traversa un pays rocailleux ; la route était, dans quelques parties, bordée de grands précipices ; en divers endroits la roche calcaire était entièrement couverte de coquillages et de débris d'animaux marins. En quatre jours, Horneman arriva dans la fertile vallée de Schiaca : aussitôt sa caravane fut extrêmement alarmée à l'approche d'une centaine d'habitans de Siouah montés sur des ânes et armés. Horneman apprit, par son interprète, que les gens de Siouah, ayant entendu dire que des chrétiens faisaient partie de la caravane, étaient accourus pour qu'on les leur livrât, afin qu'ils pussent les mettre à mort. Horneman, sans se

déconcerter, s'avança vers ces forcenés qui s'écrièrent : « Voilà les nouveaux chrétiens du Caire (les Français) ; ils parcourent notre pays en espions. » Horneman, avec une présence d'esprit admirable, déclara fermement à ces furieux qu'ils se trompaient ; puis il tira de son sein un exemplaire du Coran, et lut et interpréta à haute voix ce livre sacré des Musulmans, avec une facilité qui les surprit tous. Aussitôt une partie des spectateurs prit son parti, tous ceux de sa caravane se déclarèrent pour lui, de sorte que ceux qui avaient été amenés par l'espoir du pillage furent obligés de renoncer à leur désir. Malheureusement l'interprète, troublé par le premier mouvement de frayeur, avait jeté, dans un marais voisin, les papiers, les livres, les échantillons de minéraux, et autres objets qui auraient pu paraître suspects ; il fut impossible de les retrouver.

Horneman traversa ensuite l'oasis d'Audjelah, ville ancienne dont Hérodote fait mention sous le même nom. Ses rues sont étroites et sales ; ses maisons sont mal bâties ; elles ne reçoivent du jour que par la porte. Les habitans font le commerce des caravanes.

La caravane atteignit, en quatre jours, le mont Neddek remarquable par ses formes sauvages et bizarres ; deux jours après, on vit le Haroutché noir (*Mons Ater* des anciens), longue chaîne de

montagnes, d'un aspect affreux, qui justifie ce nom. On voyagea ensuite pendant six jours, au milieu de vallées étroites, ou plutôt de ravines entourées de précipices, et encombrées de quartiers de rochers détachés du haut de la montagne. En sortant de cette région désolée, on entra dans une plaine immense nommée le Haroutché blanc (Haroutch-el-Abiad), où l'on remarque surtout des roches et des pierres dont la surface semble varier; les débris d'animaux marins y sont nombreux.

Seize jours après son départ d'Audjelah, les voyageurs arrivèrent à Temissa, bourgade du territoire du Fezzan. Le bon accueil qu'ils y reçurent, ainsi qu'à Zouila, leur firent bientôt oublier les fatigues de la route. Zouila est une grande ville, habitée par plusieurs riches marchands; on dit qu'elle a été la capitale du Fezzan; ses ruines, et l'abandon d'une grande partie de son enceinte, prouvent qu'elle fut autrefois plus considérable. Bientôt on atteignit Mourzouk, capitale du Fezzan, terme du pénible voyage. Le sultan, conformément à son usage, lorsqu'une caravane arrive, s'était assis, à l'entrée de la ville, sur un terrain élevé, pour la voir défiler : chaque voyageur, en passant devant lui, ôta ses pantoufles, s'avança pieds nus vers le prince, et lui baisa la main; ensuite, assis tous à terre derrière lui,

les pèlerins entonnèrent un chant d'action de grâces, pour remercier Dieu, et le continuèrent jusqu'au moment où le sultan leur ordonna de se retirer. Le sultan fit distribuer des dattes et toutes sortes de vivres, dans les tentes de la caravane.

Après avoir séjourné quelque temps dans le Fezzan, Horneman fit une excursion à Tripoli, pour y expédier ses dépêches en Angleterre, puis revint à Mourzouk, à la fin de janvier 1800. Le 6 avril suivant, il écrivit à la société d'Afrique qu'il était sur le point de partir avec la caravane de Bournou, et que, marchant avec deux grands schérifs, il pensait n'avoir rien à craindre pour sa sûreté. On fut deux ans sans recevoir de ses nouvelles, et l'on conçut les plus vives alarmes sur son sort; en 1804 on apprit qu'il était allé dans le sud, et l'on espérait le voir revenir; enfin, en 1818, on sut qu'il était mort de la fièvre à Nyssé, ville située dans le Bahr-el-Soudan.

La fin malheureuse de ce martyr de la science ne put effrayer Joseph Ritchie. Celui-ci était né à Otley dans l'Yorkshire; il était secrétaire du consulat anglais, à Paris, lorsque son zèle pour la géographie lui fit offrir ses services à la société d'Afrique. Il avait étudié l'astronomie, et n'ignorait pas la médecine; il profita de son séjour dans la capitale de la France, pour acquérir de nou-

velles connaissances dans les sciences mathématiques et dans les sciences naturelles, enfin pour apprendre l'arabe. De sorte que, lorsque ses propositions furent acceptées par la société d'Afrique, il était en état de bien remplir, sous tous les rapports, la mission dont il se chargeait. Au mois de septembre 1818, il attérit à Malte, où M. Lyon, lieutenant de vaisseau, et un charpentier anglais, se joignirent à lui. Le pacha de Tripoli accueillit les trois voyageurs avec beaucoup de bienveillance, et leur conseilla de prendre l'habit musulman. Pendant le séjour de Ritchie et de ses compagnons à Tripoli, Mohamed-el-Moukin, bey de Fezzan, arriva dans cette ville avec une caravane; les Anglais lui furent présentés, et recommandés. Il les prit sous sa protection, lorsqu'il repartit avec sa caravane le 25 mars 1819. Leur course jusqu'à Mourzouk, où ils entrèrent le 3 mai suivant, n'éprouva point d'obstacles; on leur assigna leur logement dans une des meilleures maisons du lieu; tout semblait annoncer d'heureux résultats; mais ces apparences favorables ne tardèrent pas à se dissiper. Le bey, homme froidement cruel et perfide, empêcha Ritchie de vendre ses marchandises, parce que leur débit aurait nui à son propre trafic. Ritchie, abreuvé de dégoûts, et réduit à de grandes privations, ne put résister à l'influence maligne du

climat ; ses compagnons en éprouvèrent aussi les funestes effets ; il en souffrit le plus ; bientôt son mal fut incurable ; il mourut le 20 novembre 1819. Ses compagnons l'ensevelirent, en récitant tout haut des passages du Coran, après avoir célébré, en secret, le service funèbre suivant le rit anglican. A peine les funérailles de Ritchie étaient achevées, qu'un courier apporta des lettres de change pour 20,000 livres sterling (500,000 francs), accordées, par le gouvernement anglais, au jeune voyageur auquel il avait donné précédemment le titre de vice-consul à Mourzouk. M. Lyon, présumant que la perfidie du bey ne lui laisserait pas continuer son voyage, revint en Europe avec le charpentier.

D'après le rapport des Européens qui ont visité le Fezzan, ce pays est une vaste oasis ; sa plus grande longueur est de 100 lieues, sa largeur de 70. Le climat y est étouffant en été, et souvent très-froid en hiver ; il pleut rarement ; il n'y a pas un courant d'eau qui mérite le nom de rivière ou de ruisseau. Les dattes sont la principale production ; quoique le sol soit fertile, il est si mal cultivé, que la récolte du grain ne suffit pas pour nourrir la population. En creusant la terre, on trouve des puits de très-bonne eau. Les Fezzaniens n'élèvent pas beaucoup de gros bétail ; ils prennent plus de soin des ânes et des chèvres.

On ne suppose pas que la population du Fezzan s'élève à plus de 80,000 âmes. Les manufactures sont absolument dans l'enfance ; on ne rencontre pas, dans tout le pays, un seul bon artisan. Cependant le commerce de transit y est considérable, parce que la situation centrale du Fezzan en fait un point de communication naturel entre l'Égypte et Maroc d'un côté, et entre la Barbarie et le Soudan ou la Nigritie de l'autre. Depuis octobre jusqu'en février, le Fezzan est le rendez-vous des marchands de toutes les parties de l'Afrique. Cependant ce trafic a lieu plutôt par les Tibbos et les Touaryks, les habitans d'Audjela et de Cachena, que par les Fezzaniens. Le bey, quoique tributaire de Tripoli, est absolu dans son territoire ; les impôts se lèvent souvent de la manière la plus arbitraire. En un mot, c'est à peu près comme dans toute l'Afrique, la tyrannie est constamment mise en pratique. Les Fezzaniens, très-sobres dans leur nourriture, sont adonnés à l'ivrognerie, bien que mahométans, et d'ailleurs ont les mœurs très-licencieuses. Mourzouk est comme toutes les villes de l'intérieur de l'Afrique, bâtie en terre, et n'offre, en général, qu'une réunion de cabanes chétives couvertes en chaume.

La mort de Ritchie ayant paralysé l'expédition dont il était le chef, et dont Bornou était le but, les membres du gouvernement anglais, amis des

sciences, pensèrent à une nouvelle entreprise dans le même pays; une occasion favorable se présenta.

Le pacha de Tripoli avait offert de faire escorter, jusqu'à Bornou, les personnes qu'il plairait à son cousin le roi d'Angleterre d'y envoyer. Trois personnes, le docteur Oudney, le lieutenant de vaisseau Clapperton, et le lieutenant Denham se présentèrent pour aller dans l'intérieur de l'Afrique; on leur adjoignit Jean Hillmann, charpentier de l'arsenal de Malte. Après avoir débarqué à Tripoli, ces quatre voyageurs parvinrent à Mourzouk, et y séjournèrent près d'un an. Au mois de novembre 1822, ils en partirent sous une escorte de 300 arabes à cheval, commandés par Bou-Khaloum, ami particulier du bey de Tripoli, et prirent la route de Tegherri, de Bilma et d'Agadès, suivant les indications données dans la relation de Ritchie, publiée par M. Lyon. On se dirigea du nord au sud.

Lary, première ville du Bornou qu'ils atteignirent le 4 février 1823, vingt jours après leur départ de Bilma, est située par 14° 40′ de latitude nord, et presque sous le méridien de Mourzouk.

Tout l'espace intermédiaire, dans la longueur de plus de sept cents milles géographiques, n'est rempli que de déserts plus ou moins arides. De Tegherri à Bilma on rencontre de petites vallées

avec des puits, autour desquels croissent quelques touffes d'herbe. Les Tibbos, qui diffèrent à la fois des Maures et des Nègres, errent, avec quelques bestiaux, dans ces solitudes; pauvres, mais hospitaliers, ils y entretiennent les puits, et ne demandent aux voyageurs qu'une légère rétribution; les Touaryks, autre race plus belliqueuse, tyrannise les Tibbos, pille souvent leurs misérables hameaux, et ne s'arrête que devant un petit nombre de villes murées, placées sur des rochers nus et brunâtres qui s'élèvent de l'immense plaine comme des îlots du sein des mers. On passa par quatre de ces villes, savoir : Kichebi, Aschanoumma, Dirki et Bilma. Les salines de cette dernière fournissent 30,000 charges de chameau, de sel que les Touaryks enlèvent pour les vendre dans la Nigritie. De là jusqu'à Agadès, les sables ne sont interrompus que par de petites chaînes de rochers de grès noirâtres.

Dès qu'on entre sur le territoire de Bornou, tout prend un aspect moins triste; quelques plantes, quelques acacias couvrent la nudité du sol; des troupes de gazelles et d'autres antilopes, des essaims de pintades et de tourterelles peuplent les bosquets. Les cabanes se groupent en villages et montrent de loin leurs toits coniques et pointus couverts de paille de dourrah. Ce qui anime surtout la perspective, c'est le grand lac de Bor-

nou, nommé dans le pays le Tsaad, que l'on commence à apercevoir depuis Lary. Dans les endroits où les voyageurs le considérèrent sans obstacle, ils ne purent en découvrir les limites. Ils en ont longé en grande partie la rive occidentale, qui doit avoir au moins 220 milles, ou 70 lieues du nord au sud; deux rivières considérables y ont leur embouchure.

Le royaume de Bornou, dont ce lac paraît occuper le centre, était déjà connu par diverses relations; on savait que, plus peuplé et plus fertile que la plupart des états voisins, il avait une sorte de gouvernement fixe, et formait une puissance respectable au milieu des faibles tribus du Soudan. On variait beaucoup sur sa position véritable : elle s'est trouvée à peu près de 400 milles plus au sud, et près de 600 milles plus à l'ouest qu'on ne l'avait supposé.

Les deux fleuves qui s'écoulent dans le lac Tsaad sont le Chery venant du sud, et probablement identique avec le Gyr des anciens; le Djyr de Burckhardt et le Bahr-Koulla de Browne; il se jette dans le lac par six larges bouches; il a un mille de large et est rempli d'îles basses. Son embouchure est à 30 lieues au sud de Kouka; il paraît descendre des collines granitiques du Fellata, au sud du pays de Bornou. L'autre fleuve vient de l'ouest; on le nomme l'Yaou; il n'a que 100 pieds

de large; ce qui paraît bien peu de chose pour le fameux Dialiba, qui, dans la partie parcourue par Mungo-Park, a déjà près de huit fois plus de largeur. Du reste, ce rétrécissement du fleuve, causé par la nature du terrain, n'est pas sans exemple. On sait, d'après les notions généralement répandues, que le Dialiba, au-dessous de Timbouctou, se dirige par les pays de Haoussa et de Nyffe, précisément vers les contrées où les voyageurs anglais fixent la position du grand lac central, si long-temps soupçonné. Ces voyageurs ne disent pas dans leurs lettres, si c'est un lac d'eau douce. Il reste donc encore deux questions à résoudre : le Dialiba arrive-t-il dans le lac sous le nom d'Yaou ? le Tsaad a-t-il, dans sa partie orientale, un écoulement vers l'Égypte.

Rien de ce que les voyageurs ont vu n'est favorable à une communication entre ce grand lac et les eaux du Nil; mais on leur a parlé du Dago, rivière qui doit communiquer avec le Chery et en même temps avec le Nil. Ils supposent que ces singulières liaisons entre deux bassins de fleuves distincts ont lieu dans la région basse au nord-ouest du Bornou, où s'étendent les lacs de Fittré et autres. Il est aussi probable qu'on finira par les reconnaître vers les sources du Bahr-el-Abiad, comme il paraît résulter de l'analyse des renseignemens recueillis par Burckhardt, Browne et Seetzen.

L'empire de Bornou avait été désigné aux Européens qui avaient le plus récemment visité l'Afrique septentrionale comme un royaume très-important. Le nègre Abd-Allah, qui en était natif, en avait vanté la puissance à Seetzen. Des révolutions ont réduit le pouvoir des sultans de Bornou à une ombre; le souverain environné d'une cour nombreuse, dans laquelle flottent les panaches de plume d'autruche, que rafraîchissent des éventails et qu'ombragent des parasols, reçoit encore les hommages du peuple; mais le véritable maître est Schoumen-el-Kalmi, Arabe du Fezzan; c'était un figlii ou maître d'école. Son génie et son courage l'ont élevé au pouvoir suprême. Il acquit de bonne heure la réputation de docte interprète du Coran; sa renommée lui valut à vingt-un ans le surnom de cheikh-oul-Coran (prince de la Sainte Écriture.) A la tête d'un petit corps d'armée, il alla délivrer le Bornou des incursions des Fellata, peuple barbare, et rétablit l'ordre et le culte musulman. La reconnaissance du peuple lui offrit le titre de sultan, il le refusa pour placer sur le trône un prince de l'ancienne dynastie, auquel il prêta serment de fidélité, à la tête de son armée. Par la force des choses, il n'en est pas moins resté maître du pouvoir réel, son armée est forte de 50,000 hommes, dont deux tiers de cavalerie passablement disciplinée; quelques milliers de ces

cavaliers portent des cuirasses, introduites peut-être par des mameluks fugitifs, venus jusque-là par le Kordofan et le Darfour. Le cheikh réside à Kouka, le sultan à Birni ou Bornou ; la population de cette dernière ville est de 30,000 âmes. La ville la plus peuplée est Engourmou; l'on y compte 50,000 habitans. On estime la population du royaume à 2,000,000 d'âmes.

Kouka, résidence du cheikh, est par 12° 51′ de latitude nord, et 11° 27′ de longitude, à l'est de Paris; et à cinq lieues de la rive occidentale du lac Tsaad. Birni, résidence du sultan, est à six lieues sud sud-est de Kouka, et Engormou à cinq lieues sud-est un quart sud de Birni.

La cavalerie reçut Bou-Khaloum et les Anglais en grande parade. Les cavaliers brandissaient leurs lances renversées, en criant *harca* (soyez les bien venus); puis ils formèrent l'escorte de ces étrangers; les lances relevées se balançaient sur la tête de ceux-ci, et leurs cliquetis ne laissait pas d'avoir quelque chose d'effrayant; cependant l'ensemble de cette réception était encore plus chevaleresque que sauvage. La poussière seule était insupportable.

Denham, entraîné par son humeur martiale, accompagna Bou-Khaloum dans une expédition contre les Fellata, dont le but avoué était d'enlever des esclaves. Ces Fellata habitent un pays montueux et

boisé. On marcha au sud de Kouka pendant 230 milles, les Fellata défendirent courageusement leurs bois et leurs chaumières. Bou-Khaloum succomba sous leurs flèches empoisonnées. Denham, blessé et dépouillé, eut bien de la peine à rejoindre les débris du corps assaillant. Toutefois, il revint heureusement à Bornou, après être allé, à ce qu'il pense, au-delà du neuvième parallèle ou à 300 milles du vieux Calabar, sur la côte de Guinée.

Oudney et Clapperton se proposaient de remonter l'Yaou pour vérifier s'il est identique avec le Dialiba. Ils espéraient retrouver les cataractes où Mungo-Park a péri, et le jardin de Niffé où Hornemann est enterré. Quant à Denham, les guerriers de Bornou l'ont invité instamment de les accompagner dans une campagne contre le royaume de Baghermé: alors il aura pu reconnaître le cours du Bahr-el-Abiad.

FIN DU QUATORZIÈME ET DERNIER VOLUME.

645556

TABLE DES VOYAGES

CONTENUS

DANS CE VOLUME.

Tibet et Boutan. — Bogle. — Turner. Page
Voyage dans le Silhet; par M. Alfred Duvaucel. (1821.) 35
Népal. — Kirkpatrick. — Hamilton. 48
Voyages au travers de l'Himalaya et aux sources des rivières de l'Hindoustan. — Hardwicke. - Webb.- Moorcroft.-Fraser. 72
Voyage d'Elphinstone dans l'Afghanistan. (1808.) 117
Sindhy. 145
Beloutchistan. — Pottinger. — Christie. 154
Boukharie. 167
Voyage dans le Khokhan; par Philippe Nazarov, interprète russe. (1813 et 1814.) 181
Voyage en Turcomanie et à Khiva; par M. N. Mouraviev. 192
Perse. — Olivier. — Malcolm. — Morier. — M. Jaubert. M. Ker-Porter. — Sir Wm. Gore Ouseley. — Drouville. — Dupré, etc. 205
Asie turque. 243
Syrie et Palestine. 272
Arabie. 302
Livre vii. — Voyage dans l'est et dans le nord de l'Afrique. — Mozambique. — Thoman-Salt. 330
Abyssinie. — Voyages de Salt. (1805-1809.) 346
Voyage au Darfour; par Browne. (1793-1799.) 366
Egypte. 383
Nubie. 395
Siouah, Fezzan, et intérieur de l'Afrique. 411

Digitized by Google

Digitized by Google

Google

Digitized by Google